



LACAN

Les non-dupes errent

1973-74

Ce document de travail a pour sources principales :

- La bande son des séances, disponible sur le site de Jacques SIBONI : [Lutécium](#).
- Les non-dupes errent, transcription de la bande son Lutécium sur le site [Espaces Lacan](#)
- Les non-dupes errent, version C.B. sur le superbe site de Pascal GAONAC'H : [Gaogoa](#)

Pour que s'affiche « *les formules de la sexuation* », il faut la police de caractères spécifique, dite « Lacan », disponible sur la page d'accueil de [Gaogoa](#).

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes.
Les schémas sont refaits.

N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [] n'est pas de Jacques LACAN.

TABLE DES MATIÈRES

Leçon 1	13 Novembre	1973			
Leçon 2	20 Novembre	1973	Leçon 9	12 Mars	1974
			Leçon 10	19 Mars	1974
Leçon 3	11 Décembre	1973			
Leçon 4	18 Décembre	1973	Leçon 11	09 Avril	1974
			Leçon 12	23 Avril	1974
Leçon 5	08 Janvier	1974			
Leçon 6	15 Janvier	1974	Leçon 13	14 Mai	1974
			Leçon 14	21 Mai	1974
Leçon 7	12 Février	1974			
Leçon 8	19 Février	1974	Leçon 15	11 Juin	1974

Je recommence !

Je recommence, puisque j'avais cru pouvoir finir.

Je recommence même, parce que j'avais cru pouvoir finir.

C'est ce que j'appelle ailleurs la passe :

je croyais que c'était passé.

Seulement voilà, cette créance : « *je croyais que c'était passé* » cette créance m'a donné l'occasion de m'apercevoir de quelque chose.

C'est même comme ça - ce que j'appelle la passe - ça donne l'occasion tout d'un coup de voir un certain relief, un relief de ce que j'ai fait jusqu'ici. Et c'est ce relief qu'exprime exactement mon titre de cette année, celui que vous avez pu lire, j'espère, sur l'affiche, et qui s'écrit :

Les non-dupes errent.

Ça sonne drôlement, hein?

C'est un petit air de ma façon.

Ou pour dire mieux les choses, une petite « *erre* », *e, deux r, e*.

Vous savez peut-être ce que ça veut dire, une erre ?

C'est quelque chose comme *la lancée*.

La lancée de quelque chose, quand s'arrête ce qui la propulse et continue de courir encore.

Il n'en reste pas moins que ça sonne strictement de la même façon que *Les noms du père*, à savoir ce dont j'ai promis de ne parler plus jamais. Voilà !

Ceci en fonction de certaines gens que j'ai pas plus à qualifier, qui au nom de FREUD, m'ont justement fait suspendre ce que je projetais d'énoncer des *noms du père*. Ouais...

Évidemment, c'est pour ne leur donner en aucun cas le réconfort de ce que j'aurais pu leur apporter certains de ces noms qu'ils ignorent parce qu'ils les refoulent.

Ça aurait pu leur servir.

Et c'est à quoi je ne tenais pas précisément.

De toute façon, je sais qu'ils ne les trouveront pas tout seuls, qu'ils ne les trouveront pas, tels qu'ils sont partis, sur l'*erre*, (*e, deux r, e*), sur l'*erre* de FREUD, c'est-à-dire sur la façon dont sont constituées les *sociétés psychanalytiques*. Voilà.

Alors, *Les non-dupes errent* et *Les noms du père* consonent si bien, qui consonent d'autant mieux que contrairement, comme ça, à un penchant qu'ont les personnes qui se croient lettrées à faire des liaisons même quand il s'agit d'un « s », on ne dit pas « *les non-dupes z'errent* », on ne dit pas non plus « *les cerises z'ont bon goût* », on dit : « les cerises ont bon goût » et « les non-dupes errent ». Ça consonne.

Ça, c'est les richesses de la langue. Et j'irai même plus loin : c'est une richesse que n'ont pas toutes les langues, mais c'est bien pour ça qu'elles sont variées. Mais ce que j'avance de ces rencontres qu'on qualifie du *mot d'esprit*, peut-être que j'arriverai avant la fin de cette année à vous faire sentir... à vous faire sentir un peu mieux ...ce que c'est que le mot d'esprit.

Et je vais même tout de suite en avancer quelque chose. Dans ces deux termes mis en mots, des *noms du père* et des *non-dupes qui errent*, c'est le même savoir. Dans les deux. C'est le même savoir au sens où l'inconscient c'est un savoir dont le sujet peut se déchiffrer. C'est la définition du sujet, qu'ici je donne, du sujet tel que le constitue l'inconscient.

Il le déchiffre, celui qui d'être *parlant* est en position de procéder à cette opération, qui y est même jusqu'à un certain point forcé, jusqu'à ce qu'il atteigne un sens. Et c'est là qu'il s'arrête, parce que... parce qu'il faut bien s'arrêter.

On ne demande que ça, même !

On ne demande que ça parce qu'on n'a pas le temps. Alors il s'arrête à un sens, mais le sens auquel on doit s'arrêter, dans les deux cas, quoique ça soit le même savoir, ce n'est pas le même sens.

Ce qui est curieux.

Et qui nous fait toucher du doigt tout de suite que ce n'est pas le *même sens*, seulement pour des raisons d'orthographe.

Ce qui nous laisse soupçonner quelque chose.

Quelque chose dont vous pouvez voir, en fait, l'indication dans ce que j'ai, dans quelques-uns de mes séminaires précédents, marqué des rapports de l'écrit au langage.

Ne vous étonnez pas trop, enfin, qu'ici je laisse la chose à l'état d'*énigme*, puisque l' *énigme*, c'est le comble du sens. Et ne croyez pas même...

que, à l'occasion, il ne reste pas là, à propos de ce rapprochement, de cette identité phonématique, des *noms du père* et des *non-dupes errent*

...ne croyez pas qu'il n'y ait pas d'énigme pour moi-même, mais c'est bien de ça qu'il s'agit.

C'est bien de ça qu'il s'agit, et de ceci :

qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que j'*imagine* comprendre. Ça éclaire le sujet au sens où je l'ai dit tout à l'heure, et ça vous donne du travail.

Faut bien le dire, pour moi, il n'y a rien de tuant comme de vous donner du *travail*... mais enfin, c'est mon rôle!

Le *travail*, tout le monde sait d'où ça vient, dans la langue, dans la langue où je vous jaspine.

Vous avez peut-être entendu parler de ça :

ça vient de *tripalium*, qui est un instrument de torture, et qui était fait de trois pieux.

Au Concile d'Auxerre, on a dit qu'il ne convenait pas aux prêtres ni aux diacres, d'être à côté de cet instrument au moyen de quoi *torquentur rei, sont tourmentés* les coupables. Ça ne *convient* pas que le prêtre ni que le diacre soient là, ça les ferait peut-être bander.

Il est en effet bien clair que le *travail*, tel que nous le connaissons par *l'inconscient*, c'est ce qui fait des rapports, des rapports à ce savoir dont nous sommes tourmentés, c'est ce qui fait de ces rapports *la jouissance*.

Donc j'ai dit : pas d'objection à ce que j'*imagine*.

Je n'ai pas dit *je m'imagine*.

C'est *vous* qui *vous* imaginez comprendre.

C'est-à-dire que dans ce « *vous - vous* », vous imaginez que c'est vous qui comprenez, mais moi j'ai pas dit que c'était moi, j'ai dit *j'imagine*.

Quant à ce que *vous vous imaginiez*, j'essaye de tempérer la chose. Je fais *tout ce que je peux*, en tout cas, pour vous en empêcher. Parce qu'il *ne faut pas comprendre trop vite*, comme je l'ai souvent souligné.

Ce que j'ai avancé, pourtant, avec ce *j'imagine*, à propos du *sens*, c'est une remarque qui sera celle que j'avance cette année : c'est que l'imaginaire...

quoi que vous en ayez entendu, parce que vous vous imaginez comprendre

...c'est que l'imaginaire, c'est une *dit-mansion* - comme vous savez que je l'écris - aussi importante que les autres. Ça se voit très bien dans la science mathématique. Je veux dire dans celle qui est enseignable parce qu'elle concerne *le réel* que véhicule *le symbolique*. Qui ne le véhicule d'ailleurs que de ce qui constitue le symbolique, ce soit toujours chiffré.

L'imaginaire c'est ce qui arrête le déchiffrement, c'est *le sens*. Comme je vous l'ai dit, il faut bien s'arrêter quelque part, et même le plus tôt qu'on peut.

L'imaginaire, c'est toujours une intuition de ce qui est à symboliser : comme je viens de le dire, quelque chose à mâcher, à *penser*, comme on dit. Et pour tout dire, une *vague jouissance*.

Le branlage humain est plus varié qu'on ne croit, quoiqu'il soit limité par quelque chose qui tient au corps, au corps humain, à savoir ce qui, dans l'état actuel des choses...
mais justement c'est pas fini,
il peut peut-être venir autre chose
...dans l'état actuel des choses, assure la dominance de l' $\omicron\psi\iota\varsigma$ [opsis]¹, dans le peu que nous en savons, de ce corps, c'est-à-dire l'anatomie.

Cette dominance de l' $\omicron\psi\iota\varsigma$ [opsis]², c'est ce qui fait que... c'est ce qui fait quand même qu'il y a toujours de l'intuition dans ce dont part le mathématicien.

Je vous ferai peut-être cette année sentir le nœud...

c'est bien le cas de le dire
...le nœud de l'affaire, à propos de ce qu'ils appellent...
je parle des mathématiciens,
je n'en suis pas, je le regrette
...de ce qu'ils appellent « *l'espace vectoriel* ».

C'est très joli de voir comment cette affaire, qui est peut-être, enfin...

certaines d'entre vous doivent en avoir entendu vaguement parler, je peux leur *affirmer* en tout cas... que c'est vraiment le dernier grand pas de la *mathématique*. Ça part comme ça d'une intuition philosopharde l'*Ausdehnungslehre* : la math...

Lehre c'est ce qui s'enseigne
...la math de l'extension, qu'il appelle ça, GRASSMANN.

¹ Opsis : ce qui est visible, livré au regard, le visage, l'apparence.

Et puis il sort de là *l'espace vectoriel* et le calcul du même nom, n'est-ce pas, c'est-à-dire quelque chose de tout à fait mathématiquement *enseignable*, si je puis dire, de strictement symbolisé, et qui, à la limite, enfin, peut... peut fonctionner dans... par une machine, hein ? Elle, elle n'a rien à y comprendre.

Pourquoi faut-il revenir à comprendre...

on reparlera de *l'espace vectoriel*, laissez-moi simplement me contenter aujourd'hui d'une annonce...pourquoi faut-il revenir à comprendre, c'est-à-dire à imaginer, pour savoir où appliquer l'appareil?

More geometrico, la géométrie...

enfin, la plus bête de la terre, celle qu'on vous a enseignée au lycée, celle qui procède du découpage à la scie de l'espace : vous sciez l'espace en deux, puis après ça l'ombre de sciage vous la coupez par une ligne, et après ça vous marquez un point... bon !

C'est quand même amusant que *More geometrico* ait paru comme ça pendant des siècles être le modèle de la logique, je veux dire que c'est ce que SPINOZA écrit en tête de *l'Éthique*.

Ouais... Enfin, c'était comme ça avant que la logique en ait pris quand même certaines leçons, des leçons telles qu'on en est quand même arrivé à *vider l'intuition* - n'est-ce pas ? - et que, actuellement, c'est quand même à l'extrême dans un livre de mathématiques, de ces mathématiques modernes que l'on sait exécrationnelles, aux dires de certains, on peut se passer pendant beaucoup de chapitres de la moindre figure. Mais quand même...

et c'est bien là l'étrange...on y vient, on finit toujours par y venir.

Alors j'avance, j'avance ceci pour vous cette année : on y vient toujours, ce n'est pas parce que la géométrie se fait dans l'espace, l'intuitif...

n'est-ce pas, la géométrie des Grecs, enfin, dont on peut dire que... c'était pas mal, mais enfin que ça cassait pas les manivelles...c'est pour une autre raison qu'on y vient.

Singulièrement, je vous la dirai : c'est qu'il y a trois dimensions de l'espace habité par le parlant, et que ces trois *dit-mansions*, telles que je les écris, s'appellent *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*.

C'est pas tout à fait comme les coordonnées cartésiennes !
C'est pas parce qu'il y en a trois..

ne vous y trompez pas, les coordonnées
cartésiennes relèvent de la vieille géométrie
...c'est parce que... c'est parce que c'est un espace..

le mien, tel que je le définis de ces trois *dit-mansions*
...c'est un espace dont les points se déterminent tout
autrement.

Et c'est ce que j'ai essayé..

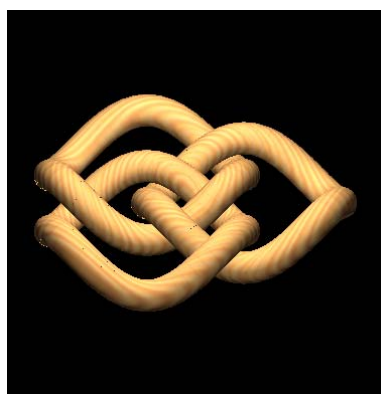
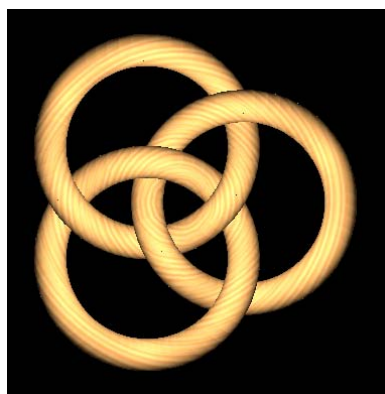
comme ça dépassait peut-être mes moyens, c'est peut-
être ça qui m'a donné l'idée de *laisser tomber* la chose
...c'est une géométrie où les points..

pour ceux qui étaient là, j'espère, l'année dernière
...dont les points se déterminent du *coïncage* de ce dont vous
vous souvenez peut-être, que j'ai appelé *mes ronds de ficelle*.

Parce que il y a peut-être un autre moyen de faire un point
que de commencer par scier l'espace, puis ensuite déchirer
la page, puis avec la ligne qui, on ne sait pas d'où,
flotte entre les deux, casser cette ligne, et dire :
« *c'est ça le point* », c'est-à-dire nulle part, c'est-à-dire rien.

C'est peut-être s'apercevoir que, rien qu'à en prendre
trois, de ces *ronds de ficelle*, tel que je vous l'ai expliqué,
quand ils sont trois, bien que si vous en coupez un,
les deux autres ne sont pas liés, ils peuvent, rien que
d'être trois..

avant ce trois les deux restant séparés
...rien que d'être trois, se *coïncer* de façon à être
inséparables. D'où le *coïncage*, le *coïncage* qui se définit..
quelque chose comme ça :



à savoir, que si vous tirez quelque part sur un quelconque
de ces *ronds de ficelle*, vous voyez qu'il y a un point, un
point qui est quelque part par là où les trois se coïncent.

C'est un petit peu différent de tout ce qu'on a élucubré jusqu'ici *more geometrico*, car ça exige qu'il y ait trois ronds, trois ronds de ficelle...

quelque chose d'autrement *consistant* que ce vide avec lequel on opère sur l'espace...il en faut trois, toujours, en tout cas, pour déterminer un point.

Je vous réexpliquerai ça mieux encore, c'est-à-dire en long et en large, mais je vous fais remarquer que ça part, ça part cette notion, d'une autre façon d'en opérer avec l'espace...

avec l'espace que nous habitons réellement, si l'inconscient existe...je pars d'une autre façon de considérer l'espace, et qu'en qualifiant ces trois dimensions... en les épinglant des termes mêmes que j'ai paru jusqu'ici fortement différencier...des termes de *Symbolique*, d'*Imaginaire* et de *Réel*, ce que je suis en train d'avancer, c'est *qu'on peut les faire strictement équivalents*.

C'est *une question* que se pose FREUD à la fin de *La science des rêves*, à l'avant-dernière page, il se pose la question de ce en quoi ce qu'il appelle...

et on voit bien qu'il ne l'appelle plus avec tellement de certitude, qu'il ne l'épingle plus de quelque chose qui la séparerait...ce qu'il appelle réalité, qu'il qualifie de *psychique* : qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec le réel ?

Alors là, il vacille, il vacille encore un peu, et il s'accroche à *la réalité matérielle*, mais qu'est-ce que ça veut dire, *la réalité matérielle* dans ses rapports avec la *réalité psychique* ?

Nous allons donc... nous allons donc essayer de les distinguer, de garder encore une ombre de distinction entre ces trois catégories, tout en marquant ce que je mets à l'ordre du jour, à savoir de bien marquer que, comme dimensions de notre espace...

notre espace habité en tant qu'êtres parlants...ces trois catégories sont strictement équivalentes.

On a déjà pour ça le truc, hein ?

On les désigne par des *lettres*.

C'est là le frayage tout à fait nouveau de l'algèbre, et vous voyez là l'importance de l'écrit.

Si j'écris :

R.I.S., Réel, Imaginaire, Symbolique, ou mieux : *Réel, Symbolique, Imaginaire...*

vous verrez tout à l'heure pourquoi je corrige
...vous les écrivez en lettres majuscules, vous ne pouvez pas
faire autrement, et ils restent pour vous comme ça,
adhérant, en quelque sorte, à la chose, simplement question
d'écriture, que c'est tout à fait hétérogène, vous allez
continuer comme ça parce que vous avez toujours compris...
vous avez toujours compris, mais à tort !
...que le progrès, le pas en avant c'était d'avoir marqué
l'importance écrasante du *Symbolique* au regard de ce
malheureux Imaginaire par lequel j'ai commencé, j'ai commencé
en tirant dessus à balles, enfin, sous le prétexte du
narcissisme.

Seulement figurez-vous que l'image du miroir, c'est tout à
fait réel qu'elle soit inversée.

Et que même avec un nœud, surtout avec un nœud, et malgré
l'apparence, car vous vous imaginez peut-être qu'il y a des
nœuds dont l'image dans le miroir peut être superposée
au nœud lui-même, il n'en est rien !

L'espace - j'entends l'espace, comme ça, intuitif,
géométrique - est orientable. Il n'y a rien de plus *spéculaire*
qu'un nœud.

Et c'est bien pour ça que c'est tout autre chose si ce même
R.S.I. vous prenez le parti de les écrire - vous voyez là
où gît l'astuce - de les écrire (*a,b,c*).

Là tout le monde sent que, tout au moins ça les rapproche -
hein ? - un a vaut un b, un b vaut un c, et ça tourne en
rond, comme ça.

C'est même là-dessus qu'est fondée la *combinatoire*.

C'est là-dessus qu'est fondée la combinatoire et c'est pour
ça que quand vous mettez les trois lettres à la suite,
eh ben, il n'y a pas plus de six façons de les ordonner.
C'est-à-dire, selon la loi factorielle qui préside au truc,
c'est $1 \times 2 \times 3$: ça fait 6, hein ? Dès que vous en avez
quatre, il y a vingt quatre façons de les ordonner.

Seulement, si pour vous soumettre à une conception de
l'espace où le point se définit de la façon que je viens de
montrer, par le coinçage...

pardonnez-moi aujourd'hui de ne pas écrire bien tout
ça, en figures, au tableau, je le ferai dans la suite

...vous vous apercevez que c'est pas en raison, comme ça, d'une scansion qui va du meilleur au pire, du *Réel* à l'*Imaginaire*, en mettant au milieu le *Symbolique*, c'est pas en raison d'une préférence quelconque, que vous devez vous apercevoir que, à prendre les choses par le *coinceage*, autrement dit par *le nœud borroméen* : un rond de ficelle est le *Réel*, un rond de ficelle est le *Symbolique*, un rond de ficelle est l'*Imaginaire*, eh ben ne croyez pas que toutes les façons de faire ce nœud soient les mêmes.

Il y a un nœud *lévogyre* et un nœud *dextrogyre*.
Et ceci même, même si vous avez écrit les trois dimensions de l'espace, que je définis comme étant l'espace par l'être parlant habité, même si vous n'avez défini ces dimensions par des petites lettres, même si ces dimensions vous les définissez par petit (a,b,c) que vous n'y mettiez aucun accent de contenu diversement préférentiel, vous vous apercevez que, si vous écrivez (a,b,c) , il y a une première série, et malgré vous, vous la qualifierez de « la bonne », la série que j'appelle *lévogyre*, qui sera :

(a,b,c) puis (b,c,a) , puis (c,a,b)

c'est-à-dire qu'il y a la série - la série *lévogyre* - qui laisse toujours un certain ordre, qui est justement l'ordre (a,b,c) c'est le même qui est conservé dans (b,c,a) . Et que petit *c* vienne en tête n'a aucune importance.

Il vous est licite d'imaginer...

puisque c'est le grand I que j'ai épinglé du petit c ...d'imaginer *la réalité du Symbolique*.

Ce qu'il suffit, c'est que le *Réel*, lui reste *avant*.
Et ne croyez pas pour autant que cet *avant* du *Réel* par rapport au *Symbolique*, ça soit à soi tout seul une garantie quelconque de quoi que ce soit, parce que si vous retranscrivez le (a,b,c) de la première formule, vous aurez R.S.I., à savoir : ce qui réalise le *Symbolique de l'Imaginaire*.

Eh bien, ce qui réalise le *Symbolique de l'Imaginaire*, qu'est-ce que c'est d'autre que *la religion* ? Rata pour moi !
Ce qui réalise, en termes propres, le *Symbolique de l'Imaginaire*, c'est bien ce qui fait que *la religion* n'est pas près de finir. Et ça nous met, nous *analystes*, du même côté, du côté *lévogyre*, par quoi imaginant ce qu'il s'agit de faire, imaginant *le Réel du Symbolique*, notre premier pas, fait depuis longtemps, c'est la mathématique, et le dernier, c'est ce à quoi nous conduit la considération de l'inconscient, pour autant que c'est de là que se fraye - je le professe depuis toujours - c'est de là que se fraye la linguistique.

C'est-à-dire que c'est à étendre le procédé mathématique qui consiste à s'apercevoir de ce qu'il y a de *Réel* dans le *Symbolique*, que c'est par là qu'est pour nous dessiné un nouveau passage.

L'Imaginaire n'a donc pas à être placé à un quelconque rang. C'est l'ordre qui importe, et dans l'*autre* ordre : *dextrogyre*, curieusement, vous avez la formule (a, c, b) moyennant quoi c'est au second temps que c vient en tête, mais b est avant a, et au troisième temps, c'est (b, a, c) c'est-à-dire trois termes dont nous verrons que, s'ils ne comptent pas pour peu dans le discours, ça n'en est pas moins là d'où sortent quelques structurations distinctes, qui sont justement toutes celles dont se supportent d'autres discours, ceux seulement que les discours *lévogyres* permettent...

de par l'espace qu'ils déterminent
...de démontrer, non pas certes comme n'ayant eu un temps leur efficacité, mais comme à proprement parler mis en cause par les autres discours.

Et je ne fais preuve là d'aucune partialité, puisque je nous mets du même côté où la religion fonctionne.

Je n'en dirai pas plus aujourd'hui.

Mais ce que j'avance est ceci : si dans la langue, la structure, il faut l'imaginer, est-ce que ce n'est pas là ce que j'avance par la formule : *les non-dupes errent* ? Comme ça n'est pas immédiatement accessible, je vais essayer de vous le montrer.

Il y a quelque chose dans l'idée de la duperie, c'est qu'elle a un support : c'est *la dupe*.

Il y a quelque chose d'absolument magnifique dans cette histoire de la dupe, c'est que *la dupe* - si je puis, et si vous me le permettez - *la dupe* est considérée comme stupide. On se demande vraiment pourquoi.

Si *la dupe* est vraiment ce qu'on nous dit...

je parle étymologiquement, ça n'a aucune importance
...si la dupe c'est cet oiseau qu'on appelle la huppe...

la huppe parce qu'elle est huppée, naturellement rien ne justifie que huppée ça se dise la huppe, il n'en reste pas moins que c'est comme ça qu'elle est appréciée dans le dictionnaire

... *la dupe*, c'est l'oiseau, paraît-il, qu'on prend au piège, justement, de ce qu'elle soit stupide.

On ne voit absolument pas pourquoi une huppe serait plus stupide qu'un autre oiseau, mais la chose qui me paraît remarquable, c'est l'accent que met le dictionnaire pour préciser qu'elle est du féminin. *La dupe* est « *la* ».

Il y a quelque part un machin que j'ai relevé...

que j'ai relevé dans le Littré

...que ce soit une faute, que LA FONTAINE ait fait « *la dupe* » masculin. Il a osé écrire quelque part³ :

« Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage. »

« *Ceci est tout à fait fautif, marque bien LITTRÉ, on ne dit pas un dupe,
pas plus qu'on ne peut dire un linotte pour qualifier un étourdi. »*

Voilà une forte raison.

L'intéressant, c'est de savoir de quel genre est le *non-dupe*.

Vous voyez ? Je dis tout de suite : le *non-dupe*.

Est-ce que c'est parce que, ce qui est pointé du « *non* », c'est neutre ? Je n'en trancherai pas.

Mais il y a une chose en tout cas claire, c'est que le pluriel, d'être non marqué, fait vaciller complètement cette référence féminine.

Et il y a quelque chose, enfin, qui est encore plus drôle, que j'ai...

je ne peux pas dire que je l'ai trouvé dans CHAMFORT
...je l'ai trouvé aussi dans le dictionnaire, dans un autre, cette citation de CHAMFORT, parce que je passe pas mon temps à lire CHAMFORT, mais c'est quand même pas mal, enfin, que ce soit au mot « *dupe* » que j'ai relevé ceci :

« *Une des meilleures raison - écrit CHAMFORT - qu'on puisse avoir de ne se marier jamais - ah ! - c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est pas la vôtre* ».

La vôtre ! Votre femme, ou votre dupe ? [Rires]

Ça, c'est quelque chose, tout de même, qui paraît, enfin, éclairant, hein ?

Le mariage comme duperie réciproque.

C'est bien en quoi je pense que le mariage c'est l'amour : les sentiments sont toujours réciproques, ai-je dit.

3 La Fontaine (1621-1695), Fables, IX, 8 : [Le Fou qui vend la sagesse](#).

Alors, si le mariage l'est à ce point-là...

c'est pas sûr, hein !

...enfin, si je me laissais un peu aller à la glissade, je dirais que...

c'est ce que veut dire CHAMFORT aussi, sans doute...une femme ne se trompe jamais.

Dans le mariage, en tout cas. C'est en quoi la fonction de l'épouse n'a rien d'humain. [Rires]

Nous approfondirons ça une autre fois. [Rires]

J'ai parlé de *non-dupe*.

Et je semble l'avoir marqué, enfin, d'une irrémédiable faiblesse, en disant que ça *erre*. Seulement, il faudrait bien savoir ce que ça veut dire : ça *erre*.

Je vous ai déjà tout à l'heure un petit peu indiqué qu' *errer* ...

enfin, vous allez quand même vous reporter au dictionnaire BLOCH et von WARTBURG, parce que je ne vais pas passer mon temps à vous faire de l'étymologie, n'est-ce pas, sachez simplement que, il y a quelque chose que l'étymologie - ce qui veut dire simplement pointer l'usage au cours des temps - que l'étymologie rend parfaitement manifeste, n'est-ce pas, c'est que, exactement comme dans mon titre les Non-dupes errent et les Noms du père, hein, c'est exactement la même chose pour le mot *erre*, ou plus exactement pour le mot *errer*

... *errer* résulte de la convergence de *error* : erreur, avec quelque chose...

qui n'a strictement rien à faire, et qui est apparenté à cette *erre* dont je vous parlais tout à l'heure...qui est strictement le rapport avec le verbe *iterare*.

iterare, en plus...

car si c'était que ça, ce serait rien...est là uniquement pour « *iter* » ce qui veut dire voyage. C'est bien pour ça que le chevalier errant est simplement un chevalier itinérant.

Seulement, quand même, *errer* vient de *iterare*, qui n'a rien à faire avec un voyage, puisque ça veut dire répéter, de *iterum* [re-iterum].

Néanmoins, on ne se sert de cet *iterare* que pour ce qu'il ne veut pas dire, c'est-à-dire *itinerare*, comme le démontrent les développements qu'on a donnés à ce verbe *errer* au sens d'errance, c'est-à-dire en faisant du chevalier *errant* un chevalier *itinérant*.

Eh bien, c'est là la pointe de ce que j'ai à vous dire, considérant la différence, la différence qui s'épingle de ce qu'il en est des *non-dupes*.

Si les *non-dupes* sont ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant, si ce sont ceux qui en gardent, si je puis dire, leurs coudées franches, il y a quelque chose qu'il faut savoir imaginer, c'est l'absolue nécessité qui en résulte, d'une - non pas errance - mais erreur.

C'est à savoir que pour tout ce qui est de la vie et du même coup de la mort, il y a une imagination qui ne peut que supporter tous ceux qui, de la structure, se veulent non-dupes, c'est ceci : c'est que *leur vie n'est qu'un voyage*.

La vie, c'est celle du *viator*, celui qui dans ce bas monde - comme ils disent - sont comme à l'étranger.

La seule chose dont ils s'aperçoivent pas c'est que : rien qu'à faire surgir cette fonction de l'étranger, ils font resurgir du même coup le tiers terme, la troisième dimension, celle grâce à quoi des rapports de cette vie, ils ne sortiront jamais, si ce n'est d'être alors plus dupes encore que les autres, de ce lieu de l'Autre, pourtant, qu'avec leur *Imaginaire* ils constituent comme tel.

L'idée de γένησις [génésis], de développement, comme on dit, de ce qui serait je ne sais quelle norme, grâce à quoi un être qui ne se spécifie que d'être parlant, dans tout ce qu'il en est de ses affects, justement, qui serait commandé par je ne sais quoi que quiconque est bien incapable de définir, qui s'appelle le développement.

Et c'est à quoi, en voulant réduire l'analyse, on manque, on fait l'erreur complète, l'erreur radicale, quant à ce qu'il en est de ce que découvre l'inconscient.

Il y a quelque chose que nous dit FREUD, et là, c'est sans ambiguïté :

« *Und...*

c'est le dernier paragraphe de la *Traumdeutung ...der Wert des Traumes für die Kenntnis der Zukunft* ».

Et c'est là que c'est bien joli.

Parce qu'on croit qu'en écrivant ceci, FREUD fait allusion à la fameuse valeur de divination des rêves.

Mais ne pouvons-nous pas le lire autrement ?

C'est-à-dire nous dire...

et la valeur du rêve pour la connaissance
de ce qui va en résulter dans le monde,
de la découverte de l'inconscient ?

...à savoir, si, par hasard, un discours faisait que d'une façon de plus en plus répandue, on sache - on sache - ce que dit la fin du paragraphe de FREUD, c'est à savoir que cet avenir tenu par le rêveur pour présent, est *gestaltet*, structuré par l'indestructible demande en tant qu'elle est toujours la même : *zum Ebenbild*.

C'est à savoir que, si vous voulez, je vais vous mettre quelque chose ici :

Naissance ----- *Mort*

qui serait ce voyage, à savoir ce développement, comme ça, ponctué, *de la naissance à la mort*.

Qu'est-ce que FREUD, de par le surgissement de l'*inconscient*, nous indique ?

C'est que, en quelque point qu'on soit de ce *prétendu voyage*, la structure...

de quelque façon que je la crayonne ici, peu importe ...la structure...

c'est-à-dire le rapport à un certain savoir ...la structure - elle - n'en démord pas.

Et le *désir*, comme on traduit improprement, est strictement, durant toute la vie, toujours le même.

Simplement des rapports d'un être particulier dans son surgissement, dans son surgissement dans un monde où déjà c'est ce discours qui règne, qu'il est parfaitement déterminé, quant à son désir, du début jusqu'à la fin. C'est bien en quoi ce n'est qu'à ne plus se vouloir *dupe* de la structure, qu'on s'imagine de la façon la plus folle, que la vie est tissée de je ne sais quels contraires de pulsions de vie et de pulsions de mort, c'est déjà quand même un tout petit peu flotter plus haut, enfin, que la notion - la notion de toujours, du voyage.

Ceux qui ne sont pas dupes de l'inconscient, c'est-à-dire qui ne font pas tous leurs efforts pour y coller, n'est-ce pas, ne voient la vie que du point de vue du *viator*.

C'est bien comme ça d'ailleurs, que sont surgies, enfin, toute une étape de la logique, celle dont après-coup, bien sûr, et avec je ne sais quelles conséquences, sont apparues ces choses, dont on ne voit même pas à quel point c'est un paradoxe, n'est-ce pas : *tous les hommes sont mortels*.

C'est-à-dire que j'ai dit *voyageurs*, hein.

SOCRATE *est un homme* - et il est un homme, il est un homme si il veut bien - hein ? - il est un homme si il s'y précipite lui-même, n'est-ce pas, c'est bien d'ailleurs ce qu'il fait, et c'est bien en quoi d'ailleurs, le fait qu'il l'ait *demandée*, la mort, il y a quand même une toute petite différence, mais cette différence n'a pas empêché la suite d'être absolument fascinante.

Ça n'a pas non plus été plus mauvais pour ça.

Avec son *hystérie*, il a permis une certaine *ombre* de science : celle qui justement se fonde sur cette logique catégorique. C'était un très mauvais exemple.

Mais ça doit s'entendre, hein.

En tout cas cette fonction imaginaire essentiellement du *viator*, doit nous mettre en garde contre toute métaphore qui procède de « *la voie* ».

Je sais bien que « *la voie* », « *la voie* » dont il s'agit, le Taô, elle s' imagine être dans la structure.

Mais est-ce bien sûr qu'il y ait qu'une Voie ?

Ou même que la notion de « *la voie* », de la méthode, vaille quoi que ce soit ?

Est-ce que ça ne serait pas en nous forgeant une toute autre éthique, une éthique qui se fonderait sur le refus d'être *non-dupe*, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient, qui en fin de compte est notre seul lot de savoir.

Je sais bien qu'il y a cette sacrée question de *la vérité*, hein. Mais nous n'allons pas comme ça, après ce que je vous en ai dit, et combien de fois... et y revenant et y retournant, nous mettre à y coller sans savoir que *c'est un choix*, puisqu'elle ne peut que se *mi-dire*.

Et qu'après tout, ce que nous choisissons d'en dire, il y a toujours derrière un désir, une intention, comme on dit. C'est là-dessus qu'est fondée, enfin, toute la *phénoménologie*, je parle de celle de HUSSERL.

Selon, comme ça, que vous variez les « *bouts à dire* » de la vérité, bien entendu, voir ce que ça donne comme trucs : il y a des choses bien drôles.

Je voudrais pas compromettre Dieu, trop, dans cette affaire...

chacun sait que je considère qu'il est plutôt de l'ordre du super-chéri [Rires]

...alors pourquoi est-ce qu'il dirait toujours la vérité, alors que ça va aussi bien s'il est totalement trompeur, hein ?

En admettant qu'il ait fait le Réel, il y est d'autant plus soumis que justement, si c'est lui qui l'a fait, alors, pourquoi pas ?

Je crois que c'est en fin de compte comme ça qu'il faut interpréter la fameuse histoire de DESCARTES, n'est-ce pas, le malin génie.

Ben, le malin génie, c'est lui, et ça marche comme ça, plus il sera malin, plus ça ira.

C'est même pour ça qu'il faut être dupe.

Il faut être dupe, c'est-à-dire coller, coller à la structure.

Bien, ben écoutez, j'en ai ma claque. [Rires]

Il y a un petit livre, là que...

Je vais commencer comme ça sur le ton de la confiance, hein, parce que, évidemment je me demande, je me demande en repartant, n'est-ce pas : suis-je assez dupe - suis-je assez dupe, hein - pour ne pas errer ?

Errer au sens où je vous l'ai précisé la dernière fois, ce qui veut dire est-ce que je colle assez au discours analytique, qui n'est quand même pas sans comporter une certaine sorte d'horreur froide.

Est-ce que je colle assez pour ne pas... pour m'en distraire, c'est-à-dire ne pas le suivre vraiment selon son fil, ou même, pour employer un terme dont je me servirai plus tard, là où on m'attend, sur les espaces vectoriels...

je vous le dis tout de suite,

enfin, j'aborderai pas ça aujourd'hui

...mais les espaces vectoriels ça introduit une notion, comme ça, un autre espace dans l'espace :

on appelle ça *espace fibré*.

Bon, enfin, ce *discours analytique*, faut quand même pas oublier... pour m'excuser si je n'y colle pas tout à fait c'est que je l'ai fondé, je l'ai fondé d'une élaboration écrite, celle qui s'écrit le (a) et le S_2 superposés à gauche, et puis le S barré et le S_1 à droite.

$$\begin{array}{ccc} \mathbf{a} & \longrightarrow & \mathbf{\bar{S}} \\ \hline \mathbf{S_2} & & \mathbf{S_1} \end{array}$$

Quand il s'agit d'être dupe, n'est-ce pas, il ne s'agit pas en l'occasion d'être dupe de mes idées, parce que ces quatre petites lettres, ça n'est pas des idées.

C'est pas même des idées du tout, la preuve, c'est que c'est très, très, très difficile d'y donner un sens.

C'est même strictement fait pour que ce soit impossible d'y donner un sens. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas en faire quelque chose.

C'est ce qui s'inscrit d'une certaine élaboration de ce que j'appellerai...

c'est la même chose de dire que ça s'inscrit que de dire ce que je vais dire maintenant, à savoir

...la mathématique de FREUD, ce qui est repérable à la logique de son discours, à son errance à lui.

C'est-à-dire à la façon dont il essayait de le rendre, ce discours analytique adéquat au discours scientifique.

C'était ça son *erre*.

C'est ce qui l'a - je peux pas dire *empêché*, enfin, d'en faire la mathématique, puisque la mathématique il la faisait comme ça, il fallait un deuxième pas pour ensuite pouvoir l'inscrire.

Alors, pendant que je vous parlais la dernière fois, il m'est revenu, comme ça, des bouffées de souvenirs, de quelque chose qui bien sûr ne m'arrivait pas ici, mais qui m'avait tracassé le matin en préparant ce que j'avais à vous dire.

Voilà, ça s'appelle - tout de suite, disons-le - ça s'appelle *Die Grenzen der Deutbarkeit*. C'est quelque chose qui a un rapport étroit, avec l'inscription du discours analytique : c'est que si cette inscription est bien ce que j'en dis, à savoir le début, le noyau-clé de sa *mathématique*, il y a toutes les chances à ce que ça serve à la même chose que la mathématique.

C'est-à-dire que ça porte en soi sa propre limite.

Je savais que j'avais lu ça, parce que je l'avais dans un vieux machin que j'ai racheté comme ça, d'occasion, dans les débris de ce qui surnageait des choses de FREUD, après l'histoire nazie, alors j'ai eu ce débris... et je me disais que quand même ça avait dû être recueilli quelque part, vue la date.

C'est vrai. Ça a été recueilli dans le tome III des *Gesammelte Schriften*. Mais... Mais pas ailleurs, à savoir là où ça aurait dû paraître, étant déjà édité en 1925, en fait, étant même déjà paru, enfin, une première fois si mon souvenir est bon dans... Eh ben non... c'est pas paru du tout avant ça, que j'ai eu, donc.

Alors c'était donc - c'est sorti dans les *Gesammelte Schriften* mais ça n'a pas paru là où ça devait paraître au moment où ça sortait, c'est à savoir dans la huitième édition de la *Traumdeutung*.

Et c'est pas paru parce que, dans ces notes additionnelles en question, il y a un troisième chapitre... le premier étant constitué par ces *Grenzen der Deutbarkeit*, le second je vous le passe, je vous en reparlerai...et le troisième signifie *Die okkulte Bedeutung des Traumes*, c'est-à-dire La signification occulte. C'est pour ça que ce n'est pas paru.

Ce qui me restait dans l'esprit, ce qui me tracassait, c'était *Die Grenzen...* Mais à cause du fait que ces *Grenzen* étaient associées à la signification « occulte », que ça n'est pas sorti. JONES raconte ça quelque part « l'occulte »... enfin, il y a une objection, il y a une objection de la part du discours scientifique.

Et en effet, tel que ça se présente maintenant, l'occulte, ça se définit très précisément en ceci, enfin : ce que le discours scientifique ne peut pas encaisser. C'est même - on peut le dire - sa définition. Alors, c'est pas étonnant qu'il y fasse objection. Cette objection elle est venue, comme ça, par le véhicule de JONES, et ça peut paraître une explication toute simple, du fait que ça ne soit pas paru là où ça devait paraître, à savoir dans la huitième édition.

FREUD, vous le savez, c'était pas du tout neuf, enfin, qu'il se tracassât sur l'occulte. Il le faisait, comme ça, par... par *erre*. Par *erre* concernant le discours scientifique. Oui, parce qu'il s'imaginait que le discours scientifique ça devait tenir compte de tous les faits. C'était une pure *erre*.

Et *erre plus grave* encore : une *erre* poussée jusqu'à l'*erreur*. Ça ne tient compte, le discours scientifique, que des faits qui ne collent pas avec sa structure, à savoir là où il a commencé de s'avancer, son rapport avec *sa propre mathématique*.

Mais pour que ça ne colle pas, encore faut-il que ça vienne à la portée de cette structure mathématique.

De sorte qu'il tient compte de tous les faits qui font *trou* dans son...

disons, je vais vite, là, parce que c'est pas un mot qui vaut... mais qui font *trou* parce que c'est plus sensible, tout de suite, de la dire comme ça

...qui font *trou* dans son système ! Mais ce qui n'est pas de son système du tout, il ne veut rien en savoir. Alors, en se tracassant, comme ça, sur les phénomènes *occultes* - dits *occultes* - ça ne veut pas dire du tout qu'ils *sont* *occultes*, qu'ils sont *cachés*, parce que, ce qui est *caché*, c'est ce qui est caché par la forme du discours lui-même, mais ce qui n'a absolument rien à faire avec la forme du discours, c'est pas caché, c'est *ailleurs*.

Vous là, tels que vous êtes...

comme ça je fais appel à votre sentiment, enfin ...il y a rien de commun entre l'inconscient et l'occulte. En tout cas au niveau où vous êtes là pour m'entendre, je pense que quand même vous êtes déjà assez rompus à cette idée que l'inconscient c'est du langage, hein.

Et si vous avez pu l'autre jour regarder ce que j'avais commencé de faire comme ça, vaguement au tableau avec la ligne dite *du voyage*, et puis que vous avez pu simplement admettre ce que je vous serine depuis vingt ans, enfin même plus, à savoir ce qui clôt, ce qui termine la *Traumdeutung* : ce que j'ai rappelé l'autre jour, à savoir ce fameux *désir indestructible* qui se promène, qui, sur la ligne du voyage, dès lors que l'entrée dans le champ du langage s'est produite, accompagne d'un bout à l'autre... et *Ebenbild* : toujours le même, sans variation ...accompagne le sujet structurant son désir.

Comme dit Freud, *Ebenbild* : à l'image...

on traduit à l'image, mais c'est pas à l'image, c'est *Ebenbild*, c'est une image fixe, toujours la même ! ...à l'image *der Vergangenheit*, c'est-à-dire ce qui, au regard de cet *Ebenbild* ne peut même pas s'appeler du passé : c'est toujours la même chose, il n'y a pas de passé à partir du moment où il s'agit de cette fonction spatiale, le croisement de la ligne avec ce réseau de la structure, qui se déplace, elle, selon la ligne, mais en même temps dont on peut dire qu'elle ne se déplace pas, puisque la ligne, elle ne varie pas.

C'est par rapport à la vie en tant que voyage qu'on peut dire qu'il y en a une partie qui est passée et puis une autre qui reste, comme ça, à consommer, qu'on appelle l'avenir. Ces inscriptions du désir indestructible suivent la glissade.

Mais en suivant la glissade, du même coup elle l'arrête, elle la fige, n'est-ce pas, parce que tout mouvement est relatif, n'est-ce pas. Et si la glissade là dedans n'est que glissade, elle ne constitue pas un repère, hein. Voilà.

Alors la *structure symbolique*, n'est-ce pas, elle est à la fin de cette *Traumdeutung* peut-être encore à découvrir. Mais c'est là-dessus que Freud conclut sa notion dans cette... dans cette conclusion qui vient là comme la pointe même de tout ce que jamais dans la *Traumdeutung* il a énoncé du rêve : sa notion est là.

C'est bien en ça que ce qui en rétroagit, c'est que..

c'est ce qu'il a expliqué à propos du rêve, n'est-ce pas

...c'est que :

il y a de l'inconscient, et que l'inconscient c'est ça ! Qu'il a pu dire à l'occasion que l'inconscient est irrationnel, mais que ça veut simplement dire que sa rationalité est à construire, que même si *le principe de contradiction*, le oui et le non, n'y jouent pas le rôle qu'on croit dans la logique classique - n'est-ce pas ? - comme la logique classique est dépassée depuis longtemps, à ce moment-là, ben, il faut en construire une autre. Ouais..

Et moi, je soupçonne que si *Die Grenzen der Deutbarkeit...*

les *limites de l'interprétation*, c'est ça que ça veut dire ...sont pas sorties, dans l'édition suivante de *L'Interprétation des rêves*, c'est pas simplement parce que c'était à l'ombre de « l'occulte », c'est parce que quand même, là, ça en remettait.

Ça dépassait un peu le truc de l'affirmation que *le désir est indestructible*, ça montrait dans cette structuration du désir lui-même quelque chose qui justement aurait permis d'en mathématiser autrement la nature.

C'est pour ça que ça vaut la peine, quand même, que je vous en donne comme ça..

il est évident que devant une pareille assistance

il est pas possible que je commente vingt-cinq pages

de FREUD, il n'y en a pas plus, il y en a même moins

...mais je pourrai quand même aborder le premier paragraphe, ça vous incitera à aller le trouver.

Parce que - quand même ! - ça a fini par être publié.

L'étrange est que ça n'ait été publié...

comme me le fait remarquer ma chère amie Nicole SELS qu'à la suite de la séance dernière j'ai lancée sur ce truc.

Je lui ai dit :

« *Mais enfin où diable c'est, cette histoire ?* », cette histoire qui pourtant dans les *Gesammelte Schriften* est indiquée tout de suite après cette pointe sur laquelle j'ai terminé du *désir indestructible* et invariant, car c'est de ça qu'il s'agit.

Dans les *Gesammelte Schriften*, il y a tout de suite après, c'est même pas une note, après le point, le dernier point, la dernière ligne, il y a écrit : *Zusatz Kapitel*, ce qui veut dire appendice - à peu près, comme on traduit ça - c.

Et c'est pour le volume suivant, le volume 3, auquel bien naturellement on se reporte, mais il était indiqué qu'il fallait, enfin que c'était normal de le coller là, ce qu'on n'a pas fait sous le prétexte que je vous ai dit tout à l'heure, dans la huitième édition, précisément.

Alors, comme me le commente...

ça vaut la peine, n'est-ce pas

...comme me le commente la chère Nicole, qui en connaît un bout pour ce qui est de chercher l'édition d'un texte...

qui en connaît un bout et qui en fout un coup, enfin, c'est inimaginable ce que je la fais cavalier, je veux dire que, elle cavale, et qu'elle me rapporte le truc dans les deux heures, là elle a mis beaucoup plus de temps : elle a mis au moins trois jours

...oui, il ne figure ce chapitre supplémentaire, parce que je lui avais dit :

« *Quand même, ce serait curieux que je le trouve pas dans les Gesammelte Werke. Et je le trouve pas !* ».

Elle me répond qu'il n'est dans cet ouvrage à aucune place logique, ni au tome qui correspond de la *Traumdeutung*...

ça bien sûr, je m'en étais aperçu,

c'est même ce qui m'avait rendu enragé

...ni dans le tome XIV qui correspond à l'année 1925.

« Il a paru *in extremis* - et ajoute-t-elle - : *sournoisement* dans le tome I, car ce tome a été le dernier à paraître : en 1952 »

Et là elle me rapporte bien sûr l'opinion de STRACHEY, qui lui-même l'a traduit dans la *Standard Edition*, n'est-ce pas, mais au tome XIX, c'est-à-dire à son année normale, oui, c'est vrai... Bon, mais il pense que ce sort est dû aux mines que tout le monde a fait devant l'*okkulte Bedeutung* des rêves. C'est ce qu'en pense STRACHEY.

Je ne sais pas ce qu'en pense Nicole SELS, mais c'est, au regard, simplement des faits qu'elle m'apporte, secondaire.

Alors, je ne vous lis pas tout de suite la chose en allemand. Ça se dit comme ça :

« *La question : si on peut donner de tout produit de la vie de rêve une complète et assurée traduction - vollständige und gesicherte Übersetzung - ...*

déjà cet emploi de *Übersetzung*, c'est pas mal, c'est très lacanien, bon [Rires]

...*in die Ausdrucksweise des Wachtlebens : « dans le mode de s'exprimer de la vie de veille...*

et entre parenthèses : *Deutung*, c'est-à-dire sens : *Deutbarkeit* ça veut dire interprétation mais *Deutung*, ça veut dire sens, *Traumdeutung* ça veut dire sens des rêves

...*ne peut pas être traitée abstraitement, mais sous la Beziehung (relation) avec : Verhältnisse...*

c'est un autre terme pour exprimer relations

...*avec les relations...*

donc désignées par un autre mot, c'est-à-dire posées autrement : *Beziehung*, c'est quelque chose, comme ça d'approximatif. *Verhältnisse*, ça peut être pris dans le sens des relations qui s'écrivent, je veux dire de ce qui est constitué à proprement parler dans une articulation propre au sens du terme, n'est-ce pas, comme quelque chose qui peut arriver à se poser là

...*les relations - unter denen - sous le coup desquelles on travaille à l'interprétation des rêves : man an der Traumdeutung arbeitet ».*

Et c'est là que, on entre un peu plus avant.

« *Nos activités - geistige - celles de l'esprit...*

c'est comme ça : *unsere geistigen Tätigkeiten*.

Pour FREUD, ça veut dire « ce qu'on pense ».

Les activités de l'esprit, c'est ce qui est généralement désigné comme les pensées

...*Streben...*

Streben, c'est un mot qui a une toute autre résonance - n'est-ce pas ? - que ce par quoi on le traduit en anglais, à savoir... - dans cette occasion, n'est-ce pas - c'est la traduction de STRACHEY justement : *pursue*. Ça *poursuit* rien du tout.

Ça poursuit rien du tout : *Streben*, quand on regarde bien ce que c'est, quand on voit l'étoffe du mot...

ce qui évidemment se fait avec ses usages précédents

...c'est quelque chose qui est à inscrire, quelque chose comme ça : vous comprenez si vous avez une voûte, comme ça, quelque chose en bois : c'est les tirants. Ça a l'air de la supporter comme ça... si vous aviez la

moindre notion d'architecture, vous sauriez que les tirants, dans une voûte, eh ben, ça tire. Je veux dire que ça tire vers l'extérieur. Les tirants, ça ne soutient pas. Enfin, qu'importe, sur le *Streben*

...ce qu'ils tirent, ce qu'ils font tenir ensemble, c'est, ou bien :

ein nützliches Ziel...

et là vous retrouvez les fonctions essentiellement lacaniennes de « l'*utile* » et du « *jouir* ».

Elles sont précisées comme telles, c'est là-dessus qu'au départ j'ai fait entièrement pivoter ce que j'ai dit de *L'Éthique de la psychanalyse*

...un *but utile*, c'est, ou ça qu'elles *anstreben*, qu'elles attirent

ou bien ...*oder unmittelbaren Lustgewinn*... à savoir, à savoir tout simplement mon « *plus-de jouir* ».

Car qu'est-ce que ça veut dire un *Lustgewinn* ?

Un gain de Lust.

Si là l'ambiguïté de ce terme *Lust* en allemand, n'est-ce pas, ne permet pas d'introduire dans le *Lustprinzip*...

traduit principe du plaisir

...justement cette formidable divergence qu'il y a entre la notion du plaisir telle qu'elle est commentée par FREUD lui-même selon la traduction antique, seule issue de la sagesse épicurienne, ce qui voulait dire « *jouir le moins possible* ».

Parce que qu'est-ce que ça nous emmerde, la jouissance! C'est justement pour ça qu'ils se faisaient traiter de pourceaux...

parce qu'en effet, les pourceaux, mon Dieu, ça jouit pas tellement qu'on s'imagine, n'est-ce pas, ça reste dans sa petite porcherie, bien tranquilles, enfin, ça jouit au minimum

...c'est bien pour ça qu'on les a traités de pourceaux, parce que tous les autres, enfin, ils étaient vachement tracassés par la jouissance.

Fallait, enfin, qu'ils en mettent un coup, enfin : ils étaient esclaves de la jouissance.

C'est même pour ça, tiens...

là je me laisse emporter, hein

...c'est même pour ça qu'il y avait des esclaves, hein.

La seule civilisation qui était vraiment mordue par la jouissance, il fallait qu'elle ait des esclaves.

Parce que ceux qui jouissaient, c'était eux !

Sans les esclaves, pas de jouissance, hein.

Vous, vous êtes tous des *employés*.
Enfin, vous faites ce que vous pouvez pour être des *employés*.
Vous n'êtes pas tout à fait arrivés, mais croyez-moi,
vous y viendrez.

Bon, je me suis un peu laissé emballer, là comme ça.
Réfléchissez quand même un peu à ça, enfin, n'est-ce pas,
qu'il y a que les esclaves qui jouissent.
C'est leur fonction.

Et c'est pour ça qu'on les isole, que même on n'a pas
le moindre scrupule à transformer des hommes libres
en esclaves, puisque, en les faisant esclaves, on leur
permet de ne plus se consacrer qu'à jouir.
Les hommes libres, ils n'aspirent qu'à ça.
Et comme ils sont altruistes, ils font des esclaves.
C'est arrivé comme ça dans *l'histoire*, dans notre *histoire* à nous.

Évidemment, il y avait des endroits où on était beaucoup
plus civilisés : il n'y avait pas d'esclavage en Chine.
Mais le résultat c'est que, malgré tout ce qu'on dit,
ils sont pas arrivés à faire la science, hein. Maintenant,
ils ont été touchés par un petit peu de MARX, alors ils se
réveillent.

Comme disait Napoléon : les réveillez pas, surtout!
Maintenant, ils sont réveillés.
Ils auront pas eu *besoin* de passer par le truc des
esclaves. Ce qui prouve, quand même, qu'il y a des greffes,
n'est-ce pas, que c'est pas le pire qu'on peut éviter :
on peut éviter le meilleur, et arriver quand même.
Bon, enfin...

...*Unmittelbaren Lustgewinn*, ça veut dire « *un plus-de-jouir, là, immédiat* ».
« *Dans le premier cas* - hein, celui du but d'utilité - *ce sont...*
ces geistigen Tätigkeiten, ces opérations spirituelles
...*ce sont des décisions intellectuelles, des préparations à la manipulation* - hein ? -
Handlungen, ou des communications, an andere, aux autres. ».
À savoir que, on parle pour les - comme je viens de dire -
pour les manipuler, comme vous dites.

« *Dans l'autre cas, nous appelons ça - nennen wir sie - ...*
Sie, c'est à savoir les *geistigen Tätigkeiten*
...*Spielen und Phantasieren* : nous appelons ça des jeux et le fait de fantasmer .
Bien sûr - qu'il dit - *bekanntlich* - n'est-ce pas ? - *l'utile, c'est*
simplement aussi quand même un détour, ein Umweg, pour une satisfaction de jouissance ».
Mais... c'est pas en soi qu'elle est visée, n'est-ce pas ?

« *Le rêver...*

il n'a pas dit le rêve

...le fait de rêver est donc une activité de la seconde espèce...

à savoir ce qu'il a défini par le *unmittelbaren Lustgewinn*

...Il est une erreur, irreführend, de dire que le rêve s'efforce à ces devoirs pressants, toujours imminents de la vie commune, et cherche à mener à bonne fin le travail du jour, Tagesarbeit. De ça se soucie le penser préconscient : das vorbereitete Denken.

Pour le rêve, cette utilisation, cette intention utile - n'est-ce pas - est tout à fait aussi étrangère que la mise en jeu...

en oeuvre, la préparation, le fignoilage, n'est-ce pas

...d'une communication, einer Mitteilung, à un autre, an einen anderen ».

En quoi il a ceci de lacanien, notre cher FREUD, n'est-ce pas, que...

puisque tout ce qu'il vient de dire autour du rêve,
c'est uniquement de la *construction*, du *chiffrage*

...ce chiffrage qui est la dimension du langage n'a rien à faire avec la communication.

Le rapport de l'homme au langage, lequel ne peut simplement s'attaquer que sur la base de ceci :

que *le signifiant c'est un signe qui ne s'adresse qu'à un autre signe*,

que *le signifiant, c'est ce qui fait signe à un signe*, et

que c'est pour ça que c'est le signifiant.

Ça n'a rien à faire avec la communication à *quelqu'un d'autre*.

Ça détermine un sujet, ça a pour effet un sujet.

Et le sujet, c'est bien assez qu'il soit déterminé par ça, en tant que sujet, à savoir qu'il surgisse de quelque chose qui ne peut avoir sa justification qu'ailleurs.

À ceci près que dans le rêve on la voit, à savoir que l'opération du *chiffrage*, c'est fait pour *la jouissance*.

À savoir que les choses sont faites pour que dans le *chiffrage* on y gagne ce *quelque chose* qui est l'essentiel du

processus primaire, à savoir un *Lustgewinn*.

C'est ça qui est dit là. Et puis ça continue.

Et non seulement ça continue, mais ça appuie.

Et ça montre bien en quoi, pour quoi, le rêve fonctionne.

c'est à savoir qu'il est fait, et n'est fait en rien...

et c'est pour ça qu'il fonctionne comme ça

...il n'est fait en rien « que pour le sommeil, den Schlaf verhüten, protéger ».

Il protège le sommeil.

Ce que FREUD n'a dit - comme ça - qu'incidemment dans divers points, là il insiste.

Je veux dire que la question qu'il introduit, c'est :

en quoi précisément ce qui du rêve dépend de l'inconscient...

c'est-à-dire de la structure, de la structure du désir
...ce qui du rêve pourrait bien incommoder le *sommeil*.

Sur le *sommeil*, il est clair que nous ne savons pas grand-chose. Nous savons pas grand-chose justement parce que, parce que ceux qui les étudient, comme ça, comme faits, avec deux petits encéphalographes...

encéphalopodes, encéphalo-tout-ce-que-vous-voudrez
...ben, ils lient des choses ensemble, enfin, mais c'est quand même curieux, n'est-ce pas, qu'une chose aussi répandue dans la vie, là, comme on dit, que le sommeil, enfin je n'avance rien, là je constate que, on n'a jamais posé la question de ce que ça avait à faire avec *la jouissance*. Tout ça parce que *la jouissance*, enfin, c'est... faut bien dire qu'on n'en a pas fait un ressort tout à fait majeur de la conception du monde, comme on s'exprime.

Qu'est-ce que le sommeil ?

C'est peut-être là que la formule de FREUD pourrait évidemment prendre son sens et rejoindre l'idée du *plaisir* : si j'ai parlé des pourceaux tout à l'heure, c'est parce qu'ils roupillent souvent, oui.

Ils ont le moins de jouissance possible dans la mesure où plus ça dort mieux ça vaut.

En tout cas ça collerait avec, si mon hypothèse est bonne, à savoir que c'est dans le chiffrage qu'est la jouissance. On peut voir aussi par là, enfin, quelque chose, c'est que en effet le chiffrage du rêve, après tout, il est pas poussé si loin que ça, si loin qu'on le dit.

Enfin ! C'est...

j'ai déjà expliqué la condensation, le déplacement
...enfin, c'est la métaphore, c'est la métonymie, et puis c'est toutes sortes de petites manipulations, comme ça, qui étendent la chose dans *'Imaginaire*.

C'est dans cette direction-là, hein, qu'il faut voir la jouissance. On pourrait peut-être s'élever, n'est-ce pas, à une structure, comme ça conforme, conforme à l'histoire du *chiffage*, c'est que si c'est dans le sens de ce quelque chose qui arrive - à quoi ? - *die Grenzen*, les limites.

Là est l'erreur.

Les limites *der Deutbarkeit*, si vous lisez bien ces quatre pages, car il y en a pas plus, vous vous apercevrez que ce qui la signale, cette limite, c'est exactement le même moment quand ça arrive au sens.

À savoir que le sens il est en somme assez court.

C'est pas trente-six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel.

C'est-à-dire très précisément le « *sens non-sens* ».

Le sens où ça foire la *Verhältnis*.

La *Beziehung* - elle - a lieu avec ceci :

qu'il n'y a pas de sexuelles *Verhältnisse*, que ça...

la *Verhältnis* en tant qu'écrite, en tant que

ça peut s'inscrire et que c'est mathème

...ça, ça foire toujours.

Et c'est bien pour ça que, il y a un moment où le rêve, ça se dégonfle, c'est-à-dire qu'on cesse de rêver

et que le sommeil, il reste à l'abri de la jouissance.

C'est parce qu'en fin de compte on en voit le bout.

Mais l'important, l'important pour nous, s'il est vrai

que ce sens sexuel il ne se définit que de *ne pas pouvoir s'écrire*,

c'est de voir justement ce qui dans le *chiffrage*...

non pas dans le déchiffrage

...ce qui dans le *chiffrage* nécessite *die Grenzen*, le même mot,

ici employé dans le titre, le même mot sert à ce qui,

dans la mathématique, se désigne comme *limite*.

Comme *limite* d'une fonction, comme *limite* d'un nombre réel.

Ça peut augmenter tant que ça veut, la variable,

la fonction ne dépassera pas une certaine limite.

Et le langage, c'est fait comme ça.

C'est quelque chose qui...

aussi loin que vous en poussiez *le chiffrage*

...n'arrivera jamais à lâcher ce qu'il en est du sens, parce

qu'il est là *à la place du sens*, parce qu'il est là à cette place

où ce qui fait que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire,

c'est justement ce trou-là, que bouche tout le langage en

tant que tel, l'accès, l'accès de l'être parlant à quelque

chose qui se présente bien, comme en certain point touchant

au *Réel*, là, dans ce point-là.

Dans ce point-là se justifie que le *Réel* je le définisse

de l'impossible, parce que là, justement, il n'arrive pas,

jamais - c'est la nature du langage - il n'arrive pas,

jamais à ce que le rapport sexuel puisse s'inscrire. Ouais...

Alors il reste nos histoires de FREUD avec son *occulte*.

L'histoire d'occulte, c'est très curieux, n'est-ce pas ?

Je vous ai parlé de *la huitième édition*, mais pas de

la septième.

La *septième*, c'est impossible de mettre la main dessus,

non pas à cause des nazis, cette fois, mais parce qu'elle est parue probablement en très peu d'exemplaires, enfin, c'est sorti en 1919, vous vous rendez compte !

La *chose fabuleuse*, c'est que quand même, grâce à *une autre amie*...

vous voyez, je n'ai que des amis
...Nanie BRIDGEMAN... Nanie BRIDGEMAN qui est à la B.N. a mis la main sur *la septième*.
Eh bien, ça m'a soulagé, hein.
Parce que la façon dont FREUD est traduit...
il est vrai que ça a surtout commencé avec Marie BONAPARTE, bon, mais avant, il y avait eu Isaac MEYERSON :
j'avais été - je lui en demande pardon - jusqu'à penser que pour lui, c'était le même truc, à savoir qu'il écrivait n'importe quoi. J'avais été jusque-là, et pourquoi ?

Parce que...

je l'ai pas apporté là, comme ça, c'est malheureux, mais je l'ai oublié, voilà la vérité
...il y a une petite phrase, il y a une petite phrase au moment où FREUD pose la question...
c'est ça qui culmine dans ce dernier paragraphe dont je vous ai parlé
...au moment où FREUD pose la question de ce qu'il en est, quel est l'ordre de réalité de ce rêve : il est forcé d'appeler ça *psychique*, mais en même temps ça le tracasse de l'appeler *psychique*, parce qu'il sent bien que l'âme, enfin... ça colle pas cette histoire, enfin que l'âme c'est quand même pas différent du corps, bon.

Alors là, il évoque la réalité matérielle, il a pas vu très bien à ce moment-là que le matériel, il l'avait là : c'était tout son bouquin, tout simplement à savoir la façon dont il avait traité le rêve, en le traitant par la manipulation du déchiffrement, c'est-à-dire après tout avec simplement ce que le langage comporte dimension de *chiffré*.

Alors là, il s'engage dans ce qu'il en est, en fin de compte, de cette réalité, et il est saisi...
il est saisi uniquement là, c'est la seule édition où il y a une phrase comme ça, une phrase où, tout d'un coup, il répudie ce fait : un savant, un savant certes modeste, il le qualifie comme ça, il y a quand même deux trucs que de toute façon, enfin, il met là une barrière - il ne peut pas encaisser :

- c'est la subsistance de ce qui est mort,

ça, ça vise l'immortalité de l'âme.

- Et deuxièmement, le fait que tous les éléments de l'avenir soient calculables.

Ce qui, évidemment là, rejoint - n'est-ce pas - rejoint le sol solide d'ARISTOTE, hein.

L'âme dans ARISTOTE est définie de telle sorte qu'elle n'implique nullement son immortalité, et c'est d'ailleurs grâce à ça qu'il peut y avoir un progrès de la science, c'est à partir du moment où en effet on s'intéresse au corps - et puis deuxièmement, deuxièmement ceci : c'est le maintien du contingent comme essentiel.

Et après tout, pourquoi le contingent, à savoir ce qui va se passer demain, nous ne pouvons pas le prédire ? En beaucoup de choses nous pouvons le prédire. De quoi se sert ARISTOTE dans sa définition du contingent ? De savoir qui est-ce qui va demain avoir la victoire, de savoir si dès aujourd'hui, au nom de ceci, que demain une chose s'appellera « *Victoire de Mantinée* », est-ce que nous pouvons écrire dès aujourd'hui : « *Victoire de Mantinée* » ?

C'est uniquement de ça qu'il s'agit dans l'argumentation d'ARISTOTE à propos du contingent. C'est tout de même une belle occasion de nous interroger sur ce *pour quoi* des événements qui ne sont pas d'ailleurs n'importe lesquels, qui sont des *événements*, disons, *humains*...

je vois pas pourquoi

je répugnerais là à l'énoncer ainsi

...pourquoi est-ce que c'est ça le contingent ?

Parce qu'après tout, il y a quand même des *événements humains* qui sont d'autant plus prévisibles qu'ils sont constants. Par exemple : j'étais sûr que vous seriez aussi nombreux aujourd'hui que la dernière fois...

pour des raisons d'ailleurs aussi obscures

...mais enfin, c'était calculable.

Pourquoi est-ce qu'une victoire n'est pas calculable ?

Qui est-ce qui me répond ?

Écoutez : une victoire n'est pas calculable...

X dans la salle : Parce qu'il faut être deux, ou trois !

Il y a de l'idée... Il y a de l'idée, c'est évident, enfin, c'est vrai, comme vous dites, il faut être deux, et même parfois un peu plus... Mais en allant dans ce sens-là,

vous voyez bien que, malgré tout, vous glissez tout doucement du côté, du côté où ce deux, où ce deux foire : à savoir du côté du rapport sexuel.

C'est tout un truc, hein, d'être deux. Oui. Quand je pense que je n'aurai pas le temps aujourd'hui de vous raconter toutes les belles choses que j'avais *préparées* pour vous sur l'amour, eh ben, ça me déçoit un peu mais c'est parce que j'ai traîné, et puis j'ai traîné comme ça parce que... parce que j'ai voulu faire quand même un *chiffre* soigné, c'est-à-dire ne pas trop errer, alors pour le reste, enfin, vous pourrez peut-être un peu attendre.

Mais pour me référer à quelque chose que j'ai déjà avancé... je l'ai dit de mille façons, bien souvent, mais un jour je l'ai dit tout à fait cru, comme ça, en clair... j'ai dit : que l'effet de l'interprétation...

pour me limiter à ce à quoi, n'est-ce pas, je dois rester collé : je dois rester dupe. Et plus encore : dupe sans me forcer, parce que si je suis dupe en me forçant, eh ben j'écrirai le [*Discours sur les passions de l'amour*](#), justement, c'est-à-dire ce qu'a écrit PASCAL, et qu'est-ce qu'on voit qu'il se force, hein ? Après ça, naturellement ça a lâché, ça a claqué, il n'a jamais pu y revenir, mais enfin, il est assez probable - j'en suis pas sûr - qu'il s'est forcé, quand il a écrit ça, quand même. Ça donne des résultats absolument stupéfiants, n'est-ce pas. C'est absolument magnifique, enfin, en se forçant, on arrive à dire... on arrive, on arrive vraiment à ne pas errer. Lisez ça, enfin, ça colle, l'amour ça se passe comme ça. Absolument déconcertant, mais ça se passe comme ça. Bon.

...Qu'est-ce que ça veut dire que l'interprétation est incalculable dans ses effets ?

Ça veut dire que son seul sens, c'est *la jouissance*. C'est *la jouissance*, d'ailleurs, qui fait tout à fait obstacle à ce que le rapport sexuel ne puisse d'aucune façon *s'inscrire*, et qu'en somme, ça permet d'étendre à *la jouissance* cette formule : que l'effet de l'interprétation est incalculable.

Si vous réfléchissez bien, en effet, à ce qui se passe à la rencontre de ces deux troupes qui s'appellent armée, n'est-ce pas, et qui d'ailleurs sont des *discours*, des *discours*

ambulants, enfin je veux dire que chacun ne tient que parce qu'on croit que le capitaine, c'est S_1 .

Bon... Il est tout de même tout à fait clair que si la victoire d'une armée sur une autre est strictement imprévisible, c'est que du combattant on ne peut pas calculer la jouissance. Que tout est là, enfin : si il y en a qui jouissent de se faire tuer, ils ont l'avantage. Voilà !

C'est un petit aperçu concernant ce qui peut en être du contingent, c'est-à-dire de ce qui ne se définit que de l'incalculable... Ouais.

Alors maintenant, quand même, je ne vais tout de même pas vous quitter sans vous dire, enfin quelques petits mots de ce qu'il en est tout à l'opposé de la ligne, comme ça, où nous nous sommes, enfin, exercés...

ou bien je me suis exercé devant vous
...mais où vous quand même... vous m'avez quand même... enfin il y a des chances, comme ça, un peu suivi, au moins suivi par votre *silence*, hein ?

L'occulte, ça peut quand même pas seulement se définir par le fait, enfin, que c'est rejeté par la science. Parce que, comme je viens de vous dire, c'est fou tout ce que ça rejette, la science hein !

En principe tout ce que nous venons de dire, et qui existe pourtant quand même, à savoir la guerre.

Ils sont là, tous, les savants, à se creuser la tête :

Warum Krieg ? Oh! oh! *Pourquoi la guerre* ⁴ ? Ils arrivent pas à comprendre ça, les pauvres. Ouais... Ils se mettent à deux pour ça : FREUD et EINSTEIN. C'est pas en leur faveur ! [Rires]

Mais enfin l'occulte, c'est bel et bien sûrement ça : cette absence du rapport.

Et je vous en dirais bien même un petit peu plus, enfin, s'il fallait pas tout de même que je précise bien comment ça se présentait du temps de FREUD.

Parce que là c'est tout à fait clair.

Tout ce qu'il a écrit, n'est-ce pas : *Psychoanalyse und Telepathie*, *Traum und Telepathie*, dont ont fait Dieu sait quel mauvais usage les gens qui ont isolé ça sous le nom de « *phénomène psy* », c'est des escrocs, n'est-ce pas.

Il faut quand même bien voir que FREUD, alors...

lisez ses textes, n'est-ce pas, ceux dont je viens

⁴ Sigmund Freud et Albert Einstein : [Pourquoi la guerre ?](#)

de donner le titre, parce que quand même, ceux-là, on les trouve, contrairement aux *Grenzen der Deutbarkeit* ...c'est tout à fait clair : il dit que *le rêve* et *la télépathie*, par exemple, ça n'a strictement rien à faire. C'est même au point qu'il va jusqu'à dire : mais *la télépathie*, c'est quelque chose du même ordre, enfin, je l'admets, pourquoi pas, c'est de l'ordre de la *communication*.

Et dans le rêve, c'est traité comme n'importe quelle autre, à savoir la première partie de ce que je vous avais énoncé tout à l'heure, à savoir *etwas nützliches*, n'est-ce pas, quelque chose qui sert aux manigances de la journée. Et c'est repris de la même façon dans le rêve.

Non seulement il préfère admettre, mais très précisément il démontre que dans tous les cas où il y a eu *la télépathie* soi-disant rêvée, ce sont des cas où on peut admettre le fait direct qu'il y a eu message, à savoir annonce par *fil spécial* si je puis m'exprimer ainsi, car c'est ça *la télépathie*, n'est-ce pas, c'est le fil spécial. On peut... il y a qu'à traiter le cas, il y a qu'à l'envisager, il y a qu'à opérer avec lui, en pensant que, comme n'importe quel autre résidu du jour, il y a eu avertissement télépathique.

Que ce soit télépathique ou pas - autrement dit - il s'en fout, la seule chose qui l'intéresse c'est que c'est repris dans le rêve, ceci...

je ne peux pas vous faire la lecture parce qu'il est trop tard, n'est-ce pas ...ceci est énoncé dans FREUD :
il faut considérer...

pour concevoir quelque chose aux rapports de la télépathie et du rêve ...que la télépathie s'est produite comme un reste, résidu, de la journée précédente.

Il préfère admettre ça, quoique bien sûr, naturellement... il préfère admettre le phénomène télépathique... c'est ça l'essence de sa position ...que de le faire rentrer dans le rêve.

Et il souligne, il souligne, à savoir il dit pourquoi : parce que le rêve c'est fait - et il fait toute la liste - toute une série de *chiffrages* et que ces *chiffrages* ne peuvent porter que sur *un matériel* qui est constitué par *les restes diurnes*. Il préfère mettre la télépathie, la ranger dans les événements courants, à ceci : de la rattacher en rien aux mécanismes eux-mêmes de l'inconscient.

C'est si facile à confirmer, il suffit que vous vous reportiez...

bien sûr naturellement en français ça n'a jamais été traduit mais quand même, il y en a certains d'entre vous qui lisent l'anglais, même j'espère, beaucoup, et d'autre part un certain nombre qui lisent l'allemand ...reportez-vous aux textes de FREUD sur l'inconscient et la télépathie : il n'y a jamais d'ambiguïté, il préfère tout... à savoir, en somme, non seulement ce qu'il met en doute, mais ce sur quoi... ce dont il se lave les mains, ce dont il dit : je n'ai là-dessus aucune compétence ...mais il préfère admettre que la télépathie existe à simplement la rapprocher de ce qu'il en est de l'*inconscient*.

Autrement dit, tout ce qu'il émet, tout ce qu'il avance comme remarquable - considérant certains rêves - tout ce qu'il avance comme remarquable consiste toujours à dire : il n'y a rien eu d'autre que de rapport au rêve en tant que chiffage. Ou encore que de rapport de *l'inconscient de l'occultiste* ou du diseur de bonne fortune avec *l'inconscient du sujet*.

En d'autres termes il dénie tout phénomène télépathique auprès de ceci, il dénie au regard de ceci : qu'il n'y a eu que repérage du désir. Ce repérage du désir, il le considère comme toujours possible, ce qui veut dire - ce qui veut dire par rapport à mon inscription de l'autre jour de la vie comme voyage et de la structure qui se déplace en même temps que le voyage dessiné, dessiné linéairement.

La question peut se poser...

et comment ne se poserait-elle pas ?

...si vraiment *la structure* est ponctuée par le désir de l'Autre, en tant que tel, si déjà *le sujet* naît inclus dans le langage, inclus dans le langage et déjà déterminé dans son *inconscient* par le désir de l'Autre, pourquoi n'y aurait-il pas entre tout ça une certaine *solidarité* ?

L'inconscient n'exclut pas...

si l'inconscient est cette structure,
cette structure de langage

l'inconscient n'exclut pas...

et ce n'est que trop évident

...l'inconscient n'exclut pas la reconnaissance du désir de l'Autre comme tel.

En d'autres termes le réseau, le réseau de structure dont le sujet est un *déterminé* particulier, il est concevable qu'il communique avec les autres structures :

les structures des parents certainement, et pourquoi pas à l'occasion avec ces structures qui sont celles d'un inconnu, pour peu - souligne FREUD - que son attention soit, comme ça, un peu ailleurs.

Et le plus fort...

ce qu'il souligne, n'est-ce pas ...c'est que ce détournement de l'attention, il est justement obtenu par la façon dont le diseur de bonne fortune se tracasse lui-même avec toutes sortes d'objets mythiques. Ça *détourne* assez son attention pour qu'il puisse appréhender quelque chose qui lui permette de faire la prédiction suivante à une certaine jeune femme qui a enlevé sa bague de mariage pour lui faire croire que... enfin, pour rester anonyme.

Il lui dit qu'elle va se marier et qu'elle aura deux enfants à trente-deux ans. Il n'y a d'explication à cette prédiction, qui d'ailleurs ne se réalise absolument pas, mais qui...

malgré qu'elle ne se soit pas réalisée ...laisse le sujet qui en a été le destinataire, absolument dans l'*enchantement*.

Chaque fois que FREUD souligne un fait de télépathie, c'est toujours un fait de cet ordre, à savoir où la prédiction ne s'est nullement réalisée, ne s'est nullement réalisée, mais qui par contre laisse le sujet dans un état de satisfaction absolument épanouie. On ne pouvait rien lui dire de mieux.

Et en effet, ce chiffre de trente-deux ans en l'occasion, était inscrit dans son désir. Si l'inconscient est ce que FREUD nous dit, si des chiffres choisis au hasard, n'est-ce pas, ne sont en réalité jamais choisis au hasard, c'est précisément par le certain rapport avec le désir du sujet : c'est ce qu'étale tout au long la *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

L'intérêt... L'intérêt est ceci que FREUD sait très bien souligner éventuellement, n'est-ce pas, c'est que le seul point remarquable de ces faits dits d'occultisme, c'est qu'ils concernent toujours une personne à qui on tient, pour qui on a de l'intérêt, que l'on aime.

Mais il est tout ce qu'il y a de plus concevable que d'une personne que l'on aime, on ait avec elle quelques rapports inconscients.

Mais ça n'est pas, ça n'est pas en tant qu'on l'aime.

Parce qu'en tant qu'on l'aime, c'est bien connu, n'est-ce pas : on la rate, on n'y arrive pas.

Alors il s'agit tout de même de deux choses, dans ces prétendues *informations télépathiques* : il y a *le contenu de l'information*, et puis il y a *le fait de l'information*.

Le fait de l'information, c'est à très proprement parler ce que FREUD repousse. Il veut bien l'admettre comme possible, mais dans un monde avec quoi il n'a strictement rien à faire.

Pour *le contenu de l'information*, il n'a rien à faire avec la personne dont il s'agirait d'avoir une information. Il a affaire uniquement avec le désir du sujet, en tant que l'amour, ça ne comporte que trop cette part de désir. Ça désirerait être possible.

Alors, ce que je veux simplement, en vous quittant, *accentuer*, c'est qu'il y a quand même quelque chose qui se véhicule depuis le fin fond des temps, et qui s'appelle l'*initiation*.

L'*initiation* c'est ce dont nous avons des débris au titre de l'occultisme. Ça prouve simplement que c'est la seule chose qui, en fin de compte, nous intéresse encore dans l'*initiation*. Je ne vois pas pourquoi je ne donnerais pas à l'*initiation*, que l'Antiquité connaissait, enfin, un certain statut.

Tout ce que nous pouvons entrevoir des fameux « *Mystères* », et tout ce qui peut nous en rester encore...

dans des pays ethnologiquement situables
...de quelque chose de l'ordre de l'*initiation*.

C'est lié à ce que quelque part, quelqu'un comme MAUSS n'est-ce pas, avait appelé *Technique du corps*⁵ - je veux dire que ce que nous avons et qui nous concerne dans ce *discours*, autant *analytique* que *scientifique*, voire *universitaire*, voire celui *du Maître* et tout ce que vous voudrez... c'est que, elle se présente elle-même - l'*initiation* - quand on regarde la chose de près, toujours comme ceci :

une approche, une approche qui ne se fait pas sans toutes sortes de détours, de lenteurs,

une approche de quelque chose où ce qui est ouvert, révélé, c'est quelque chose qui, strictement, concerne la jouissance.

5 Marcel Mauss : *Les techniques du corps*, in *Sociologie et anthropologie*, P.U.F. Coll. Quadrige, 2004.

Je veux dire qu'il n'est pas impensable que le corps, le corps en tant que nous le croyons vivant, soit quelque chose de beaucoup plus calé que ce que connaissent les anatomo-physiologistes.

Il y a peut-être une science de la jouissance, si on peut s'exprimer ainsi. L'initiation en aucun cas ne peut se définir autrement. Il n'y a qu'un malheur, c'est que de nos jours, il n'y a plus trace, absolument nulle part, *d'initiation*.

Voilà !

Annexe :

Discours sur les passions de l'amour

Blaise Pascal

(Attribution contestée)

L'homme est né pour penser ; aussi n'est-il pas un moment sans le faire ; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont le plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent ; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion ; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point, ni le commencement, ni la fin de ces deux passions ; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années ; cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée au monde ; pour moi je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis que l'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce terme l'on est enfant ; et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors, que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ils sont machines partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées, qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres, elles se mêlent souvent ensemble, et causent une confusion très incommode ; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande âme tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander, on le doit sentir. L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

Il y a deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures, et inflexibles ; mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nécessaire pour l'éloquence de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer ? En effet, l'on a beau se cacher à soi-même, l'on aime toujours. Dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela.

L'homme n'aime pas demeurer avec soi ; cependant il aime : il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté ; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons ; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme des idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste ; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble, et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance : elle la restreint et elle l'enferme dans la différence de sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos âmes, que nous trouvons cela tout disposé ; il ne faut point d'art ni d'étude ; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller et mépriser leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière ; mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nûment une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve ; et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont, ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres était aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres. La mode même et les pays règlent souvent ce que l'on appelle beauté. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres, et à laquelle il les rapporte ; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle, et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une femme veut plaire, et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira ; et même si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur, elle s'y logerait.

L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai ?

A force de parler d'amour, l'on devient amoureux. Il n'y a rien si aisé, c'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge ; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit ; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans leur rien demander, nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire ; cependant il faut plaire, et l'on plaît.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous— mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur ; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche le plus souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus, et l'on sent le feu s'agrandir, quoi que l'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour ; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon ; il veut être seul ; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale : le cœur de l'homme est grand, les petites choses flottent dans sa capacité ; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit, et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime : ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner : au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes ; et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner : l'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude ; on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature, et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales ; mais il ne faut pas être amoureux ; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien ? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Oserait-on appeler cela injustice ? Il est naturel de rendre autant que l'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi pour la solidité et la durée du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime ; et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autre ; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense ; l'esprit s'y porte de soi-même ; la nature le veut ; elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée ; mais il n'y a point remède.

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses épines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment ; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour se faire connaître ; car, comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action

Jusqu'à-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux ; car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvements dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté ; l'esprit s'y plaît, et qui sait la procurer sait se faire aimer.

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent ; mais quelquefois en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive !

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action ; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins, il faut deviner, mais bien deviner

Quand deux personnes sont de même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissions à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit ; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur. — Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peu vent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément ; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit ; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit ! Quelque vivacité que l'on ait, il est des rencontres où il est bon qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion ; et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin ou bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres.

Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est qu'on ne songe pas que l'on aura besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est plein ; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être belle sans excès ; de là vient qu'on ne se soucie pas de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature, que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié d'une dame.

Cet oubli que cause l'amour, et cet attachement à ce que l'on aime, fait naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant. L'on devient magnifique, sans jamais l'avoir été. Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée : l'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'âme et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors.

L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et on ne peut souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas eu raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle ; il faut lui ôter son bandeau, et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu, et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe : la vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que l'on ait toute une autre âme quand l'on aime que quand on n'aime pas ; on s'élève par cette passion, et on devient tout grandeur ; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en a l'idée. C'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions de dehors. L'on a bien une règle pour de venir agréable ; cependant la disposition du corps y est nécessaire ; mais elle ne se peut acquérir.

Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne n'y peut atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel, avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour ces deux qua lités sont nécessaires : il ne faut rien de forcé, et cependant il ne faut point de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés qu'ils se soutiennent sans que ce respect étouffe l'amour.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui aiment le plus sou vent ; c'est d'un amour violent que je parle : il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres ; ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens. L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se terminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose, mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens ; comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins quand on a plus de vue, l'on aime jusques aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit ; car il faut avoir l'esprit et les pensées de l'amour pour ce semblant, et le moyen d'en bien parler sans cela ? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses. Il faut du feu, de l'activité et un jeu d'esprit naturel et prompt pour la première ; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse, ce qu'il est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beaucoup de choses ; mais quand on est près, l'on est irrésolu. D'où vient cela ? C'est que quand l'on est loin la raison n'est pas si ébranlée, mais elle l'est étrangement à la présence de l'objet : or, pour la résolution il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusques où ? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant, et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin, la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manqué dans son cœur. Quelle joie de la retrouver ! l'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé ; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes, mais il en survient d'autres. Quoique les maux succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de la maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présents touchent, et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ?

Vous pouvez dire que c'est bien parce que vous êtes là que je parle. Ne me fatiguez pas, hein, parce que sans ça je m'en vais. Voilà un petit machin que j'ai pris la peine de construire, pour vous le montrer.

C'est un *nœud borroméen* ...

je vous avertis que, aujourd'hui, *je ne parlerai que de ça* .
Alors s'il y en a que ça emmerde, qu'ils sortent,
ça me soulagera

...c'est un *nœud borroméen*. C'est-à-dire...

alors enlevez-moi plutôt celui-là, le bleu
...vous voyez là, le bleu on l'enlève, le résultat,
c'est que les deux autres sont libres.

Vous avez vu que je n'ai pas été forcé de les démonter pour qu'ils se libèrent. Voilà !

Là-dessus Gloria peut vous le remettre, le truc. Mais enfin, je pense que c'est déjà suffisamment démonstratif. Ça se fait avec des cubes à l'occasion, ça se fait avec des cubes et on s'aperçoit que... faut qu'il y en ait trois en largeur, cinq en longueur pour le *nœud borroméen* minimal. Bon.

L'idée, c'est évidemment de faire quelque chose qui réponde à trois plans. C'est-à-dire qui soit fabriqué comme les coordonnées cartésiennes. Quand vous voulez fabriquer ça, vous vous apercevez, eh bien, que vous avez quand même des difficultés.

Vous avez des difficultés - non pas du tout réelles - vous avez des difficultés à vous bien rendre compte tout de suite à quoi ça va aboutir, combien il va falloir que vous en mettiez dans un sens et puis dans l'autre.

Essayez vous-mêmes, n'est-ce pas.

Essayez surtout... il y avait un autre truc que je ne vous ai pas apporté, il y avait un autre truc, qui lui, répondait non pas au *nœud borroméen*, qui a pour caractéristique que chacun des deux ronds que ça constitue...

c'est pas rond, c'est tout comme

...des deux ronds que ça constitue se libère si vous voulez, si vous en tranchez un.

Vous avez aussi le système bien connu que je ne vous reproduis pas au tableau parce que, enfin je l'ai là mais je suis fatigué, vous n'avez qu'à repenser aux trois cercles qui servent d'emblème aux Olympiques.

Là vous pouvez constater que c'est fait différemment, à savoir que non seulement deux de ces ronds sont noués, mais que le troisième se boucle, non pas avec un seul des deux...

ça ne fait pas trois qui fassent chaîne
...mais avec les deux.

Eh bien, essayez...

essayez de faire un montage, un montage de cubes tel que ce soit ainsi, à savoir que la continuité du montage que vous aurez fait, comme ça, vous le ferez, le jaune, le rouge et le bleu, que ça se fasse, que ça soit possible que vous montiez dans trois plans : l'assurance qu'il s'agit bien de plans est faite par la forme cubique, justement, vous êtes forcés de les faire en trois plans
...essayez ça.

Vous ne verrez sûrement pas tout de suite que dans ce cas-là, il faut que le côté, si je puis dire, le côté de ce qui va se monter, soit de quatre cubes au minimum. Mais que ces quatre cubes se retrouvent aussi dans l'autre dimension. C'est-à-dire au lieu d'avoir deux fois cinq plus deux, comme dans ce cas-là, ce qui fait douze, vous avez deux fois quatre, plus deux fois deux, ce qui fait également douze, ce qui est curieux.

Mais la difficulté que vous aurez même à faire cette petite construction vous sera une bonne expérience de ceci, par quoi je commence, c'est que vous vous apercevrez là à quel point *nous ne sentons pas le volume*.

Parce que vous vasouillerez !

Vous vasouillerez comme j'ai fait moi-même !

Parce que, à partir par exemple, de trois séries simples de quatre, quand vous les avez agencés d'une façon telle que ça puisse faire ces fameux trois axes qui servent à la construction cartésienne, quand vous n'en voyez que quatre, vous avez aussi bien, pendant un instant, le sentiment que ça pourrait se boucler, que ça pourrait se boucler, par exemple, comme ici, comme s'il y en avait seulement quatre, et puis, trois seulement de largeur. Vous aurez ce sentiment.

C'est une façon de vous faire expérimenter ceci :
que nous n'avons pas le sens du volume, quel que soit ce
que nous avons réussi à imaginer comme « *trois dimensions* »
de l'espace.

Le sens de la profondeur, de l'épaisseur, est quelque chose
qui nous manque, beaucoup plus loin que nous ne le croyons.
Ceci pour avancer ce que je veux vous dire au départ :
c'est que nous sommes des êtres - vous comme moi - à deux
dimensions, malgré l'apparence.

Nous habitons le *Flatland* comme s'expriment des auteurs
qui ont fait un petit volume sur ce sujet, qui semblent
avoir beaucoup de mal, enfin, à s'imaginer des êtres à deux
dimensions. Il n'y a pas besoin de les chercher loin.
C'est nous tous.

C'est tout au moins comme ça, vraiment, que ça se présente.
Le mieux que nous puissions arriver à faire, c'est en fait
à quoi nous nous limitons, ce serait tout de même étonnant
que dans une assemblée, là qui est en train de *scribouiller*,
je ne puisse pas le faire sentir :
scribouiller, c'est ça, c'est le mieux que nous puissions faire.
Et c'est ce qui a été fort bien articulé en ceci que,
il s'est trouvé, enfin, des gens pour proclamer dans une
autre *aire*, (*a.i.r.e.*) que la nôtre, c'est que :

« *l'encre des savants est très supérieure au sang des martyrs* »⁶.

Il y a des gens qui ont osé dire ça !
Ils ont osé dire cette évidence.
Il faut bien le dire, ce dernier, le sang des martyrs,
hein, qu'est-ce que nous en avons ?
Des sujets de tableaux.
Ceci avec la structure obsessionnelle que FREUD a su
reconnaître dans ce qui ne fait qu'un :
la religion et l'art.

Je m'excuse auprès des *artistes*..
il y en a peut-être quelques-uns, là, égarés dans
l'assistance, quoique je n'y croie guère
...je m'excuse auprès des *artistes*, si la chose leur parvient
: ils ne valent pas mieux que la religion.
C'est... c'est pas beaucoup dire.

6 Un Hadith du Prophète Mohamed annonce que « L'encre des savants est plus sacrée que le sang des martyrs. »

La *connerie*...

dont ce n'est pas la première fois qu'ici je l'évoque, de sorte que, je l'espère, vous n'allez pas vous sentir visés

...la *connerie* est notre essence, dont fait partie ceci que votre demande...

je me suis longtemps cassé la tête pour savoir pourquoi vous étiez si démesurément nombreux.

Enfin à force de me la casser, un éclair en est sorti

... justement votre demande, celle qui vous attroupe là, c'est de comment - la connerie - avoir une chance d'en sortir. C'est même pour ça que vous comptez sur moi. À ceci près que cette demande, de la *connerie* en fait partie.

Donc cette demande à quoi je cède un jour de plus...

sachez que ce n'est pas parce que votre nombre est grand que justement je vais essayer de faire semblant. C'est parce que : non pas il est grand, mais il est nombre

...en quoi je me voue à l'abjection, je dois dire, avec quoi dans cette place je me confonds.

Il y a une chose que j'ai appelée *la passe*, qui se pratique dans mon école, uniquement parce que j'ai voulu tenter d'en avoir le témoignage.

Il faut que j'en sois où j'en suis, à savoir aujourd'hui, pour que je voie bien moi-même ce que c'est :

se vouer à répondre à n'importe qui, à n'importe quoi, mais à répondre quoi ?

Ce que répond le discours analytique, c'est ça :

ce que vous faites, tout ce que vous faites est sa nature, si l'on peut dire, de sa structure, plus exactement, contrairement à tout ce qui s'est pensé jusqu'à présent, parmi les spécialistes...

philosophes qu'ils s'appellent !

...non pas ignorance, l'*ignorance naturelle* comme s'exprime PASCAL.

Je remercie quelqu'un qui...

pendant que je travaillais dimanche dernier, enfin a pris soin de m'appeler...

d'ailleurs parce que je l'en avais expressément chargé ...c'était comme ça, je vous le redirai tout à l'heure, sous la forme d'une petite suggestion qui m'était venue de lui concernant PASCAL. Eh bien, je l'avais chargé de regarder dans PASCAL tout cet *échelonnement* qui va de *l'ignorance naturelle* à la *vraie science*, avec entre eux, ce qu'il désigne, comme ça, dans son scribouillage, des *semi-habiles*.

C'est la personne qui m'a rendu ce service...

enfin, qui a un peu torchonné PASCAL, comme ça, pour m'éviter d'avoir à le faire, parce que j'étais claqué, ...les *semi-habiles* il a cru pouvoir les identifier aux *non-dupes*. J'espère que j'arriverai, enfin dans cet effort, à vous faire sentir que c'est pas du tout, du tout, du tout, ce que je veux dire.

Non pas que les *semi-habiles* ne soient peut-être pas en effet des *non-dupes*, moi je crois qu'ils sont aussi *dupes* que les autres, mais contrairement à ce que vous pouvez imaginer, il ne suffit pas d'être *dupes* pour ne pas errer !

J'ai dit : *les non-dupes errent*, encore faut-il n'être pas *dupes* de n'importe quoi. Et même faut-il être *dupes* spécialement de quelque chose que je vais essayer - essayer ! - que je veux essayer aujourd'hui de vous faire parvenir.

Donc, ce que répond le discours analytique, c'est ceci : ce que vous faites, bien loin d'être le fait de l'*ignorance*, c'est toujours déterminé, déterminé déjà par quelque chose qui est *savoir* et que nous appelons *l'inconscient*. *Ce que vous faites, sait - sait : s.a.i.t. - sait ce que vous êtes, sait « vous ».*

Ce que vous ne sentez pas assez...

enfin je peux pas le croire
d'une assemblée aussi nombreuse

...c'est à quel point cet énoncé, c'est du nouveau.

Jamais personne des... des *grands guignols* qui se sont occupés de la question du *savoir*...

et Dieu sait que ce n'est pas sans malaise que j'y range PASCAL aussi, qui est le plus grand de tous les *grands guignols* !

...jamais personne n'avait osé ce verdict, dont je vous fais remarquer ceci : la réponse de l'inconscient, c'est qu'elle implique... c'est qu'elle implique le *sans pardon*, et même sans circonstances atténuantes.

Ce que vous faites est *savoir*, parfaitement déterminé.

En quoi, en quoi le fait que ce soit déterminé d'une articulation supportée par la génération d'avant, ne vous excuse en rien, puisque ce n'est, *le dire, le dire de ce savoir*, que le faire savoir plus endurci, si je puis dire, *savoir* de toujours, à la limite.

J'ai dégagé de FREUD ce sens, parce qu'il le dit.

Il le dit de toute son œuvre.

Quand je vous prie de ne pas me comprendre, vous voyez qu'il y a de quoi !

Mais moi je ne puis faire que de l'entendre dans *le dire* de FREUD, parce qu'il n'y a rien, rien à faire qu'à en laisser aller les suites.

Une fois que c'est énoncé, ça fonde un nouveau discours, c'est-à-dire une articulation de structure qui se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants. Pas d'autres liens entre eux que le lien de discours. Ça veut pas dire, naturellement, qu'on n'*imagine* pas autre chose.

Je vous ai dit tout à l'heure que, si nous n'avons pas le volume, nous sommes quand même à deux dimensions, hein. Alors, il y a, il y a *le profil, la projection, la silhouette*, enfin tout ce qu'on *adore* dans un être aimé. On n'*adore* jamais rien de plus. Et comme je suis parti de là, hein, à propos de cette fameuse *histoire du miroir*, on s'imagine que j'ai déprécié ça. Je ne l'ai pas du tout déprécié, hein, parce que, comme tout le monde, je m'en contente ! Du volume, de l'épaisseur, le seul maniement de ce que je vous ai conseillé tout à l'heure, vous informera à quel point nous sommes absents.

Mais il y a tout de même quelque chose d'autre - hein ? - que *nous prenons* pour le volume. Et justement, c'est le nœud.

On en fait des métaphores, non infondées : les nœuds de l'amitié, les nœuds de l'amour...

Eh ben, ça tient à ceci :

enfin, c'est notre seule façon d'aborder le volume, quand nous serrons, comme ça, quelqu'un contre nous. Ça m'arrive à moi aussi. Ouais...

Mais est-ce que ces nœuds, nous en sommes si assurés ? Nous en restons pour l'*adoration*, n'est-ce pas !

Et ce que j'ai appelé tout à l'heure les deux dimensions, les deux dimensions jolies, jolies... il y a un auteur récent, comme ça, je m'excuse auprès de lui s'il est là, je n'ai pas encore eu le temps de le lire, il appelle ça *Le Singe d'or*⁷. Comme il m'a fait l'hommage de son livre, je pense que c'est peut-être quand même parce qu'il a quelques échos de ce que je raconte, et peut-être même - qui sait ? - qu'il m'a lu, et qu'il... et que pour en parler ainsi, enfin du *singe d'or*, il faut bien qu'il ait quelque écho de ce que je viens de pousser en avant, de ce qui nous attache à l'image, à l'image à deux dimensions.

7 *Le Singe D'or*, Guy Lardreau, Mercure De France, 1973.

Je suis loin de l'avoir déprécié.

Non seulement je suis loin de l'avoir déprécié, mais ce serait tout à fait absurde de le dire, parce que les signifiants eux-mêmes, nous sommes forcés d'en passer par la même image, l'image du *flatland*, l'image à deux dimensions, hein, pour démontrer qu'ils s'articulent.

Le *nœud borroméen*, je vous l'ai d'abord montré *mis à plat*. Naturellement grâce à des artifices, il y a des endroits où vous voyez apparaître la *cassure*, ce qui ne peut se *représenter* que comme *cassure*, quoique ce soit un nœud. Un nœud justement que j'ai essayé de mettre pour vous en volume, de façon à ce que vous voyiez bien que c'est pas seulement à plat qu'on peut l'aborder, outre que quand vous aurez vous-mêmes manié ce volume, vous vous apercevrez que le volume, là, réalisé en volume, ça permet pas du tout de le distinguer, si je puis dire - ce nœud - de son image spéculaire. Il n'est pas plus *lévogyre* que *dextrogyre*, il est non seulement parfaitement symétrique mais il est sur trois axes, ce qui rend strictement impossible que son image spéculaire en diffère.

L'*écriture*, elle, ne se fait pas dans un espace moins spéculaire que les autres. C'est même le principe de ce très joli exercice qui s'appelle le *palindrome*. Il n'en reste pas moins que ce *méli-mélo* là, que je viens de faire entre l'*Imaginaire* et le *Symbolique*, ne noie rien, et ne noie pas notamment la différence qu'il y a entre l'*Imaginaire* et le *Symbolique* : c'est bel et bien la même chose, une fois imaginé, c'est notre notion commune de l'espace dont nous imaginons qu'il n'a pas de fin.

Il faut lire là-dessus les jus de LEIBNITZ discutant avec NEWTON : la prétendue supposition, enfin, d'une limite de l'espace, qu'elle deviendrait impensable - qu'il dit le LEIBNITZ - parce que s'il avait une limite, alors, en dehors de cette limite, alors on pourrait avec un clou faire un petit trou dans sa limite... C'est absolument énorme ce qu'on peut lire, ce qu'on peut lire de l'imagination. Et notamment de ce fait que pour imaginer l'espace...

car ce n'aurait pas été moins une *imagination*, mais peut-être une *imagination* qui aurait ouvert tout autre chose

...on n'est pas parti de ceci :
que dans l'espace il y a des nœuds.

Il y aurait sûrement avantage à ce qu'on voie, si je puis dire, qu' *Imaginaire* et *Symbolique* ne sont que *des modes d'abord*. Je les prends sous l'angle de l'espace.

Pourquoi ces deux modes ne suffisent pas encore ?

Mais enfin, je souligne au passage que le mot *mode* est à prendre au sens que ce terme a dans le couple de mots *logique modale*, c'est-à-dire qu'il n'a de sens que dans le *Symbolique*, autrement dit dans son articulation grammaticale.

Quand vous approchez certaines langues...

j'ai le sentiment que ce n'est pas faux de le dire de la langue chinoise

...vous vous apercevez que, moins imaginaires que les nôtres - les langues *indo-européennes* - c'est sur le nœud qu'elle joue.

C'est pas un terrain où je vais m'aventurer aujourd'hui parce que j'en ai assez à dire comme ça, mais peut-être... peut-être que je demanderai, je suggérerai à un Chinois de prendre les choses sous cet angle, et de venir vous dire ce qu'il en pense, si par hasard ce que je lui dis lui ouvre là-dessus la comprenoire, parce qu'il ne suffit pas d'être même habitant d'une langue pour avoir une idée de sa structure, surtout si, comme c'est le cas forcément, puisque le Chinois supposé en question, je ne pourrai m'adresser à lui que si je lui parle dans ma langue, c'est-à-dire que s'il me comprend, c'est que déjà au regard de la sienne, il est foutu.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que quand nous distinguons un ordre, nous en faisons un être.

Le mot *mode* dans l'occasion.

Ça devrait s'éclairer si l'on donnait sa véritable portée à l'expression *mode d'être*. Or, il n'y a d'autre *être* que de *mode*, justement.

Et le *mode imaginaire* a fait ses preuves, pour ce qui est de *l'être du Symbolique*. Il a fait si bien ses preuves qu'on pourrait bien se risquer à tenter de voir si le *mode symbolique* n'éclairerait pas de *l'être de l'Imaginaire*. C'est bien ce que j'ai essayé de faire, que vous le sentiez ou pas.

Je voudrais dire en cette troisième session de l'année de ce séminaire, en quoi consiste sa place à ce séminaire, et son programme. Et c'est pourquoi je l'ai énoncé en vous parlant, tout de suite, d'abord, du *nœud borroméen*.

Le *nœud borroméen* que comme ça j'ai vu surgir...

je veux dire qu'il m'a en quelque sorte envahi

...le *nœud borroméen* n'a aucune espèce d'être.

Il n'a pas du tout la consistance de l'espace géométrique dont on sait qu'il n'y a pas de limite :

- à son coupage en tranches, n'est-ce pas,
- à sa projection, à tout ce que vous voulez...

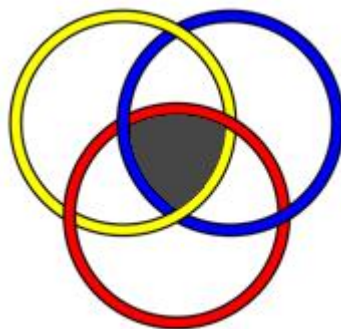
Et même que ça va plus loin, que ça envahit...

et c'est bien en ça que c'est instructif
...ça envahit l'autre ordre.

Nous sommes tellement capturés par ce mode imaginaire, que quand nous essayons de manipuler l'*ordre symbolique*, nous en arrivons enfin à...

souvenez-vous de la façon dont s'abordent les ensembles, on nous parle de bijection, de surjection, d'injection... tout ça ne va pas *sans images*, en tout cas c'est avec *des images* que vous les supportez, ces modes pourtant faits pour vous libérer de l'*Imaginaire*. C'est avec des petits points que vous vous apercevrez qu'entre un domaine et un co-domaine il y a injection, ou bijection ou surjection. Mais en le supportant de points, vous ne faites rien d'autre qu'une élucubration *Imaginaire*.

Pourquoi la mise à plat du *nœud borroméen* n'a-t-elle pas réussi, n'est-elle pas venue d'abord pour nous évoquer un autre départ concernant le point... concernant ce point, ici incarné si je puis dire, du fait qu'au cœur de cette petite construction vous avez, quoi que vous fassiez, une cellule vide.



Ce qui n'est pas moins vrai que l'autre nœud, pas *borroméen*, le nœud que j'ai appelé tout à l'heure *olympique*. À ceci près qu'il a des conséquences plus compliquées. Mais laissons.

Pourquoi ce *nœud borroméen* n'a-t-il pas évoqué un autre départ concernant *le point* ? *Le point ... le point* que nous sommes, hein, parce que même dans le meilleur cas, c'est ce que nous sommes. Jusqu'à présent je vous parle que de *l'Imaginaire* et du *Symbolique*, mais justement, mon discours tend à vous montrer que, qu'il faut que ces deux dimensions se complètent de celle du *Réel*.

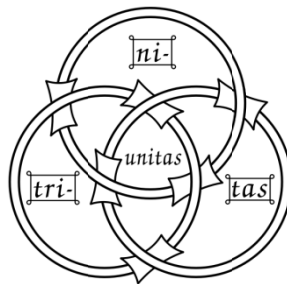
En d'autres termes, il faut qu'il y en ait *trois*.
Trois pour qu'il y ait ce point, qui aurait tout de même pu, peut-être, enfin si l'on n'était pas ce qu'on appelle absurdement *géomètre*, parce que, réfléchissez, qu'est-ce que ça a bien à faire notre géométrie avec la terre ?
Est-ce que la terre, c'est pas quelque chose qui est - pas du tout - plat ? Si nous n'avions pas une vocation pour le *mapping*, pour le cadastre, en quoi est-ce que la terre nous suggérerait du plat ?

Pourquoi est-ce que ce point, nous ne serions pas partis...
à condition de partir du nœud
...de l'idée qu'un point ça part, ça part au départ, dans sa définition, du point de tiraillement, par exemple.
Ça vous dit rien, ça ?

Entre votre *Symbolique*, votre *Imaginaire* et votre *Réel*...
depuis le temps que je vous les ressasse,
...vous sentez pas que votre temps, votre temps se passe à être tiraillé ?

En plus ça a un avantage, hein, ça suggère que l'espace implique le temps, et que le temps c'est peut-être rien d'autre, justement, qu'une succession des instants de tiraillement. Ça exprimerait en tout cas assez bien le rapport du temps avec cette escroquerie qui se désigne du nom d'éternité.

Le temps c'est, c'est peut-être que ça, l'« *éternité* » de l'espace, ce qui sort là d'un coincement sans remède.



Le *nœud borroméen*, décidément, est pas du tout un truc négligeable. Si vous le mettez à plat, là vous vous apercevrez de tout ce qu'on peut en tirer.
Par exemple, là je m'en vais vous en donner un comme ça, comme ça histoire de vous le manipuler. Il est comme ça.
Voyez un peu ce qu'on peut cogiter à ceci qu'en somme pour le transformer, quand c'est à plat, d'un *dextrogyre* en *lévogyre*, il suffit dans la première position que vous avez vue là, de faire faire ça à un quelconque d'entre eux.

Si vous faites ça ensuite à l'autre, hein, c'est comme ça qu'il faut faire, et si vous faites ensuite ça au troisième, c'est comme ça qu'il faut faire, à chaque fois vous renversez, c'est-à-dire que de *lévogyre* d'abord vous le faites *dextrogyre*, et que quand vous avez basculé le troisième, il est de nouveau *lévogyre*.

C'est pas dépourvu d'intérêt.

Ça éclaire la question de cette fameuse histoire, comme ça, que l'univers serait ambidextre, ça permet en tout cas d'en avoir une petite lumière.

Ça vaut la peine qu'on s'y arrête.

Ça donne une autre idée de la spatialisation.

C'est en tout cas une structure qui change tout à fait la portée du mot d'espace au sens où il est employé dans l'*Esthétique transcendantale*.

C'est à savoir que nous ne pouvons percevoir les choses que sous l'angle d'un espace, qui dans KANT est simplement imaginaire. S'il y a trois dimensions de l'espace et si ces trois dimensions, nous commençons par les énumérer du *Symbolique* et de l'*Imaginaire*, l'épreuve est à faire de ce que ça donne pour la troisième, à savoir pour *le Réel*.

Il n'y a qu'une chose à en dire pour l'instant.

Là, je ne peux pas dire que c'est la date de son baptême, à ce *Réel* : « *Je te baptise Réel, hein, toi, en tant que troisième dimension* », j'ai fait ça, il y a très longtemps.

C'est même par là que j'ai commencé mon enseignement.

À ceci près que j'ai ajouté dans mon for intérieur :

« *Je te baptise Réel parce que si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer !* ».

C'est bien pourquoi je l'ai inventé.

Non pas bien sûr qu'il n'ait pas été, depuis bien longtemps, dénommé, car c'est ce qu'il y a de remarquable dans la langue, hein, c'est que le « *naming* »...

heureusement qu'on a l'anglais, hein,

pour distinguer *naming* de *nomination*, *naming* ça veut dire *to name*, ça veut dire donner le nom propre

...oui, c'est pas pour rien, naturellement, que j'ai dit « *Je te baptise* ».

Je n'ai pas peur des mots qui sentent le fagot de la religion, je ne sens pas de tabou à aucune odeur de *ratichon*, ni même à tout ce qu'elle propage.

Le *naming* - en tant que nom propre - précède, c'est un fait, la nécessité par quoi il ne va plus cesser de s'écrire.

Tant que vous ne prendrez pas...

c'est ça le sens de ce que j'ai avancé sous un mode apparemment de *sous-estime* pour l' *Imaginaire*

...tant que vous ne prendrez pas le *Symbolique* au *corps à corps*, vous n'en viendrez pas à bout.

Ni du même coup de ce que - mon Dieu - j'appelle sur mon papier l'Église, mais qui est le christianisme.

Parce que c'est là que le christianisme, il vous baise. Il *est* la vraie religion.

C'est ce qui devrait vous y faire regarder à deux fois. Il *est* le vrai dans la religion.

Ça vaut quand même la peine de s'y intéresser, rien que pour voir ce que ça donne.

Mais rien de ce que je dis n'y fera.

Je dis, je vous en rebats les oreilles :

la vérité ne peut que se *mi-dire*.

Ça veut dire :

- confirmer qu'il n'y a de vérité que mathématisée,

- c'est-à-dire écrite,

- c'est-à-dire qu'elle n'est « *suspensible* », comme vérité, qu'à des axiomes,

- c'est-à-dire *qu'il n'y a de vérité que de ce qui n'a aucun sens*,

- c'est-à-dire de ce dont il n'y a à tirer d'autres conséquences que dans son registre, le registre de la déduction mathématique dans ce cas, et comment après cela *la psychanalyse* peut-elle s'imaginer qu'elle procède de *la vérité* ?

Ce n'est là qu'un effet, effet nécessaire sans doute, quoique bien sûr cette nécessité ne se manifeste nulle part en dehors de mon office, l'office que je suis en train de servir, n'est-ce pas, ce n'est là qu'un effet...

cette espèce de... d'odeur de vérité dans l'analyse

... qu'un effet de ceci qu'elle n'emploie pas d'autre moyen que la parole. Strictement pas.

Qu'on ne vienne pas me raconter, hein, qu'elle emploie *le transfert*. Parce que *le transfert*, lui, n'est pas un moyen.

C'est un résultat, qui tient à ce que la parole - par son moyen, moyen de parole - révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le savoir, qui existe *dans* le langage. Là encore, je n'ai jamais dit que c'est le langage qui est savoir.

Le langage, si vous voulez bien vous souvenir de quelques-uns des trucs que j'ai crayonnés au tableau dans le temps où j'en avais la force, le langage est un effet de ceci qu'il y a du signifiant *Un*.

Mais le savoir, c'est pas la même chose.
Le savoir est la conséquence de ce qu'il y en a *un autre*.
Avec quoi ça fait deux, *en apparence* !

Car ce deuxième tient son statut justement de ceci :

- qu'il n'a nul rapport avec le premier,
- qu'ils ne font pas chaîne.

Même si j'ai dit quelque part, dans mes *scribouillages*...

les tout premiers, hein, *Fonction et champ*

c'était pas tellement con

...dans *Fonction et champ*, j'ai peut-être lâché que ça faisait chaîne : c'est une erreur, car pour déchiffrer, il a bien fallu que je fasse quelques tentatives, d'où cette *connerie*.

C'est le propre même du déchiffrage : quand on déchiffre, on embrouille.

Et c'est même comme ça que je suis bien arrivé à - tout de même au bout du compte - à savoir ce que je faisais.

C'est-à-dire ce que c'était que de *déchiffrer*.

C'est de substituer le signifiant *Un* à l'*autre signifiant*, celui qui ne fait deux que parce que vous y ajoutez le *déchiffrage*.

Ce qui permet tout de suite de compter trois.

Ça n'empêche pas d'écrire - ce que j'ai fait - *S indice 2*, car c'est comme ça qu'il faut que ça se lise, la formule du lien de S_1 à S_2 .

C'est pur forçage, mais ce n'est pas forçage d'une notion.

C'est ce qui nous met sous le joug du *savoir*.

Puisque je suis en train de vous parler de la psychanalyse, j'ajoute le joug du *savoir*, à la place même de la vérité.

À la place aussi bien de la religion dont je viens de vous dire qu'elle est *vraie*, elle.

Voilà un des piliers du discours psychanalytique.

Même ce discours, comme tous les autres, je l'ai qualifié de quadripode.

Peut-être que je l'ai qualifié comme je viens de vous dire, hein, je l'ai qualifié, justement, je considère que c'est une qualification, quadripode, et pas une quantification, hein, parce que plus je vais, plus je suis convaincu que nous ne comptons que jusqu'à trois.

Et même si ce n'est que parce que nous comptons *trois* que nous pouvons arriver à compter *deux*.

Encore la vraie religion...

puisque c'est bien le christianisme dont je parle

...y a-t-elle regardé à deux fois.

L'orthodoxe, notamment, qui ne veut pas du *filioque*.

C'est pas par hasard - hein ? - : ils ne veulent pas qu'il soit *deux* à ce qu'en procède le *troisième*. Parce que c'est au contraire du troisième que le *deux surgit*. De sorte que c'est pas pour rien qu'elle s'appelle elle-même l'*orthodoxe* - hein ? - elle a raison. Ça ne veut pas dire du tout que ça lui réussisse. Réussir, comme je vous le signale à perte de vue : c'est le signe de rien.

Mais que justement ça rate... je peux bien dire que pour nous analystes c'est plutôt en sa faveur, hein, ce qui ne l'empêche pas de devoir s'éliminer, hein. L'œcuménisme n'est pas là pour des prunes. Bon ! Enfin je m'étends, et je bavarde, j'en ai assez de mes bateaux, parce qu'ils ne font que vous amuser, mais encore, c'est des bateaux quand même qui flottent, hein !

Tout ça vise, vise ceci qu'on me fait un peu suer à ne me répondre toujours que d'un *deux* éternel. Alors que je ne l'ai jamais produit que comme indice, c'est-à-dire comme symptôme. Le mot d'ailleurs même l'avoue.

Ce qui *choit ensemble*, c'est ce que ça dit. Ça *ne veut pas le dire* expressément, mais ça le dit quand même. Le deux ne peut être rien d'autre que ce qui *choit ensemble* du trois. Et c'est pour ça que cette année, je prends comme sujet...
c'est ce que ça veut dire, ça veut le dire
en tout cas aujourd'hui où j'y insiste
...le *nœud borroméen*.

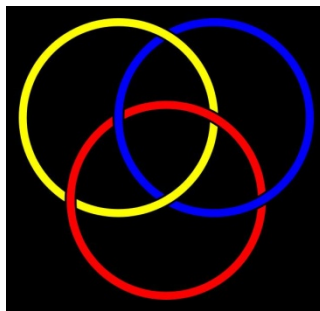
Il est évident que c'est un effort *pédagogique*. C'est en raison quand même de quelque chose de l'ordre de cette débilité qui s'appelle l'amour...
où l'on ne peut guère faire mieux
que... que de se débrouiller
...c'est en raison de ceci que - mon Dieu - que le texte de KANT sur la pédagogie me...
que j'ai rouvert pour l'avoir acquis en édition originale, faut bien que j'aie mes petits plaisirs, hein ? Mais vous pouvez le trouver, il a été édité, réédité par, je crois, les Presses Universitaires, enfin quelqu'un d'ici m'en a fait cadeau. C'est passionnant, c'est passionnant...
sur le sujet de ce qu'il en est des débiles, on n'a rien écrit de mieux, même pas ce qu'a écrit Maud MANNONI. Oui.

L'enfant *est fait* pour apprendre quelque chose.

Voilà ce que nous énonce FREUD⁸...ce que nous énonce KANT [Rires].
C'est quand même, tout de même, quelque chose, enfin,
quelque chose d'extraordinaire !

C'est quelque chose d'extraordinaire qu'il en ait eu en
somme le *pressentiment*. Car comment pouvait-il le justifier ?

Il *est fait* pour apprendre quelque chose, c'est-à-dire
pour que le nœud se fasse bien. Car, il n'y a rien de plus
facile que de ce qui rate, surtout si vous le mettez sous
cette forme, à savoir la même que celle-là. Regardez voilà
le cercle vert et voilà le cercle rouge, enfin, le rond.



Supposez que pour le troisième, pour le construire,
je parte de l'intérieur de celui-là, le rouge, qui est à
l'extérieur. Pour le construire, il faut que je le tresse,
et qu'il passe quelque part, soit en dessous soit en dessus
du vert. Mais si je suis parti d'en dessous du rouge, voyez
le rouge est là, plus grand que le vert, si je suis parti
d'en dessous du rouge, que je le fasse passer sur ou sous
le vert, le résultat sera le même, à savoir qu'il n'y aura
pas de nœud. En d'autres termes, si je ne pars pas du
dessus du rouge, avec devoir de passer sous le vert,
il y aura pas de nœud borroméen.

KANT ne peut pas savoir, parce que ce n'est pas de ça qu'il
part, en somme pourquoi l'enfant doit apprendre *quelque*
chose. Il doit apprendre *quelque chose* pour que le nœud se
fasse bien. Pour qu'il ne soit pas - si je puis dire -
non-dupe, c'est-à-dire dupe du possible, hein ?

Dupe, dupe, c'est un peu trop. Les non-dupes sont les deux
fois dupes. Ils sont justement dupes d'être deux.
Et c'est en somme la seule *objection* dont j'ai cru partir,
comme ça, parce que j'avais affaire à des oreilles qui
n'étaient pas précisément, enfin éveillées, c'est *l'objection*,
la seule, la seule *objection* que j'ai à faire à la « *moi-ité* ».

⁸ Lapsus de Jacques Lacan.

C'est une expression, comme ça que m'a attribuée...
à tort ou à raison car
je l'ai peut-être dit en l'occasion
...un de mes analysants, récemment, et qui est depuis
longtemps de mon assistance séminariste.
La *moi-ité* comme il s'exprime, c'est évidemment tout de
suite *choir* dans le deux :

puisque la *moi-ité* est forcément faite de deux moitiés.
Et si j'ai dit que la religion c'est, c'est ce qu'on peut
faire de plus vrai, dans la religion, je vous ferai
remarquer ceci sur lequel j'ai jaspiné un bon bout de
temps, hein, que « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* », est-ce que
ça veut dire que vous serez trois, oui ou non ? Ouais...

Le nœud borroméen ne peut être fait que de trois.

L' *Imaginaire*, le *Symbolique*, ça ne suffit pas.

Il y faut l'élément tiers, et je le désigne du *Réel*.

Il faut qu'il y ait cette solidarité déterminante dont
il y a sujet, sujet parlé, en tout cas.

La perte d'une quelconque de ces *trois dimensions*...

la condition pour que le nœud tienne
...c'est que la perte d'une quelconque de ces *trois dimensions*
doit rendre folles, c'est-à-dire libres - *l'une de l'autre*
- les deux autres.

Ces trois dimensions, je vous les représente de quoi ?

De *ronds de ficelle*, comme on a bien voulu, et à très juste titre,
de façon pertinente, intituler mon avant-dernier séminaire
de l'année dernière.

Qu'est-ce que c'est, comme dimension, qu'un *rond de ficelle*.

Je vous fais remarquer que ce n'est même pas un nœud,
un *rond de ficelle*, hein, parce qu'un nœud, ça se voit, hein,
ça se fait, ça peut s'écrire au tableau... à condition de
faire les petites interruptions nécessaires et Dieu sait ce
qu'il en faut mettre, tellement on a peu d'imagination,
hein. Voilà !

Voyez, il faut encore que je corrige, un nœud c'est ça.

En d'autres termes, un nœud ça se dénoue.

Si vous le dénouez, vous êtes foutu, parce que vous ne
pouvez plus qu'en faire un autre, et que vous arriverez
jamais à distinguer un nœud d'un autre nœud.

Parce qu'ils ne sont pas tous pareils, ces nœuds.

C'est bien pourquoi le rond de ficelle est nécessaire.

Non pas que ça soit un nœud, mais il est nécessaire pour la
théorie des nœuds.

Car en effet, pour que un nœud, on puisse le distinguer d'un autre, il ne faut en aucun cas le dénouer, ou alors quand vous ferez un autre nœud vous aurez le sentiment que c'est le même.

C'est pour ça qu'il n'y a que deux trucs :

- ou bien la corde qui fait nœud, l'étendre à l'infini, et alors là vous ne pouvez pas le dénouer,
- ou bien joindre ses deux bouts ce qui est exactement la même chose.

Et c'est ce que justifie le rond de ficelle.

Le rond de ficelle, c'est quelque chose qui vous permet la théorie d'un nœud. C'est ce qui exige pour se rompre de devoir être coupé, la « *coupabilité* »..

C'est que ce qui se distingue, mais totalement, ça ne vous est peut-être pas encore venu à l'esprit mais j'espère tout de même à certains, c'est que c'est une topologie.

Un rond de ficelle, c'est un tore.

Et c'est seulement ce qui permet d'élaborer le nœud.

On ne noue pas ensemble deux sphères.

Mais l'intéressant, c'est qu'on ne noue pas deux *ronds de ficelle*, dans cette affaire, on en noue trois, mais de telle sorte que le troisième seul noue les deux autres.

Il y a quelque part, dans un article dit *de La Causalité psychique*⁹, un endroit, un endroit autour de quoi quelques personnes se sont escrimées, comme ça, où je noue, puisque c'est de cela qu'il s'agit, la liberté et la folie, où je dis que l'une ne se conçoit pas sans l'autre.

Ce qui, bien entendu trouble, parce que tout de même, tout de suite ils pensent, enfin, que je dis que la liberté c'est la folie, hein...

Puisque pour ne pas me faire comprendre - pourquoi pas ? - je m'y entends...

Seulement, ce que je veux vous faire remarquer à cette occasion, c'est que l'intérêt de joindre ainsi dans le *nœud borroméen* le *Symbolique et l'Imaginaire et le Réel*, c'est qu'il en résulte...

non seulement il en résulte, mais il doit en résulter, c'est-à-dire que si le cas est bon, vous me permettrez cette abréviation vu l'heure où nous arrivons

...si le cas est bon, il suffit de trancher un quelconque des ronds de ficelle pour que les deux autres soient libres l'un et l'autre.

⁹ Cf. *Propos sur la causalité psychique*, in : Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p151, ou *Points Seuil*, 1999, T. 1, p.150.

En d'autres termes, si le cas est bon...

laissez-moi impliquer que c'est le résultat
de la bonne pédagogie, à savoir qu'on n'a pas
raté son nouement primitif

...si le cas est bon, quand il y a un de ces *ronds de ficelle*
qui vous manque, vous devez devenir fou.

Et c'est en ça, c'est en ça que dans le bon cas, le cas que
j'ai appelé liberté, c'est en ça que le bon cas consiste.
À savoir que s'il y a quelque chose de normal, c'est que
quand une des dimensions vous claque pour une raison
quelconque, vous devez devenir... *vous devez devenir vraiment fou*.

Et c'est là-dessus que je voudrais finir pour vous en
montrer l'intérêt.

Supposez le cas de l'autre nœud, du nœud que j'ai appelé
tout à l'heure *olympique* :

si l'un de vos ronds de ficelle vous claque, vous claque,
si je puis dire, du fait de quelque chose qui ne vous
concerne pas, vous n'en devenez pas fou pour autant.

Ceci parce que, que vous le sachiez ou pas, les deux autres
nœuds tiennent ensemble et c'est ça qui veut dire que vous
êtes névrosé.

C'est bien en quoi, toujours, j'ai affirmé ceci, qu'on ne
sait pas assez que les névrosés sont increvables ! [Rires].

Les seuls gens que j'ai vus se comporter d'une façon
admirable pendant la dernière guerre...

pour l'évoquer, Dieu sait que ça ne me fait pas
spécialement plaisir

...ce sont mes *névrosés*, ceux que je n'avais pas encore guéris.
Ceux-là étaient absolument sublimes. Rien ne leur fait.

Que ce soit le Réel, l'Imaginaire ou le Symbolique qui leur
manque, ils tiennent le coup.

Et je ne sais pas si certains de vous, enfin, s'en
souviennent, j'ai fait quelque chose un temps, sur, sur la
phobie du petit Hans. C'est très curieux.

Je n'ai jamais vu personne mettre en valeur ceci, ceci que
j'ai non seulement écrit, mais répété, mais ressassé,
j'ai rien vu d'autre n'est-ce pas, non mais en cherchant
enfin qu'est-ce que c'était que cette sacrée histoire de
cheval, parce que bien entendu je me posais la question
comme tout le monde : pourquoi le cheval, pourquoi est-ce
que c'est ça qui lui fait si peur ?

L'explication que j'ai trouvée, parce que je l'ai, je l'ai, je l'ai donnée, je l'ai travaillée, je l'ai insisté, n'est-ce pas, c'est que le cheval n'était que le *représentant*, je peux même le dire, de trois circuits. J'ai pas souligné, à la vérité qu'ils étaient trois, ces circuits. Mais le cheval représentait un certain nombre de circuits, que j'ai même été chercher une carte de Vienne pour bien les marquer, parce que c'est dans le texte de FREUD, comment les aurais-je trouvés sans ça ?

C'est dans la mesure où la phobie, la phobie du petit Hans, c'est très précisément en ce nœud triple dont les trois ronds tiennent ensemble : c'est en ceci qu'il est névrosé, c'est que, *coupez-en un, les deux autres tiennent toujours*. Ce n'est pas, certes, que nous nous penchions sur ceci en quoi justement il y a d'autres couples dans la névrose qui sont plus simples que celui-là : de la phobie, nous y viendrons.

L'important, l'important n'est même pas en ça, qui fait si joliment image, hein, vous avez pu dire en somme que j'ai défini la normale en ce sens que c'est fait de telle façon que ça ne peut que rendre fou, *quand il y en a un des trois ronds qui claque*. Mais l'important, c'est pas ça du tout.

L'important, c'est que, bien qu'ils soient colorés de couleurs diverses l'un par rapport à l'autre ces trois ronds, ces ronds de ficelle, ils sont strictement *équivalents*.

Je veux dire que l'important, c'est que aussi bien *le Réel*, que *l'Imaginaire* ou que *le Symbolique* peuvent jouer exactement *la même fonction* par rapport aux deux autres. Ça ne va pas de soi...

si je vous présente le nœud comme ça, à savoir le rouge au-dessus du vert et le coinçant, et le noir, j'appelle celui-là le noir provisoirement puisqu'il a des points noirs, et le noir en bonne position...ça ne va pas de soi que je peux très facilement mettre les deux autres dans une position différente, c'est-à-dire faire que le vert soit au-dessus du rouge, le nœud borroméen étant tout aussi correct, à savoir n'ayant à aucun moment été tranché.

On peut croire qu'il y a un obstacle à ce que je mette le vert à la place du rouge à partir d'une position fixe du noir, c'est pourtant le cas. C'est pourtant le cas et c'est aussi ce qu'il faut dire concernant les trois dimensions de notre *Réel*.

Ce *Réel* sur lequel on s'interroge à la fin de *la Science des Rêves*, et ce qu'il faut dire, ce qu'il faut dire, c'est ceci, c'est que si je vous ai barbés la dernière fois avec cette histoire de l'occulte, c'est justement en ceci, en ceci qui pour FREUD est en quelque sorte l'aveu patent, c'est que sur les trois de ces dimensions dont il nous dénonce si bien deux, qu'est-ce que c'est pour FREUD que le Réel ?

Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui : c'est justement l'*occulte*. Et ça l'est précisément en ceci qu'il le considère comme l'impossible. Car cette histoire d'occultisme et de télépathie, il nous prévient, il y insiste, qu'il n'y croit en rien. Comment est-ce que quelqu'un comme FREUD a pu poursuivre enfin, avec cette obstination, cette ombre de cet occulte qu'il considérerait comme à proprement parler d'une cogitation d'imbéciles ? Lisez-le bien et vous le verrez.

Eh bien ! l'intérêt de ce que j'ai voulu vous avancer la dernière fois, et que je ne vous ai pas dit, sinon par la phrase de la fin : « *qu'il n'y a pas d'initiation* », dont ceux qui ont des oreilles ont très bien su repérer que c'était la seule phrase intéressante, mais bon, c'est justement que pour FREUD, et c'est bien là quelque chose qui mérite que nous y regardions à deux fois, il était dupe du *Réel*.

Il était dupe du *Réel* même s'il n'y croyait pas. Et c'est bien de ça qu'il s'agit. La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un *Réel* dont elle soit dupe.

Il est certain que... il est certain qu'en me faisant *vainement* élever la voix, là en voulant me *taquiner*, me *chatouiller* avant que je commence mon truc d'aujourd'hui, on n'améliorera pas la chose, enfin, on ne l'aura pas améliorée, du moins je suppose. Voilà !

Parce que tout de même, la dernière fois, j'ai fait un effort, et qu'aujourd'hui j'aurais voulu seulement, enfin, étendre de ces *marges*, si je puis dire, enfin dire des choses *mezzo voce* comme on dit. Peut-être pour essayer de vous en éclaircir pour vous - enfin, je dis pour vous-mêmes - la résonance.

Cette résonance, après tout, je la présume, puisque ce que j'ai dit c'était fait pour l'obtenir. J'en ai eu des échos, mais je vois pas pourquoi, aussi bien, je dirais pas ce que j'ai voulu obtenir.

Mon *dit* a été celui de ce *nœud* que j'ai pas introduit d'hier et dont la portée méritait qu'on y insiste, ça veut dire : ne pouvait pas apparaître tout de suite. C'est pas tellement ce nœud qui est important, c'est son dire. Son dire qu'en somme, la dernière fois, j'ai tenté de supporter comme ça, suffisamment.

Ce qu'il a de bien - n'est-ce pas - ce *nœud*, c'est que, il met justement tout à fait en évidence que ce *dire*, en tant qu'il est le mien, y est impliqué.

Ça veut dire que, de ce côté par où... remarquez, j'ai pas dit *la parole*, j'ai dit le *dire* : toute parole n'est pas un dire, sans quoi, sans quoi toute parole serait un événement ce qui n'est pas le cas, sans ça on ne parlerait pas de *vaines paroles* !

Un *dire* est de l'ordre de l'événement.
C'est pas un événement *survolant*.
C'est pas un moment du connaître, pour tout dire :
c'est pas de la philosophie.
C'est quelque chose qui est *dans le coup* : *dans le coup* de ce qui
nous détermine en tant que c'est pas tout à fait ce qu'on croit.
C'est pas toute sorte de conditions, comme ça, locales,
de ceci, de cela, de ce après quoi on bâille... du Réel,
c'est pas ça qui *nous*, êtres parlants, nous détermine.

Et ceci tient très précisément à ce pédicule de savoir,
court, certes, mais toujours parfaitement noué,
qui s'appelle notre *inconscient*, en tant que pour chacun
de nous, ce *nœud* a des supports bien particuliers.
C'est ainsi que, cahin-caha - comme j'ai pu - j'ai
construit cette topologie, par où j'ose cliver autrement
ce que FREUD supportait de ces termes : *la réalité psychique*.

Car enfin ma topologie n'est pas la même.
Quelqu'un, quelqu'un qui - comme ça - parmi les gens qui
viennent avec moi causer - comme ça - a mis mon nœud
borroméen, comme ça, au même stade, si je puis dire,
que le fameux oeuf foutu de quelque chose qui...
vous savez que c'est FREUD, enfin, qui a fait ça ?
...évidemment on pourrait faire la métaphore de la réserve
nutritive avec ce qu'il... ce qu'elle est censée nourrir,
avec *la jouissance* d'une part et ce que vous voudrez de l'autre,
l'embryologie de l'âme...

Je voudrais faire une remarque concernant ce qu'on appelle
l'amour, parce que c'est ça, c'est ça ce que j'ai appelé tout
à l'heure la *résonance*, la résonance chez vous - que vous le
sachiez ou pas - de ce que la dernière fois j'ai supporté
de mon nœud borroméen, de mon dire.
L'*amour*, dans tout ce que, ce qu'on s'est permis de *bavochoer*
dessus jusqu'à présent, c'est tout de même quelque chose
qui se *heurte* à l'objection : qu'on ne conçoit pas comment
l'*être*...

si bien entendu vous avez, de ça, déjà entendu parler,
enfin, on vous en rebat les oreilles dans la
métaphysique et même ailleurs, enfin, dans les
sermons, on ne parle que de ça
...comment l'*être* serait à manipuler à partir d'aucun *étant*.
Ceci présente une grande difficulté logique.
Puisque l'être quand on vous en parle, ce n'est pas rien,
et ça débouche dans cette aspiration qui serait faite
à partir de Dieu, de l'amour.

Je sais bien que vous n'êtes pas croyants, n'est-ce pas ?
Mais vous êtes encore plus *cons*, comme j'ai déjà eu
l'occasion de vous le dire la dernière fois, parce que,
même si vous n'êtes pas croyants, à cette aspiration...

je vous le montrerai tout au cours de
ce que je vais vous dire aujourd'hui
...à cette aspiration, vous y croyez.

Je ne dirai pas que vous la supposez : elle vous suppose.

On essaie de - en somme - de vider tout ça...

ou de le remplir, qu'importe
...en le schématisant dans la vieille métaphore du *connaître*.
On connaît qui on a affaire... celui avec qui on a affaire,
on le connaît dans l'amour.

Seulement, *j'objecte* : qu'est-ce que c'est que l'être,
sinon l'affaire aseptisée des *perfections imaginaires*
dont on rêve, dont vous-même...

je viens de vous le dire : quoi que vous en sachiez
...vous rêvez, vous en rêvez l'échelle.

L'échelle dont le dernier échelon sera, ou non, ce Dieu
dont j'ai parlé tout à l'heure, mais si c'est pas celui-là,
c'est un autre.

C'est ce qu'on appelle *rêve éveillé*.

Seulement ce que démontre, justement l'étude du rêve,
du vrai, de celui qu'on fait quand on dort et qui vous
sonne les cloches, ça n'a - quoi qu'on en dise - absolument
rien à faire avec votre rêve, éveillé ou pas.

C'est même ce qui vous distingue comme êtres parlants :
qu'il y a un *savoir* que vous entendez dans le rêve,
qui n'a rien à faire avec ce qui vous en reste quand
vous êtes prétendument *vigiles*.

C'est bien pour ça qu'il est si important, ce rêve...

ce rêve que vous ne faites que dans certain temps
...de le déchiffrer.

Jusque-là, vous en êtes, vous n'en êtes - ça a duré un
temps - mais vous n'en êtes pas toujours si loin
croyez-le bien...

le temps de la *signatura rerum*, de la lecture
du rêve éveillé, de la lisibilité du monde

...croyez pas du tout que, parce que c'est plus les curés qui
vous la dictent, que vous n'en soyez pas au même point !

L'*amour*, s'il est bien là *la métaphore* de quelque chose,
il s'agit de savoir à quoi il se réfère.

Il faut partir de ce que j'ai dit tout à l'heure,
de l'événement.

Il se réfère, rien de plus...

en tout cas c'est à ça que je me limiterai
aujourd'hui, simplement pour décaler - enfin, n'est-ce
pas ? - ce que je viens de tracer, de la tradition,
de la métaphore du *connaître*

...disons qu'il se réfère d'abord à l'*événement*, à ces choses
qui arrivent, disons quand un homme rencontre une femme.

Et pourquoi pas ?

Parce que c'est en général le poisson qu'on tente de noyer.
Quand je dis « *quand un homme rencontre une femme* » hein, c'est parce
que je suis modeste, je veux dire par là que je ne prétends
pas aller jusqu'à parler de ce qui arrive *quand une femme rencontre
un homme*... parce que mon expérience est limitée.

Je voudrais vous suggérer ceci...

enfin, puisque nous sommes partis
de deux points extrêmes

...je vous propose, à propos du *commandement de l'amour divin*...

que je vous ai évoqué la dernière fois en vous
interpellant pour vous dire oui ou non, hein, ça fait
deux ou trois ? Vous vous en souvenez peut-être,
enfin, ceux qui étaient là

...alors, je le modifie légèrement. Quel effet ça vous fait
si je l'énonce : « *tu aimeras ta prochaine comme toi-même* » ?

Ça fait tout de même sentir quelque chose - hein ? - c'est
que ce précepte fonde *l'abolition de la différence des sexes*.

Quand je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel,
j'ai pas dit que les sexes se confondent, bien loin de là !
Sans ça - quand même - comment même pourrais-je dire
qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça voudrait dire ?
C'est important à situer.

Vous ne l'avez sûrement pas encore fait !

Comme ça - pour le situer d'une façon exacte - je fais une
petite remarque : ...

puisque aujourd'hui je me commente

... « *il n'y a pas de rapport sexuel* », c'est du même ordre, hein, que ce
que j'ai conclu de ma deuxième conférence, celle qui n'a
pas été tellement comprise.

J'ai beaucoup parlé de *l'occulte*...

et croyez le bien, je me mets à la même place, hein

...j'ai beaucoup parlé de *l'occulte* mais le point important...

il y en a eu un ou deux à le remarquer

...c'est que j'ai dit qu'il n'y a pas d'*initiation*.

C'est la même chose que de dire : *il n'y a pas de rapport sexuel*.
Ce qui ne veut pas dire que l'*initiation*, ça soit le rapport sexuel, parce qu'il ne suffit pas que deux choses n'existent pas pour qu'elles soient les mêmes ! Ouais...

Il est clair que l'amour, en somme...
c'est là le problème dont retentit
ce que j'ai dit la dernière fois
...c'est tout de même un fait, qu'on appelle comme ça
le rapport complexe...
c'est le moins qu'on puisse dire
...d'un homme et d'une femme.

Alors là, peut-être que je peux raccrocher ceci, enfin,
qui est au cœur de mon titre, sur lequel j'avais avancé
un premier linéament dans mon premier séminaire, hein.
Est-ce que le rapport...

dit complexe à juste titre
...d'un homme et d'une femme, on va le mettre au compte
simplement d'avoir fait ensemble ce que j'ai appelé - je le
remarque - non pas *erreur*, mais *errance*, *viator* ai-je articulé,
le voyage sur cette terre, la catégorie, la catégorie
- comiquement ! - qui justement nous exclut du monde,
est-ce que l'amour c'est ça :
d'avoir fait un bout du chemin ensemble ?

Vous voyez où ça va, hein ?

On se seraentraîdés. Ouais...

Il y aurait toujours, à l'horizon, enfin, cette *promesse*.
Et puis... et puis c'est vrai qu'il y a du vrai là-dedans.
Quand on est un bonhomme et une bonne femme...

comme ils disaient autrefois, les existentialistes,
je parle de la *bonne femme*, il ne leur venait pas à l'idée
de parler du *bonhomme*, Dieu sait pourquoi,
c'est pourtant le meilleur

...un bonhomme et une bonne femme qui auraient fait un bout
de chemin ensemble. Il y aurait à l'horizon de l'amour le
grand-père et la grand-mère.

Il y a ça dans l'inconscient. Il y a ça aussi.

Je voudrais quand même *suggérer* que c'est peut-être pas tout.

La question que je pose : « *par quelle voie aime-t-on une femme ?* »
si je pose la question...

ça c'est un bateau lacanien

...c'est sans doute que j'ai la réponse.

Mais il y en a beaucoup.

Il n'y a même pas une question qui ait *plus* de réponses. Naturellement vous n'en savez *aucune*, parce que vous vous laissez mener par le truc, par le tourbillon. Si on a d'abord les réponses, la première chose à faire c'est de les compter, hein ? Et il y en a une qui est... que je trouve très bonne.

« *Comment un homme aime-t-il une femme ?* » : *par hasard* !

Ouais, celle-là, je vous l'ai déjà donnée - hein ? - c'est l'« *heur* » dont je parle comme ça depuis... depuis pas tellement de temps, quand je dis que le « *bonheur* », que ça ruisselle, qu'il y en a partout, que vous connaissez que ça, même !

X dans la salle - [Je pense bien... ?]

Il s'agirait seulement d'en avoir un petit peu plus le sentiment... que vous êtes livrés à ce « *bonheur* ». Parce qu'enfin, il faut bien le dire..

pour prendre ma référence de tout à l'heure
...les circonstances ne sont pas toujours à l'entraide, quand il arrive que se produise, entre *un homme et une femme* l'*amour*.

Et puis...

puisque j'ai entendu tout à l'heure une petite voix, là-bas, qui poussait sa chansonnette [référence à X dans la salle...]
...là, je voudrais tout de même faire remarquer, en marge, que *le compagnon de route*, hein, ça devrait éveiller plus d'échos que vous ne croyez dans vos chères petites âmes, hein, ça fait partie d'un certain vocabulaire, le vocabulaire du coin où on parle de « *l'imagination au pouvoir* ».

Je dois vous le dire, *le gauchisme*, ça me paraît tout ce qu'il y a de plus traditionnel.

Et la métaphore - n'est ce pas ? - du *compagnon de route*, ça ne me paraît pas suffire, si ce n'est dans le registre précisément chrétien du *viator*.

Pour « *l'imagination au pouvoir* », c'est pas moi qui le leur fais dire ! Pas plus d'ailleurs que je ne fais dire *quoi que ce soit* à personne. C'est ma fonction plutôt d'écouter.

Naturellement, enfin, ici je relance, mais c'est plutôt parce que ce que j'écoute me sort par les oreilles !

Bon. Qu'est-ce que je fais maintenant, hein ?

Je vous donne un *flash*, comme ça, d'une *autre réponse*.

D'une *autre réponse* qui est celle qui motive ma question.

Il est évident que je peux, comme ça, enfin, y regarder à deux fois. Parce que si le *dire* est un événement, Dieu sait ce que ça peut avoir comme conséquences !

Bah, je vais quand même vous la donner :
l'amour ce n'est rien de plus qu'un *dire*, en tant qu'événement : un dire sans bavures.
Et qu'il n'a - l'amour - rien à faire avec *la vérité*, c'est beaucoup dire, puisque tout de même ce qu'il démontre, c'est qu'*elle ne peut pas se dire toute*.

Ce dire, ce dire de l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là, dans ce qu'il faut bien appeler l'*inconscient*.
Disons dans ce *nœud d'être*, si vous voulez, mais dans un tout autre sens, que ce qui d'abord partait de la confusion, ce nœud, j'ai dit...

c'est le mot *nœud* qui est important
...c'est pas l'être, l'être de ce nœud, que j'ai dessiné la dernière fois, et que ne motive que l'*inconscient*.

Ça implique donc - tout y compris - justement ce *dire* de la dernière fois, en tant que s'y rend compte de la place de ce savoir.

Ce qui constitue ce dire n'est pas *la connaissance*, il l'est d'aucune façon ce nœud, il n'est *une connaissance* de *quoi que ce soit*.
Il implique mon dire comme événement dans ce qu'il est.
Avec ses trois faces :

que c'est *imaginable* puisque j'en ai fait image effective,
que c'est *symbolique* puisque je peux le définir comme *nœud*, et
que c'est tout à fait *réel* de l'événement même de ce dire, lequel événement consiste à ce que, quoi qu'il en soit, chacun de vous peut lui donner du sens qu'il a.

Et c'est en quoi - comme toujours - je vous supplie de ne pas le comprendre trop vite.

Parce qu'évidemment, il faut que je pare, comme on dit, à toute sorte de précipitation.

C'est ce qui fait, à l'occasion, ma lenteur.

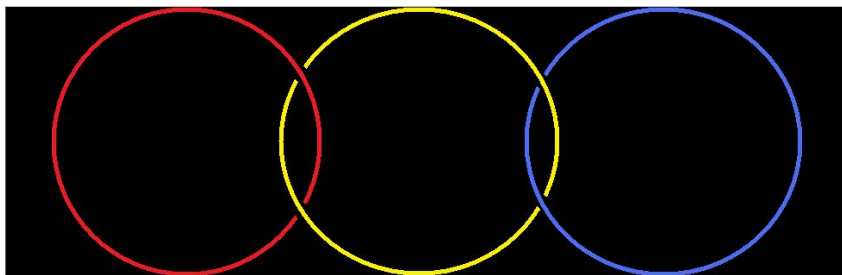
Je suis ici le « *Maître Jacques* » de ce que il faille parer à toutes les interprétations précipitées.

C'est rien qu'en ça que constitue ce qu'il peut dans ce dire y avoir d'exploit.

C'est pour ça qu'il faut que je tranche, et ça veut dire que j'abrège.

La portée de ce *nœud borroméen* c'est que c'est de chacun des trois ronds de ficelle que sa rupture d'ensemble s'ensuit.

Alors que dans une chaîne simple, je vais vous la mettre au tableau.



Dessinez, Gloria, je vous en prie, une chaîne, une chaîne avec trois ronds simplement, et faites-le correctement, hein ? Bon, comme ça - hein ? - oui alors là il faut que vous vous arrêtiez, comme ça, après ça et là aussi, que vous vous arrêtiez pour faire comme ça.

Une chaîne simple de trois : ce n'est que du rond du milieu que vous pouvez rompre les extrêmes.

Sans ça, si vous prenez d'abord un des deux extrêmes, les deux autres restent noués.

C'est justement en ça que consiste la différence du *nœud borroméen*, et du *nœud borroméen* d'autre part avec le *nœud olympique*, c'est que dans le *nœud olympique*, aussi paradoxal que ça paraisse, cette fois c'est d'enlever un quelconque des trois, que les deux autres restent noués.

Mais c'est seulement symétrique de ce qui se passe dans celui-ci pour le rond du milieu.

La consistance de tout ça, certes, n'est qu'*imaginaire*, hein, sinon que nous la redoublons du *Symbolique*, seulement à l'imaginer en tant que nœud, et qu'est-ce que c'est, l'imaginer d'une part... mais le formuler en tant que nœud : ça nous pousse vers les formules mathématiques.

Celles de ce qui est seulement à peine ébauché, à savoir *la théorie des nœuds*, à ceci près que tout de même ceci est bien le représentant du langage, et que *lalangue* - écrite comme je le fais - le reflète dans sa formation même.

Que plus - pour tout dire - nous nous enfonçons à en *parler*, plus nous confirmons ce qui va de soi, que nous sommes aussi bien dans le *Symbolique*, et après quoi comment ne pas admettre le *Réel*, réel du fait que dans cette affaire nous y mettons *notre peau*. C'est-à-dire ce qu'il peut y avoir de plus efficace, et aussi loin qu'on aille, de *notre présence réelle*.

Cette *présence réelle*, disons rien de plus, enfin, qu'après tout il n'y a pas besoin du *hasch* pour vous la révéler par sa transformation en une substance légère.

Nous y sommes assez dans cette affaire pour qu'on puisse dire que l'important de ce qui là fait nœud, c'est que ces ronds de ficelle, c'est : ce qui fait *consistance*...

dans chacun de ces termes que je distingue de trois catégories ...ce qui fait *consistance* est strictement équivalent.

Puisque...

donnez-moi mes *petits ustensiles*, je vais vous faire *un cadeau*, là pendant que j'y suis [Lacan lance les ronds de ficelle dans l'assemblée]

si je dis que...

comme je vous l'ai montré la dernière fois - non sans qu'on me l'a fait remarquer...

quelqu'un qui a bien voulu m'écrire une petite note sur ces sujets qui démontrait que la personne n'y avait pas compris grand-chose, mais qui quand même m'a fait remarquer incidemment

...que ce n'était pas sans maladresse que je vous avais manipulé ces ustensiles, bon

...si c'est vrai ce que je dis, à savoir que le *nœud borroméen* a cette curieuse propriété - hein ? - qu'on peut dans cette construction mettre chacun à la même place strictement que n'importe lequel des deux autres...

quoique ça ne saute pas aux yeux tout de suite, d'abord

...bien, si chacun peut dans cette fonction être qualifié pour sa *consistance*, de strictement équivalent, qu'il soit considéré comme *Réel* ou comme *Imaginaire* ou comme *Symbolique*, alors avec ce rond, qui consiste justement en un *nœud borroméen*, je peux faire un *nœud borroméen*, en simplement, si j'avais le temps, enchaîner ces trois *nœuds borroméens*. je voudrais quand même que vous les regardiez d'un petit peu de près, comme ça, que vous en foutiez quelque chose. Ouais.

Ce qui est important, à savoir qu'ils soient distincts, ça n'a justement d'importance - qu'ils soient distincts - qu'en tant qu'il faut qu'ils fassent *trois*.

Ils consistent d'abord et avant tout dans leur *différence*.

Comme ça, si une mouche me piquait, enfin, je vous écrirais comme ça quelque chose au tableau auquel j'ai pas tellement envie, vu mon humeur d'aujourd'hui, de donner un statut spécial, à savoir de vous mettre ça dans une signifiante qui soit plus que... ébauchée.

Voilà : **2** .

Je ne vais pas mettre autour quelque chose qui l'isole, comme ça, qui l'aseptise par précaution, je le mets tout cru : **2**, chiffre de l'amour, hein ?

« *Ils sont hors deux* » - je vous l'ai dit, c'est *lalangue*, enfin, qui exprime la *mathématique*, hein ?

2 = 1 ou 3

Ah ! Ça c'est simplement idiot. Mais c'est pas idiot si on met... là il faut bien que je mette quelques signes usités dans la logique, à savoir la parenthèse, et que je me serve là du signe de l'implication équivalente, qui est justement comme vous le savez ce qui fonde l'équivalence.

À quoi est-ce équivalent ?

C'est équivalent à ceci que 2 ou 1 est égal à 2 ou 3.

$$(2 = 1 \vee 3) \Leftrightarrow (2 \vee 1) = (2 \vee 3)$$

Ce qui est une formule sur laquelle vous... enfin que vous essaieriez de situer, comme ça, dans ce qui est donné dans les prémisses de la logique propositionnelle. Vous en ferez ce que vous voudrez - hein ? - je laisse ça à vos soins.

Je laisse ça à vos soins parce qu'il faut que j'avance, que j'avance dans les propriétés, les propriétés du triple, du triple auquel nous avons affaire.

Oui, dans ces propriétés du triple, il y a ceci :

que puisque chacun des termes de ces trois du *nœud borroméen* libère les deux autres, je sais bien que, il y a un *rapport*, un rapport réel - en tout cas symbolisable - avec ce moyen, ce moyen qui lui, laisse bien vidés de toute-puissance les deux extrêmes. Mais dans le cas du *nœud borroméen*, les deux extrêmes ont la même, alors, nous pouvons les considérer sous l'angle, sous l'angle d'en faire de chacun, moyen.

X dans la salle - Qu'est-ce que ça veut dire, le v, Monsieur ?

Qu'est-ce qu'il dit ? C'est un *vel* !

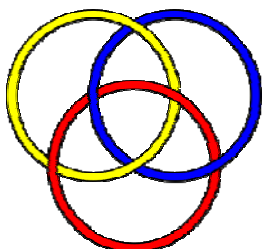
X dans la salle - Ça veut dire quoi ?

c'est un « *ou* » : l'un « *ou* » l'autre !

C'est usité en logique, en logique, comme ça, écrite, on met un petit v pour dire *ou*. Ça se lit 2 égale 1 ou 3, ceci implique l'égalité de (2 ou 1) avec (2 ou 3).

Pour vous en montrer *l'intérêt*, à savoir *l'intérêt* de ceci : de prendre dans le *nœud borroméen*...

que je vais quand même vous dessiner puisqu'il y a des gens qui ont l'air de prendre intérêt à ce que je dis, bon, que je vais vous dessiner comme ça, je ne sais pas si vous vous en souvenez, c'est ça, et voilà...l'intérêt de les prendre chacun comme moyen... puisque aujourd'hui c'est de sens que je parle...c'est de vous les pousser en avant, comme ça, interprétés. Voilà.



Je suis assez tranquille, assez tranquille sur ceci : que je prends garde à ce que vous ne donniez pas trop de *sens* et trop vite à ce que je dis.

Il y a aussi un bon moyen, enfin, pour obtenir le même résultat, c'est de vous en donner assez pour que vous le vomissiez, hein.

C'est-à-dire que je vais pas y procéder avec le dos de la cuillère. Je vais vous dire des choses à vomir, et puis après tout, hein, vous aurez le temps de les ravalier, comme le chien de l'Écriture¹⁰.

C'est même là quelque chose pour quoi il n'y a pas à reculer. Si je veux donner à ça exactement sa portée, enfin, il faut bien y aller.

Prenons ceci pour *le Symbolique*, celui-là pour *le Réel*, celui-là pour *l'Imaginaire*. Si nous prenons ce *Symbolique* pour jouant le rôle de moyen, pour jouant le rôle de moyen entre *le Réel* et *l'Imaginaire*... nous y voilà, nous y voilà au cœur de ce que c'est que cet *amour* dont je parlais tout à l'heure sous le nom de *l'amour divin*.

Il y suffit pour cela que *ce Symbolique* pris en tant qu'*amour*, qu'*amour divin* - ça lui va bien - il est sous la forme de ce commandement qui met au pinacle *l'être et l'amour*.

Pour qu'il conjoigne quelque chose *en tant qu'être* et *en tant qu'amour*, ces deux choses ne peuvent se dire qu'à supporter *le Réel* d'une part, *l'Imaginaire* de l'autre, respectivement, en commençant par le dernier :

- du corps [L'imaginaire],
- et l'autre : *le Réel*, de la mort.

C'est bien là que se situe le nerf de la religion en tant qu'elle prêche l'amour divin.

10 Cf. la Bible, le livre des proverbes : « comme le chien retourne à ce qu'il a vomé, ainsi le sot réitère sa sottise. »

C'est bien là aussi que se réalise cette chose folle, de ce vidage de ce qu'il en est de l'amour sexuel dans *le voyage*. Cette perversion de l'Autre comme tel, instaure dans l'histoire sadique de la faute originelle...

et dans tout ce qui s'en suit, d'avoir adopté, bien sûr, ce mythe pré-chrétien, pourquoi pas, il est peut-être aussi bon qu'un autre...instaure dans *'Imaginaire*, dans le corps, justement cette sorte de *lévitation*, d'*insensibilisation* de ce qui le concerne, qui est après tout - je n'ai pas besoin d'y insister plus - toute *l'histoire* de ce qu'on a appelé *l'arianisme* voire *le marcionisme*¹¹.

Voilà d'où s'*impérative* la dimension du :

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

Soyez-en dupe, vous n'errerez pas, je dois le dire. Parce qu'on ne peut pas dire que *pareille religion*, ce soit rien. Puisque, je vous l'ai dit la dernière fois : *c'est la vraie*, c'est la vraie puisqu'elle a inventé cette chose - cette chose sublime - : la Trinité.

Elle a vu qu'il en fallait trois.

Qu'il fallait trois ronds de ficelle de consistance strictement égale pour que « *rien* » fonctionne.

C'est quand même bien curieux que à toutes fins, ça produise ça quant à l'amour.

Mais lisez *Vie et règne de l'amour*¹², dans KIERKEGAARD, ça vient de paraître chez Aubier, vous êtes nombreux, vous allez tous vous ruer chez Aubier en sortant, hein parce que d'habitude, quand je dis qu'il faut lire un livre, ça a des effets ! Moi j'en ai un, déjà, alors... vous pouvez épuiser l'édition. Mais lisez ça !

Lisez ça parce que il n'y a pas de logique plus implacable, on n'a jamais rien articulé de mieux sur *l'amour*, *l'amour divin* s'entend.

¹¹ L'arianisme est un courant de pensée des débuts du christianisme, dû au théologien Arius (256-336) dont le point central est la nature de la trinité chrétienne et des positions respectives des concepts de « Dieu le père et de son fils Jésus ». L'arianisme défend la position que la divinité du Très-Haut est supérieure à celle de son fils fait homme.

Marcion du Pont (85-160) : condamné comme hérétique par l'Église sous le pontificat de Pie I^{er} et chassé de l'Église de Rome, il fonda une Église dissidente. Sa doctrine reposait sur une lecture des épîtres de saint Paul, où il trouva une opposition entre la Loi et l'évangile, entre la Justice et la foi en Jésus-Christ. Il pensait que Jésus avait abrogé la Loi pour la remplacer par celle de l'évangile, donc que le père de Jésus était différent du dieu de l'Ancien Testament.

¹² Soren Kierkegaard, *Vie et règne de l'amour*, Aubier, 1946.

Il n'y a pas la moindre *errance*, tout est tracé logiquement. L'amour est charité, femme - curieux lapsus - est charité, foi et espérance et grâce à ça la charité est - vous le voyez dans l'art - enfin, assez lamentablement symbolisée par cette femme aux *seins innombrables* - n'est-ce pas ? - à laquelle sont pendus *d'innombrables moutards*.

Mais c'est quand même quelque chose, de faire ça...
justement, c'est là l'origine de mon lapsus
...de faire ça de l'image de la femme.

La finalité, la finalité en tant qu'il y a *deux extrêmes et un moyen*, je vous le fais remarquer, toute la spécification de fins - et d'ailleurs de fins qui sont toujours articulables de réc... je n'ose pas dire le mot *réciprocité*, il n'est pas juste en l'occasion.

Mais je veux dire que, aussi bien ce qui est le départ devient la fin, que la fin fait fonction de départ. Le rapport du corps et de la mort est articulé par l'amour divin d'une façon telle qu'il fait que d'une part que le corps devient mort, que la mort devient corps d'autre part, et que c'est par le moyen de l'amour.

Mais c'est tout à fait général que l'idée même de *finalité* soit quelque chose qui soit attaché à *l'intermédiaire du désir*. L'amour de Dieu est la supposition qu'il désire ce qui s'accomplit à toutes fins, si je puis dire.

C'est la définition de la téléologie en elle-même. C'est une transformation du terme *désir* en terme *fin*. Mais dans *cette articulation*, ce qui fait la fin c'est le moyen, dans *l'articulation du nœud borroméen*, il y a confusion *du moyen et de la fin*. Toute fin peut servir de moyen.

Faisons ici, justement, cette simple parenthèse : cette simple parenthèse que, en prenant cette place, en prenant cette place, l'amour divin *a chassé* ce que je viens de définir comme le désir.

Avec ce gain d'une vérité, la vérité du trois, qui, si je puis dire, paye la chose et la compense : ce qui est à proprement parler situable à cette place, à la place du *Symbolique* en tant qu'il ne devient que *moyen*, c'est *le désir*. Je vous le note en passant, l'amour chrétien n'a pas éteint, bien loin de là, le désir. Ce rapport du corps à la mort, il l'a - si je puis dire - baptisé amour. Mais je n'insiste pas plus pour l'instant, je prends un autre joint.

Très exactement ce qui peut résulter de prendre, cette fois non plus le *Symbolique*, mais l'*Imaginaire* comme moyen.

Si comme tout à l'heure...

et c'est en cela que s'épingle

ce que je vous ai articulé comme à vomir

...je donne toujours ce sens sommaire de la mort au *Réel*, comme constituant son noyau, et au *Symbolique*...

car jusqu'ici je n'ai pas eu à l'avancer

...au *Symbolique* ce qu'il nous révèle par son usage dans la parole, et spécialement dans la parole de l'amour, de supporter...

ce qu'en effet toute l'analyse nous fait sentir

...de supporter *la jouissance*.

Alors, qu'est-ce que nous démontre le rond de ficelle de l'*Imaginaire* pris comme moyen ?

C'est que ce qu'il supporte, ce n'est rien de moins que ce qu'il faut bien appeler l'*amour*.

L'*amour*, si je puis dire : a sa place, celle qu'il a eue depuis toujours.

Et si, un temps dans mon *Éthique*, j'ai fait état de l'*amour courtois*, de l'*amour courtois* dans ce qu'il imagine de *la jouissance* et de *la mort*, c'est là quelque chose dont il est...

j'allais dire miraculeux

...très surprenant, mais bien fait pour nous retenir, que la féodalité l'ait produit, cet ordre de l'*amour courtois*.

Non pas que je croie que ce qui s'y témoigne c'est quelque chose d'une *rectification*, d'une contre-théorie de l'amour divin, d'une compensation, mais bien plutôt d'un *ordre antique* par où se témoigne justement combien restait plus qu'on ne croit de cet *ordre antique* dans la féodalité. Car l'*ordre antique* n'a rien à faire avec celui que nous connaissons.

Il est...

je vois pas d'ailleurs pourquoi quelque économiste me contredirait puisqu'au delà de l'âge féodal, il ne veut plus rien connaître

...il est ce qui se conservait dans l'aire féodale.

Et pour tout dire - je vous prie de le vérifier - je ne vois aucune distinction...

quant à l'accent, quant au sens de l'amour, entre ce qui nous en reste : les théories fort élégantes de l'*amour courtois* et tout le roman qui se déploie autour

...je ne vois aucune différence entre cela et ce dont nous témoigne la littérature de CATULLE et « l'hommage à LESBIE », toute prostituée qu'elle fût.

Je pense qu'ici...

c'est-à-dire *l'Imaginaire* pris comme moyen

...c'est là le fondement de la vraie place de l'amour.

Comment a pu se produire ce déplacement, après tout fécond, qui dans l'amour chrétien situe l'amour à la place...

vous verrez à la fin pourquoi

...à la place qui me semble être celle du désir ?

La chose n'a été possible...

et c'est en cela que je parle de quelque chose

à quoi j'ai un peu pensé

...c'est de ce que le Christ *enseigne*.

Je parle pas de sa Passion, qui est la *passion du signifiant*, je parle de son *dire*.

Je parle de son *dire* :

« *Imitez le lys des champs...* - qu'il profère - *il ne tisse ni ne file*, dit-il.

Et c'est là le point important :

cette méconnaissance de la présence dans la nature, de ce que le savoir a mis quelque temps à découvrir, à savoir que :

qu'est-ce qui a plus tissé et plus filé que le *lys des champs* ?

Proférer, articuler ceci comme modèle, c'est là,

proprement, ajouter à la méconnaissance...

et ce n'est pas pareil

... ajouter à la méconnaissance la dénégation,

et la dénégation de quoi puisque ce n'est qu'une *métaphore* ?

La dénégation de l'inconscient.

À savoir de ce qu'il tisse et qu'il file, ce savoir sans quoi il n'y a pas de juste situation de l'amour, si ce en quoi consiste l'amour, c'est très précisément ce *dire*, ce dire qui part, remarquez-le, de *l'Imaginaire* pris comme moyen.

Ce qu'il y a dans l'*amour courtois*, c'est que ce qui restait encore dans PLATON suspendu à « *l'imaginaire du beau* », c'est cela qui se cristallise, qui, dans l'amour comme moyen, prend corps, à l'opposé - si je puis dire - car tout ceci peut se faire, s'articuler par une série triple d'oppositions, à *l'Imaginaire de l'amour* tel qu'il s'articule dans *Le Banquet*, s'oppose à le prendre comme moyen de ce qu'il en est de l'*amour courtois*. Chose qui mérite d'être avancée.

Ne croyez pas que, si j'ai dit que l'amour divin a pris la place du désir, ça veuille dire que ce soit tout simple, qu'il faille les remettre à leur place, à savoir que chacun reprenne la sienne : c'est pas du tout ce qui est arrivé. Si l'*amour courtois* a été, si je puis dire, vidé de sa place, pour à la place du désir présider à l'ascension d'un amour chrétien, ça veut pas dire que le désir est échangé : il a été poussé ailleurs. Il a été poussé ailleurs, à savoir là où *le Réel* lui-même est pris comme moyen entre *le Symbolique et l'Imaginaire*. Et si ce *Réel*...

c'est là l'audace, enfin, de mon interprétation d'aujourd'hui, enfin de ce soir ...et si ce *Réel* est bien la mort - c'est une figuration grossière - mais si ce *Réel* est bien *la mort*, là où *le désir fut chassé*... si vous me permettez de parler en termes d'événement ...là où *le désir fut chassé*, ce que nous avons c'est *le masochisme*.

Non certes, bien sûr, en tant qu'il serait, en quoi que ce soit, le véhicule de la mort...

ça il n'y a que les psychanalystes pour le croire, les pauvres petits : *instinct de vie, instinct de mort*, il n'y a que de ça qu'ils s'occupent dans leur interprétation, ils sont tout à fait à côté de la plaque ...mais que ce soit *le masochisme* qui là les ait suscités, ça ne fait aucun doute : la jonction, l'emploi comme moyen...

comme moyen pour unir, pour unir *la jouissance et le corps* ...l'emploi comme moyen de cette perversion, est certes ce qui les attache. Ce qui les attache, si je puis dire, pour un temps, irrémédiablement, ce sur quoi une partie de leur théorie est construite.

Il n'en reste pas moins que *l'amour est le rapport du réel au savoir*.

Et la psychanalyse, il faut qu'elle se *corrige* de ce déplacement, de ce *déplacement* qui tient à ce qu'après tout, elle n'a fait que suivre le virage hors place du désir, il faut bien qu'elle sache que si *la psychanalyse* est un moyen, c'est à la place de l'amour qu'elle se tient.

C'est à *l'imaginaire du beau* qu'elle a à s'affronter, et c'est à frayer la voie à un refleurissement de l'amour en tant que l'*(a)mur*...

comme je l'ai dit un jour, en l'écrivant de *l'objet(a)* entre parenthèses plus le mot *mur* ...puisque l'*(a)mur* c'est ce qui limite.

L'amour est l'imaginaire spécifique de chacun, ce qui ne l'unit qu'à un certain nombre de personnes pas choisies du tout au hasard.

Il y a là le ressort du *plus-de-jouir*.

Il y a le rapport de *réel* d'un certain *savoir* et *l'amour bouche le trou*. Comme vous le voyez, hein, c'est un peu coton.

C'est un peu coton mais quand même, ce qu'il faut que je vous dise pour terminer...

parce que après tout, ça ne se termine pas, tous ces trucs

...ce qu'il faut que je vous montre pour terminer c'est *quelque chose* qui va répondre à ce que la dernière fois je vous ai dit de la structure de ce nœud, du *nœud borroméen* que vous avez maintenant entre vos mains.

C'est à savoir qu'à partir d'un certain point mal choisi, il n'y a aucun moyen d'en sortir.

Tout ceci voudrait dire que chacun tisse son nœud.

Il y a quelque chose que je veux vous montrer, pour vous montrer comment le ratage se produit.

Parce que, il y a tout de même un inverse !

J'ai paru vous chanter le $\lambda\acute{o}\varsigma\iota\varsigma$ [los] de l'amour, oui...

Il y a un inverse : c'est que vous allez voir comment, si l'amour devient *réellement le moyen* par quoi la mort s'unit à *la jouissance*, l'homme et la femme, l'être au savoir, s'il devient réellement le moyen, l'amour ne se définit plus comme ratage. Parce que il n'y a plus que vraiment le moyen qui puisse dénouer l'un de l'autre.

Et ceci se produit de la façon que je vais vous montrer qui est la suivante.

Le *nœud borroméen*...

c'est quelqu'un de *charmant* qui m'écoute, qui m'a envoyé tout un papier là-dessus

...le *nœud borroméen*, ça a été abordé par des voies *mathématiques*, et comme vous le savez - je vous l'ai dit... - *la théorie des nœuds* en est encore au « *b, a, ba* ». L'amusant c'est que, il s'est découvert, non pas à prendre les choses au niveau des nœuds, mais à celui de la tresse.

Ah ! Qu'est-ce que c'est qu'une tresse ?

D'abord, ça a des rapports avec *trois*, sans ça, ça s'appellerait pas tresse : un, deux, trois...

Comment est-ce que je fais avec ça une tresse ?

N'importe qui s'est occupé des cheveux d'une femme peut quand même le savoir, mais naturellement vous ne le savez pas puisque maintenant les femmes ont des cheveux courts.

Alors une tresse ça se fait comme ça, n'est-ce pas ?
À savoir, hein, vous changez la place du deux dans la place du un et le trois étant dans son coin.

Bon, il faut vraiment marquer la place du résultat parce que sans ça vous y comprendrez rien.

Si je renoue ça trop vite vous ne pourrez pas voir où se font les coupures, j'ai dû moi-même, bien sûr me heurter à ce tintouin mais je vous l'évite.

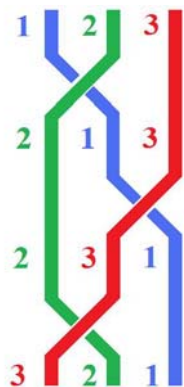
Alors maintenant, hein, changez la place du trois avec la place du deux. Vous avez eu là...

ici c'est (1,2,3)

...vous avez eu là (2,1,3).

Après ça donc vous aurez là (2,3,1) et si vous continuez encore une fois le truc, vous aurez là, au *bi du bout* (3,2,1).

Bon. Figurez-vous qu'ils sont dans l'ordre, l'ordre de départ : entre (1,2,3) et (3,2,1) c'est l'ordre inverse, il n'y a rien de plus facile que de les conjoindre, il y suffit en somme de prendre le procédé, comme s'en est très bien aperçu la *charmante personne* qui m'a écrit sur ce truc, il s'agit de procéder comme dans la bande de MOEBIUS.



Le drôle, c'est que quand vous regardez là, ce qui circule - du moins je l'espère - à savoir mes *nœuds borroméens* de tout à l'heure, tripotez-le vous verrez qu'entre les endroits où ça paraît faire nœud et les endroits où ça peut se mettre à plat, c'est une question, bien sûr, de choix, ça peut varier infiniment, mais ça se met, naturellement en trois temps, si je puis dire.

Vous pouvez vous imaginer que le *nœud borroméen* c'est fait de trois de ces échanges, et seulement de trois.

Eh bien pas du tout, pas du tout, si vous n'en faites que trois, c'est-à-dire si vous procédez en recollant le (1,2,3) à (3,2,1) c'est-à-dire sans attendre, que si seulement vous faites six temps, vous avez le (1,2,3) dans le bon sens, et que c'est comme ça, et sagement, qu'on obtient le *nœud borroméen*: faites l'essai.

Faites l'essai de ceci, à savoir de ne faire que trois temps de la tresse, ce que vous obtiendrez ce n'est pas le *nœud borroméen*, c'est ça.

Ceci pour vous dire à quel point il est facile de tomber dans le moyen. Et que la face, la face équivalente de ce que j'ai situé de l'amour comme étant ce lien essentiel du *Réel* et du *Symbolique*, c'est que pris comme moyen, ça a toutes les chances d'être ce que ça est aussi du niveau de la finalité, à savoir ce qu'on appelle un pur *ratage*.

Je vous souhaite la « *bonne année* », hein, quoique naturellement plusieurs personnes, j'imagine, l'aient ici, l'aient ici commencée mal.

J'en suis, d'ailleurs, je suis de ceux-là.

De sorte qu'après tout, mon envie était de m'excuser sur le fait que le mardi par lequel a commencé l'année n'était, de ce fait, pas un vrai mardi et de vous renvoyer au suivant. Ç'aurait été une bonne façon de me débarrasser de mon devoir d'aujourd'hui..

J'en reste encore - il faut le dire - très tenté..

Il n'y a qu'une seule chose qui me retient - faut vous le dire - c'est qu'aujourd'hui, vous êtes moins nombreux.

Je vous en suis si reconnaissant que c'est peut-être ce qui va me pousser, comme ça, *cahin-caha*, à énoncer quelques-unes des choses que, forcément, je continue à cogiter, comme ça, sur cette habitude.

Le fait aussi que ce matin, on a beaucoup dérangé ma secrétaire, pour demander si je le faisais, *bien effectivement*, et comme je ne lui ai fait aucune confiance, elle a répondu oui. Parmi ceux-là, mon Dieu, il y en avait quelques-uns qui étaient plutôt parmi les meilleurs, si j'en crois certains noms qu'on m'a rapportés. Alors comme ils se sont dérangés aussi, ceux-là, les meilleurs, je vais essayer d'y aller.

Alors partons de ceci, partons de ceci auquel je ne tiens pas particulièrement : à savoir que les mots aient un sens, et que ce soit un fait, quoique le problème soit, à partir de ce fait, de savoir où les loger.

C'est bien ce que j'ai fait, loger ces mots bien sûr, il faut quand même vous mâcher les choses, c'est bien l'effort que j'ai fait, que j'ai fait la dernière fois, à partir de l'amour.

C'est un fait que je parlais de ça : que le mot existe.

Et c'est en quoi *la chose*, la chose est à concevoir comme *possible*. Ce qui se traduit dans mon *dire* de ce qu'elle se fonde - la chose, la chose amour - qu'elle ne se fonde..

puisqu'il s'agit seulement de sa possibilité...elle se fonde comme je dis, de cesser de s'écrire.

C'est-à-dire, de ce qu'il en reste de ça, *qu'elle cesse de s'écrire*.

Ce qu'il en reste, je l'ai articulé depuis ce temps...
depuis ce temps presque infini
- pour moi - que je me répète
...à savoir *la lettre d'(a)mur*.

La lettre d'(a)mur en tant que, enfin, ça ne fait rien d'autre qu'un tas, un *petit(a)* - d'habitudes, pas beaucoup plus. C'est au moins comme ça que j'ai lu, traduit en italien, mon fameux *objet* avec lequel ce *petit(a)* des *lettres d'(a)mur* n'a bien entendu que le plus mince rapport.

Tout ça n'empêche pas que je dis des choses qui prennent leur air de sérieux de ce que je traduis du sériel. C'est un fait, aussi, que je change l'ordre de la série qui se répète, soit ce qu'on appelle l'ordinaire. Tout est-il là, de mon dire, de changer l'ordre ordinaire? C'est à quoi je voudrais aujourd'hui apporter argument. Argument propre à donner sens à des fonctions plus purement cardinales.

C'est ce que j'essaie de faire avec mon *nœud borroméen*. Vous le savez, cette distinction du *cardinal* et de l'*ordinal*... le pas a été franchi *seulement* grâce à la *théorie des ensembles*, c'est-à-dire grâce à CANTOR
...en quoi ça peut-il nous servir pour ce qu'il en est de l'exploration d'un discours nouveau...
vous le savez, c'est ainsi que je désigne *le discours analytique*
...lequel discours s'est annoncé d'un *décantage* du sens.

Qu'est-ce que ça veut dire *décantage*, dans l'occasion ?
C'est proprement...

et c'est en cela que la métaphore
du *décantage* ici se soutient
...c'est proprement de la condensation de ce qui, du sens, se concentre par ce discours, de ceci que le sens - le sens des mots - ne fait qu'*appareil* pour ce que nous appellerons si vous le voulez bien rien de plus : le coït sexuel.

C'est ça le *nouveau* du *discours analytique*.

Et c'est ce qu'il faut bien dire :

si c'est bien ce qui de ce discours est nécessaire,
il n'est nécessaire qu'en ceci : ...

et c'est bien pourquoi j'infléchis
ainsi le sens du *nécessaire*

...c'est que sa caractéristique, dans ce discours, c'est que ce discours *ne cesse pas de l'écrire*.

Est-ce que c'est vrai pour autant ?
C'est vrai de cette sorte de vérité qu'instaure ce *discours*,
à savoir d'une vérité du *moyen*, si tant est que certains
se souviennent de la façon dont la dernière fois...
et justement, concernant l'amour
...j'ai distingué par ce qu'il en est du *nœud borroméen*,
la fonction du *moyen* comme tel.

Le moyen justement, *c'est ce qui ne fait nœud qu'à ce qu'il y ait un ordre*.

À savoir que, pour prendre ces « *Un* » que constituent,
disons sans plus, les *ronds de ficelle*, il n'y en a qu'un
des trois, qui tranché, libère les deux autres.
C'est ce que vous voyez dans une chaîne à trois, à trois
chaînon ordinaires : il n'y en a qu'un des trois qui
libère les deux autres.

La distinction qu'il y a entre cette chaîne...
cette chaîne dont, semble-t-il, il est sensible que ce
soit là *l'ordre du Symbolique*, un sujet, un verbe, et ce que
vous voudrez, un complément : un deux, trois
...peut, ayant cet ordre, cet ordre qu'il y a quelque chose
qui fait moyen, et c'est cela même qu'on appelle, avec
l'ambiguïté de ce mot, *le verbe* : on peut commencer par le
complément et finir par le sujet, mais c'est le verbe
qui fait moyen.

En quoi il s'entrevoit, à la limite, que le langage, lui,
n'est pas fait de mots...

car c'est le lien par quoi - du premier au dernier -
le moyen établit cette unité qui seule est à rompre
pour que le sens disparaisse
...c'est bien ce qui montre que le langage n'est pas fait de
mots, et en quoi ce qu'on appelle...

car c'est cela et rien de plus
qu'on appelle une proposition
...une proposition c'est l'effacement au moins relatif...
je dis ça : « *au moins relatif* »,
pour vous faciliter l'accès aux choses
...c'est l'effacement du sens des mots.

Ce qui n'est pas vrai de *lalangue*, *lalangue* comme *ritournelle*... vous
savez que je l'écris en un mot

...*lalangue* si elle en est faite, du sens, à savoir comment,
par l'ambiguïté de chaque mot, elle prête, elle prête à
cette fonction que le sens y ruisselle.

Il ne ruisselle pas dans vos dires. Certes pas.

Ni dans les miens non plus.

C'est bien en quoi le sens ne s'atteint pas si facilement.
Et ce ruissellement dont je parle, comment l'imaginer...
c'est le cas de le dire.
...comment l'imaginer si c'est un ruissellement qu'arrêtent
enfin des coupelles ?

Car la langue, c'est ça.
Et c'est même là le sens à donner à *ce qui cesse de s'écrire*.
Ce serait *le sens* même des mots, qui dans ce cas se suspend.
C'est en quoi le mode du possible en émerge.
Qu'en fin de compte, *quelque chose* qui s'est dit, *cesse de s'écrire*,
c'est bien ce qui montre qu'à la limite tout est possible
par les mots, justement de cette condition qu'ils n'aient
plus de sens.

Et c'est cela même que je vise cette année, c'est à ce que
vous ne confondiez pas *les mots* avec *les lettres*, puisque ce n'est
que des *lettres* que se fonde *le nécessaire*, comme *l'impossible*, dans une
articulation qui est celle de la logique.
Si ma façon de situer les modes est correcte, à savoir que
ce qui ne cesse pas de s'écrire, *le nécessaire*...
ce qui ne cesse pas de s'écrire, le *nécessaire* : c'est cela
même qui nécessite la rencontre de *l'impossible*, à savoir
ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, qui ne peut s'aborder que par les
lettres.

C'est bien là ce que ne permet d'aborder par quelque *dire*
que la structure que j'ai désignée de celle du *nœud borroméen*.
C'est en quoi, la dernière fois, l'amour était un bon test
de la précarité de ces modes.
Il est porté à l'*ex-sistence* cet amour...
ce qui est bien le fait de son sens même
...par l'impossible du lien sexuel avec l'objet...
l'objet quelle qu'en soit l'origine
...l'objet de cette impossibilité.
Il y faut si je puis dire, cette racine d'impossible.
Et c'est là ce que j'ai dit en articulant ce principe :
que l'amour c'est l'amour courtois.

Il est évident que l'(a)musant, si je puis m'exprimer ainsi,
c'est là-dedans l'amour du prochain en tant qu'il se
soutient de vider l'amour de son sens sexuel.
C'est en cessant d'écrire le sens sexuel de *la chose*,
qu'on la rend - comme c'est sensible - qu'on la rend
possible, c'est-à-dire pour autant - il faut bien le dire -
qu'on cesse de l'écrire.

Une fois arrivée, la chose, l'amour, il est évident que c'est à partir de là qu'elle s'imagine nécessaire. C'est bien le sens de la lettre d'amour, qui ne cesse pas de s'écrire mais seulement pour autant qu'elle garde son sens, c'est-à-dire pas longtemps.

C'est bien en quoi intervient la fonction du *Réel*. Ainsi l'amour s'avère dans son origine être contingent, et du même coup s'y prouve la contingence de *la vérité* au regard du *Réel*. Car ces modes sont véritables, et même définissables en fait, par notre épingleage de l'écriture. Ils écartèlent, si je puis dire, la *vérification* de l'amour, et d'une façon qui par une des ses faces - c'est certain - fait ce qu'on appelle sagesse.

À ceci près que la sagesse ne peut être d'aucune façon ce qui résulte de ces considérations sur l'amour. La sagesse n'existe que d'*ailleurs*. Car dans l'amour, elle ne sert à rien.

Pour mon nœud, dit borroméen, et le fait que je m'efforce *d'égaliser mon dire à ce qu'il comporte*, si ce qu'il noue - comme je l'énonce - c'est proprement *l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel*, ceci ne tient qu'à ce qu'il commande que j'énonce...

de ce seul fait que je les noue du *nœud borroméen* ...que chacun des trois ne se produise que d'une consistance qui est la même pour les trois.

À savoir que sous l'angle où je les prends cette année dans mon *dire*, il n'y a que l'*écriture* qui les distingue.

Ce qui est ici tautologie, s'ils ne sont pas écrits tous les trois, je viens de dire qu'ils sont les mêmes, il n'y a que l'écriture qui les fait trois.

Ce qu'il faut bien articuler, c'est que c'est dans l'*écriture* du nœud même...

car réfléchissez bien, ce nœud, ce ne sont que des traits écrits au tableau ...c'est dans cette *écriture* même que réside *l'événement de mon dire*. Mon dire pour autant que cette année je pourrais l'épingler de faire ce que nous appellerions votre *éducation*, si tant est que c'est à mettre l'accent sur le fait que *les non-dupes errent*, ce qui n'empêche pas que ça ne veuille pas dire que n'importe quelle duperie n'erre pas, mais que c'est à céder à cette duperie d'une écriture pour autant qu'elle est correcte, que peuvent se situer avec justesse les divers thèmes de ce qui surgit, surgit comme sens, justement du *discours analytique*.

Il faudrait que là-dessus j'y aille tout de suite, si quelque chose ne me disait pas que vous êtes de ce *dire* si... sonnés - dirais-je - si sonnés déjà, qu'il faut bien que je fasse d'abord un filtre...

ce qui est un mode d'écriture précisé par la mathématique au principe même de la topologie...un filtre dont ces mots retrouvent leur sens, je veux dire ce comme quoi ils fonctionnent dans l'ordre sexuel, lequel ordre, c'est patent, n'est que le principe d'un ordinaire.

En d'autres termes *justifier*, non eux - les termes de cet ordre - mais cet ordre d'eux.

À ceci près que, vous allez le voir...

car c'est là ce qu'aujourd'hui j'ai à dire ne sachant pas qui me suivra...le nœud a une fonction tout autre, tout autre que de fonder cet ordre, l'ordre quelconque dans lequel vous pourriez enchaîner *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*.

Ce qu'il nous faut trouver, ce n'est pas la diversité de leur consistance, c'est cette consistance même...

à savoir ce qu'on ne peut pas *dire*...cette consistance même en tant qu'elle ne les diversifie pas, mais seulement qu'elle les noue.

Pour vous affranchir, donc, puisque je présume non sans raison vous avoir *sonné*, il faut que je vous le *rai-* (*r, a, i, e, t*iret) *raie-sonne*. C'est-à-dire que j'en remette.

L'Imaginaire se distingue en sens de ce qu'il s' imagine, comme qui *dirait*...

si tant est qu'ils *disent* peut-être parmi vous...il faut quand même que vous y regardiez de plus près, pour dire alors que cela ne va pas de soi, et pour cette raison que peut-être vous manquerez : que ce n'est pas le privilège de l'*Imaginaire*.

Car le *Symbolique*, qu'est-ce que je fais d'autre que de tenter de vous le faire imaginer ?

Laissez-moi croire que j'y parviens.

Quant au *Réel*, ben, ça va, c'est de ça qu'il s'agit cette année : il s'agit de voir ce qu'il y a de *Réel*, justement, dans *le nœud borroméen*.

Et c'est pourquoi j'ai commencé...

commencé dans ma deuxième articulation devant vous,
dans mon deuxième *séminaire* qu'on appelle ça
...j'ai commencé par dire qu'il n'y a pas d'*initiation*.
Il n'y a pas d'*initiation*, je veux dire :

- qu'il n'y a que *le voile du sens*,
- qu'il n'y a de sens que ce qui s'opercule
si je puis dire - d'un nuage : *nuptiae* ne s'articule en
fin de compte que de *nubes*.

C'est ce qui *voile* la lumière, qui est tout ce en quoi les
nuptiae, les rites du mariage, soutiennent leur métaphore.
Il n'y a rien d'autre derrière, que ce en quoi il faut
s'en tenir au support du *semblant*, certes, en tant que ce
semblant est semblable à l'articulation de ce qui ne peut
se dire *que* sous la forme d'une vérité énoncée.
C'est-à-dire *que* comme *dévoilement nécessaire*, c'est-à-dire *incessant*.

L'articulation, c'est le nœud, en tant que la lumière ne
l'éclaire pas, qu'il n'y a nul éclaircissement, bien plus :
qu'il rejette toute lumière dans l'*Imaginaire*.
Et ce que j'énonce, ce qui est ma visée cette année,
c'est justement de vous dire que l'*Imaginaire*, parce qu'il est
lui-même de l'ordre du *voile*, n'en noircit pas pour autant.
La consistance est d'un autre ordre que l'évidence.
Elle se construit de quelque chose dont je pense qu'à le
supporter des ronds de ficelle, il *passera* quelque chose
de ceci que je vous dis : que c'est bien plutôt *l'évidement*.

Le cercle, lui, fait intuition, il rayonne.
Il ne s'agit pas de l'obscurcir. C'est lui qui fait l'*Un*.
Il s'agit - du nœud - d'en recevoir l'effet. De recevoir
l'effet comme de son *Réel*, à savoir qu'il n'est pas *Un*.
Le nœud borroméen, son *Réel*, c'est de ne tenir qu'à...
je n'ose pas dire « être », il n'est pas trois :
il fait tresse.
Il fait tresse, et c'est là qu'il faut voir en quoi ce que
j'ai avancé tout à l'heure, à savoir que l'ordre n'est pas
essentiel, est là le point important.

Il faut que vous sentiez bien ceci :
c'est que de les ranger à trois, en tant que nombre
cardinal...

je vous demande pardon de l'aridité
de ce que j'ai à vous dire aujourd'hui
...ceci, qui est propre au trois, ceci n'implique nulle
ordination, quoi qu'il vous en semble.

À savoir qu' (1,2,3,) ça commence à (1) *quoi qu'il vous en semble* .
Il n'est pas possible de bien ordonner (1,2,3,) à cette seule condition que ça se répète.

Et c'est ce qui se produit dans le nœud borroméen,
mais ça n'est pas seulement à cause du nœud borroméen,
c'est à cause du *nombre cardinal* (1,2,3,) qu'ils soient noués ou pas.

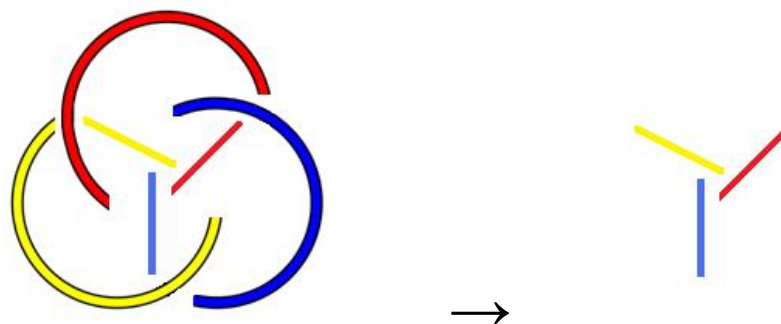
Qu'est-ce que ça veut dire, ce que je viens de dire ?
C'est que à trois - cardinal - on ne peut faire..

à cette seule condition qu'il n'y en
ait pas deux mêmes à la suite

...on ne peut faire - à les écrire - que de trouver tous les
ordres tels qu'ils seraient cogitables par une *combinatoire* .
Écrivez au tableau (1,2,3-1,2,3), rien ne vous empêche de les
lire..

à cette seule condition de la prendre dans l'ordre
palindromique, c'est-à-dire à l'envers, de gauche à droite,
au lieu de droite à gauche.. au lieu de gauche à droite
...(1,3,2,) . [1,2,3-1,2,3]

Ceci veut dire, à partir du nœud, du *nœud borroméen*, ceci,
que je vais tâcher de vous mettre au tableau - donnez-moi
une craie - voilà comment je simplifie le *nœud borroméen* :



Il vous suffira, pour voir que c'est bien de ça qu'il
s'agit, de le compléter ainsi, à savoir ce qui se résume
à ces trois traits centraux pour autant que ce sont eux
qui marquent comment le nœud se tient.

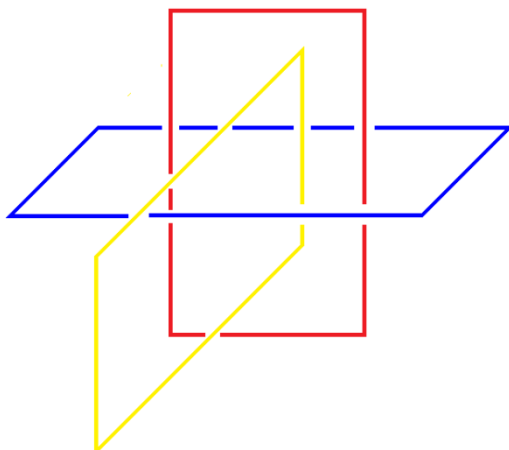
Ce nœud, je le retourne.

Qu'est-ce que ça va donner ?

Le propre d'un nœud, quand il est mis à plat, dimension
essentielle, car le *nœud borroméen* ...

je pense vous l'avoir fait remarquer quand je vous ai
montré une petite construction en cube que je vous

avais apportée je ne sais plus quelle fois, la fois dernière ou je crois plutôt l'avant-dernière ...c'est fait comme ça :



et pour m'éviter le casse-tête de faire les petites interruptions qu'il convient notez qu'il se complète de ceci...

c'est ça qui le constitue ...il a dans, disons, les trois plans dans lesquels se situait ma petite construction, il a dans les trois plans, la symétrie complète.

Voyez bien qu'ici celui-là est à mettre, à bien faire sentir comme étant au-dessous de celui qui le coupe. C'est d'une mise à plat que procède l'autre écriture que j'ai donnée du *nœud borroméen*.

Qu'en dire à partir du moment où, de l'avoir mis à plat, je le retourne ? Il faut au simple fait lié au fait que l'écriture implique que l'*over-crossing*, le *croisement supérieur* soit écrit ainsi, à savoir qu'il coupe ce qui est le *under-crossing* le croisement par en dessous, qu'est-ce que ça va donner si nous le retournons ?

Ce qui était par en dessous vient en dessus.

Eh bien, je pense qu'il ne sera pas nécessaire que je complète, que je complète ces trois traits pour que vous voyiez bien que, à retourner le nœud, le *nœud borroméen*, ce que vous allez trouver au bout du compte, c'est quelque chose qui se distingue de ceci que ça n'est pas son image en miroir, que vous allez trouver, bien sûr.

Comme ce serait, par exemple, pour l'orientation de chacun de ces cercles, si vous les orientez - je ne m'y avance pas encore - si vous orientiez un cercle quelconque, si vous le retournez, ce que vous avez, c'est son image en miroir.

Bien loin de là, quand vous retournez le *nœud borroméen*, vous avez une... un tout autre aspect qui en aucun cas ne représente l'image en miroir du premier aspect. Loin que le sens, l'orientation telle qu'elle se définit, par exemple tout simplement, de la montre, c'est le cas de le dire, le sens des aiguilles d'une montre, si vous retournez la montre, devient le sens inverse, c'est-à-dire l'image en miroir.

Au contraire, le nœud borroméen reste ce qu'il est, à l'avoir retourné, c'est à savoir que la seconde image, l'image retournée, est exactement dans le même sens que la première, c'est-à-dire *lévogyre*. Vous comptez bien qu'il peut y avoir un autre sens, à savoir celui-ci, qui serait *dextro*, c'est-à-dire le sens des aiguilles d'une montre.

Étant donné ce que je vous ai fait remarquer tout à l'heure, à savoir que l'ordre dans le trois, et du fait que justement d'(1,2,3) il suffit de renverser le sens, d'aller dans le sens *palindromique* pour y trouver n'importe quel ordre, nous trouvons là une distinction de *l'effet d'ordre* avec ce que vous me permettrez d'appeler *l'effet du nœud*, ou autrement *l'effet de nodalité*.

C'est en ceci qu'il convient, qu'il convient que vous vous souveniez de ce que j'ai énoncé d'abord, à savoir que du nœud c'est la ternarité pure et simple, à savoir que la portée de cette ternarité ne se soutient que de ceci : nous ne les avons faits d'abord, nous ne les avons pris, que sous l'angle de ce qui ne les distingue entre eux par aucune qualité, qu'il n'y a aucune diversification de l'*Imaginaire* par rapport au *Symbolique* et au *Réel*, que leur substance n'est pas diverse, que nous n'en faisons pas des qualités, que simplement nous les considérons sous l'espèce de cette consistance qui les fait chacun *Un*.

Puisque j'ai employé le mot de *qualité* qui est un nom féminin, est-ce que je dirai que leur qualité est *Une*, ça serait une bonne occasion d'emmancher là autour de l'*Un* ce qu'il en est de *Un* si nous le prenons comme qualificatif. Est-ce que lalangue, lalangue en tant qu'elle a un sens, est-ce que lalangue permet d'égaliser *Un* à *Une* ? Est-ce que *Une* n'est pas un mode différent de *Un* ? Ce serait un biais, il faut le dire assez comique, de faire rentrer au niveau de l'*Un* la dualité.

Yad'hun, ai-je dit, mais aussi quand je l'ai dit, que c'est là ce dont se fonde - quoi ? - uniquement...

c'était le sens de ce que j'ai avancé
à la fin de mon séminaire de l'année dernière

...uniquement l'énumérable, à savoir l'*aleph zéro* [\aleph_0]¹³, et rien de plus, c'est-à-dire ce qui se dit être un *Un*, mais en tant qu'à dire « c'est un *Un* », c'est le couper de toute ordination, c'est ne le prendre...

et c'est ce que seul permet CANTOR
... que sous son aspect purement cardinal.

Certes, me direz-vous, il ne peut le faire...

si tant est que vous me disiez quelque chose
...il ne peut le faire qu'à *aliéner* son unité dans l'ensemble, moyennant quoi les éléments ne gardent plus rien de cette unité, qu'à être ouverts à ce qu'on en fasse le compte, c'est-à-dire la computation subjective.

Ce qui n'empêche pas que l'objectivité de l'*Un*, je dirai, ne fait question qu'à ceci :
que c'est qu'elle n'est sûrement pas sans réponse.
Et cette réponse, c'est justement en quoi j'énonce qu'elle est dans le trois.

Qu'est-ce que le trois fait d'un, s'il n'y a pas le deux ?
Est-ce que simplement à ce qu'il y en ait trois,

l' \aleph_0 est déjà là ?

Il est certain que si j'énonce que de deux il n'y a pas, parce que ce serait inscrire du même coup dans le *Réel* la possibilité du *rapport* tel qu'il se fonde du *rapport sexuel*, est-ce que ce n'est que par le trois...

et comme je l'ai écrit l'autre fois au tableau
...par la différence de un à trois que procède ce deux, est-ce que - tout ceci nous porte à poser la question - il a fallu, pour que nous fassions ce pas, qu' \aleph_0 ait cessé de ne pas s'écrire?

Autrement dit que c'est la *contingence*, l'événement du dire de CANTOR qui nous permet seulement d'avoir un aperçu sur ce qu'il en est, non pas du nombre, mais de ce que constitue dans sa ternarité le rapport du *Symbolique*, de l'*Imaginaire* et du *Réel*.

¹³ Le cardinal de l'ensemble des entiers naturels, et donc par équipotence, le cardinal de n'importe quel ensemble dénombrable, est noté \aleph_0 et se lit Aleph-zéro, c'est le premier dans la suite indexée par les ordinaux des alephs, une suite d'ordinaux définie par Georg Cantor pour représenter tous les cardinaux infinis.

Faut-il que de sa *contingence* donc, à ce dire de CANTOR, nous passions au nécessaire de ce qu'il ne cesse plus, cet \aleph_0 de s'écrire, qu'il ne cesse plus de s'écrire désormais pour que subsiste - quoi ? - rien d'autre qu'une notion de vérité.

La vérité, en effet, jusqu'à présent dans la logique, n'a pu consister jamais qu'à contredire. Elle est dans le dualisme du vrai et du faux. Le vrai n'étant que *supposé* au savoir, en tant que le savoir *s' imagine* - c'est là son sens - comme *connexion* de deux éléments.

Et c'est justement en quoi il est *imaginaire* si l' *Un*, si un *Un*, un *Un* tiers, ne vient pas le connecter au prix d'y faire rajout. Rajout pas du même cercle catégorique, pas du même ordre, disais-je tout à l'heure, mais provenant de la nodalité.

Eh bien, puisque, aujourd'hui, il a fallu que je me force pour vous mener jusque-là, vous me permettrez de m'y tenir, et après tout, s'il y en a que ça a découragés, je n'y vois pour moi aucun inconvénient, puisque la seule raison pour laquelle je vous ai parlé aujourd'hui, c'est que vous étiez moins nombreux.

Vous m'avez vu la dernière fois un petit peu dépassé par votre nombre. Comme il est... ça me laisse l'espoir qu'il se réduise, alors je continue.

L'inconvénient de ce nombre, c'est que...

j'y pensais tout à l'heure

...je suis amené, enfin, à chaque fois, à pencher vers ceci que si je vous parle, ça ne peut être que pour la *première fois*.

C'est-à-dire que c'est une *notion d'ordre*.

Cette notion d'ordre évidemment me gêne et c'est d'où j'essaie de sortir en vous montrant autre chose, c'est à savoir que, il y a la nodalité.

Pour le dire, n'est-ce pas, la question est de savoir ce que le savoir inconscient...

là, forcément, je vois bien que j'enchaîne

...à savoir que, *le savoir inconscient*, je le pose, je le pose comme ce qui travaille, et ce qui travaille ne peut travailler... il n'y a de prise quelconque du travail que dans un *discours*. Il s'agit de fonder ce qui travaille dans *le discours analytique*.

S'il n'y avait pas de *lien social*, et de *lien social* en tant qu'il est fondé par un *discours*, le travail serait insaisissable. Disons, avec l'ironie que ça comporte : dans la nature, que ça ne travaille pas.

Alors, il semble bien, enfin, que...

c'est d'ailleurs ce qui la fonde, la nature

...l'idée que nous en avons, c'est le lieu, c'est le lieu où ça ne travaille pas.

Le savoir, le savoir en tant qu'inconscient..

en tant que - en nous - ça travaille

...semble donc impliquer une *supposition*.

C'est une *supposition*, me direz-vous, pour laquelle nous n'avons pas besoin de nous forcer, puisqu'en somme,

c'est nous-même : le sujet, l' *ὑποχείμενον* [upokeimenon]

tout ça veut dire exactement la même chose, à savoir qu'on *suppose* que quelque chose existe, qui s'appelle - que j'ai désigné, enfin comme - *l'être parlant*. Ce qui est un *pléonisme*, parce qu'il n'y a d'*être* que de *parler*, *s'il n'y avait pas le verbe être, il n'y aurait pas d'être du tout*.

Néanmoins, néanmoins, nous savons bien que le mot « *exister* » a pris un certain poids, un poids en particulier par le *quanteur*, le *quanteur de l'existence* $[\exists X, \exists \bar{X}]$.

Le *quanteur de l'existence*, en réalité, a tout à fait déplacé le sens de ce mot *ex-sister*, et si même je peux l'écrire comme je l'écris : *ex, tiret, sister*, c'est justement là en quoi se marque l'originalité de ce quanteur.

Seulement voilà ! L'originalité ne fait que déplacer l'ordre, à savoir que ce qui *ex-siste*, c'est cela qui serait originaire. C'est à partir de l'*ex-sistence* que nous nous trouvons *re-interroger* ce qu'il en est, ce qu'il en est de *la supposition*. Simple déplacement, en somme.

Et ce que j'essaie... ce que j'essaie de... ce que j'essaie de faire, cette année, hein, avec mes *non-dupes*, c'est de voir de quoi en somme il faut être dupe pour que tout ça tienne, et que ça tienne dans une consistance.

Et c'est en quoi j'introduis ce ternaire, ou plus exactement je m'aperçois qu'à partir, à être parti de ce ternaire : *du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel*, je pose une *question*, ou plus exactement, comme pour toute question, pour toute question c'est de la réponse qu'elle est partie. De la réponse qui, à maintenir, à maintenir comme distinct, le *Réel*, nous fait nous poser la question :
où se situe ce savoir, ce savoir inconscient dont nous sommes travaillés dans le discours analytique ?

Il est bien certain que c'est le discours qui nous fait coller - *le discours analytique* - qui nous fait coller à ce savoir d'une façon qui n'a pas de précédent, n'a pas de précédent dans l'Histoire.

Pourquoi après tout ne pourrions-nous pas considérer ce discours lui-même comme *contingent* puisqu'il part d'un *dire*, d'un dire qui fait événement, celui que j'essaie de prolonger devant vous, et la question de *la contingence de ce dire*, c'est bien autour de celle-là que nous tournons.

Si ce *dire* n'est que contingent...

et aussi bien c'est de cela qu'il faut rendre compte ...où se situe le *Réel* ?

Est-ce que le *Réel* n'est jamais que supposé ?

Dans ce nœud - ce nœud que je profère - dans ce nœud, ce nœud fait du *Symbolique* et de l'*Imaginaire* en tant que c'est seulement *quelque chose* qui *avec, avec* fait trois, qui les *noue*, c'est du *Réel* qu'il s'agit.

Qu'ils soient trois, c'est à cela que tient le *Réel*.
 Pourquoi le *Réel* est-il trois ?
 C'est une question que je fonde, que je justifie de ceci :
qu'il n'y a pas de rapport sexuel... En d'autres termes, que je le
 précise, que je le précise de ceci : *...qui puisse s'écrire*,
 moyennant quoi, moyennant quoi ce qui s'écrit, c'est que,
 par exemple,
 il n'existe pas de f tel qu'entre x et y...
 qui ici signifient le fondement de tels des êtres
 parlants, à se choisir comme de la partie mâle ou
 femelle, ceci, cette fonction qui ferait le rapport,
 cette fonction de l'homme par rapport à la femme,
 cette fonction de la femme par rapport à l'homme
 ...il n'en existe pas qui puisse s'écrire.

$$\overline{\exists f} f(x,y)$$

C'est ça *la chose, la chose* que je produis devant vous,
 c'est ce que, quelque part...
 car je me répète, comme tout le monde,
 il n'y a que vous pour ne pas vous en apercevoir
 ...c'est ça que j'ai déjà énoncé sous le nom de *La chose freudienne*.
 Ça y est en long et en large, et bien sûr c'est tout à fait
 passé inaperçu, pour une simple raison, c'est que nous en
 restons dans cet *Imaginaire*.

Dans cet *Imaginaire* qui est justement ce que met en question
 la moindre expérience du discours analytique, c'est qu'il
 n'y a rien de plus flou que l'*appartenance*, que l'*appartenance* à
 un de ces deux côtés...
 celui que je désigne de x et l'autre de y
 ...justement en ceci, que du même coup il faut que je marque
 qu'il n'y a nulle fonction qui les relie.

Alors, il s'agit de savoir comment, tout de même, ça
 fonctionne, à savoir que, tout de même, ça baise là-dedans.
 En énonçant cela, ceci, il faut quand même que je décolle
 de quelque chose qui est une *supposition*, une *supposition* que, il y
 ait un *sujet*, mâle ou femelle.
 C'est une supposition que l'expérience rend très évidemment
 intenable, et qui implique que ce que j'avance, que ce que
 j'avance en *énoncé* par mon énonciation...
 par l'énonciation dont je ne suis le sujet que pour
 autant que dans *le discours analytique* je travaille moi-même
 ...qu'il faut que *je ne mette pas de sujet sous cet x et sous cet y*.

Il faut donc que l'énoncé...

et rien que déjà à écrire ceci au tableau
...il faut donc que mon énoncé n'implique pas de sujet.

S'il y a quelque chose, s'il y a quelque chose qui se trouve là écrit, c'est que de sujet il n'est question *que* dans la fonction, et justement que ce que j'écris c'est que *sous cette fonction*, justement de ce qu'elle soit niée, il n'y a nulle existence.

Le « *il n'existe pas* », veut dire ça, *il n'y a pas de fonction.*

Ce dont il s'agit, ce dont il s'agit, c'est de démontrer que cette fonction, si elle n'a pas d'existence, ce n'est pas seulement affaire *contingente*, c'est affaire d'*impossible*. C'est affaire d'*impossible*, et pour le démontrer, ce n'est pas une petite affaire.

Ce n'est pas une petite affaire simplement pour ceci : c'est que à simplement l'écrire, à simplement l'énoncer, même seulement dans l'écriture, la chose ne tient que jusqu'à preuve du contraire, à savoir jusqu'au moment, jusqu'au moment où quelque chose de *contingent* s'inscrive en faux contre ce dire, et par bon *heur*

si je puis dire : bon *heur*, les deux mots séparés
...s'écrive $f(x,y)$: il y a une fonction qui noue le x et le y , et que ça a cessé de ne pas s'écrire.

Pour que ça ait *cessé de ne pas s'écrire*, il faudrait que ça soit *possible*, et jusqu'à un certain point ça le reste, puisque ce que j'avance, c'est que ça a *cessé de s'écrire*.

Pourquoi ça ne recommencerait-il pas ?

Non seulement il est possible, il est possible qu'on écrive $f(x,y)$, mais il est clair qu'on ne s'en est pas privés.

Pour démontrer donc l'*impossible*, il faut prendre *fondement ailleurs*. Ailleurs que dans ces écritures précaires puisque après tout, elles ont cessé, et qu'à partir du moment où elles ont cessé, on pourrait croire que ça peut reprendre. C'est bien le rapport du *possible* et du *contingent*.

À prendre appui sur le nœud pour que *quelque chose* de L' *impossible* se démontre, qu'est-ce que je fais ?

Je prends appui...

peut-être la question mérite qu'on la soulève
...sur une topologie.

Puisque, pour ce qui est de l'*ordre*, eh bien on peut dire que c'est bien ce qui, jusqu'à présent, n'a pas manqué, à savoir que c'est à mettre de l'ordre qu'on supporte tout ce qui a pu s'avancer du rapport dit *sexuel*.

Il est vrai que cet ordre, on s'y embrouillait un tant soit peu les pattes, et qu'il est certain que ce n'est pas le même, ce n'est pas le même ordre, en tout cas, qu'instaure ce que *le discours analytique* avance, ou paraît avancer de ce qui concerne le rapport sexuel.

L'ordre (1,2,3,) ben, il y en a un qui vient le premier, et ce n'est pas par hasard..

on ne sait d'ailleurs pas lequel vient le premier ...ce n'est pas par hasard que ce soit le 1, puisque :

- le *second* le seconde,

- et que le *troisième* résulte de leur addition, simplement.

Ça fait une suite qu'on a pu qualifier de *naturelle*.

Ce qui laisse à rêver.

Ce qui laisse à rêver d'autant plus que la dernière fois je vous ai fait la remarque qu'à les écrire à la suite, le privilège de ces trois premiers, c'est qu'il suffit de les prendre à revers pour que *tous les ordres soient possibles*.

Il suffit en effet qu'il y ait (1,2,3,) ou (1,3,2)...

c'est ça que j'appelle les prendre à revers ...pour que les six autres façons d'arranger le (1,2,3) soient possibles.

L'idée de *successeur*, n'est-ce pas, et que de *successeur* il n'y en ait qu'un, qu'un dans la suite naturelle des nombres, c'est une idée qui ne s'est dégagée que tard, ce qui est assez curieux, parce qu'il semblait bien que c'était là la chose la plus tangible, la plus réelle qui soit, concernant la suite naturelle.

Pourquoi n'y aurait-il pas - de *successeurs* - une multitude ?

Ça ne va pas de soi. Nous avons une foule d'exemples, celle de l'arbre notamment, de l'arbre que nous rencontrons partout, vers notre *descendance* comme vers notre *ascendance*, pourquoi l'idée de *successeur* serait-elle inhérente à une suite privilégiée de *successeurs* se fondant sur ceci : qu'il n'y en a qu'un ?

Qu'il y en ait trois dans tel cas - tel cas privilégié - a certainement rapport à ce qu'il y ait de l'*Un*.

Yad'hum, c'est comme ça que je me suis exprimé.

Mais il est tout à fait imaginable que le trois ne soit pas pris dans l'ordre.

Ça c'est pas nouveau - hein ? - le fameux triangle dont les Grecs on tiré parti...

le parti que vous savez
...repose là-dessus, et avec lui toute la géométrie qu'ils en ont extraite, et par quoi longtemps l'idée *claire* a été première au regard du *distinct* : l'idée *claire et distincte*, qu'on dit !

Moyennant quoi c'est *more geometrico*, qu'on a *démontré* pendant des siècles, et que ça a été *un idéal* et que ça le reste encore. Le lien de la mesure avec le *phénomène* de l'ombre...

je souligne *phénomène*
...c'est-à-dire avec l'*Imaginaire*, en tant qu'il *suppose la lumière*, a instauré cet *ordre*, qu'on appelle *harmonique*, a instauré, fondé, tout ce qu'il en est de *la proportion*, d'une *la proportion* qui était le seul fondement de la mesure, et instauré un ordre, un ordre qui a servi à construire une Physique.

C'est de là qu'est partie cette idée de la *supposition*. Parce que, à fonder les choses sur cet *Imaginaire*, il fallait qu'il y ait derrière autre chose : *une sub-stance*, c'est la même chose, c'est le même mot que *supposition*, *sujet* et tout ce qui s'ensuit¹⁴. Toute cette affaire était par trop - si je puis dire - par trop phénoménale.

Quand je témoigne, quand je dis que le nœud, c'est ça qui me cogite, et que mon discours...

pour autant qu'il est *le discours analytique*
...mon discours en témoigne, il se trouve que...
parce que j'ai fait quelques pas de plus que vous
...il est *borroméen*, en l'occasion, *ce nœud*, mais il pourrait être autre.

Même s'il était autre, ma question, ma question de savoir, savoir en quoi ça a rapport avec ce qui distingue *la topologie*, avec ce qui distingue *la topologie* de *l'espace* fondé par les Grecs, l'espace en tant qu'il a donné une première matière à décoller de la *supposition*.

Qu'est-ce que suppose la topologie ?

La topologie ne suppose...

ne suppose dans ce qu'il en est de l'espace
...qu'une consistance : vous le savez ou vous ne le savez pas, en tous les cas, je ne peux pas vous faire un cours de topologie.

14 ὑποκειμενον [upokeimenon], sub-jectum, sujet (sub-jet), supposé (sub-posé) etc.

Mais rien n'exclut que vous vous reportiez au *texte mathématique* où s'est élaborée cette notion, à partir de l'abandon de la mesure comme telle, à savoir quelle qu'en soit - de cette mesure - la relativité, puisque aussi bien elle ne se produit que d'homothétie, pour savoir l'heure et la hauteur du soleil, nous n'avons rien que le rapport de l'ombre avec le piquet qui la projette, que c'est sur un triangle que tout repose concernant la mesure.

La topologie elle, élabore un *espace* qui ne part que de ceci, de la définition du *voisinage*, de la *proximité*, ça a le même sens. C'est une définition du *proche*, qui part d'un axiome, c'est à savoir que tout ce qui fait partie d'un espace topologique, s'il est à mettre dans un *voisinage*, implique qu'il y a *quelque chose d'autre* qui soit dans le même *voisinage*.

La notion pure de *voisinage* implique donc déjà triplicité, et ne se fonde, ne se fonde sur rien qui unisse chacun des éléments triples, si ce n'est d'appartenir au *même voisinage*. C'est un espace qui ne se supporte que de la continuité qui s'en déduit, car il n'y a pas dans le topologique, d'autres rapports dits continus, que fondés sur le *voisinage* et qui du même coup impliquent ce que j'appellerai...

ce qui n'est pas dit, et n'est pas énoncé,
formulé comme tel dans la topologie
...ce que j'appellerai *la malléabilité*.

C'est ce qu'ils appellent, eux, les mathématiciens, *la déformation continue*. Vous voyez que la référence au continu est dans le mot, et joint, accolé, au mot déformation, lequel, pour être plus correct s'énonce : *transformation continue*. Ce sont des images aussi.

Mais il faut le dire, elles se saisissent moins bien. Le fait que je parle de saisir, *Begriff, begrifflich*, implique une référence à ce qui se saisit bien, c'est-à-dire le solide. Le souple se saisit moins bien, à prendre dans la main.

L'idée, l'idée qui *fonde la topologie*, mathématiquement définie, est d'aborder ce qu'il en est de ce qu'elle supporte...

c'est la topologie qui, là, supporte,
ça n'est pas un sujet qui lui est supposé
...ce que *la topologie* supporte, l'idée c'est de l'aborder sans image, de ne leur supposer à ces *lettres* - telles qu'elles fondent la topologie - de ne leur supposer que le Réel.

Le Réel en tant qu'il n'ajoute...

est-ce que vous vous apercevez que ce terme

est encore de trop, puisqu'il évoque l'addition ?
...qu'il n'ajoute...

à ce que nous savons distinguer comme l'*Imaginaire* - cette
souplesse liée au corps - ou comme *Symbolique* - le fait de
dénommer le voisinage, la continuité
...qu'il n'ajoute que quelque chose, le *Réel*, et non pas de ce
qu'il soit troisième, mais de ce qu'à eux tous, *ils fassent trois*.
Et que *c'est tout ce qu'ils ont de Réel, rien de plus*.
Je veux dire: tout un chacun.
C'est tout ce qu'ils ont de *Réel*.
Ça a l'air peu, mais ce n'est pas rien.

Ce n'est pas rien puisque, on l'a si bien senti de toujours
que c'est justement là-dessus que le *Réel* était *supposé*.
Il s'agit de le *débusquer* de cette position de *supposition*
qui en fin de compte le *subordonne*, le *subordonne* à ce qu'on
imagine ou à ce qu'on *symbolise*.
Tout ce qu'ils ont de *Réel*, c'est que ça fasse trois.

Là, trois n'est pas une supposition grâce au fait que nous
avons, grâce à la théorie des ensembles, élaboré *le nombre*
cardinal comme tel. Ce qu'il faut voir, ce qu'il faut que vous
supportiez, c'est ceci :
c'est de mettre en question, de mettre en question, que ce
n'est pas un modèle, ce qui serait de l'ordre de l'*Imaginaire*.
Ce n'est pas un modèle parce que par rapport à ce trois,
vous êtes non pas son sujet l'imaginant ou le symbolisant,
vous êtes, vous êtes coincés : vous n'êtes que - en tant
que sujets - vous n'êtes que les *patients* de cette triplicité.

Vous êtes les patients, d'abord, parce que, parce que c'est
déjà dans la langue...

il n'y a pas de langue où le trois ne s'énonce
...c'est dans *la langue*, et c'est aussi dans le fonctionnement
qui s'appelle *le langage*, c'est-à-dire la structure logique
telle que, tout naïvement, enfin, le premier qui ait
commencé là-dedans, par exemple...

le premier à notre connaissance, bien sûr
...le premier à notre connaissance, à savoir ARISTOTE, enfin,
celui dont on a justement des *écrits*, il a bien fallu
qu'il manipule la chose avec des petites lettres,
et ça ne peut pas se manipuler sans qu'il y en ait trois.

À part ceci, bien sûr, qu'il y restait quelque chose de la
supposition du *Réel*, et que ce *Réel*, il n'a pas cru pouvoir
le supporter d'autre chose que le *particulier*.

Le *particulier* dont il s'imagine que c'est l'individu, alors que justement, en le situant dans la logique comme *particulier*, il montre bien que de l'individu, il ne se faisait que, une notion tout imaginaire, le *particulier* est une fonction logique, et qu'il lui ait donné pour support le *corps individuel* est très précisément, enfin, le signe qu'il lui fallait une *supposition*.

Un *dire* qui ne suppose rien, sinon que *triple* est le *Réel* ...
j'ai dit triple, c'est-à-dire trois, non pas troisième ...c'est en quoi consiste le *dire* que je me trouve contraint d'avancer par la question du non-rapport, du non-rapport en tant qu'il touche spécifiquement à ce qu'il en est de la subjectivation du sexuel.

Mon dire consiste en ce *Réel*, en ce *Réel* qui est, ce dont le trois insiste, insiste au point de *s'être marqué dans la langue*.

Il ne s'agit pas là d'une pensée, puisqu'en tant que pensée, elle est, si je puis dire, encore vierge.
Et aussi bien la pensée...

au regard de ce qui se supporte de cette avancée du trois, du trois comme *nœud*, et comme rien d'autre ...la pensée n'est que ce que j'ai appelé tout à l'heure ce qui se cogite, c'est-à-dire *un rêve noir*, celui dans lequel, communément, vous habitez.

Car s'il y a quelque chose à quoi nous initie l'expérience analytique, c'est que ce qu'il y a de plus près du vécu, du vécu comme tel, c'est *le cauchemar*.

Il n'y a rien de plus barrant de la pensée, même de la pensée qui se veut claire et distincte :
apprenez à lire DESCARTES comme un cauchemar, ça vous fera faire un petit progrès.

Comment même, pouvez vous ne pas apercevoir que ce type qui se dit « *je pense donc je suis* », c'est un mauvais rêve ?
L'événement lui, l'événement ne se produit que dans l'ordre du *Symbolique*.

Il n'y a d'événement que de *dire*.

Je pense que, au siècle où vous vivez, vous devez vous apercevoir, quand même, de ça tous les jours.

Cette pluie d'informations, si je puis dire, au milieu desquelles on peut s'étonner que vous subsistiez encore, que vous gardiez votre jugeote, à savoir que vous ne vous en fassiez, finalement, pas trop, hein, de ce que le journal vous annonce tous les matins, ben - Dieu merci ! - ça vous passe, comme on dit, comme de l'eau sur les plumes d'un canard ! Sans ça, où iriez-vous ?

Il faut tout de même bien qu'il y ait quelque chose de *fallacieux* dans lequel, hélas, le malentendu de mon *dire*...

je veux dire celui même que je vous tiens ici,
pour autant que j'en suis moi-même la victime
...auquel il faut donc qu'un certain *dire* : *le dire sur le dit*,
ait contribué, pour que vous puissiez croire que
dans ce qui fait tenir votre corps, c'est une circulation
d'informations parties de je ne sais quels endroits,
de prime abord de l'ADN qu'on nous dit, ou du DN je ne sais
pas quoi, que c'est de ça que vous vous supportiez,
que tout ne soit, en somme, qu'une information dont
heureusement on nous avertit enfin, que cette information
ne tient qu'à violer un des fondements mêmes de ce qui par
ailleurs s'édifie comme énergétique.

Est-ce que tout cela n'est pas aussi de *l'ordre de la cogitation* ?
Est-ce que, dans d'autres termes, nous sommes obligés
d'en tenir compte quand ce à quoi - dans le politique -
ce à quoi nous avons affaire, c'est à un type d'*informations*
dont le sens n'a d'autre portée que l'impératif,
à savoir le signifiant *Un*.

C'est pour nous commander, autrement dit, pour que le bout
du nez suive, que toute *information*, à notre époque, est
déversée comme telle.

Dans - donc - ce que je vous énonce d'un certain dire,
l'important n'est rien que *les conséquences* qu'il peut avoir.
Encore faut-il pour qu'il ait ses conséquences,
que je m'en donne la peine.
Ce dire n'est véritable...

ici, je le profère pour le cas plus que probable
où vous ne vous en seriez pas aperçus
...il n'est véritable qu'en tant qu'il fait *limite* à la portée,
à la portée de ce qui nous intéresse au premier chef,
nous autres, dans le discours analytique, de ce qu'il fait
limite à la portée de la vérité.

Il y avait autrefois, comme ça, un... un garçon de bureau
qui poussait des cris après chacun de mes séminaires,
cris qui se résumaient dans :

« *Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai ?* »

Ce *personnage* est bien connu, on lui a même confié le soin
d'un *Vocabulaire*...¹⁵.

15 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, sous la direction de Daniel Lagache, PUF, 1967.

Je n'ai pas à dire *le vrai sur le vrai*, pour la raison que je ne peux en dire que ceci : c'est que le vrai c'est ce qui contredit le faux.

Mais par contre je peux dire...

je peux dire, mais encore fallait-il que j'y mette le temps, car il y a un temps pour tout ...je peux *dire la vérité sur la vérité*.

La vérité c'est qu'on ne peut la dire, puisqu'elle ne peut que se *mi-dire*. La vérité ne se fonde, je viens de le dire, que sur la supposition du faux : elle est contradiction. Elle ne se fonde que sur le non. Son énoncé n'est que la dénonciation de la non-vérité.

Elle se dit rien que par le « mi- ».

Disons le mot, elle est « *mi-métique* », elle est de l'*Imaginaire*... et c'est bien pour ça que nous sommes forcés d'en passer par là

...elle est de l'*Imaginaire* en tant que l'*Imaginaire*, c'est le faux deuxième, par rapport au Réel, en tant que le mâle - chez l'être parlant - n'est pas la femelle, et qu'il n'a pas d'autre biais par où se poser. Seulement, ce ne sont pas là des biais dont nous puissions nous satisfaire.

C'en est au point qu'on peut dire que *l'inconscient* se définit de ceci, et rien que de ceci : qu'il *en sait plus que cette vérité*, et que l'homme n'est pas la femme.

Même ARISTOTE n'a pas osé moufeter ça !

Comment est-ce qu'il aurait fait, d'abord, hein ?

Dire : « *aucun homme n'est femme* », ça, ça aurait été vachement culotté, surtout à son époque !

Alors il ne l'a pas fait.

S'il avait dit : « *tout homme n'est pas femme* » hein ?

Eh bien, vous voyez - hein ? - voyez le sens que ça prend, celui d'une exception : « *il y en a quelques-uns qui ne le sont pas* ».

C'est en tant que « *tout* », qu'il n'est pas femme.

A là, le \bar{A} du quanteur, hein, \bar{A} de x un point, et Y barré

$$\bar{A}X . \bar{Y}$$

Seulement, l'ennuyeux, c'est que c'est pas vrai du tout, et que ça saute au yeux que ça ne soit pas vrai.

Et que la seule chose qu'on pourrait écrire, c'est que :
il n'existe pas de x dont on puisse dire qu'il ne soit pas
vrai qu'être homme ce n'est pas être femme.

Tout ceci, bien sûr, il faut le noter au passage, suppose
que le *Un* est triple. À savoir que :

- il y a le *Un* dont on fait le *tout*, à savoir ce qui
s'unifie comme tel,
- il y a le *Un* qui veut dire l'un quelconque, à savoir ce
que je vous dirai tout à l'heure,
- et puis il y a le *Un* unique, qui seul, fonde le tout.

Nier l'*Un* unique, c'est là le sens de la barre sur
le quanteur de l'existence.

Pour ce qui est de l'*Un* quelconque, il nous faut bien le
considérer comme un vide pur.

Que le savoir inconscient soit topologique, c'est-à-dire
qu'il ne tienne que de la proximité du *voisinage*,
non de l'ordre, c'est en quoi j'essaie de dire,
de fonder là-dessus qu'il est nodal.

Ce qui est à traduire de ceci, qu'il *s'écrit* ou ne *s'écrit pas*.
Il s'écrit quand je l'écris, que je fais le nœud borroméen,
et quand vous essayez à cet instant de voir comment ça
tient, c'est-à-dire que vous en faites... que vous en cassez
un, les deux autres se baladent : il ne s'écrit plus.
Et c'est là que se voit, que s'amorce la convergence
du *nodal* et du *modal*.

Donc ce savoir inconscient ne se supporte pas de ce
qu'il insiste, mais des *traces* que cette insistance laisse.
Non pas de la vérité, mais de sa répétition en tant que
c'est en tant que vérité qu'elle se module.

Ici, il faut que j'introduise ce dont se fonde *le voisinage*
comme tel.

Le voisinage comme tel se fonde de la notion d'*ouvert*.

Ceci, la topologie en abat tout de suite la carte.

C'est d'ensembles en tant qu'ouverts, qu'elle se fonde.

Et c'est bien en quoi elle aborde...

elle aborde par le bon biais

...ceci : *que la classe ne se ferme pas*.

C'est-à-dire qu'elle accepte le paradoxe, le paradoxe qui
n'est paradoxe que d'une *logique prédicative*, à savoir que si la
logique renonçait simplement à l'être, c'est-à-dire
que soit rayée purement et simplement la *logique propositionnelle*,
il n'y aurait pas de problème.

Le problème, s'il y en a un, problème désigné de *paradoxe*, étant seulement celui-ci : *que la classe Homme n'est pas un homme*. Tous les paradoxes se ramènent à ça.

Qu'est-ce que ça veut dire, sinon qu'à la rigueur ce que nous pouvons désigner d'*Homme* est un ensemble ouvert, ce qui saute aux yeux !

Alors voyons bien ceci :

- la vérité *a une limite* d'un côté, et c'est pour ça qu'elle est *mi-dire*.

- Mais de l'autre elle est *sans limite*, elle est ouverte.

Et c'est bien en quoi peut l'habiter le savoir inconscient, parce que le savoir inconscient, c'est un ensemble ouvert.

Vous voyez, je l'étale, hein, que l'amour ça me *tracasse*.

Vous aussi, bien sûr. Mais pas comme moi !

C'est même pour ça que - une parenthèse - votre nombre me gêne : depuis quelque temps, je ne peux plus vous identifier à une femme. Ça m'emmerde.

Bon l'amour, dirai-je donc puisque...

vous me pardonnerez que ça me tracasse

...l'amour c'est la vérité, mais seulement en tant que c'est à partir d'elle, à partir d'une coupure, que commence un autre savoir que le savoir propositionnel, à savoir le savoir inconscient.

C'est la vérité en tant qu'elle ne peut être dite du sujet, en tant que ce qui est supposé, que ce qui est supposé pouvoir être connu du partenaire sexuel.

L'amour c'est deux *mi-dire* qui ne se recouvrent pas.

Et c'est ce qui en fait le caractère fatal.

C'est la division irrémédiable, je veux dire : à quoi on ne peut pas remédier, ce qui implique, ce qui implique que le « *médier* » serait déjà possible. Et justement, c'est non seulement irrémédiable, mais sans aucune médiation.

C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts.

Quand ça se produit, ça fait quelque chose de tout à fait privilégié.

Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale *méli-mélo*.

Et là, je vais avancer, en fin de ce *laïus*...

c'est bien le nom qui convient
...je vais avancer quelque chose qui est comme ça, enfin,
qui tranche :
le savoir masculin, chez l'être parlant, est *irréremédiablement*
unaire, il est coupure, amorçant une fermeture, justement
celle du départ, c'est pas son privilège.
Mais il part pour se fermer, et c'est de ne pas y arriver
qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir.
Ce savoir masculin, chez l'être parlant, c'est *le rond de ficelle*.
Il tourne en rond.
En lui il y a de l'Un au départ, comme trait qui se répète
d'ailleurs sans se compter, et de tourner en rond il se
clôt, sans même savoir que de ces ronds, il y en a trois.

Comment peut-il, comment pouvons-nous supposer qu'il y
arrive, à en connaître un bout de cette distinction
élémentaire ?

Ben, heureusement, pour ça, il y a une femme.

Je vous ai déjà dit que la femme...

naturellement c'est ce qui résulte de ce que j'ai déjà
écrit au tableau, que « La femme » ça n'existe pas
...mais une femme, ça, ça peut se produire, quand il y a
nœud, ou plutôt *tresse*.

Chose curieuse, la *tresse*, elle ne se produit que de ce
qu'elle imite l'être parlant mâle, parce que, elle peut
l'imaginer, elle le voit strangulé par ces trois catégories
qui l'étouffent.

Il n'y a que lui à ne pas le savoir, jusque-là.

Elle le voit imaginativement, mais c'est une imagination de
son unité, à savoir de ce à quoi l'homme lui-même s'*identifie*.

Non pas de son unité comme savoir inconscient, parce que
le savoir inconscient, il reste plutôt ouvert.

Alors, avec cette unité, elle boucle une *tresse*.

Pour faire un *nœud borroméen*, je vous l'ai dit, il faut faire
six gestes, et six gestes grâce à quoi, grâce à quoi
ils sont dans le même ordre, à ceci près que justement,
rien ne permet de les reconnaître.

C'est bien pour ça qu'il faut en faire six, à savoir
épuiser l'ordre des *permutations* deux à deux, et savoir
d'avance qu'il ne faut pas en faire plus, sans quoi on se
trompe.

C'est bien en quoi, enfin, une femme n'est pas du tout forcément *tressée*, de sorte que c'est pas du tout forcément avec *le même élément* qu'elle fait le rond au bout du compte.

C'est même pourquoi elle reste une femme, entre autres, puisqu'elle est définie par la tresse dont elle est *capable*, eh bien, cette *tresse*, il n'est pas du tout forcé qu'elle sache que ça soit qu'au bout de six que ça tienne le coup pour faire un *nœud borroméen*.

C'est pas du tout sûr que, elle sache non plus que le trois ça a un rapport au *Réel*, il peut lui en manquer la *distinction*, de sorte que ça fait un nœud, si je puis dire, encore plus noué, d'une unité encore plus *Une*.

Dans le meilleur cas, hein, dans le meilleur cas, il se peut que ça n'en fasse qu'une, de corde, de rond de ficelle, au bout du compte. Il suffit que vous imaginiez, n'est-ce pas, que le (1,2,3) se raboute au (2,3,1). Ça fera un nœud, encore bien plus beau, si je puis m'exprimer ainsi, n'est-ce pas ?

Je veux dire que tout se continue dans tout, et après tout, ça n'en reste pas moins un nœud, parce que si vous avez fait une tresse, ça donne forcément quelque chose, quelque chose qui en noue forcément au moins deux, et si deux des brins se rejoignent, eh bien, ça fera quelque chose qui se nouera, ou ne se nouera pas, au troisième, la question n'est pas là.

Le ratage, si je puis dire, dans cette affaire, c'est-à-dire ce par quoi « *La* » femme n'existe pas, c'est bien en quoi, cela même, elle arrive à réussir l'union sexuelle. Seulement cette union, c'est l'union de un avec deux, ou de chacun avec chacun, de chacun de ces trois brins. L'union sexuelle, si je puis dire, est *interne* à son filage.

Et c'est là qu'elle joue son rôle, à bien montrer ce que c'est qu'un nœud, c'est ce par quoi l'homme, lui, réussit à être trois. C'est-à-dire à ce que l'*Imaginaire*, le *Symbolique* et le *Réel* ne se distinguent que d'être trois, tout brut. C'est-à-dire que, sans que son sujet s'y retrouve, c'est à partir de cette triplicité dont une femme, parfois, fait sa réussite en la ratant, c'est-à-dire dont elle se satisfait comme réalisant en elle-même l'union sexuelle, c'est à partir de là que l'homme commence à prendre d'une petite jugeote l'idée qu'un nœud ça sert à quelque chose.

Je vous avais dit que *l'hystérique fait l'homme*.

Mais c'est formé par *l'hystérique*, que l'homme part de l'idée... l'idée première, la bonne, celle qui lui laisse une petite chance ...part de l'idée qu'il ne sait rien.

Ce qui est son cas à elle, d'ailleurs, *puisqu'elle fait l'homme*.

Elle ne sait pas que l'union sexuelle n'existe qu'en elle et par hasard. Elle ne sait rien, mais l'homme se trouve en contrecoup apercevoir ce nœud.

Et ça donne chez lui un résultat second qui est tout différent en somme : c'est qu'à refuser son savoir ouvert, du même coup, il le ferme.

Il constitue le correct nœud borroméen.

Que le seul *Réel* qu'est le 3 il y accède, il sait, il sait que... il sait qu'il parle pour ne rien dire, mais pour obtenir des effets, qu'il imagine à tour de bras que ces effets sont effectifs, encore qu'ils tournent en rond, et que le *Réel* il le suppose, comme il convient, puisque le supposer n'engage à rien, à rien qu'à *conserver sa santé mentale*. C'est-à-dire être conforme à la norme de l'homme, à la norme de l'homme qui consiste en ceci qu'il sait qu'il y a de l'impossible et que, comme disait cette charmante femme, enfin, que je vous ai déjà citée : « *Rien pour l'homme n'est impossible, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse* ».

C'est ce qu'on appelle la santé mentale.

Notamment que de n'écrire jamais le rapport sexuel en lui-même, sinon dans le manque de son désir, lequel n'est rien que son serrage dans *le nœud borroméen*.

C'est pourquoi je l'ai exprimé pour la première fois, il y a un temps, mais il y a des gens qui ne s'en sont avertis que maintenant, j'ai pu le constater, il est vrai que c'est quelqu'un qui n'avait que des notes, enfin pour s'informer :

« *Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça* ».

Pas ça que je désire que tu acceptes, ni d'arriver à quoi que ce soit de cette espèce, car je n'ai affaire qu'à ce nœud même.

Bon, eh bien j'espérais...

J'ai appris sur le tard qu'il y avait les vacances dites « *de Mardi gras* », justement parce que c'est pas le « *Mardi gras* », alors j'ai maintenu ma... - ma je ne sais pas quoi - mon séminaire, n'est-ce pas, je l'ai maintenu aujourd'hui parce que j'espérais que grâce à ça je pourrais peut-être me promener au milieu de vous, parce que vous seriez moins nombreux, et en somme parler un peu avec les gens qui sont censés m'écouter.

Vous êtes un peu moins nombreux, c'est vrai...

ce qui d'ailleurs me permet de le faire
...mais enfin, je regrette de ne pas avoir eu cette occasion de m'exprimer d'une façon un peu plus familière et directe. Voilà !

Là-dessus, là-dessus je vous annonce que, il vient de sortir une espèce de plaquette, comme ça, que je vous envoie [Lacan lance la plaquette dans la salle], il y a un encart dedans, l'encart est aussi intéressant que la plaquette, de sorte que ça va aussi bien si c'est pas les mêmes qui l'ont reçu. Voilà !

En principe - *en principe* ! - ça doit passer à la télévision. Donnez l'encart à quelqu'un d'autre, voilà.

C'est des questions que Jacques-Alain MILLER a eu la bonté de me poser, dans l'espoir de faire « *Télévision* ».

Naturellement, c'est un espoir tout à fait abusif : il m'a posé les questions qu'il est capable de me poser à partir de l'idée qu'il se fait de la télévision. Il m'a posé des questions kantiennes en particulier, comme si tout le monde était kantien...

mais jusqu'à un certain point c'est vrai,
tout le monde est kantien

...de sorte que les questions qu'il m'a posées m'ont donné simplement occasion de... occasion de répondre au niveau présumé « *Télévision* » par Jacques-Alain MILLER.

Le résultat m'a paru quand même digne d'être retenu puisque je l'ai fait publier. Voilà !

Alors maintenant, je vais vous parler un peu, aujourd'hui, en essayant de rester dans la note de ce que j'espérais. Ce que j'espérais vous dire, c'était en somme, c'était quelque chose - disons, en gros, comme ça - dont la visée... enfin, vous en ferez le titre que vous voudrez...dont la visée était de vous dire la différence... c'est ça qui me paraît important dans ce que j'essaie de vous apporter cette année...de vous dire la différence qu'il y a entre *le vrai* et *le Réel*.

Comme vous vous en êtes peut-être aperçus, n'est-ce pas, je me suis avancé cette année avec vous, je me suis avancé cette année avec...

comme dans *La paix chez soi*¹⁶ de COURTELINE, n'est-ce pas...« *le truc d'un côté et le machin de l'autre* », c'est tout ce qu'elle a réussi à obtenir, la petite bonne femme, en achetant je ne sais quel lustre, qui justement se met en deux morceaux. Enfin, contrairement à elle, mes trois morceaux, à savoir les trois ronds consistants dont s'ajuste *le nœud borroméen*, c'est ce que je tiens dans la main pour vous parler de ce que *les non-dupes errent*.

Ça n'a pas l'air d'avoir un rapport direct, immédiat tout au moins, ça ne saute pas aux yeux.

Mais vous savez peut-être qu'un de ces trois ronds, je le dénomme du *Réel*, les deux autres étant l'*Imaginaire* et le *Symbolique*, et que c'est autour de ça que j'essaie de vous faire sentir *quelque chose*.

Vous faire sentir ceci, d'abord...

que j'ai déjà proféré, mais qui ne vous a pas forcément sauté aux yeux n'est-ce pas...c'est que justement je les prends sous seulement cet angle *qu'ils sont trois*, qu'ils sont trois et *également consistants*.

C'est une première façon d'aborder ce qu'il en est du *Réel*. Il est certain que le *Réel*, c'est ce qui les fait trois, sans que pour autant ce qui les *fait trois* soit le troisième. S'il se rajoute, ce n'est que pour faire trois.

Et justement il ne se rajoute pas.

Parce que chacun des trois se rajoute tout autant, sans pour autant, sans pour autant être le troisième. Il n'est là que parce que les deux autres ne font pas nœud sans *trois*, si je puis m'exprimer ainsi.

16 Georges Courteline, *La paix chez soi*, in *Théâtre, contes...*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990, pp. 199-213.

Et c'est ce que je voudrais vous dire : c'est que *la logique* ne peut se définir que d'être *la science du Réel*.

L'embêtant, c'est *qu'elle ne parle et qu'elle ne part, que du vrai*.

Elle a pas tout de suite commencé comme ça.

Il y avait peut-être...

comme tout de même dans l'ensemble vous le savez
...il y avait un nommé ARISTOTE qui a frayé la question.

Évidemment, le mot de *vrai*, ἀλήθης [alethés] traîne pas mal dans son machin qu'il a appelé l'*Organon* et dont on a *fait* depuis, *La logique*. Lui, frayait, il se débrouillait comme il pouvait, et l'ennui, actuellement, dans notre affaire avec l'*Organon*, c'est que ça ne peut pas paraître sans que la moitié de la page soit tenue par des, disons, commentaires de l'*Organon*, qui ne sont pas du tout, à proprement parler, ce qu'on peut appeler commentaires, mais une certaine façon d'organifier sur l'*Organon*, c'est-à-dire de *le rendre comestible*.

Ça commence à un certain Alexandre, à un autre qui s'appelle Simplicius, et puis plus tard un nommé Pacius, et puis après tout ce qu'on veut :

un Pierre d'Espagne, un saint Thomas d'Aquin, enfin grâce à ça, la chose a été complètement déviée, c'est au point que ce n'est pas du tout facile, parce que malgré tout on a un espèce de frottis, on s'est frottés à ces divers auteurs, et on les entend, on entend ARISTOTE, malgré tout, *à travers eux*.

Ce serait bien si quelqu'un, si quelqu'un arrivait à faire l'effort, en somme de lire, par exemple, rien que ceci qui est le second volume de cet *Organon*, à lire ce qu'on appelle...

qu'on appelle, c'est parce qu'on l'a *intitulé* comme ça, c'est aussi un titre qui est venu après coup

...on appelle ça *Les Premiers Analytiques* - arriver à le lire, non pas bien sûr de première impression...

parce que quelqu'un qui le lirait de première impression, simplement, n'y comprendrait pas plus que ce que - dans l'ensemble - vous comprenez à ce que je raconte, c'est-à-dire pas lourd

...la chose absolument qu'il faudrait qu'un jour quelqu'un arrive à faire, c'est justement à connaître assez bien la différence de ce que dit ARISTOTE avec ce que nous ont *transmis* ceux qui ont ressassé le truc, à en voir assez bien la différence pour voir combien ARISTOTE frayait et *comment* il frayait et pourquoi pas, même les endroits où il *glissait*, où il s'est tordu le pied, où... c'est un monde ! Ouais...

Il est tout à fait clair que je n'en rajoute pas, là.
Ou plutôt que ce que je rajoute, ce serait destiné à
proposer tout au moins une tâche, à savoir *jusqu'à quel point...*

et dans ARISTOTE, me semble-t-il, on peut le saisir
...à quel point c'est un frayage, et un frayage qui ne
s'éclaire qu'à partir de ceci que j'ai énoncé juste à
l'instant : *que la logique, c'est proprement la science du Réel.*

Dans ARISTOTE, on n'est pas tellement encombré par *le vrai*.
Il ne parle pas de vrai à propos du prédicat.
Il ânonne, bien sûr, et à cause de ça on s'est cru tout à
fait obligé de faire pareil, on parle de *l'homme*, de *l'animal*,
du vivant à l'occasion, et encore je dis là des choses qui ont
tout de suite un vague sens, ça s'emboîte, *l'homme, l'animal*,
le vivant : tout animal est vivant, tout homme est animal,
moyennant quoi tout homme sera vivant. Ouais...

Il est tout à fait clair dès ce départ...

comme la suite d'ailleurs l'a bien montré
...que tout ça ne veut rien dire.

En d'autres termes, que *le vrai*, dans l'affaire, est tout à
fait hors de saison, déplacé.

Et ce qui le rend tangible, ce qui le rend tangible, c'est
que ces cases - n'est-ce pas ? - qu'il remplit *comme il peut*
avec ces - par exemple - ces trois mots que je viens
de dire : *homme, animal*, et *vivant*, n'est-ce pas, il peut aussi
bien mettre n'importe quoi, n'est-ce pas :
le cygne, le noir... enfin n'importe quoi d'autre, *le blanc*, le blanc
traîne partout, on ne sait pas qu'en faire

Il est rendu manifeste...

dans ce que j'ai appelé son *frayage*
...que *ces termes*, tout son effort est justement de pouvoir s'en
passer, c'est-à-dire qu'il les vide de sens.
Et il les vide de sens par ce moyen qu'il les remplace
par des lettres, à savoir α, β, γ , par exemple, au lieu de mes
trois premiers termes, là, que je vous ai extraits,
qui sont dans ARISTOTE.

Il dit, n'est-ce pas... ça ne commence à prendre forme qu'à
partir du moment où il énoncera que tout β ... tout α est β ,
tout γ est β ... non, tout β est γ , *moyennant quoi* tout α sera γ .
En d'autres termes, il procédera de la façon à pouvoir
qualifier deux de ces termes - ceux qui font le joint -
de *moyens*, moyennant quoi il pourra établir une relation
entre les deux extrêmes.

C'est en cela qu'au départ - dès le départ - se touche qu'il ne s'agit pas du *vrai*. Car peu importe que tel animal soit blanc ou pas, chacun sait qu'il y a des cygnes noirs...

des cygnes : *c, y, g, n, e, s*

...l'important est que quelque chose soit articulé grâce à quoi s'introduit comme tel *le Réel*.

Ce n'est pas pour rien que dans le syllogisme il y a trois termes : les deux extrêmes, et le moyen.

C'est qu'en fin de compte...

je dis « en fin de compte » parce

que ce n'est qu'un premier essai

...tout se passe comme s'il avait quelque chose comme un pressentiment du *nœud borroméen*.

C'est à savoir que tout de suite il touche du doigt à partir du moment où il aborde *le Réel*, *qu'il faut qu'il y en ait trois*.

Évidemment, ces trois, il les manie tout de travers, c'est à savoir que, il s' imagine qu'ils tiennent ensemble deux par deux. C'est une erreur.

Il s' imagine qu'ils tiennent ensemble deux par deux, et même jusqu'à un certain point, on peut traduire la chose en disant qu'il les fait concentriques.

À savoir qu'il y a :

- la sphère des vivants, par exemple,
- puis à l'intérieur, la sphère des animaux (la sphère ou le rond)
- et puis à l'intérieur encore la sphère des hommes.

C'est ce qu'on appelle le « *traduire en extension* ».

Naturellement, on s'y est employé, parce qu'on en est aussi embarrassé que d'un terme dont je me sers beaucoup...

mais ce n'est pas sans raison d'être

...on en est embarrassé comme le poisson d'une pomme.

Pour vous délasser, je fais ici une franche parenthèse, ça a rien à faire avec ARISTOTE, parce qu'ARISTOTE, de ça, n'a pas la moindre espèce d'idée.

Moi, je suis embarrassé, par exemple, de votre nombre, tout à fait comme un poisson d'une pomme.

Et pourtant il y a d'autres moments où je vous dis que les rapports de mon dire avec, enfin, cette assistance justement dont je ne sais que faire, sont de l'ordre des rapports de l'homme avec une femme.

Je vous ferai remarquer ceci, comme ça, que j'ai trouvé ce matin, ça m'a sauté au yeux, que... eh ben que c'est déjà dans *La Genèse*.

Ce que nous indique *La Genèse* par l'offre d'Ève, ce n'est rien d'autre que ceci : que l'homme...

là, il y a un flottement à ce moment-là : c'est la femme, mais comme je vous l'ai dit, la femme n'existe pas, n'est-ce pas, mais de même qu'ARISTOTE, enfin vasouille un peu, on ne voit pas pourquoi la Genèse, quoique inspirée, en aurait fait moins

...et que cette offre de la pomme soit très exactement ce que je dis, à savoir qu'il n'y a pas de rapport entre l'homme et la femme, ceci qui s'incarne très manifestement du fait que - comme je l'ai souligné - « *La femme* » n'existe pas, la femme n'est *pas-toute*, c'est de ça qu'il résulte que l'homme avec une femme en est aussi embarrassé qu'un poisson d'une pomme, ce qui normalise nos rapports, et ce qui me permet de les assimiler à quelque chose dont ça serait *beaucoup dire* que de dire que c'est l'amour, parce que à la vérité, je n'éprouve pas pour vous le moindre sentiment d'amour. Et sans doute est-ce réciproque, comme je l'ai énoncé : dans ce qu'il en est de l'amour, les sentiments sont toujours réciproques.

Ceci est une parenthèse, revenons à ARISTOTE.

ARISTOTE - quoi ? - montre bien que *le vrai*, c'est pas du tout ça qui est en jeu.

Grâce au fait qu'il se fraye, qu'il fraye l'affaire de cette science que j'appelle du *Réel* ...

du *Réel*, c'est-à-dire du *trois*

...du même coup il démontre qu'il n'arrive au trois qu'en frayant les choses au moyen de l'*écrit*, à savoir que dès les premiers pas dans le syllogisme, c'est parce qu'il vide ces termes de tout sens en les transformant, en les transformant en *lettres*, c'est-à-dire en des choses qui par elles-mêmes ne veulent rien dire, c'est comme ça qu'il fait les premiers pas dans ce que j'ai appelé *la science du Réel*.

Qu'est-ce que *la logique* ainsi conçue, attrapée par ce bout-là, qu'est ce que la logique a à faire dans *le discours analytique* ?

Ce par quoi vous êtes en somme, pour ma plainte, si nombreux à m'entendre, c'est dans la mesure où ce que je véhicule, c'est ce qui se dégage du *discours analytique*.

Dans *le discours analytique* les choses procèdent d'une façon différente et c'est pourquoi vous êtes là :

pour autant que - ici - je le prolonge.

Ce qui fait le corps de ce que je dis, c'est tout à fait autre chose que ce sur quoi, jusqu'à présent, on a fondé une logique, c'est-à-dire des *dits*, des *dits* qu'on manipule. ARISTOTE le fait, mais comme je viens de vous le dire, la caractéristique de son pas, c'est de vider ces *dits* de leur sens. Et c'est par là qu'il nous donne idée de la dimension du *Réel*. Il n'y a pas de voie pour tracer les voies de la logique, sinon de passer par l'écrit. C'est ce qu'ARISTOTE démontre dès ses premiers pas, et c'est en quoi l'*écrit* se montre d'une autre dimension que le *dire*.

Par contre, ce qui vous retient, ce qui vous agite...

et ce qui agitera sans doute de plus en plus

...c'est que le *dire vrai*, c'est tout autre chose.

Le *dire vrai*, c'est - si je puis dire - la rainure...

c'est ce qui la définit

...la rainure par où passe ce qui... ce qu'il faut bien qu'il supplée à *l'absence*, à *l'impossibilité d'écrire* - d'écrire comme tel - *le rapport sexuel*. Si *le Réel* est bien ce que je dis...

à savoir *ce qui ne se fraye que par l'écrire*

...c'est bien ce qui justifie que j'avance que le trou...

le trou que fera, que fait à jamais l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel comme tel

...c'est là à quoi nous sommes réduits, quant à ce qu'il est, ce rapport sexuel, de le réaliser quand même.

Il y a des *canalicules*, il y a des choses qui font *chicane*, il y a des *trucs* où on se perd, mais où on se perd de façon telle que c'est là proprement ce qui constitue la métaphore dite du labyrinthe, on n'en arrive jamais au bout.

Mais l'important n'est pas là : c'est de démontrer *pourquoi* on n'en arrive jamais au bout, c'est-à-dire de serrer de près ce qui se passe quand il s'agit...

tout ce par quoi nous touchons au *Réel*

...de ce qui sans doute fait que du *Réel*, nous avons, comme tel, une idée propre et distincte :

le Réel c'est ce qui se détermine de ce que ne puisse pas d'aucune façon s'y écrire le rapport sexuel.

Et c'est de là que résulte ce qu'il en est du « *dire vrai* », c'est tout au moins ce que nous démontre la pratique du *discours analytique*, c'est que c'est à *dire vrai*...

c'est-à-dire des conneries, celles qui nous viennent, celles qui nous jutent, comme ça

...qu'on arrive à frayer la voie vers quelque chose, dont ce n'est que tout à fait contingent que quelquefois et par erreur, *ça cesse de ne pas s'écrire*, comme je définis *le contingent*,

à savoir que ça mène, entre deux sujets à établir quelque chose qui a l'air de s'écrire comme ça : d'où l'importance que je donne à ce que j'ai dit de *la lettre d'(a)mur*.

Cette distinction qui spécifie *le discours analytique*, qui m'a permis de le discerner parmi quatre autres qui étaient là

$$\begin{array}{cccc} \frac{S_1}{S} \longrightarrow \frac{S_2}{a} & \frac{S}{a} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2} & \frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{S}{S_1} & \frac{S_2}{S_1} \longrightarrow \frac{a}{S} \end{array}$$

Discours du Maître *Discours de l'Hystérique* *Discours analytique* *Discours Universitaire*

parce qu'ils ont bien l'air, comme ça, de vivre, et non seulement ils ont l'air, mais ils sont infiniment plus robustes que *le discours analytique* qui a encore tout à faire quant à son frayage.

Le discours analytique, non seulement réserve la place de *la vérité*, mais il est à proprement parler ce qui permet de dire ce qui...

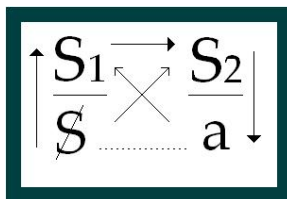
pour ce qui est du rapport sexuel
...y coule, remplit la rainure.

C'est tout à fait important.

C'est tout à fait important parce que ça change *complètement* le sens de ce *dire vrai* que je viens d'abord de poser comme distinct de toute *science du Réel*.

Ça en change complètement le sens parce que, comme je viens de le dire, pour une fois, cette rainure n'est pas vide : il y passe quelque chose.

Si certains d'entre vous se souviennent de ce que j'ai avancé, structuré, comme *Le discours du Maître*, ils peuvent y lire, s'ils sont capables de lire quelque chose, ils peuvent y lire que *la vérité* du maître, ça n'est rien d'autre que *le sujet*. Pour les sourds, je rappelle que *Le discours du Maître* c'est ça : avec ici deux flèches et ici deux flèches comme ça, et ici rien du tout.



Ce sur quoi repose *Le discours du Maître*, c'est ce que j'ai appelé S_1 , S *indice 1*. Autrement dit : le commandement, l'impératif.

Le discours du Maître est là, et pour un bout de temps, simplement parce que, parce que le signifiant existe.

Parce que S_1 c'est-à-dire le signifiant 1, ça n'est rien d'autre que le fait que le signifiant, il y en a des tas, mais qu'ils sont tous *un quelconque*.

Et c'est tout ce sur quoi repose l'existence du *Un*, c'est qu'il y a du signifiant, et que chacun n'est pas unique, mais tout seul, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. C'est justement parce que il n'y a pas deux - deux quoi ? - deux êtres parlants qui puissent se rejoindre, faire deux, c'est justement pour ça qu'il y a des signifiants, c'est-à-dire qu'ils parlent.

Et ce que démontre *le discours analytique*, c'est que ce qui se passe quand à *la place* de ceux qui pourraient être *sujets*...

sujets de quelque chose, du rapport sexuel
...quand à *leur place* il y a *deux signifiants*, eh bien c'est ça, et c'est rien d'autre, qui coule dans ce que j'ai appelé *la rainure du dire vrai*.

Pour ça, il faut que le S_2 , il faut que le S_2 n'ait rien à faire avec le *dire vrai*. Autrement dit que le S_2 soit *Réel*.

Et si vous me suivez dans ce que j'ai tenté de frayer, dans mes premiers vagissements dans ce séminaire, vous concevrez que le S_2 ...

c'est ça que j'ai écrit dans mon schème du *discours analytique* :

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{S}{S_1}$$

...que le S_2 , c'est à savoir *le savoir en tant qu'inconscient*, c'est ça qui coule dans *la rainure du dire vrai*.

Ça *ne dit pas rien*, ce que je suis en train de vous raconter !

Ça veut dire que c'est un *Réel* :

il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du *Réel*.

C'est *un dépôt*, C'est *un sédiment* qui se produit chez chacun quand il commence à aborder ce rapport sexuel auquel, bien sûr, il n'arrivera jamais, *quelque éducation qu'on lui donne*, parce que s'il y a bien quelque chose qui n'améliorera en rien la situation, la situation du *rapport*, c'est bien tout ce qu'on peut leur déconner sur le sujet de ce que ce *rapport serait*, soi-disant.

Il n'en restera pas moins que c'est par des biais tout à fait incidents, qu'entrera pour lui ce qui fait le trois, à savoir le *Réel*.

Parce que, bien sûr - Dieu merci - quand il commence l'*être parlant*, il n'a pas la moindre idée qu'il est un *sujet*. Il compte un et deux, ce que vous voudrez, mais pas lui. Et comme trois, il y mettra tout ce qu'on voudra, voire ce qu'y mettent les deux autres, à savoir lui-même, l'enfant, comme qui dirait.

C'est un bon prétexte, à faire entrer le *Réel* tout en le voilant complètement : ce n'est qu'un enfant le *Réel*. Si c'est pas l'enfant lui-même, ce sera n'importe quel tiers, ce sera « *la tante Yvonne* », enfin, n'est-ce pas, ou n'importe quoi d'autre... « *le grand-père Machin* », du moment que ça fait trois, tout est bon pour ne pas s'apercevoir qu'il ne s'agit que de *trois comme Réel*.

Moyennant quoi il y a des choses qui, par « *la tante Yvonne* », par « *le grand-père Machin* » ou par l'enfant lui-même, à savoir son pathétique, à savoir qu'il est relégué, personne n'y comprend rien, et pour cause : il y a rien à comprendre.

Il y aura tout de même quelque chose qui s'imprimera, c'est-à-dire non pas *trois*...

parce que le *trois* est toujours voilé par quelque côté, le *trois* se dérobe, le trois c'est le support
...il y aura S_2 , *S indice 2*, deux *S*, deux signifiants grand *S* qui s'imprimeront, et qui donneront, *selon la voie du pur hasard*...
à savoir de ce qui, avant tout *clochait* dans ces rapports avec ceux qui étaient là pour présider
à ce qu'on appelle son éducation, sa formation
...il se formera ce *savoir*...

ce *savoir indélébile* et en même temps absolument pas *subjectivé*
...il se formera ce savoir réel, là imprimé quelque part, imprimé tout comme dans ARISTOTE l' α , le β et le γ , et c'est ça qui sera *l'inconscient*, et il n'aura rien d'autre, comme disait le personnage qui passait à la douane, disant

« *Ça c'est la nourriture pour ma chèvre* »

à la suite de quoi le douanier lui disait :

« *Écoutez, c'est étonnant, parce que c'est des bretelles, enfin... !* »

l'autre lui répondait :

« *Enfin, c'est comme ça, et si elle n'a pas ça, elle n'aura rien d'autre...* »,

mais c'est pareil pour le savoir inconscient :
comme vérité, il n'aura rien d'autre que ces bretelles.

Le savoir inconscient, c'est de ça qu'il s'agit de faire le joint pour que le *dire vrai* réussisse à quelque chose, c'est-à-dire réussisse à se faire entendre quelque part pour suppléer à l'absence de tout rapport entre l'homme et une femme (des, pas toutes).

Voilà la distance, la différence qu'il y a entre le *dire vrai* et *la science du Réel*.

C'est pour ça que pour ce qui est de traiter l'inconscient, nous en sommes beaucoup plus près à manipuler la logique que toute autre chose, parce que c'est du même ordre. C'est de l'ordre de l'*écrit*, comme je vous le fais remarquer d'ailleurs, le grand frayeur du discours analytique, FREUD lui-même, n'a pas pu l'éliminer, car quand il donne ses petits schémas, n'est-ce pas, dans ses *esquisses*, celles par lesquelles il a essayé de comprendre ce que ça pouvait bien être que *le savoir de l'hystérique*, eh ben qu'est-ce qu'il fait ?

Il ne fait exactement rien d'autre que ça, à savoir ces petits points et ces petites flèches, ces modes d'écrit grâce à quoi il rend compte...

il croit rendre compte

...de quelque chose qui était vieux comme le monde, à savoir l'*anamnèse*.

il est évident que depuis longtemps on considère l'*anamnèse* comme une *marque*, comme une *impression*, il faut aussi bien dire que c'est tout à fait flottant, insuffisant.

Là, le cher FREUD confirme en quelque sorte que c'est bien de ça qu'il s'agit, quand il s'agit du *Réel*, qu'il s'agit de quelque chose qui s'écrit, quelque chose qui s'écrit, et qu'il s'agit de lire, de lire en le déchiffrant.

Et qu'est-ce que ça veut *dire* ?

Ça ne veut rien dire que ce *quelque chose* qui, en le - si je puis dire - en le réanimant dans le sens de ce *quelque chose*...

de ce *quelque chose* qui fait barrage à tout essai

de déboucher sur le *rapport* proprement dit

...en le réanimant grâce à ce *quelque chose* qui est cette *espèce de parasite*, de *meuble du corps*, que *le discours analytique* désigne par *le phallus*, fait que ce qui faisait bouchon...

qui est à proprement parler la jouissance,

et la jouissance phallique comme telle

...ce qui faisait bouchon grâce à quelque chose que le discours arrive à obtenir, n'est-ce pas...

à savoir à le séparer dans l'*Imaginaire*,
à faire cette castration symbolique
...permet que *quelque chose* réussisse ou rate..
rate le plus souvent
...qui établit au moins entre deux sujets *quelque chose*
qui ressemble au *rapport*, *quelque chose qui cesse de ne pas s'écrire*
pour quelques cas rares et privilégiés.

Je parle bien sûr là de ce qui s'obtient par la bonne voie,
par le discours analytique, parce que, il faut bien dire
que ce souci de la vérité n'est nécessité que dans des cas
tout à fait rares : ceux pour lesquels l'aide du *discours*
analytique, que j'ai dit, s'impose.

Dans *les autres discours*, c'est beaucoup plus aisé à obtenir :

- dans *le discours du maître*,

- voire - pourquoi pas ? - dans *le discours universitaire*.

Dans *le discours de l'hystérique*, hein, ça fait rêver..

Mais, dans les deux autres bon vieux discours, *le roi et la reine*,
mais, ça va tout seul !

Il suffit d'être roi et d'être reine pour s'entendre.

C'est même impensable qu'ils ne s'entendent pas.

Bien sûr, ça n'a rien à faire avec *la vérité du rapport sexuel*, mais
l'important c'est pas ça, hein, c'est que ça y supplée.

Alors, parce que dans des cas le savoir inconscient est
boiteux...

non seulement il est boiteux, mais il fait nettement
obstacle à ce que le rapport sexuel s'établisse
...alors, dans ces cas-là, on a affaire à la nécessité de
passer par *le discours analytique*, à savoir on a besoin du *dire vrai*,
et surtout un peu de soupçonner, quelles *mauvaises fréquentations*
a le *dire vrai*.

À savoir que tout ce qui vient troubler, perturber le
discours...

mon Dieu calme et tranquille, auquel normalement
nous avons affaire, qui fonde la normale
...à savoir que ce qui vient troubler ces *discours* parfaitement
bien établis, ça ne sort jamais que des cas, des cas où on
a besoin, en somme d'*une psychanalyse*, c'est-à-dire *des cas de vérité*.
Ça ne les réduit pas à l'indignité, ce que je dis - qu'ils
ne soient pas normaux - c'est qu'ils ont avec la vérité une
espèce de... une espèce, comme ça, de parenté, qui tient au
fait qu'ils sont dans le joint où ça ne marche pas pour un
seul *Réel*, à savoir *ce qu'il en est du rapport dit sexuel*.

Il est donc bien entendu...

je me livre là, comme ça à des remarques
qui me semblent utiles à vous faire,
pour que vous ne fassiez pas d'erreurs

...il est donc bien entendu que *le discours analytique* ne consiste pas
du tout à faire rentrer ce qui ne va pas, dans *le discours normal*,
hein, dont je viens de désigner deux.

C'est pas du tout de ça qu'il s'agit : il s'agit pas du
tout de les y faire rentrer, c'est simplement de noter que
le discours qui ne procède que par le *dire vrai*,
c'est justement ce qui ne va pas, comme ça s'est toujours
démonstré : il suffit que quelqu'un fasse un effort pour
dire vrai, pour que ça dérange tout le monde.

Je restitue là simplement les choses à leur contexte.

Ce que je veux simplement vous faire remarquer, c'est en
constituant cette faille, cette faille du *dire vrai* avec
la science du Réel, en la reconstituant pour ce qu'elle vaut,
en la reconstituant à la place même où elle se situe,
je ne ferme là, *bien loin de là*, aucun système du monde,
bien au contraire. Pour qu'un « *système du monde existe* » il y a qu'un seul
moyen, n'est-ce pas, c'est d'y faire des *suppositions*.

Ce qu'il y a de plein d'arêtes, je veux dire de stimulant,
dans un discours comme celui d'ARISTOTE...

qui n'était sûrement pas un idiot, ni même un con
...ce qu'il y a de stupéfiant, c'est que : il y a pas de
texte où ce soit plus clair ce qu'on appelle *suppositions*.

Cette distinction que je viens de vous *articuler* aujourd'hui,
entre le *dire vrai* et *la science du Réel*...

j'ai appelé ça comme ça, j'ai appelé ça comme j'ai pu
...le *dire vrai*, il est là, c'est ce que j'essaye de faire,
la science du Réel, c'est ce quelque chose qui est la logique,
et qui - aussi - tient debout, n'est-ce pas, qui tient
debout pour ceux qui savent, bien sûr, s'y retrouver.

La distinction est quelque part...

je peux vous montrer où

...quelque part dans *Les Premiers Analytiques*¹⁷ :

1-37, là, ouais 1-37... non, c'est au...

si vous prenez le repérage sur les manuscrits
...c'est vers la septième ligne de la page des manuscrits,
de ce qui est numéroté par le 49a.

Bon, le 37 c'est la division de la traduction.

17 Aristote, *Organon III : Les premiers analytiques*. Trad. Tricot, Vrin 2001, p. 181.

Il s'agit des différentes espèces d'attribution,
des expressions...

Non, ce n'est pas ça, c'est plus loin...

« *Il faut aussi opérer l'échange des... »*

c'est plus loin, n'est-ce pas, c'est au 49b :

« *il faut aussi opérer l'échange des termes de valeur identique, mots pour mots, locutions pour locutions, mot et locution l'un pour l'autre, et toujours préférer un mot à une locution pour faciliter ainsi l'exposition des termes . »*

Il n'a l'air de parler que de sa petite affaire.

Mais c'est quand il donne un exemple :

« *Par exemple, il n'y a aucune différence entre dire :... »*

Et alors à ce propos-là il dit quelque chose de vrai.

Mais, si je puis dire c'est bien un hasard, vous allez voir ce qu'il dit de vrai,

« *...l'objet de la supposition n'est pas le genre de l'objet de l'opinion, et dire : l'objet de l'opinion n'est pas identique avec un certain objet de supposition (car le sens est le même dans les deux jugements), au lieu de la locution énoncée, il vaut mieux poser comme termes... »*

En les bloquant... *et ça c'est ce qu'il appelle* ὑπολεπθον [upolepton]

« *...l'objet de la supposition et l'objet de l'opinion.* » doxaston

Je vous demande pardon, je suis fatigué.

Qu'est-ce que c'est que *l'objet de l'opinion* ?

Ben, *l'objet de l'opinion*, c'est ce qui marche.

L'opinion, elle est aussi vraie que quelque chose d'autre.

L'opinion vraie, c'est justement là-dessus que se casse la tête PLATON dans le *Ménon*.

L'objet de l'opinion, c'est ce qui fait que on ne s'aperçoit pas que... jusqu'à ce que ça vous tombe sur la tête, naturellement...qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

l'objet de la supposition n'est pas identique, dit-il à cette occasion. C'est-à-dire que tout ce dont il nous parle pendant tous *Les Premiers Analytiques*, c'est *quelque chose* qui nous fait comprendre combien, quand on est dans l'ordre du *Réel*, il faut faire de *suppositions*.

Dans l'ordre du *Réel*, nous sommes tout le temps forcés de supposer .
Nous sommes forcés de supposer, enfin, les choses les plus folles : l'*esprit*, la *matière* aussi quelquefois, et même quelques autres histoires du même genre, n'est-ce pas, qui sont heureusement un tout petit peu plus rapprochées de nous, mais qui n'en sont pas moins suppositionnelles.

J'essaye ici de procéder par une voie où je ne fasse pas de *suppositions*, où je ne soupçonne rien *d'être suspect*, puisque la supposition, ça a ce versant-là. Oui...

Dans ARISTOTE, il appelle ça l' *ὑποχείμενον* [upokeimenon] quelquefois, *mais là, dans ce cas-là*, c'est quelque chose qu'on ne peut traduire en latin que par *susplicable*, c'est upolepton « le soupçonnable ».

Bien sûr, le soupçonnable, c'est très respectable, comme le reste, n'est-ce pas, c'est ce qu'il nous faut soupçonner comme étant *Réel*, et ça mène très loin, ça mène à toutes sortes de constructions.

L'important serait peut-être d'en rester à ce que seule permet d'affirmer la science du *Réel*, à savoir que le noyau de tout ça c'est avant tout la logique, c'est-à-dire ce qui n'a jamais réussi à avancer d'un pas, d'un quart de pas, d'un bout de nez de pas, hein, que par l'écrit.
Ce qui est quand même quelque chose.

Bon, je vous ai raconté ça, et puis je vous ai fait là mon *nœud borroméen*, il faut bien que vous vous imaginiez que ce *nœud borroméen* là, c'est si je puis dire le seul qui se présente *décemment*, si je puis dire.

Il se présente *décemment* parce qu'il a la place pour se déployer, mais ça ne l'empêche pas d'être facilement l'objet de toutes sortes de déroutements.

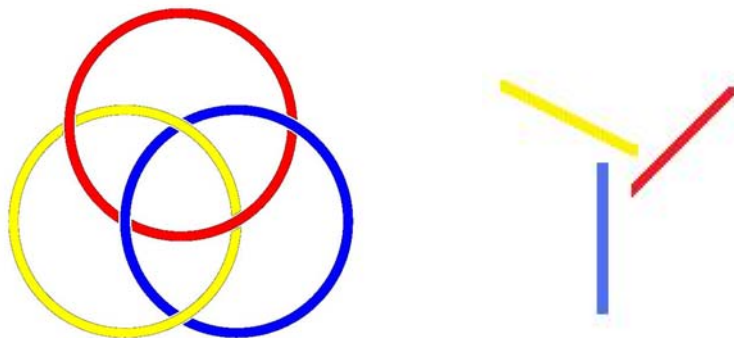
Vous y remarquerez par exemple, qu'il est très facile d'y retrouver, par exemple les trois plans [Axes ?] de référence des coordonnées cartésiennes.

Et c'est bien ce qu'il a de fallacieux.

Parce que les coordonnées cartésiennes c'est quand même tout autre chose, c'est quelque chose qui du seul fait que ça implique la surface comme existante, n'est-ce pas, est à la source de toutes sortes d'images fallacieuses : le *more geometrico* qui a suffi pendant des siècles à assurer beaucoup de choses d'un caractère prétendument *démonstratif*, sort tout entier de là.

Le fait que le caractère fallacieux de la surface, n'est-ce pas, est démontré par ceci, que quand vous essayez de la rejoindre avec cet appareil qui est là, vous obtenez, ce qui constitue le...

depuis quelque temps, enfin, je pense pour vous ...le sigle de ce qu'il en est du nœud borroméen, à savoir le joint où les trois ronds, ça se noue ensemble.



Et où ça se noue, enfin, de façon qui est à proprement parler concise, c'est-à-dire celle, la façon, qui permet par exemple de voir que c'est comme ça que ça se coince, enfin, hein. Et voilà: c'est comme ça qu'il faut que vous conceviez que les nœuds se rejoignent pour définir ce quelque chose qui est une tout autre définition du point : à savoir le point où les trois ronds se coïncent.

Oui, c'est pas tout à fait ce que j'avais prévu, enfin, de vous raconter aujourd'hui, mais parce qu'après tout j'avais envie d'improviser, je me suis laissé entraîner, comme ça, à vous dire d'autres choses, ça a une suite, bien sûr, ça aura une suite la prochaine fois, je voudrais tout de même vous faire remarquer qu'il y a des points dans *Les Premiers Analytiques*, par exemple, entre autres...

il y en a d'autres, il y a des points de

La logique, il y a des points de l'*Organon*

...où nous voyons tout d'un coup qu'ARISTOTE lui-même...

qui savait rudement bien ce qu'il faisait

...n'est pas sans achopper. je veux dire sans laisser sortir ce qui, en fin de compte, le tracasse comme tout le monde.

Il y a *une histoire* par là...

il faudra que je vous retrouve ça, je vais vous le retrouver tout de suite, au 68a, page des manuscrits, toujours

...il y a quelque chose d'*inouï*.

Je remarque, je vous ai parlé tout à l'heure du :
« tout α est β » « tout β est γ » et de ce qu'il s'en déduit que « tout α est γ ».
Il interroge - en apparence ! - ce qu'il résulte de ceci :
d'inverser la conclusion, à savoir par exemple de dire
que « tout γ est α ».

Il en montre les conséquences bouleversantes, à savoir que
la conclusion, il va falloir la mettre à une autre place,
à savoir à la place d'une *majeure* ou d'une *mineure* pour que ça
aboutisse à proprement parler à une conclusion qui est
celle qui inverse une des prémisses.

Bon. Tout ça n'a l'air de rien et ça n'est certainement
pourtant pas rien, parce que c'est à cette occasion que
commence à sortir quelque chose d'autre, à savoir les
qualifications qui s'appliquent à toute espèce d'être.
Il faut vous dire que je vous ai épargné ceci, c'est à quel
point l'usage du terme ὑπάρχειν [uparkein] « appartenir à », fait
problème.

Parce que dans sa définition de *l'Universelle*, il est tout à
fait hors de question de donner un sens univoque à cet
« appartenir à » : il est impossible de savoir d'une façon
univoque si le sujet appartient au prédicat ou si le
prédicat appartient au sujet.
C'est selon les passages.

Il ne se peut pas, bien sûr, que quelqu'un d'aussi vigilant
que devait être ARISTOTE ne s'en soit pas aperçu.
Quoi qu'il en soit dans ce chapitre, ce tout petit chapitre
qui est bien instructif, on voit par progression...
et par cette progression qui consiste à ce que,
d'êtres universels bien définis, il passe à *tous les êtres*
...il est très singulier que ce soit à propos de ça,
que sorte, que sorte mais comme une irruption, le passage
suivant :

« Si donc - textuel ! - *tout amant, en vertu de son amour, préfère A...*
C'est pas *préférer à...* - hein ! - c'est A, le A écrit
...savoir que l'aimé soit disposé à lui accorder ses faveurs...

ça se dit *sune inai* aller ensemble

...sans toutefois les lui accorder (ce que nous figurons par Γ)...

C'est donc non- *sune inai*. Pour appeler ça par son nom :
il ne couche pas avec lui

...plutôt que de voir l'aimé lui accorder ses faveurs (ce qui est figuré par Δ)...

C'est merveilleux !

Donc, Δ qu'est-ce que nous avons dit ? comment... ah! oui !

...C'est donc de *ne pas* les lui accorder, plutôt que de voir... »¹⁸

Bon, alors il est évident que α c'est-à-dire y être disposé, ce qui passe pour ARISTOTE pour « l'aimer », n'est-ce pas - il est évident que l'objet de l'amour A, c'est être aimé, être disposé à lui accorder ses faveurs, c'est ce que, dans ARISTOTE, et parfaitement désigné dans ce texte..

je vous prie de vous y reporter

...se dit φίλεσθαι [phileistai]. Bon, aimer c'est donc φίλειν [philein].

Il s'agit pour lui de démontrer ceci...

après ce passage concernant toute la conversion, et tout à fait spécialement la conversion des prédicats qui concernent tout être

...il s'agit que si on part de ceci - n'est-ce pas ? - que la conjonction de cet A avec ce B, c'est-à-dire être aimé par le partenaire..

partenaire qui ne vous accorde pas ses faveurs

...si on pose que ceci est préférable à la combinaison contraire, n'est-ce pas, à savoir :

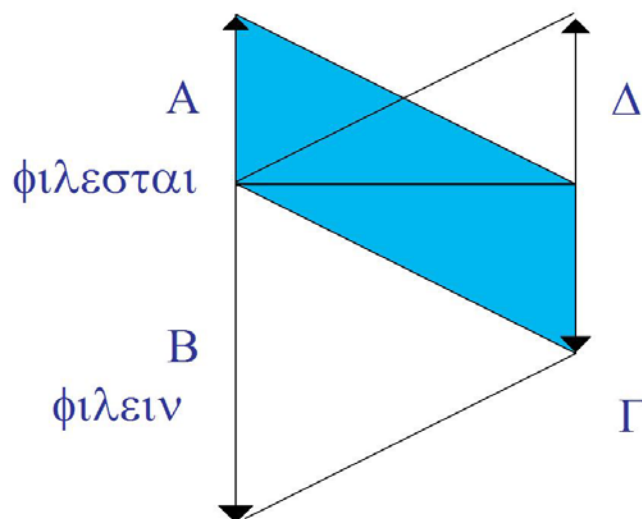
qu'il vous accorde ses faveurs sans vous aimer pour autant, il démontre que, si on pose ceci...

c'est l'objet de sa démonstration

...il en résulte que la fin de l'amour, A, c'est quelque chose, si on la pose ici, n'est-ce pas, il en résulte..

ce qui semble en effet, inévitable à admettre

...que le *suneinai* vaut moins que le *Karisesthai*, à savoir cette bonne disposition qui témoigne d'être aimé.



18 Aristote, Organon III : Les premiers analytiques. Trad. Tricot, Vrin 2001, pp. 310-311.

Le surgissement, à cet endroit...

et d'une façon qui est d'autant plus problématique qu'elle est absolument caractéristique de l'amour en tant qu'homosexuel

...est une chose tout à fait frappante, concernant, si je puis dire, l'éruption...

au milieu de ce que j'ai défini comme

étant ici articulé comme *la science du Réel*

...comme l'éruption en un certain point...

un point qui, je vous le répète, est au 68b auquel

je vous prie de vous reporter dans *Les Premiers Analytiques*

...une chose qui est vraiment l'irruption du *vrai*, et d'un *vrai* qui est justement un *vrai* dont il n'y a, en fin de compte, que l'approche.

Puisque le problème dont il s'agit est justement celui d'un amour qui, en fin de compte, ne concerne que par l'*intermédiaire* de *la jouissance*, du suneinai dont il s'agit, à savoir d'une jouissance parfaitement localisée et homologue, homogène, enfin, celle qui fait qu'en fin de compte, s'il y a, en effet, quelque chose que permet *la non-existence du rapport sexuel* comme tel, c'est très précisément que l'omoios en est assurément quelque chose comme un pas, sans doute, mais un pas en quelque sorte, qui confirme, qui appuie la non-existence du rapport.

Et ce sur quoi je voudrais conclure est ceci, n'est-ce pas, que pour autant que c'est autour de cet x qui s'appelle *le phallus* que continue à tourner...

à tourner que parce que c'en est

à la fois la cause et le masque

...la non-existence du rapport sexuel.

J'annonce, si je puis dire le thème de mon *prochain séminaire* : pour ce qui en est de L'homme...

et d'abord quand je dis L'homme, je l'écris avec

un grand L, à savoir qu'il y a un *tout-homme*

...pour L'homme, l'amour...

j'entends, ce qui s'accroche, ce qui

se situe dans la catégorie de l'*Imaginaire*

...pour L'homme, l'amour ça va sans dire.

L'amour ça va sans dire parce qu'il lui suffit de sa *jouissance*, et c'est d'ailleurs très exactement pour ça qu'il n'y comprend *rien*.

Mais pour *une* femme, il faut prendre les choses par un autre biais, n'est-ce pas.

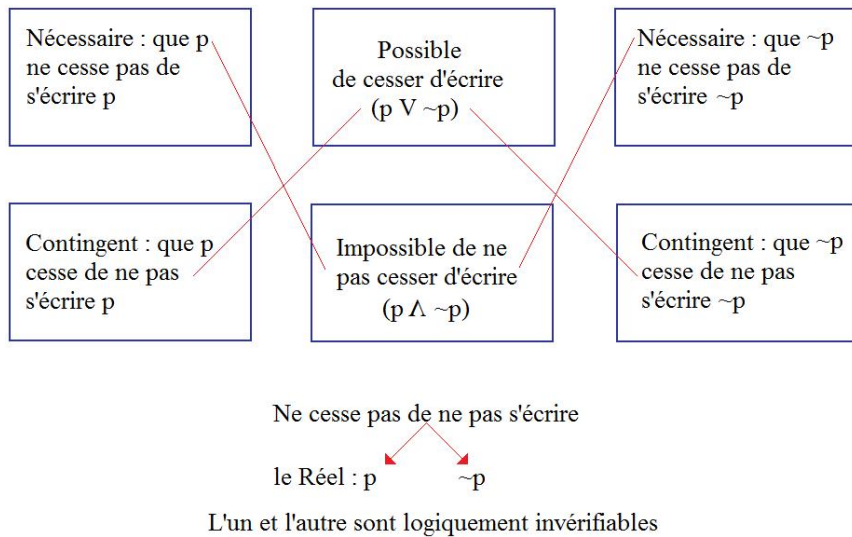
Si pour l'homme *ça va sans dire* parce que *la jouissance* couvre tout, y compris que justement il y a pas de problème concernant ce qu'il en est de l'amour.

La jouissance de la femme...

et c'est là-dessus que je terminerai aujourd'hui
...la jouissance de la femme - elle - ne va pas sans dire,
c'est-à-dire sans *le dire* de *la vérité*.

Alors, cher RONDEPIERRE, je vous l'ai barboté, hein ?
 Je vous l'ai barboté ! C'était vous qui l'aviez commandé,
 mais je l'ai pris. Voilà !
 Alors, ce que j'ai barboté à RONDEPIERRE, c'est un bouquin
 de HINTIKKA qui s'appelle *Models for Modalities*.
 C'est une très bonne lecture.
 C'est une très bonne lecture qui est bien faite pour
 démontrer ce qu'il ne faut pas faire.
 À cet égard, c'est utile. Bon. Voilà !
 Ouais... Quelle heure est-il ?

Ce HINTIKKA est un Finlandais, logicien, c'est pas parce
 qu'il a fait ce qu'il ne faut pas faire que...
 comme je viens de vous le dire
 ...il n'est pas très très très très utile.
 Il est justement particulièrement démonstratif.
 Si vous lisez ce que je viens d'écrire au tableau



Vous voyez peut-être où ça peut se placer, ce qu'il ne faut
 pas faire, vous le voyez peut-être. Enfin, vous le verrez
 mieux quand j'en aurai dit un peu plus long. Ouais...
 Par contre - puisque j'ai encore une petite minute - par
 contre, il y a un bon exemple, un bon exemple de ce qu'on
 peut faire. C'est un autre bouquin. C'est un autre bouquin
 du même Jaakko, ça se dit, paraît-il - Jaakko HINTIKKA,
 Jacques, donc qu'il s'appelle.

Jaakko HINTIKKA a fait un *bouquin* qui s'appelle *Time and Necessity*, avec comme sous-titre *Étude sur la théorie des modalités d'Aristote*.

Ça c'est pas mal.

C'est pas mal et ça suppose...

je ne viens de l'avoir qu'il y a deux jours
...ça suppose que quelqu'un, le HINTIKKA en question, m'avait devancé...

m'avait devancé depuis longtemps puisque son bouquin a non seulement été écrit mais est sorti
...m'avait devancé depuis longtemps sur ce que je vous faisais *remarquer* la dernière fois, que l'*Organon* d'ARISTOTE, ça vaut la peine d'être lu parce que le moins qu'on puisse dire, c'est que ça vous cassera la tête, et que ce qui est difficile c'est bien de savoir...

chez un *frayeur*, comme je l'ai appelé, comme ARISTOTE
...c'est bien de savoir pourquoi il a choisi ces termes-là et pas d'autres. Voilà !

Il a choisi ceux-là et pas d'autres parce que...

C'est pas possible en fin de compte : c'est pas possible, de dire pourquoi si je ne commence pas par articuler ce que j'ai à vous dire aujourd'hui.

Ce que j'ai fait la dernière fois, naturellement, *c'est pas rien*.
Il faut le faire !

Naturellement ça a passé inaperçu à - j'imagine - plus d'une personne, mais enfin il y en a quelques-unes qui ont marqué le coup.

Bon. Alors, si je n'erre pas - et j'ai pas l'air - comment joue le jeu qui me guide ?

Ça fait un verbe, ça, « *jouljeu* » :

- tu *jouljeux*,
- ça continue, ça tient le coup à il *jouljeut*.
- Et puis après ça flotte : nous *jouljouons*, ou le verbe « *jouljouer* », ça peut pas tenir.

Ça prouve que, on ne *jouljeut* qu'au singulier.

Au pluriel, c'est douteux, ça ne se « *conjeugue* » pas au pluriel, le *jouljeu*.

Et le fait qu'il n'y ait pas de pluriel n'empêche pas qu'il y ait tout de même plusieurs personnes au singulier.

Il y en a trois, justement.

C'est à ça que se reconnaît le trois du *Réel*, qui comme je vous l'ai déjà... essayé de vous le faire sentir :

il est *trois*, hein, et même *étroit* comme *La Porte*¹⁹ ...

19 Référence à l'ouvrage d'André Gide : [La porte étroite](#) (1909).

Donc, ce que j'ai fait la dernière fois *déplaçait quelque chose*.
Quelque chose... Quoi ?
Ce que je prétends, justement, c'est que *ça ne déplace pas-tout*.
C'est même là ma chance d'être *sérieux*.
Ma chance d'être *sérieux*, c'est que le *sérieux ne serre pas tout*.
Il serre de près la série.

Ce que j'ai avancé c'est ceci : c'est *qu'il y a déjà une logique*.
Et c'est même ce qui peut surprendre.
Si ARISTOTE l'avait pas commencée *elle serait pas là déjà*.
Et alors, j'arrive là et je dis : c'est *le savoir du Réel*.
Je le démontre à *tout bout de champ*, c'est le cas de le dire.
J'y reconnais le trois, mais le trois comme *nœud*.
Ma chère *structure* - ma *structure* à la noix ! - s'avère *nœud borroméen*.

Naturellement, il suffit pas de le *nommer*, de *l'appeler comme ça*,
parce que, il suffit pas que vous sachiez que ça s'appelle
nœud borroméen pour que vous sachiez en faire quelque chose.
C'est le cas de le dire, n'est-ce pas : « faut le faire ».
Ici point une petite lumière sur ce que je fais :
puisque c'est de là que je suis parti, je vais *dire la vérité*.
Ça prouve déjà que ça ne suffit pas de la *dire*, pour y être
dans le vrai.

Et j'avance tout de suite un des points-pivots de ce dans
quoi aujourd'hui j'entends avancer, dans ce que je fais
ici, comme *analyste*, puisque c'est de là que je parle :
je ne *découvre* pas la vérité, je l'*invente*.
À quoi j'ajoute que c'est ça, *le savoir*.
Parce que, chose drôle, hein, c'est marrant :
personne s'est jamais demandé ce que c'était *le savoir* !
Moi non plus !
Sauf le premier jour où, comme ça, happé par le bras,
enfin, dans cette thèse que, dans cette thèse qu'entre
nous...

où il est François WAHL ? Je sais pas mais enfin
qu'importe, il est peut-être là, il n'y est peut-être
pas, mais enfin, s'il est là
...je fais remarquer que j'ai promis un jour publiquement,
comme ça - cédant à une pression tendre - que je la
republierais, cette thèse.
Je l'ai dit, ça leur suffit, au Seuil.
Pour la republier naturellement ils ne cessaient de me
mordiller les talons au départ, au moment où j'ai sorti les
Écrits, pour que je la republie, cette thèse, j'ai dit à ce

moment-là que je voulais pas, j'ai changé d'avis, mais eux maintenant ils ne sont pas pressés.

Bref, qu'importe ! Après tout, j'ai promis, mais si ça ne se réalise pas, hein, c'est évidemment pas de ma faute. Enfin c'est quand même comme ça que j'ai été mordillé par quelque chose, par quelque chose qui m'a comme ça, doucement, fait glisser.. vers FREUD.

C'était quelque chose qui avait d'ores et déjà, le plus grand rapport avec la question que je formule aujourd'hui.

C'est singulier - ça peut paraître frappant, n'est-ce pas que ce soit comme ça, à propos de la psychose, n'est-ce pas que j'ai glissé vers cette question du..

qu'il a fallu FREUD enfin,
pour que je me la pose vraiment

...c'est : qu'est-ce que c'est que que *le savoir* ?

Le savoir, ça a l'air de découvrir, de révéler - comme on dit - ἀλήθεια [aleteia], ma bien-aimée, je te montre au monde toute nue, je te dévoile. Le monde n'en peut mais, bien sûr ! Puisque c'est de lui qu'il s'agit : quand je la montre cette vérité-là - la bien-aimée - c'est lui que je montre.

Si j'ai dit que :

la logique est la science du Réel, ça a bien évidemment un rapport, un rapport très serré avec ceci que :

la science peut être sans conscience.

Parce que justement, ça ne se dit guère, hein, que *la logique est la science du Réel*. Que ça ne se dise guère, c'est quand même un signe, hein, c'est *un signe* qu'on ne prend pas ça pour vrai. Ce qu'il y a de curieux c'est que, faute de le dire, on n'est pas foutu de dire quoi que ce soit qui vaille sur ce que c'est que la logique.

Ça se démontre en cours, mais quand on l'annonce, là, au départ, ouvrez n'importe quel livre de logique, vous verrez le vasouillage.

C'est même tout à fait curieux. C'est certainement d'ailleurs pour ça qu'ARISTOTE n'a pas du tout appelé son *Organon* « *Logique* », et il est rentré dans le truc.

L'étonnant est qu'il ait appelé ça *Organon*.

Quoi qu'il en soit, science donc, sans conscience, il y a quelqu'un qui a dit, un jour - il s'appelait RABELAIS - comme ça, c'était quelqu'un de particulièrement astucieux, et il suffit de lire ce qu'il a écrit pour s'en apercevoir.

Écrire ce qu'a écrit RABELAIS..

c'est comme pour ce que je *dis*

...il faut le faire !

« *Science sans conscience - a-t-il dit - n'est que ruine de l'âme* ».

Eh ben, c'est vrai.

C'est à prendre seulement, non pas comme les curés le prennent, à savoir que ça fait des ravages, dans cette âme qui comme chacun sait n'existe pas, mais *ça fout l'âme par terre* !

Vous ne vous apercevez sans doute pas que :

que je dise que *ça fout l'âme par terre* ...

c'est-à-dire que ça la rend complètement inutile
...c'est exactement la même chose que ce que je viens de vous *dire* en vous disant que *révéler la vérité au monde, c'est révéler le monde à lui-même*.
Ça veut dire qu'il n'y a pas plus de *monde* que d'*âme*.

Et que par conséquent, enfin, chaque fois qu'on part d'un *état du monde*, comme on dit, pour y pointer la vérité, on se fout le doigt dans l'œil !

Parce que *le monde*, eh ben, ça suffit déjà de l'affirmer, *c'est une hypothèse qui emporte tout le reste*, y compris *l'âme*.

Et ça se voit bien à lire ARISTOTE : le *De l'âme*, c'est comme pour HINTIKKA, je vous en conseille beaucoup la lecture.

S'il y a *savoir*, si la question peut se poser de ce que c'est que le *savoir*, ben c'est tout à fait naturel, bien sûr, que j'y aie été happé, parce que la patiente de ma thèse, le cas *Aimée*, ben elle *savait*, simplement elle confirme, elle confirme ce dont vous comprendrez que j'en sois parti. Elle *inventait*, bien sûr ça ne suffit pas à assurer, à *confirmer* que le savoir ça s'invente, parce que - comme on dit - elle « *débloquait* ».

Seulement, c'est comme ça que le soupçon m'en est venu. Naturellement, je le savais pas !

C'est bien pour ça qu'il y faut un pas de plus dans la logique, et s'apercevoir que le *savoir* ... contrairement à ce qu'avance la logique épistémique, qui part de ceci : de l'hypothèse...

c'est même là-dessus que repose le balayage qu'elle constitue, c'est de voir ce que ça va donner si vous écrivez, c'est comme ça qu'ils écrivent, là-dedans, savoir de a, petit a - c'est pas si mal choisi, ce petit a, enfin, c'est un hasard si c'est le même que le mien - savoir de petit a, il faudrait évidemment le commenter, là il désigne le sujet. Bien sûr qu'ils ne savent pas que le sujet c'est ce dont petit a est la cause, mais enfin c'est un fait qu'ils l'écrivent comme ça : S (a, α)

...la logique épistémique part de ceci que *le savoir* c'est forcément *savoir le vrai*.

Vous pouvez pas imaginer où ça mène. À des folies ! Ne serait-ce que celle-ci, en faux duquel s'inscrit le savoir inconscient : qu'il est impossible de savoir quoi que ce soit *supposé vrai comme tel*, sans le savoir. Je veux dire *savoir qu'on sait*.

D'où il résulte qu'il est tout à fait impossible... c'est pas très difficile à obtenir, mais enfin il y a un mathématicien très sympathique, qui se rompt à HINTIKKA, et qui en effet fait la très jolie démonstration - on m'en a communiqué les notes - que le savoir qui se supporterait de ce *qu'on ne sache pas qu'on sait* est strictement *inconsistant*, enfin impossible à énoncer dans la logique épistémique. Ouais...

Vous pouvez là toucher du doigt que *le savoir*, ça s'invente ! puisque cette *logique*, c'est un *savoir*, un *savoir* comme un autre. Et là je voudrais vous ramener, comme ça, un peu les pieds sur terre, c'est simplement vous rappeler, enfin, ce que c'est que le savoir inconscient.

Ça mérite pleinement le titre de savoir, hein ! Et son rapport à la vérité, il faut bien le dire, FREUD s'en inquiète, c'est même au point que ça le chamboule quand une de ses...

on appelait ça *patiente* à ce moment-là,

on n'avait pas encore trouvé le terme d'*analysant*

...quand une de ses patientes lui apporte *un rêve qui ment délibérément*. C'est que c'est là qu'est la faille.

Il y a quelque chose dans FREUD, qui prêtait à cette confusion qu'on a fait en fin de compte, en traduisant *Trieb* par « *instinct* ». Chacun sait que l'*instinct* c'est un *savoir*, comme ça, *supposé naturel*. Mais il y a quelque chose quand même qui fait un pli, pour ce qui est de FREUD, c'est *l'instinct de mort*. Bien sûr, moi j'ai fait un *petit pas* de plus que lui. Mais c'est dans le mauvais sens.

Lui, tourne autour.

Lui, lui se rend bien compte.

Il faut que vous lisiez pour ça le fameux *Au-delà* - oui... - *Au-delà du principe du plaisir*, comme par hasard.

Dans cet *Au-delà*... il se tracasse comment quelque chose dont le module c'est de rester à un certain seuil : le moins de tension possible, c'est ça qui plaît à la vie, qu'il dit. Seulement, il s'aperçoit *dans la pratique* que ça ne marche pas.

Alors il pense que ça passe plus bas que le seuil.
À savoir que cette vie qui maintient la tension à un certain seuil, elle se met tout d'un coup à lâcher, et que sous le seuil, la voilà qui succombe, qui succombe jusqu'à rejoindre la mort.
C'est comme ça qu'à la fin du compte, *il fait passer le machin*.
La vie c'est quelque chose qui s'est levé un jour, Dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, et puis qui ne demande qu'à faire retour, comme tout le reste.
Il confond le monde inanimé avec la mort.
Il est inanimé, ça veut dire que il est *supposé ne rien savoir*.
Ça ne veut rien dire de plus pour quiconque donne à l'âme son équivalent sensé.

Mais ce fait qu'il ne sache rien, ça ne prouve pas qu'il est mort. Pourquoi le monde inanimé serait un monde mort ? Ça veut pas dire grand-chose, certes, mais poser la question a aussi bien son sens.

Quoi qu'il en soit, corrélativement à cette question de *l'Au-delà du principe du plaisir*, FREUD nage dans ceci, qui est beaucoup plus près de la question de la mort, à savoir de *ce que c'est*.
Il part...

il part et puis il lâche le truc,
et c'est bien embêtant

...il part de la question du *germen* et du *soma*.

Il l'attribue à WEISMANN.

Je ne peux pas m'étendre.

C'est pas tout à fait ça qu'a dit WEISMANN.

Celui qui est parti de la séparation du *germen* et du *soma*, c'est un type qui vivait un peu avant, et qui s'appelait NUSSBAUM. D'ailleurs, pour ce que vous en faites, restons-en là, ça n'a pas grande importance.

Ce qui est important, et ce qu'*a frôlé* FREUD à cette occasion, c'est qu'il n'y a de mort que là où il y a reproduction de type sexuel. C'est tout.

Si nous employons le terme d'ARISTOTE, l'*ὑπάρχειν* [uparkein] en question, l'*appartenir à*, et si nous l'employons de la bonne façon, de la façon dont ARISTOTE l'emploie, c'est-à-dire sans savoir par quel bout l'attraper, nous voyons que le sexe *ὑπάρχει* [uparkei] *appartient* à la mort, à moins que la mort n'appartienne au sexe, et nous restons là, avec dans la main, précisément, le manche par où nous avons attrapé la chose. Ouais...

Là où la faille se démontre dans ses conséquences, c'est que c'est à ce propos que FREUD, sous ce prétexte qu'il y a quelque chose dans le monde qui montre que la vie quelquefois va à la mort, il conjoint, il conjoint ce qu'il est quand même difficile d'éliminer du sexe - c'est la jouissance - et que faisant le glissement...

qu'il n'aurait pas fait s'il avait tenu ferme dans ses mains *le nœud borroméen*

...il désigne de *masochisme* la prétendue conjonction de cette jouissance - jouissance sexuelle - et de la mort. C'est un collapsus. Ouais...

S'il y a un endroit où la clinique, la pratique, nous montrent bien quelque chose...

et c'est pourquoi j'en ai félicité, comme ça, au tournant, quelqu'un qui depuis a mal tourné ...s'il y a quelque chose qui est bien évident, c'est que le *masochisme*, c'est du *chiqué*.

C'est un savoir, certes, un savoir-faire, même ! Mais s'il y a alors un savoir dont ça se touche du doigt que ça s'*invente*, que c'est pas à la portée de tout le monde, c'est bien là !

Faut dire que le personnage en question, là, que j'ai félicité au tournant, c'était pas un clinicien, mais il avait seulement lu SACHER-MASOCH²⁰.

Si c'est là que ça se voit, enfin, que le masochisme ça s'*invente*, et que c'est pas à la portée de tout le monde, que c'est une façon d'établir un rapport là où il n'y en a pas le moindre, entre la jouissance et la mort, c'est bien clairement manifesté par le fait que - quand même, hein ? - on n'y met que le petit bout du petit doigt, on se laisse pas happer comme ça dans la machine. Bon.

Alors c'est ce qui, quand même, permet tout de même d'envisager la portée de ce que j'énonce, c'est que *le savoir*, *le savoir* là où nous le saisissons pour la première fois, comme ça, maniable, maniable parce que c'est pas nous qui *savons*, c'est pas nous qui *savons*, que dit un de mes élèves, et qu'il appelle ça le non-savoir, pauvre gars ! Il s' imagine qu'il ne *sait* pas ! Quelle drôle d'histoire...

20 Il s'agit de Gilles Deleuze, à propos de son livre : Présentation de Sacher-Masoch , Le froid et le cruel, Les Editions de Minuit, 2007.

Mais nous *savons* tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le *Réel*. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « *troumatisme* ». On invente ! On invente ce qu'on peut, bien sûr.

Quand on est pas malin, on invente le masochisme.

SACHER-MASOCH était un con !

Il faut voir aussi avec quelles pincettes...

enfin n'est-ce pas, la personne qui voulait bien jouer le machin, comme ça, pour lui répondre ...avec quelles pincettes elle le prenait, le SACHER-MASOCH ! Elle ne savait pas qu'en faire...

Il n'avait que le Figaro pour s'exprimer, c'est tout dire ! Enfin, laissons SACHER-MASOCH !

Il y a des savoirs plus intelligemment inventés.

Et c'est bien en ça que je dis que le *Réel*, non seulement là où il y a un trou ça s'invente, mais que c'est pas impensable que ce soit pas par ce trou que nous avançons dans tout ce que nous *inventons* du *Réel*, qui n'est pas rien. Parce qu'il est clair qu'il y a un endroit où ça marche, le *Réel*, c'est quand nous le faisons entrer comme *trois*, cette chose bâtarde, parce qu'il est sûr que c'est difficile à manipuler *logiquement*, cette connotation « *trois* » pour le *Réel*.

Tout ce que nous savons c'est que « *Un* » connote fort bien *la jouissance*, et que « *zéro* » ça veut dire « *y en a pas* » : ce qui manque, et que si zéro et un ça fait deux, c'est pas ça qui rend moins hypothétique la conjonction de la jouissance d'un côté avec la jouissance de l'autre. Ouais. Non seulement ça ne la rend pas plus sûre, mais ça l'abîme.

Dans un monde ni fait ni à faire, un monde totalement énigmatique, dès qu'on essaie d'y faire entrer ce quelque chose qui serait modelé sur *la logique*, et dont se fonderait que dans l'espèce dite humaine on est ou *homme* ou *femme*. C'est très spécialement ce contre quoi s'élève l'*expérience*. Et j'ai pas besoin d'aller loin : quelqu'un m'a rapporté, pas plus tard qu'il y a quelques heures, sa rencontre avec un chauffeur de taxi...

ça court les rues, hein, c'est le cas de le dire ...dont non seulement il lui était impossible, à la personne qui parlait, de dire si c'était un homme ou une femme, mais même elle lui a demandé et lui n'a pas pu lui répondre. [Rires] Quand je dis que *ça court les rues*, quand même, c'est pas rien ! Et même c'est de là que FREUD part.

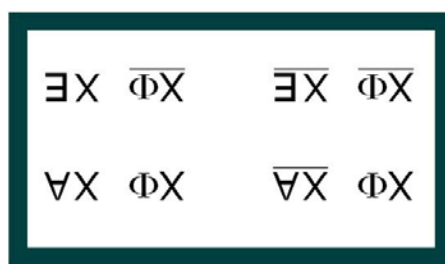
Il part, comme ça, *en commentaire*, l'expérience ne lui suffit pas parce qu'il faut qu'il s'accroche un peu partout à la science, hein ? On démontre qu'il n'y a rien qui ressemble plus à un corps masculin qu'un corps féminin, si on sait regarder à un certain niveau, au niveau des tissus, hein ? Ça n'empêche pas qu'un oeuf c'est pas un spermatozoïde, que c'est là que gît le truc du sexe.

C'est tout à fait superflu, de faire remarquer que pour le corps, ça peut être ambigu comme dans le cas du chauffeur de tout à l'heure.

C'est tout à fait superflu parce qu'on voit bien que ce qui détermine, c'est même pas un savoir, c'est un *dire*.

Ce n'est à savoir que parce que c'est un *dire* logiquement inscriptible. C'est celui que je vous ai écrit, en toutes lettres, c'est le cas de le dire avec mon : $\exists X \overline{\Phi X}$

À savoir l'exception autour de quoi pivote que c'est dans la mesure où cette exception porte conséquence pour tous ceux qui croient qu'ils l'ont - qu'ils l'ont quoi ? - ce que nous n'osons même pas appeler la queue, nous appelons ça *le phallus*, et c'est ce qui reste à déterminer.



Alors que de l'autre côté c'est du *dire*, du *dire* formel quoique dire que personne : $\overline{\exists X \overline{\Phi X}}$, c'est-à-dire que ce n'est que pour tout autre qu'est niée la fonction Φx , que la négation, disons, pour illustrer, est laissée... je ne vais quand même pas dire : à Dieu, parce que ça nous emmerde, cette histoire, le collage de l'Autre à Dieu, mais quand même, pour qui réalise cette sorte *d'universalité* qu'il n'y a pas la négation de la fonction Φx [$\overline{\exists X \overline{\Phi X}}$], et c'est la seule forme d'universalité du *dire* d'une femme, quelle qu'elle soit.

Il n'en reste pas moins..

je pense que vous vous souvenez quand même de ce que j'ai écrit au tableau, et que je vais pas être forcé de le récrire, là

...il n'en reste pas moins que dans cet ensemble, ce n'est pas *tout* dire qui formule la fonction Φx .

En d'autres termes, qu'à ma petite barre que je mets sur le A inversé, signe du quantificateur universel, la petite barre par quoi s'inscrit le *pas-tout* [$\forall X$], ce qu'il faudrait substituer, c'est le signe du dénombrable, à savoir : \aleph_0 .

Ce qui s'oppose à l'*Un* du *tout* de L'homme...

et il n'y en a qu'*Un* comme chacun sait, la preuve c'est qu'on le désigne par l'article défini ...ce qui s'oppose au « *tout* » de L'homme, là, c'est - il faut bien le dire - « *les* » femmes, en tant qu'il n'y a pas moyen d'en venir à bout, sinon à les énumérer... je peux pas dire « *toutes* » parce que le propre du *dénombrable*, c'est justement qu'on n'en vient jamais au bout.

Et si je vous donne ce repérage, c'est que faut que ça vous serve à quelque chose, faut que ça illustre ce que j'ai dit la dernière fois du *dire vrai*.

Le *dire vrai* c'est ce qui *achoppe*, c'est ce qui *achoppe* sur ceci : que pour, dans un « ou-ou » intenable, qui serait que tout ce qui n'est pas homme est femme et inversement, ce qui décide, ce qui fraye, n'est rien d'autre que ce *dire*, ce *dire* qui s'engouffre dans ce qu'il en est du *trou* par où manque au *Réel* ce qui pourrait *s'inscrire du rapport sexuel*.

Alors, alors. Qu'est-ce qu'il en est du savoir ?

Bien sûr, je suis pas arrivé à cette heure-ci...

c'est-à-dire une heure vingt,

ou quelque chose comme ça, vingt-quatre

...je suis pas arrivé à cette heure-ci, à même vous dire le quart de ce qu'il faut que je vous fasse passer dans les tripes...

parce que c'est la fonction du *dire* : si je vous

le dis pas il suffira pas que je l'écrive

...mais je vais quand même vous donner un petit échantillon de *ce qui peut s'écrire*, puisque sans cette réflexion sur l'*écrit*, sans ce qui fait que le *dire* ça vient à s'*écrire*, il n'y a pas moyen que je vous fasse sentir la dimension dont subsiste le savoir inconscient.

Et ce qu'il faut que vous fassiez comme pas supplémentaire, c'est de vous apercevoir que si ce que je vous rends sensible en vous disant que l'inconscient ça ne *découvre* rien...

puisque'il y a rien à découvrir, il y a rien

à *découvrir* dans le *Réel*, puisque là il y a un *trou*

...si l'inconscient, là, *invente*, c'est d'autant plus précieux de vous apercevoir que *dans la logique c'est la même chose*.

À savoir que si ARISTOTE ne l'avait pas *inventé* son premier frayage, à savoir : fait passer du *dire* dans ce concassage de l'être grâce à quoi il fait des *sylogismes*...

bien sûr on avait fait du *sylogisme* avant lui,
simplement on ne savait pas que c'étaient des *sylogismes*
...pour s'en apercevoir, il faut l'*inventer* :
pour voir où est le trou, il faut voir le bord du Réel.

Et comme nous sommes déjà bien avant, et que je suis pas arrivé à vous en dire le quart...

ça sera tant pis,
ça meublera ce qui viendra ensuite
...il faut quand même que je vous fasse sentir la portée d'une certaine façon dont moi je fraye la logique modale.

Le plus fort, hein, c'est que bien sûr, pour ce qui est de construire, pour ce qui est d'inventer...
et voyez là tous les échos d'intuitionnisme qu'il vous plaira, si tant est que vous sachiez ce que c'est
...je vous ai traduit un jour *le nécessaire* par :
ce qui ne cesse pas de s'écrire .

Bon. Sachez-le, il y a une trace dans ARISTOTE, que la logique propositionnelle...

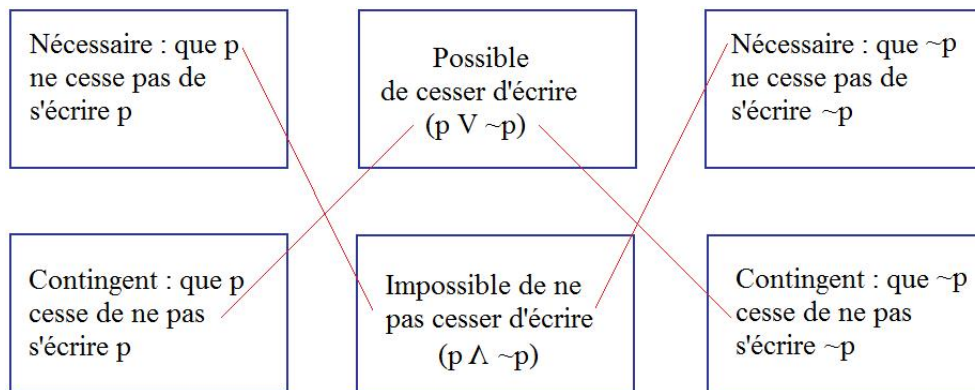
à savoir que quelque chose est vrai ou faux,
ce qui se note zéro ou *un* selon les cas
...il y a une petite trace, il y a un endroit où ARISTOTE dérape...

je vous montrerai ça quand vous voudrez
...dans le *Peri hermeneias*, comme par hasard, *De l'interprétation*, pour ceux qui ne l'entravent pas, il y a un endroit où ça fuse, que *la logique propositionnelle* est tout aussi modale que les autres.

Il est vrai que, si c'est vrai que ça ne se situe que là où je vous le dis, c'est-à-dire là où la *contradiction n'est en fin de compte qu'artifice*, artifice de suppléance, mais qui n'en reste pas pour ça moins vrai, le vrai jouant là le rôle de quelque chose dont on part pour inventer les autres modes.

C'est à savoir que « *nécessaire que : p* »...

quelque vérité que ce soit
...ne peut se traduire que par : « *que ça ne cesse pas de s'écrire* ». Chacun voit entre ce fait, ce fait que quelque chose ne cesse pas de s'écrire - entendez par là *que ça se répète, que c'est toujours le même symptôme*, que ça tombe toujours dans le même godant.



Ne cesse pas de ne pas s'écrire

le Réel : p ~p

L'un et l'autre sont logiquement invérifiables

Vous voyez bien qu'entre le « *ne cesse pas de s'écrire : p* » et le « *ne cesse pas de s'écrire : non-p* », nous sommes là dans l'*artefact* dont témoigne justement, et qui témoigne en même temps de cette béance concernant la vérité, et que l'ordre du *possible* est comme l'indique ARISTOTE, connecté au *nécessaire*.

Ce qui cesse de s'écrire, c'est *p* ou *non-p*.
 En ce sens, le *possible* témoigne de la faille de *la vérité*.
 À ceci près qu'il y a rien à en tirer.
 Il y a rien à en tirer et ARISTOTE lui-même en témoigne.
 Il y témoigne de sa confusion à tout instant entre le *possible* et le *contingent*.

Ce qu'écrit ici mon V vers le bas, car après tout ce qui *cesse de s'écrire* peut aussi bien *cesser de ne pas s'écrire*, à savoir venir au jour comme *vérité* du truc.
 Il peut arriver que j'aime une femme, comme à chacun d'entre vous...

c'est ces sortes d'aventures
 dans lesquelles vous pouvez glisser
 ...ça ne donne pourtant aucune assurance concernant l'identification sexuelle de la personne que j'aime, pas plus que de la mienne.

Seulement il y a quelque chose qui, entre toutes ces *contingences*, pourrait bien témoigner de la présence du *Réel*.
 Et ça c'est bien ce qui ne s'avance que du *dire* pour autant qu'il se supporte du *principe de contradiction*.

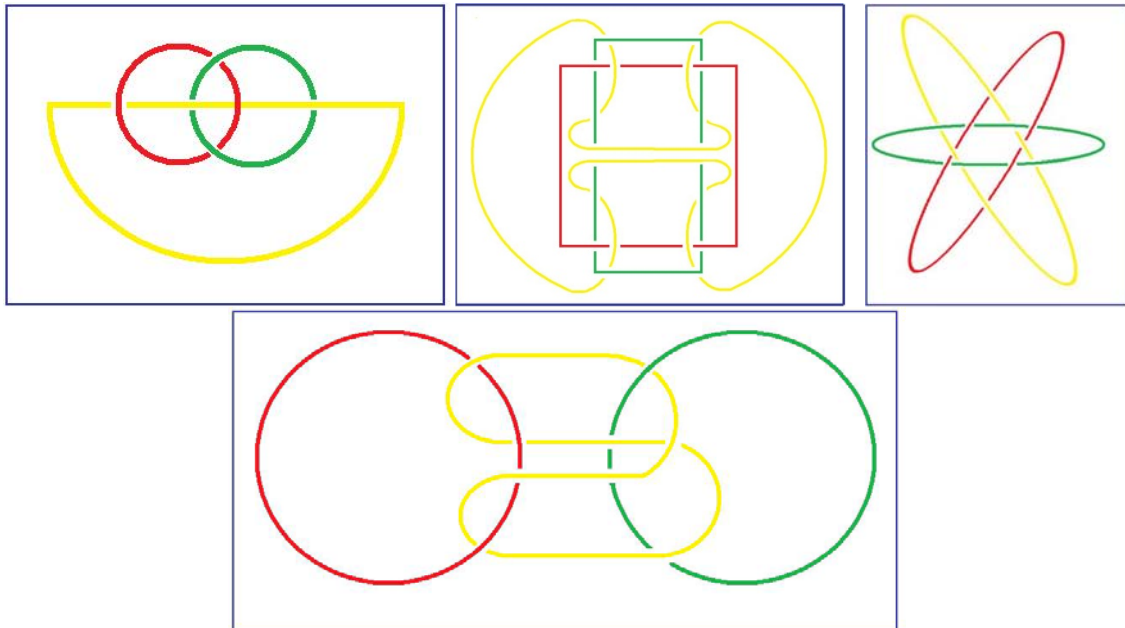
Ce qui bien sûr, naturellement, n'est pas du *dire* courant de tous les jours, non seulement dans le dire courant de tous les jours vous vous contredisez sans cesse, c'est-à-dire que vous ne faites aucune attention à ce *principe de contradiction*, mais il n'y a vraiment que la logique qui l'élève à la dignité d'un principe, et qui vous permette, non pas bien sûr d'assurer aucun *Réel*, mais de *vous y retrouver* dans ce qu'il pourrait être quand vous l'aurez inventé.

Et c'est bien en quoi ce que j'ai marqué concernant l'*impossible*, c'est-à-dire ce qui sépare, mais autrement que ne fait le possible, ce n'est pas un « ou-ou », c'est un « et-et ». En d'autres termes, que ce soit à la fois p et non-p, c'est impossible, c'est très précisément ce que vous rejetez au nom du *principe de contradiction*. C'est pourtant le *Réel* puisque c'est de là que je pars, à savoir que pour tout savoir il faut qu'il y ait *invention*, que c'est ça qui se passe dans toute rencontre, dans toute rencontre première avec le rapport sexuel.

La condition pour que ça passe au *Réel*, la logique, et c'est en ça qu'elle s'*invente*, et que la logique c'est le plus beau recours de ce qu'il en est du *savoir inconscient*. À savoir de ce avec quoi nous nous guidons dans *le pot au noir*.

Ce que la logique est arrivée à élucubrer, c'est non pas de s'en tenir à ceci : qu'entre p et non-p, *il faut choisir*, et qu'à cheminer selon la veine du *principe de contradiction*, nous arriverons à en sortir quant au savoir. Ce qui est important, ce qui constitue le Réel, c'est que, par la logique quelque chose se passe, qui démontre non pas qu'à la fois p et non-p soient faux, mais que ni l'un ni l'autre ne puissent être *vérifié logiquement* d'aucune façon.

C'est là le point, le point de re-départ, le point sur lequel la prochaine fois je reprendrai : cet impossible de part et d'autre, c'est là le *Réel* tel que nous le permet de le définir la logique, et la logique ne nous permet de le définir que si nous sommes capables, cette réfutation de l'un et de l'autre, de l'inventer.



Les deux premières figures, là, je me les suis tapées sans avoir besoin de plus de repères, vous allez voir que la troisième, tout à fait sur la droite, il a fallu que je me batte avec un petit papier à la main.

Est-ce que ça s'entend ou pas ce que je raconte ?

Il est là encore le... ça ne marche pas ?

Si ! Ça marche !

Bon. Alors j'entre dans le vif du sujet, quoique j'aie bien sûr envie plutôt de parler d'autre chose.

Dire par exemple que, que j'ai pas à me plaindre, enfin que je donne...

du même coup que je vous donne, je m'en excuse...je vous donne à manger du foin, c'est du foin tout ça. C'est des trucs qui s'entrecroisent et qui ne passent pas.

De sorte que j'ai pas à me plaindre en ce sens que, de deux choses l'une :

- ou on me rend mon foin tout de suite, c'est ce qui arrive, comme ça, mon foin tel quel, enfin, c'est pas du tout quelque chose qu'on ne supporte pas, on me le ressort tel que je l'ai proposé...

c'est ce qui arrive à certains...et alors il y a des personnes, par exemple que ce foin chatouille tellement à l'entrée de la gorge, qu'elles me vomissent du CLAUDEL, par exemple. [Rires]

C'est parce qu'elles l'avaient déjà là ! [Rires]

Je suis embêté parce que la personne à qui j'ai fait vomir du CLAUDEL a juste téléphoné - à Gloria naturellement - au moment... pour lui demander où se tenait mon séminaire. Je suis absolument désolé, enfin, j'espère qu'elle a fini par le savoir, elle est peut-être là ? En tout cas si elle n'est pas là, qu'on lui porte mes excuses, parce que Gloria l'a envoyée aux pelotes, et c'est pas du tout ce que j'aurais désiré : pourquoi est-ce qu'elle ne serait pas venue manger du foin avec tout le monde ? [Rires]

Bon, bon, eh ben mon foin en question, enfin, c'est ce que vous savez qui est à l'ordre du jour, n'est-ce pas, par mon fait, c'est *le nœud borroméen*.

Je peux dire que je suis gâté, parce que, on vient de m'en apporter un, africain.

C'est *le nœud borroméen* en personne, n'est-ce pas. Il est...

Je vous en certifie l'authenticité, parce que depuis le temps que je le manie, je commence à en connaître un bout.

Et ça me plaît beaucoup, parce que s'il y a une chose autour de quoi je me casse la tête...

j'ai même interrogé là-dessus, enfin...c'est de savoir d'où ça vient.

On l'appelle *borroméen*, c'est pas du tout qu'il y a un type qui un jour l'ait découvert, c'est bien entendu découvert depuis longtemps, et ce qui m'étonne c'est qu'on ne s'en soit pas plus servi, parce que c'était vraiment une façon de prendre ce que j'appelle *les trois dimensions*.

On les a prises autrement, *il doit y avoir des raisons pour ça*. Il doit y avoir des raisons pour ça, parce qu'on voit pas du tout pourquoi...

enfin, on voit pas au premier abord on voit pas pourquoi on n'aurait pas essayé de serrer le *point*...

de faire le *point*, si vous voulez...avec ça plutôt qu'avec des choses qui se coupent. C'est un fait que ça ne s'est pas passé comme ça. Quel sort ça aurait eu si ça s'était passé comme ça, il est probable que ça nous aurait *dressés* tout différemment.

C'est pas du tout que ceux qu'on appelle *les philosophes*...

c'est-à-dire, mon Dieu, ceux qui essayent de dire quelque chose à notre... à nos États, enfin d'y répondre...c'est pas du tout qu'on n'ait pas trace que ces histoires de nœuds, justement, ça ne les ait pas intéressés.

Parce que, il y a vraiment très longtemps que des personnes qui se trouvent curieusement avoir, autant qu'on le sache, s'être classées depuis longtemps, autant qu'on le sache, parmi les femmes...

enfin, ce que j'appelle « les femmes », et c'est au pluriel comme vous le savez, enfin, il y en a quelques-uns qui sont là depuis longtemps...que les femmes elles s'y entendent à ça, à faire des trames, des tissus. Et ça aurait pu mettre sur la voie. *C'est très curieux* que, bien au contraire, ça ait inspiré plutôt intimidation.

ARISTOTE en parle, et *c'est très curieux* qu'il ne l'ait pas pris pour objet. Parce que ça aurait été un départ qui n'aurait pas été plus mauvais qu'un autre. Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a qui fait que les nœuds, les nœuds, ça s'*imagine* mal ?

Ça comme ça [*le nœud africain*], parce que c'est fait d'une certaine façon, ça se soutient. Mais c'est une fois que c'est mis à plat que c'est pas commode à manier, et c'est probablement pas pour rien que - avec ces nœuds - c'est toujours des choses qui font tissu, c'est-à-dire qui font surface, qu'on a essayé de fabriquer. C'est probablement que la chose mise à plat, la surface, c'est très lié, enfin, à toutes sortes d'utilisations. Oui.

Que les nœuds s'imaginent mal, je vais tout de suite vous en donner une preuve. Bon !

Vous faites une tresse, une tresse à deux.

Vous n'avez pas besoin d'en faire beaucoup, il suffit que vous entrecroisiez une fois, puis une seconde :

au bout de deux, vous retrouvez vos deux dans l'ordre.

Nouez-les maintenant bout à bout, à savoir le même avec le même. Eh ben c'est noué, c'est même noué - on peut dire - deux fois : ça fait double boucle.

Ça tient ensemble, les..

ce que vous avez rejoint, c'est-à-dire, comme l'a un jour mis en titre de mon dernier *séminaire* de l'année dernière mon fidèle Achate, il a appelé ça :

...« *les ronds de ficelle* ».

Je ne sais pas si dans le texte j'avais appelé ça comme ça ou autrement, c'est probable que je l'avais appelé comme ça, mais il l'a mis en titre.

Bien. Faites maintenant une tresse à trois.
Avant que vous retrouviez, dans une tresse à trois,
les trois brins..

appelons ça des brins, aujourd'hui, par exemple
...les trois brins dans l'ordre, il faut que vous fassiez
six fois le geste d'entrecroiser ces brins, moyennant quoi,
après que vous ayez fait six fois ce geste, vous retrouvez
les trois brins dans l'ordre.
Et là, de nouveau, vous les joignez.

Eh bien, c'est quand même quelque chose qui *ne va pas de soi*,
qui ne s' imagine pas tout de suite :
c'est que, si une fois ce nœud que je vous ai dit tout
simplement être un *nœud borroméen*...

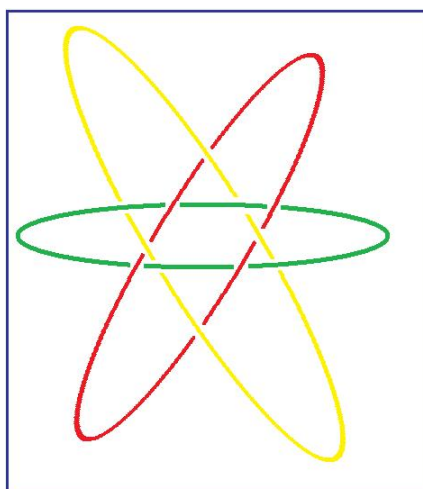
à savoir tel qu'il est sous sa forme
la plus simple, celui qui est là à gauche
...ça ne va pas de soi qu'ayant tressé comme dans le premier
cas, voyez à la fin du compte que ça tient d'un double
nœud, ça ne va pas de soi qu'il suffise que vous rompiez
un de ces brins pour que les deux autres soient libres.

Parce que, au premier regard, ils ont l'air très bien
tortillés l'un autour de l'autre, et on pourrait présumer
qu'ils tiennent tout aussi bien que dans la tresse à deux.
Eh bien pas du tout ! Voyez tout de suite qu'ils se *séparent*.
Il suffit qu'on coupe un des trois pour que les deux autres
s'avèrent n'être pas noués. Et ceci reste vrai quel que
soit le multiple de six dont vous poursuiviez la tresse.



Il est bien certain en effet que, puisque vous avez
retrouvé vos trois brins dans l'ordre au bout de six gestes
de tressage, vous allez également les retrouver dans
l'ordre quand vous en ferez six de plus.

Ça vous donnera, si vous en faites six de plus ce nœud borroméen-là :



C'est-à-dire que ce que vous voyez ici passer *une fois*, à l'intérieur des deux autres nœuds, dont vous pouvez voir qu'ils sont...

c'est pour ça que je les ai présentés comme ça ...libres l'un de l'autre, vous faites ça, en réalité ici vous voyez, *deux fois*.

Et c'est toujours un nœud dit *borroméen*, en ceci que quel que soit celui que vous rompez, les deux autres seront libres. Avec un tout petit peu d'imagination, vous pouvez voir pourquoi, c'est parce que, prenons ces deux-ci par exemple, ils sont tels que, disons pour dire des choses simples, qu'ils ne se coupent pas qu'ils sont *l'un au-dessus de l'autre*.

Vous pouvez vous apercevoir que c'est vrai pour chaque couple de deux. Bon. Voilà deux façons de faire le nœud borroméen, mais qui ne sont en réalité qu'une seule, c'est à savoir de les tresser un nombre indéfini de fois multiple de six, ça sera toujours un aussi authentique *nœud borroméen*.

Je m'excuse pour ceux que ça peut fatiguer, ça a tout de même une *fin*, ce que je vous raconte là.

Je voudrais seulement vous faire remarquer ceci : c'est que le compte n'est pas fait pour autant.

Vous pouvez tresser aussi longtemps que vous voudrez...

pourvu que vous vous en teniez à un multiple de six ...aussi longtemps que vous voudrez, la tresse en question ce sera toujours un *nœud borroméen*.

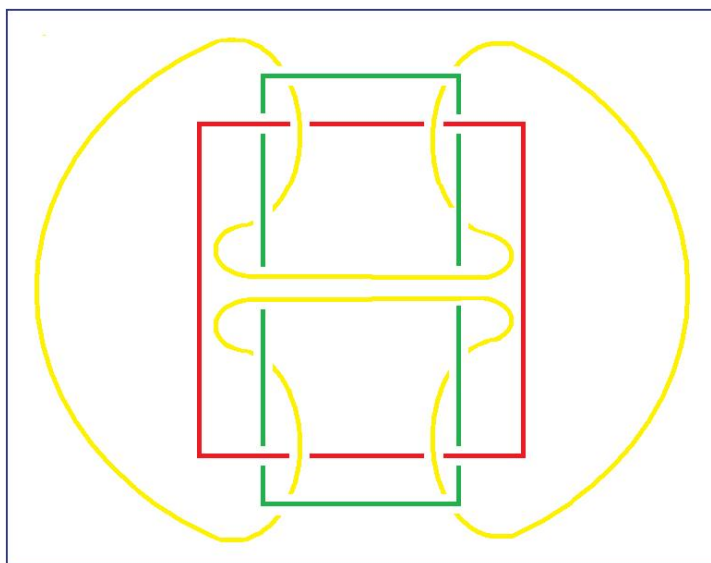
Déjà à soi tout seul, ça semble ouvrir la porte à une infinité de *nœud borroméens*.

Eh ben, cette infinité...

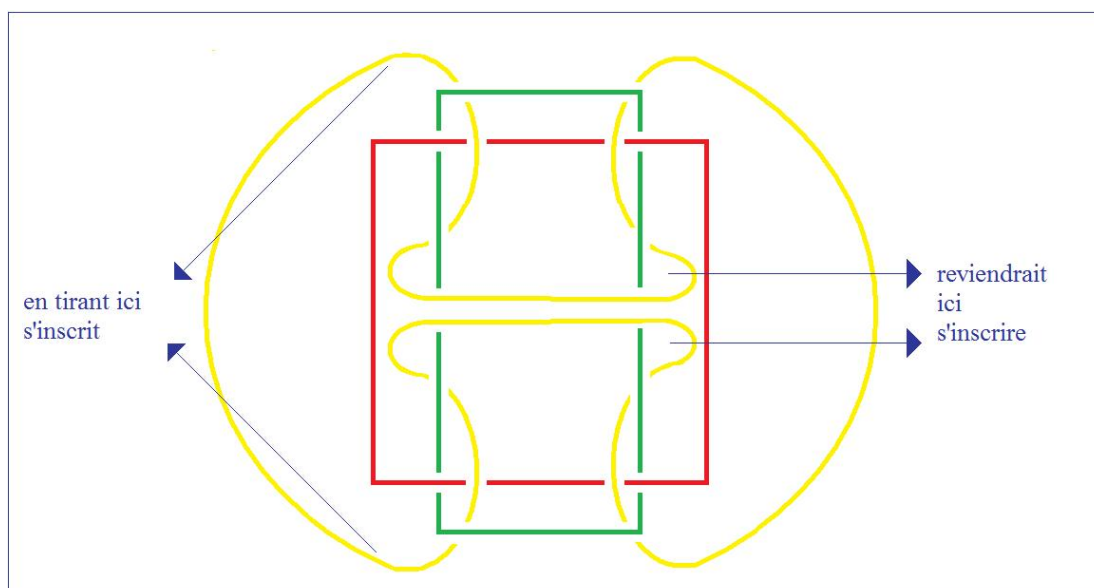
déjà réalisée virtuellement
puisque vous pouvez la concevoir
...cette infinité ne se limite pas là.

Tel l'exemple que je vous en donne au tableau sous la forme de cette façon...

on ne peut pas dire que les instruments soient *commodes*
...sous la forme de cette *façon de l'inscrire*, c'est à savoir que
vous voyez qu'ici la boucle, si je puis dire, est double :



et que le nœud borroméen, s'il se réalise d'une façon que j'avais d'abord tracée d'une façon telle qu'on voie bien, *en tirant d'ici*, que ça fait nœud.



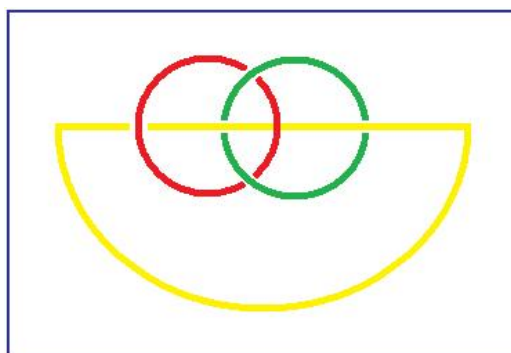
Vous pourriez aussi bien le dessiner en faisant ici revenir la boucle dont vous voyez qu'elle passe sous un des niveaux de mes *ronds de ficelle*, et de revenir toutes les deux, elle ferait le tour, alors, d'un de ces ronds, et reviendrait ici s'inscrire en croisant par en dessous les *deux boucles*... qui se trouvent ici, à cause de l'arrangement, être parallèles ...et donner une forme, en somme, en croix.

Si vous arrangez le nœud borroméen de cette façon - j'espère que j'ai été.. j'ai fait imaginer ce que pourrait être ce dessin, si vous voulez que je le trace, je vous le tracerai.

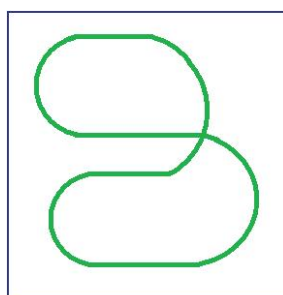
Il devient entièrement symétrique, et il a l'intérêt de nous représenter sous une autre forme la matérialisation qu'il peut donner sous cette forme à la symétrie, précisément...

la symétrie, en deux mots, n'est-ce pas : la... symétrie ...d'un autre côté, c'est-à-dire de nous montrer qu'il y a une façon de présenter *le nœud borroméen* qui, dans son tracé même, nous impose le surgissement de la symétrie, à savoir du *deux*.

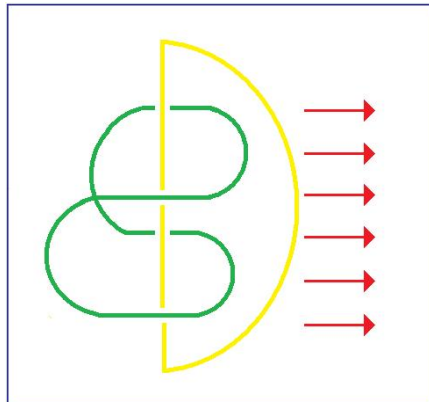
Il n'y avait pas besoin d'aller si loin pour nous en apercevoir. C'est à savoir que, à simplement - je dirai - tirer sur cette partie du rond de ficelle, vous pouvez - ça, facilement - vous imaginer le résultat que ça va avoir, à savoir ce rond de droite de le plier en deux.



À savoir, d'obtenir ce résultat qui se présente comme tel :



Moyennant quoi, vous voyez que ce qui en résulte c'est ceci :



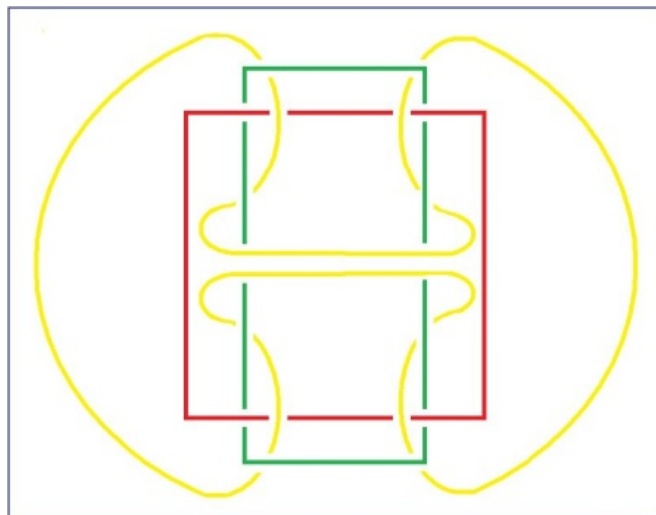
À savoir qu'un des ronds tire le nœud plié en deux, la *boucle* pliée en deux dans ce sens : → tandis que l'autre se présente ainsi, que vous avez là, manifeste... peut-être d'ailleurs moins saillant à vos yeux, ...le quelque chose qui fait que, à trois, ces nœuds, vous ne pouvez pas les dénouer, mais qu'il suffit qu'un, un *quelconque* d'entre eux, manque pour que les deux autres soient libres.

C'est même une des façons les plus claires d'imager ceci que vous pouvez, si vous faites passer à l'intérieur du nœud que j'appelle... de la boucle que j'appelle « *boucle pliée* », si vous faites passer une autre boucle pliée de la même façon, vous pourrez nouer un nombre indéfini de ces ronds de ficelle, et qu'il suffira qu'un soit rompu, qu'un fasse défaut, qu'un manque, pour que tous les autres se libèrent.

Moyennant quoi, ce qui ne peut que vous venir à l'esprit, c'est que, puisque ce que vous avez ajouté un nombre indéfini de fois, ce sont des nœuds pliés pris les uns dans les autres, vous n'êtes pas forcés de terminer par ce que vous voyez ici fonctionner, à savoir un simple *rond de ficelle*.

Vous pouvez boucler le cercle complet d'une façon qui fasse se fermer la chose, par un cercle plié.

À savoir que, si vous en aviez plus de trois, il vous serait tout à fait facile d'imaginer que pour clore, c'est avec un de ces cercles pliés que vous feriez la clôture. Si vous faites la clôture avec trois, ce que vous obtenez, c'est justement très précisément ce résultat :



À savoir qu'à partir de là vous pouvez réaliser cette *boucle*,
 c'est-à-dire que du maniement à trois du *nœud borroméen*...
 dont vous voyez qu'il peut fonctionner
 sur un beaucoup plus grand nombre
 ...du maniement à trois vous faites surgir cette figure dont
 je vous ai dit qu'elle présentifiait la symétrie dans le
 nœud borroméen même, c'est-à-dire qu'elle y inscrit le *deux*.

Ce qu'il faut souligner...

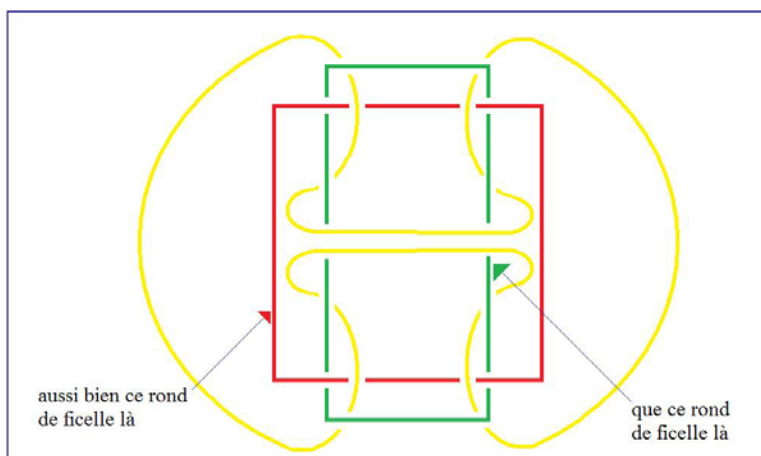
avant de clore cette démonstration disons *figurée*
 ...ce qu'il convient de souligner, c'est ceci :
 c'est que à chacun de ces trois *ronds de ficelle*...

pour les appeler ainsi de la façon qui image le mieux
 ...à chacun de ces ronds de ficelle vous pouvez donner,
 par une manipulation suffisamment régulière...

vous ne pourriez pas vous étonner
 de la patience qu'il vous faudra

...à chacun des trois, à savoir aussi bien à *ce rond de ficelle là*,
que ce rond de ficelle là aussi

...vous pouvez donner exactement la même place qui est celle
 que vous voyez ici figurée du troisième.



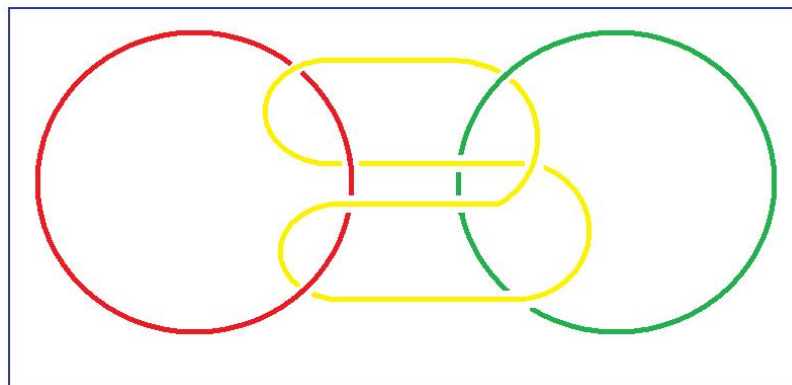
À quoi donc, me sert ce nœud, ce *nœud borroméen* à trois ?
Il me sert, si je puis dire à inventer *la règle d'un jeu*, de façon telle que puisse s'en figurer le rapport du *Réel* très proprement à ce qu'il en est de l'*Imaginaire* et du *Symbolique*.
C'est à savoir que le *Réel*, au regard de ce que nous repérons dans une certaine expérience comme l'*Imaginaire* et le *Symbolique*, c'est ce qui en fait trois. Ça en fait trois et rien de plus.

Il est frappant que jusqu'ici il n'y ait pas d'exemple, qu'il y ait jamais eu un *dire* qui pose le *Réel*, non pas comme ce qui est troisième car ça serait trop dire, mais ce qui - avec l'*Imaginaire* et le *Réel* - fait *trois*.
Ce n'est pas tout..

« avec l'*Imaginaire* et le *Symbolique*, fait trois » [rectification du lapsus]

...ce n'est pas tout - par cette présentation - ce que j'essaie d'accrocher, c'est une structure telle que le *Réel*, à se définir ainsi, soit le *Réel* « d'avant l'ordre », que *la nodalité* nous donne ce *quelque chose* qui, à le dire d'avant l'ordre ne suppose nullement *un premier, un deuxième, un troisième*, et comme je viens de vous le souligner, même pas un « *moyen* » avec deux *extrêmes*.

Car même dans la première forme du nœud borroméen, celle que je vous ai... dont je vous ai montré qu'elle permet de figurer comme terme *moyen* nouant deux *extrêmes*, ce cercle plié, que je vous montre ici [en jaune] :



Même dans ce cas *n'importe lequel des trois cercles peut jouer ce rôle*.

C'est-à-dire que ce n'est nullement lié, si ce n'est pour vous le faire imaginer. La figure de gauche n'était là que pour vous rendre accessible ceci, qu'il y a « *moyen* » dans le cercle plié, mais *n'importe lequel des deux autres peut remplir la même fonction*, les autres prenant dès lors la position d'extrêmes.

À quoi ceci nous mène-t-il ?

C'est à remarquer que, si nous nous intéressons au *deux*, qui est bien le problème présentifié par quelque chose qui est vraiment, on peut le dire, *insistant* dans ce que nous livre l'expérience du discours analytique. Ce n'est pas pour rien qu'elle introduit ce *deux* par excellence qu'est *l'amour de sa propre image*, c'est bien *l'essence de la symétrie* elle-même.

Est-ce que *ceci* ne nous introduit pas - *ceci* : ce noeud ! - à cette considération que l'*Imaginaire* n'est pas ce qu'il y a de plus recommandé pour trouver la règle *du jeu de l'amour*.

Ce qui s'en livre à *l'expérience*, si c'est marqué spécifiquement de la *représentation imaginaire*, comme nous sommes arrivés - de l'expérience elle-même - à nous le faire imposer : on s'*imagine* que l'amour c'est *deux*.

Est-ce que c'est tellement prouvé, *si ce n'est par l'expérience imaginaire* ? Pourquoi est-ce que ça ne serait pas ce *moyen*...

comme d'ailleurs l'indique que c'est au niveau de ce *moyen* que se produit, cette fois, deux fois deux ...pourquoi est-ce que ce ne serait pas ce *moyen* ...

dont je viens de vous souligner qu'il est d'ailleurs *gyrovague*, c'est-à-dire vagabond, qu'il peut aussi bien être rempli par un quelconque des trois

...pourquoi est-ce que ce ne serait pas ce *moyen* qui, à se pourvoir d'une suspecte façon de cette forme, de cette forme d'image de lui-même - ce *moyen* qui livrerait, correctement pensé...

à savoir à travers le *Réel* de ces connections ...le ressort de ces nœuds ?

En d'autres termes, est-ce que *le nœud borroméen* n'est pas le mode sous lequel se livre à nous *le Un du rond de ficelle comme tel*, le fait d'autre part qu'ils sont trois, ces *Uns*, et que c'est à être noués - seulement à être noués - que nous est livré le *deux*.

Il y a là beaucoup de considérations où je pourrais m'égarer, si je puis dire, parce que elles ne serreraient pas encore de plus près ce caractère, si je puis dire *premier*, du trois.

Il est *premier*, non pas au sens de ce qu'il serait le premier à être premier...

puisque comme chacun le sait *il y en a un autre* qui est dit tel ...mais s'il est dit tel le *deux*, c'est d'une façon qui est bien singulière, puisqu'il n'est pas dit, d'aucune façon, qu'on puisse y accéder à partir du *Un*.

Ne serait-ce que de ceci que...

comme on l'a remarqué depuis longtemps
...dire *qu'un et un ça fait deux*, c'est du seul fait de la marque de
l'addition - supposée réunion - c'est-à-dire déjà le *deux*.

En ce sens, le deux est quelque chose d'un ordre, si l'on
peut dire, vicieux, puisqu'il ne repose que sur sa propre
supposition :

joindre - par *un plus deux* - *Un*, c'est déjà installer le deux.

Mais tenons-nous-en simplement pour l'instant à ceci :

c'est que ce que *le nœud borroméen* nous illustre, c'est que le
deux ne se produit que de la jonction de l' *Un* au *trois*.

Ou plus exactement, disons que si l'on dit que - comme on
l'a fait humoristiquement - que :

« *le numéro deux se réjouit d'être impair* »²¹ ce n'est certainement *pas sans raison* .

S'il se réjouit, il aurait tort de se réjouir d'être
impair, car s'il se réjouissait pour cela, ça serait
dommage pour lui, il ne l'est sûrement pas.

Mais qu'il soit engendré par les deux impairs *un* et *trois*,
c'est en somme ce que le nœud borroméen nous fait *saillir*,
si je puis dire.

Vous devez tout de même bien sentir le rapport que cette
élucubration a avec notre expérience analytique.

FREUD est assurément génial. Il est génial en ceci que
ce que le discours analytique a fait saillir sous sa plume,
c'est ce que j'appellerai des *termes sauvages*.

Lisez *Psychologie des masses et Analyse du Moi* et très précisément au
chapitre *L'identification*, pour saisir ce qu'il peut y avoir de
génial dans la distinction qu'il y formule de *trois* sortes
d'identifications, c'est à savoir :

- celles que j'ai dénotées, que j'ai mises en valeur, du
trait unaire, de l'*Einzigiger Zug*, et la façon dont il les distingue
de l'amour, en tant que porté à un terme, qui
assurément, est bien celui qu'il s'agit pour nous
d'atteindre, à savoir cette fonction de l'Autre
en tant qu'elle est livrée par le père,

21 Cf. « *Numero deus impare gaudet* » : *Le nombre impair plaît à la divinité. Virgile. Les bucoliques, VIII, 75.*

Cf. André Gide, Paludes « Tu me rappelles ceux qui traduisent : « *Numero deus impare gaudet* » par : *Le numéro Deux se réjouit d'être impair*, et qui trouvent qu'il a bien raison. Or s'il était vrai que l'imparité porte en elle quelque essence de bonheur, — je dis de liberté — on devrait dire au nombre Deux : mais, pauvre ami, vous ne l'êtes pas, impair ; pour vous satisfaire de l'être, tâchez au moins de le devenir. » Cf. aussi l'analyse logique qu'en a fait André Gide dans *Traité de la contingence*, paru en 1895 (Paris, Librairie de l'Art indépendant, 11 rue de la Chaussée-d'Antin). Cf. Lacan *Écrits* p.459 (ou t.1 p.457), Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956.

- et d'un autre côté, l'autre forme, celle de l'identification dite *hystérique*, à savoir du désir au désir, en tant que toutes les trois, ces formes d'identification, il les distingue.

Que, ainsi présenté, ça ne soit qu'un nœud d'énigmes, je dirai : raison de plus pour travailler, c'est-à-dire essayer de donner à cela une forme qui comporte un *algorithme* plus rigoureux. Cet *algorithme*, c'est précisément celui que je tente de livrer dans le *trois* même, en tant que ce *trois*, comme tel, fait nœud.

C'est évidemment la *raison* - si je puis dire, *raison* pour travailler - mais *raison* qui, si je puis dire, n'est pas sans nous porter *tort*, non pas parce que *les ronds de ficelle*, c'est déjà une figure *torique*, sinon *tordue*, c'est bien plus loin encore : de ce fait très singulier que même la mathématique n'est pas arrivée à trouver encore *l'algorithme*, *l'algorithme* le plus simple, à savoir celui qui nous permettrait...

en présence, certes, d'autres formes de nœuds que celle du nœud borroméen

...de trouver ce *quelque chose* qui nous livrerait pour les nœuds, en tant qu'ils intéressent plus *d'un rond de ficelle*, car :

- pour un seul rond de ficelle, se nouant à lui-même, elle l'a cet *algorithme* ...

je pourrais facilement - je l'ai déjà fait - vous mettre au tableau la figure de quelque chose qui aurait à peu près le même aspect que la figure centrale, et qui ne serait néanmoins qu'un seul rond de ficelle. Je dis *à peu près* car évidemment elle ne serait pas pareille

...à un seul *rond de ficelle*, elle peut savoir ce qui est homéomorphe.

- à plusieurs *ronds de ficelle* *l'algorithme* n'est pas trouvé.

Ce n'est pas pourtant une raison pour abandonner une tâche qui n'engage rien d'autre que ce *deux* qui est ce qu'il y a de plus intéressé dans la figure de *l'amour* comme je viens de vous le rappeler.

L'amour ...

j'espère que déjà vous vous sentez plus à l'aise

...l'amour, c'est *passionnant*.

Dire ça, c'est simplement dire une vérité d'expérience, mais le dire comme ça, ça n'a l'air de rien mais c'est quand même, c'est quand même faire un pas.

Parce que, pour qui a un petit peu, enfin, ses esgourdes ouvertes, c'est pas du tout la même chose que de dire que c'est une *passion*.

D'abord il y a des tas de cas où l'amour ce n'est pas une passion. Je dirai même plus : je mets en doute que ce soit jamais une passion. Je le mets en doute, mon Dieu, à cause de mon expérience. À cause de mon expérience...

qui ne tient pas seulement à la mienne
...je veux dire que mon expérience dans *le discours analytique* me donne assez de matériel - pour quoi ? - pour qu'en somme je puisse me permettre de faire ce dont j'ai défini la dernière fois *le savoir*, à savoir *l'inventer*.

Ce qui ne vous met nullement à l'abri - surtout si vous êtes en analyse avec moi - de me le supposer, ce *savoir*, comme quelque chose que je n'inventerais pas.

Mais si le *savoir*, même inconscient, est justement ce qui s'invente pour *suppléer* à quelque chose qui n'est peut-être que le mystère du *deux*, on peut voir que, il y a quand même un pas de franchi, à oser dire que si l'amour est *passionnant*, ce n'est pas qu'il soit passif.

C'est un *dire* qui, comme tel, implique en lui-même une *règle*. Puisque dire que quelque chose est passionnant, eh bien, c'est en parler comme d'un *jeu*, où l'on n'est en somme « *actif* » qu'à partir des règles.

Il y a quand même quelques personnes qui se sont aperçues de ça depuis longtemps. À propos de tout ce qui se dit, il y a un nommé WITTGENSTEIN, particulièrement, qui s'est distingué là-dedans. Donc, ce que j'avance, c'est que ma formule, là : *l'amour est passionnant*, si je l'avance c'est comme *strictement vrai*. Oui, *strictement vrai* il y a tout de même longtemps que j'ai marqué là-dessus quelques réserves, c'est-à-dire que *strictement vrai* n'est jamais vrai qu'à moitié, qu'on ne peut - le vrai - jamais que le *mi-dire*.

Il faudra quand même qu'on arrive - qu'on arrive avant la fin de l'année - à formuler ce que ça comporte, et que je vous expliquerai plus tard.

C'est que que tout mi-dire, mi-dire du vrai a la mort pour principe, car le vrai...

c'est quand même là quelque chose dont l'expérience analytique peut nous donner le contact

...le vrai n'a aucune autre façon de pouvoir être défini que ce qui en somme fait que le corps va à la jouissance, et qu'en ceci, ce par quoi il y est forcé, ce n'est pas autre chose que le principe, le principe par quoi le sexe est très spécifiquement lié à la mort du corps.

Il n'y a que chez les êtres sexués que le corps meurt.
Et ce *forçage* de la reproduction, c'est bien là à quoi sert
le peu que nous pouvons énoncer de vrai.

Je dirai même plus, comme il s'agit de la mort...

c'est même pour ça que nous n'avons jamais que la
vrai-semblance, parce que cette mort, principe du
vrai, cette mort chez l'être parlant en tant qu'il
parle, c'est jamais que du *chiqué*

...la mort, vraiment, pour l'avoir devant soi, c'est pas à la
portée du vrai. La mort le pousse. Pour l'avoir devant soi,
pour avoir affaire à la mort, ça ne se passe qu'avec le *Beau*
où là, ça fait touche.

J'ai déjà démontré ça dans un temps, du temps où je faisais
L'Éthique de la Psychanalyse, et ça fait touche, pourquoi ?

Parce que les choses étant dans un certain ordre rotatoire,
ça fait touche en tant que ça glorifie le corps :
là le principe est la jouissance.

Ce qui est forcé, c'est le fait de la mort, et chacun sait..
que ce soit *au nom du corps* que tout ça se produise, c'est bien
ce que j'ai autrefois illustré de la tragédie d'*Antigone*,
et ce qui curieusement est passé dans le mythe chrétien...

car je sais pas si vous vous êtes bien aperçus que ce
pourquoi c'est fait, toute cette histoire, cette
histoire du Christ qui ne parle que de la jouissance :
ces « *lys des champs qui ne tissent ni ne filent* » - qui traverse, lui -
le mythe l'affirme ! - la mort

...tout ça en fin de compte n'a de fin, ce que nous voyons,
enfin, s'étaler sur des kilomètres de toile, n'a de fin que
de produire des *corps glorieux* dont on se demande
ce qu'ils vont faire pendant l'éternité...

même mis en rond dans un cercle de théâtre

...ce qu'ils vont bien pouvoir faire *à contempler on ne sait quoi*.

C'est tout de même curieux que ce soit par cette voie...

cette voie non pas du vrai, mais du *Beau*

...que ce soit par cette voie que se soit pour la première
fois manifesté le dogme de la *Trinité divine*, il faut dire que
c'est un mystère ! C'est un mystère que... dont on s'est
approché, mais pas sans un certain nombre de glissements.

Si dans la logique d'ARISTOTE, l'autre jour, je vous ai
démontré l'irruption de je ne sais quelles théories de
l'amour, de je ne sais quelles théories de l'amour où sont
fort bien distingués l'amour et la jouissance, c'est déjà
pas mal, hein ?

C'est déjà pas mal, mais ça ne fait que *deux*, ça fait pas du tout une *trinité*. Mais c'est bien amusant de lire dans un traité de *La Trinité* d'un certain Richard de SAINT VICTOR²², la même irruption, incroyable, enfin, du retour de l'amour, le Saint-Esprit considéré comme « *petit ami* », c'est quelque chose que je vous prie d'aller voir dans le texte, enfin, je vous le sortirai un jour, je ne vous ai pas traînés là ce matin parce que j'ai assez à dire aujourd'hui, mais ça vaut le coup, ça vaut le coup de toucher ça.

Comment est-ce que c'est par le *Beau*, que quelque chose qui est la vérité même, et qui plus est ce qu'il y a de vrai dans le *Réel*, à savoir ce que j'essaie d'articuler ce matin, comme ça, en boitant, c'est tout de même bien curieux. Oui... En quoi *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*, est-ce quelque chose qui, au moins aurait la prétention, enfin d'aller un peu plus loin que ce *tournage en rond* de *la jouissance*, *du corps* et de *la mort*.

Est-ce qu'il y a là *quelque chose* dont nous puissions *atteindre*, atteindre mieux que *ce que ce qu'il nous apparaît comme signal, comme trace*... Je viens de parler du *Vrai*, du *Beau*, d'une façon qui pour tout dire nous les fait fonctionner comme *moyens* : il faudra que je traite ce qu'il en est du *Bien*. Est-ce que le *Bien*, dans cette histoire de *nœud borroméen*, ça peut se situer quelque part ?

Je vous le dis tout de suite, il y a très peu de chances, si le *Vrai* et le *Beau* n'ont pas tenu le coup, je vois pas pourquoi le *Bien* s'en tirerait mieux.

La seule vertu que je vois sortir de cette interrogation... et je vous l'indique là pendant qu'il en est temps, parce que, on ne la verra plus... la seule vertu, si il n'y a pas de rapport sexuel, comme je l'énonce, c'est la *pudeur*.

Voilà, c'est bien en quoi je trouve du génie à la personne qui a fait sortir une certaine *atterrita* sur la couverture de ma *Télévision*²³, c'est que ça fait partie d'une scène où le personnage central, celui qui donne son sens à tout le tableau, c'est un démon, enfin qui était parfaitement reconnu par les Anciens pour être le démon de la pudeur.

22 Richard de Saint-Victor, *La trinité*, Les éditions du cerf, 1999 (éd. bilingue).

23 Jacques Lacan, *Télévision*, Le Seuil, 1974. En couverture : « La femme terrifiée », Villa des mystères, Pompéi.



Il est pas spécialement drôle, c'est même pour ça que la personne, l'*atterrita*, écarte les bras avec un peu d'affolement. Ouais...

Alors, *les non-dupes errent*, c'est peut-être *les non-pudes errent*... [Rires]
Moyennant quoi ça promet, hein.

Ça promet parce que comme d'autre part je pense que nous ne devons attendre de rien, absolument de rien, aucun progrès. J'ai dit ça comme ça, à une personne...

je vois pas du tout pourquoi je macherais mes mots
...j'ai dit ça à une personne qui a *recraché ce foin*, très gentiment, parce que c'est une personne qui n'a recraché, vraiment strictement *que le foin que je lui ai mis dans la bouche*.

C'est pas plus mal qu'autre chose. C'est mon foin, quoi...

Alors, ça ne veut quand même pas dire qu'il y ait pas des choses qui changent.

Je suis en train d'interroger l'*amour*.

Et je commence à lire des choses, comme ça, qui sont une petite approche, simplement, je ne sais pas comment est-ce qu'il peut arriver... j'en dirai peut-être plus long.

Si le résultat d'une extension du *discours psychanalytique*, puisque après tout je ne fais pas moins qu'à le considérer, mais comme un chancre !

Je veux dire que ça peut foutre en l'air un tas de choses. Si le bien-dire n'est gouverné que par la pudeur, ben ça choque forcément. Ça choque mais ça ne viole pas la pudeur.

Alors essayons de nous interroger sur ce qui pourrait arriver si on gagnait sérieusement de ce côté que « *l'amour c'est passionnant* », mais que ça implique *qu'on y suive la règle du jeu*.

Bien sûr, pour ça, il faut la savoir.

C'est peut-être ce qui manque : c'est qu'on en a toujours été là dans une profonde ignorance, à savoir qu'on joue un jeu dont on ne connaît pas les règles.

Alors si ce *savoir* il faut l'inventer pour qu'il y ait *savoir*, c'est peut-être à ça que peut servir *le discours psychanalytique*.

Seulement, si c'est *vrai* que « *ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre* », il y a sûrement un truc qui va écopier. C'est pas difficile à trouver, ce qui va écopier c'est *la jouissance*.

Parce que, à ce machin à l'aveugle, n'est-ce pas, qu'on poursuit sous le nom d'*amour*, la jouissance, ça, on n'en manque pas ! On en a à la pelle !

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'on n'en sait rien : mais c'est peut-être le propre de la jouissance, justement, qu'on ne puisse jamais rien en savoir.

Ce qui est tout de même surprenant c'est ça justement : qu'il n'y ait pas eu de discours sur la jouissance.

On a parlé de tout ce qu'on veut, de *substance étendue*, de *substance pensante*, mais la première idée qui pourrait venir, à savoir que s'il y a quelque chose dont puisse se définir le corps, c'est pas la vie..

puisque la vie nous ne la voyons que dans des corps qui sont, après tout - quoi ? - des choses de *l'ordre des bactéries*, des choses qui foisonnent comme ça, enfin, on en a rapidement trois kilos quand on a eu un milligramme... on ne voit pas bien quel rapport il y a entre ça et notre corps

...mais que la définition même d'un corps, c'est que ce soit une *substance jouissante*, comment est-ce que ça n'a été encore jamais énoncé par personne ?

C'est la seule chose, en dehors d'un mythe, qui soit vraiment accessible à l'expérience.

Un corps jouit de lui-même, il en jouit bien ou mal, mais il est clair que cette jouissance l'introduit dans une dialectique où il faut incontestablement d'autres termes pour que ça tienne debout, à savoir rien de moins que ce nœud dont je vous... que je vous sers en tartine !

Que la jouissance puisse écopier à partir du moment où l'*amour* sera quelque chose d'un peu civilisé, c'est-à-dire où on saura que ça se joue comme un jeu, enfin, c'est pas sûr que ça arrive... c'est pas sûr que ça arrive, mais ça pourrait quand même venir à l'idée, si je puis dire. Ça pourrait d'autant plus venir à l'idée que il y en a des petites traces, comme ça.

Il y a quand même une remarque que j'aimerais bien vous faire, concernant la pertinence de ce *nœud* :

c'est que dans l'amour, ce à quoi les corps tendent...

et il y a quelque chose de piquant

que je vais vous dire après

...*ce à quoi les corps tendent, c'est à se nouer*. Ils y arrivent pas,

naturellement, parce que - vous voyez bien - ce qu'il y a d'inouï, c'est *qu'à un corps ça arrive jamais à se nouer*.

Il n'y a même pas trace de *nœud* dans le corps !

S'il y a quelque chose qui m'a frappé au temps où je faisais de l'anatomie, c'était bien ça :

je m'attendais toujours à voir au moins, comme ça, dans un coin, une artère, ou un nerf, qui... qui - huipp ! -

qui ferait ça... Rien! J'ai jamais rien vu de pareil !

Et c'est même pour ça que l'anatomie, je dois vous le dire, m'a pendant deux ans passionné. Ça emmerde énormément les gens qui font leur médecine comme une corvée, moi pas !

Naturellement, je ne m'en suis pas aperçu tout de suite que c'était pour ça *que ça me passionnait*, je m'en suis aperçu après.

On ne sait jamais qu'après.

Et c'est absolument certain que ce que je cherchais dans la dissection, c'était de trouver un *nœud*. Ouais...

En quoi ce *nœud borroméen* rejoint quand même *le pourquoi* du fait que l'amour c'est pas fait pour être abordé par l'*Imaginaire*.

Parce que le seul fait que quand il bafouille, n'est-ce pas...

faute de connaître la règle du jeu

...il articule *les nœuds de l'amour*, hein... c'est quand même drôle

que ça en reste à la métaphore, que ça n'éclaire pas,

que ça ne donne pas l'idée que du côté de cette chose,

dont je vous ai - j'espère, comme ça - un petit peu fait

sentir le côté de *consistance étrange*, et le fait que ça surprend

enfin que le *Réel* - en fin de compte - ce n'est que ça :

histoire de *nœuds*. Tout le reste ça peut se rêver, et Dieu

sait si *le rêve* a de la place dans l'activité de *l'être parlant*.

je me laisse comme ça un tout petit peu aller, comme ça à faire des parenthèses...

vous me le pardonnerez, puisque

vous me le pardonnez habituellement

...mais c'est quand même incroyable que la puissance du rêve ait été jusqu'à faire d'une fonction corporelle, *le sommeil*,

un *désir*.

Personne ne s'est encore... a jamais mis en relief que quelque chose qui est un rythme...

enfin manifestement, puisque ça existe chez bien d'autres êtres que les êtres parlants...l'être parlant arrive à en faire un *désir*.

Il lui arrive de poursuivre son rêve comme tel, et pour ça, de désirer ne pas se réveiller.

Naturellement, il y a un moment où ça lâche.

Mais que FREUD ait pu aller jusque-là, c'est ce dont personne n'a vraiment relevé l'autonomie, l'originalité.

Bon ! Ben revenons à nos nœuds métaphoriques.

Est-ce que vous ne sentez pas que ce que j'essaye de faire - à y recourir - c'est à faire *quelque chose qui ne comporterait aucune supposition*.

Parce que, on a passé son temps à poser, mais à ne jamais pouvoir poser, *qu'à supposer*.

C'est-à-dire qu'on posait le corps - ça s'imposait - et on y supposait l'âme.

Il faudrait quand même...

ça c'est un machin, là comme ça, que j'ai brassé, parce qu'au niveau où j'étais dans cette *Télévision*, hein, de parler de l'âme et de l'inconscient

...l'inconscient, ça pourrait être tout à fait autre chose qu'un *supposé*, parce que *le savoir*...

si c'est vrai ce que j'en ai avancé la dernière fois...c'est pas du tout forcé de le *supposer* : c'est un savoir en cours de construction.

S'il arrivait, s'il arrivait que l'amour devienne un jeu dont on saurait les règles, ça aurait peut-être, au regard de la jouissance, beaucoup d'inconvénients.

Mais ça la rejetterait - si je puis dire - *vers son terme conjoint*.

Et si ce *terme conjoint* est bien ce que j'avance du *Réel* dont vous voyez : je me contente de ce mince petit support du nombre - j'ai pas dit le chiffre - du nombre trois.

Si l'amour...

devenant un jeu dont on sait les règles

...se trouvait un jour - puisque c'est sa fonction - au terme de ceci qu'il est un des *Uns* de ces trois...

s'il fonctionnait à conjoindre

la jouissance du Réel avec *le Réel de la jouissance*

...est-ce que ce ne serait pas là *quelque chose qui vaudrait le jeu* ?

La jouissance du Réel, ça a un sens, hein ?

S'il y a quelque part *jouissance du Réel* comme tel, et si le *Réel* est ce que je dis, à savoir pour commencer le nombre *trois*. Et vous savez, c'est pas au *trois* que je tiens, hein : vous pourriez y ajouter 1416 que ce serait toujours le même nombre, hein pour ce qu'il me sert, et vous pourriez aussi l'écrire 2.718, c'est un certain logarithme népérien, ça joue le même rôle.

Les seules gens qui *jouissent* de ce *Réel*, c'est les *mathématiciens*. Alors, il faudrait que les *mathématiciens* passent sous le joug du *jeu de l'amour*, qu'ils nous en énoncent un bout, qu'ils fassent un peu plus de travail sur *le nœud borroméen...* car je dois vous l'avouer...

enfin, j'en suis vraiment embarrassé,
plus que vous ne pouvez croire
...je passe ma journée à en faire, des nœuds borroméens,
pendant que c'est... là, comme ça, je tricote. [Rires]

Seulement voilà, *la jouissance du Réel* ne va pas sans *le Réel de la jouissance*.

Parce que *pour que Un soit noué à l'autre, il faut que l'autre soit noué à l'Un*.

Et *le Réel de la jouissance*, ça s'énonce, comme ça, mais quel sens donner à ce terme *le Réel de la jouissance* ?

C'est là que je vous laisse pour aujourd'hui :
avec un point d'interrogation.

Quoi que je dise...

je dis « *je* » parce que je m'y suppose, à ce dire,
dont pourtant il y a de fait qu'il soit de ma voix
...quoi que je dise, ça va faire, faire surgir *deux versants* :
un *bien* et un *mal*.

C'est justement de ce qu'on m'a attribué de vouloir que
l'*Imaginaire* ce soit « *caca, bobo* » : un *mal*, et que ce qui serait
bien serait le *Symbolique*.

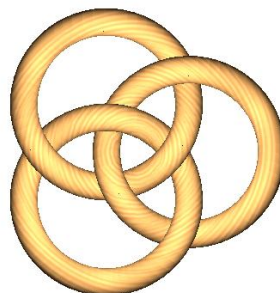
Me revoilà donc à formuler une *éthique*.

C'est de ça que je veux dissiper le malentendu par ce
que cette année je vous avance de cette structure de nœud,
où je mets l'accent sur ceci :
que c'est du *trois* que s'y introduit le *Réel*.

Tout ceci n'empêche pas que ce nœud lui-même il est
singulier. Si ce que j'ai la dernière fois avancé est vrai...
renseignez-vous auprès des mathématiciens
...c'est à savoir que ce nœud si simple, ce nœud à trois,
l'*algorithme*...

à savoir ce qui permettrait d'y apporter ce à quoi
le *Symbolique* aboutit, à savoir la démonstration,
l'articulation en termes de vérité
...si cet *algorithme*, nous en sommes réduits à y constater notre
échec, notre échec à l'établir, à le manier.
D'où il résulte qu'au moins jusqu'à nouvel ordre,
ces nœuds...

ces nœuds dont je puis faire l'écriture, je vous
l'ai fait la dernière fois, sous plus d'une forme
...vous en êtes réduits, sur la base de cette écriture,
à l'imaginer dans l'espace.



C'en est même au point que si ce que je peux faire sous sa forme la plus simple : ces nœuds projetés, projetés comme je vais vous montrer, ils tiennent de ce que, ici, ce que je vous dessine, c'est quelque chose que vous pouvez imaginer, à savoir en quoi cette troisième boucle, de s'instaurer d'un trajet de ces deux nœuds indépendants, vous y voyez, c'est-à-dire l'imaginez...

de ces deux nœuds indépendants, qui fait ce nœud triple, que j'appelle le nœud borroméen ...ceci qui ainsi représenté vous est imaginable dans l'espace, vous pouvez le voir...

tout aussi bien que n'importe quelle autre façon que j'aurais eue d'écrire ce nœud

...vous pouvez constater que c'est aussi une écriture, à savoir :

- qu'en en effaçant *un*, je pourrais calculer que les deux autres sont libres, je veux dire, *un* quelconque.
- Que ce qui fait imaginaire, dans la façon dont ici vous pouvez sentir que dans l'espace ils sont tenus, que ceci même est écriture, car il suffit que vous en effaciez un pour pouvoir repérer que les deux autres sont libres, à ce seul titre qu'ils se recoupent d'une certaine façon, qui elle est nommable de ceci : c'est à savoir que le dessus et le dessous forment deux couples, deux couples appariés de ce que les deux dessus se suivent, et que les deux dessous ne sont pas sur la même ligne.

Je veux dire qu'ils se succèdent par rapport aux deux dessus, qu'il y a un tour qui veut que, pour démontrer que deux de ces cercles sont libres, il suffit qu'il y ait deux dessus qui se suivent, puis deux dessous qui viennent après - j'ai dit sur la même ligne - j'ai probablement tout à l'heure fait une erreur en disant qu'elles ne sont pas sur la même ligne, c'est un *lapsus*.

L'énigme de l'écriture, de l'écriture en tant que mise à plat, est là : c'est qu'aussi bien, à tracer ce qui est essentiellement de l'ordre de l'imaginable, à savoir cette projection dans l'espace, c'est encore une *écriture* que je fais, à savoir ce qui est énonçable, énonçable de cet *algorithme*, ici le plus simple, à savoir une succession.

Ce coinçage, à savoir qu'à l'imaginer, vous retrouvez l'idée de *la norme*, que *la norme* est imaginable dès qu'il y a *support d'image*, et que là nous sommes toujours amenés à en privilégier une, une *imagination* de ce qui fait *bonne* forme.

Curieuse rechute, pourquoi la forme est-elle dite « *bonne* » ? Car, après tout, pourquoi ne l'aurait-on pas appelée simplement pour ce qu'elle est, à savoir « *belle* » ?

Nous réglissons, avec l'antique $\chi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma \acute{\alpha}\gamma\alpha\theta\acute{o}\varsigma$ [[calós ágathós](#)] dans cette ambiguïté...

qui elle, s'avoue à cette date, à la date où c'était ainsi que les Grecs s'exprimaient et qu'en fin de compte, ce qu'on retrouve toujours, c'est *le titre de noblesse, l'ancienneté de la famille*, ce qui, comme vous le savez, est pour le généalogiste, toujours trouvable, pour *n'importe quel* imbécile et donc aussi pour *n'importe quelle* imbécilité.

Je ne vois pas pourquoi je m'empêcherais d'imaginer quoi que ce soit, si cette imagination est *la bonne*, et ce que j'avance, c'est que *la bonne*, elle ne se certifie que de pouvoir se démontrer, se démontrer au *Symbolique*, ce qui veut dire à l'intituler *Symbolique*, à une certaine démantibulation de *lalangue*, en tant qu'elle fait accéder - à quoi ? - à l'inconscient.

L'*Imaginaire* n'en reste pas moins ce qu'il est, à savoir d'*or*, (*d'apostrophe, o, r*) et ceci est à entendre qu'il dort (*d,o,r,t*).

Il dort, si je puis dire, au naturel.

Ceci dans la mesure où je ne le réveille pas spécialement, sur le point des éthiques précédentes.

Trop soucieux que je suis, de celle...

de cette *éthique* nommément, avec quoi je voudrais rompre ...celle du *Bien*, précisément.

Mais comment faire si *réveiller* c'est dans l'occasion *rendormir*, si dans l'*Imaginaire*, il y a quelque chose qui nécessite le sujet à dormir ?

Rêver n'a pas seulement dans *lalangue*, *lalangue* dont je me sers, cette étonnante propriété de structurer le réveil, il structure aussi la rêve-olution, et la révolution, si nous l'entendons bien, ça va plus fort que le rêve. Quelquefois c'est le rendormissement, mais cataleptique. Il faudrait arriver à ce que je promeuve, que je fasse entrer pour vous dans vos cogitations ceci, ceci que l'*Imaginaire* est la prévalence donnée à un besoin du corps, qui est de dormir.

Ce n'est pas que le corps - le corps de l'être parlant - ait plus besoin du sommeil que les autres animaux, sans que nous sachions d'ailleurs toujours en donner le signe, que les autres animaux qui, eux, fonctionnent *avec* le sommeil. La fonction de sommeil, d'hypnose, chez l'être parlant, ne prend cette prévalence...

dont j'ai parlé pour l'identifier à l'*Imaginaire* même...ne prend cette prévalence que de l'effet de cette *nodalité*, de cette *nodalité* qui ne noue, ne noue le *Symbolique* à l'*Imaginaire*... mais aussi bien vous pourriez là mettre n'importe quel autre couple des trois...ne les noue que de l'instance, l'instance du *trois* en tant que je la fais celle du *Réel*.

Si donc je vous réveille, à l'endroit de ce dont tout de même notre antique *χαλός ἀγαθός* [calós ágathós] nous permet de dater la formule dans « *le Souverain Bien* » d'ARISTOTE.

Quand j'ai fait *L'Éthique de la psychanalyse*, c'est à l'*Éthique à Nicomaque* que je me suis référé, référé comme départ, mais je me suis gardé là-dessus de *réveiller*. Car si je réveille à l'*Imaginaire* manifeste de ce *Souverain Bien*, que ne vont-ils pas rêver ?

Non pas qu'il n'y a pas de *Bien*, ce qui les entraînerait un tout petit peu trop loin pour leur bien-être, mais qu'il n'y a pas de *souverain*, moyennant quoi, le *souverain* effectif, celui qui sait user du nœud, trouve son affaire parce que c'est par là que le sommeil se fait désirer à ceux, assez à ceux, pour qu'il rencontre chez eux la complicité du rêve, à savoir le désir que ça continue à bien dormir.

Il convient donc que tout énoncé se garde... justement en ce qu'il *rève-olutionne*...de maintenir le règne de ce à quoi il réveille.

Petite parenthèse, puisque aussi bien cela n'est pas aisé à comprendre, comme motif de ce discours dans lequel je me trouve pris, du fait d'en être le sujet de par mon *expérience*, l'expérience dite *analytique*.

Bien sûr y a-t-il ceux qui...

pour ce que cette expérience, ils ne la mettent pas au pied du mur, ils ne s'y exposent pas comme telle...ont tout de même soupçon de quelque chose qui les démange. Les *simplement démangés* n'ont pas beaucoup d'imagination.

Quand ils flairent quelque chose des suites de mon *discours*, ils dégottent quelque trait *biographique*, par exemple ceci : que j'ai fréquenté les *surréalistes*, et que mon discours en porte la trace.

Il est tout de même curieux qu'avec lesdits *surréalistes*, je n'ai jamais collaboré. Si j'avais dit ce que je pensais, à savoir qu'avec *le langage*, je veux dire, en s'en servant, ce qu'ils démolissaient c'était l'*Imaginaire*, qu'est-ce que je n'aurais pas produit ! Je les aurais peut-être réveillés. Réveillés simplement en sursaut à ceci - que je me serais trouvé bel et bien dire - ...c'est que de l'un à l'autre de l'*Imaginaire* au *Symbolique* dont justement ils ne soupçonnaient pas l'existence, ils rétablissaient l'ordre.

Est-ce que je peux vous faire entendre que le sort de l'être parlant, c'est qu'il ne peut dire, qu'il ne peut même pas dire : « *J'ai bien dormi* »...

c'est-à-dire du sommeil profond

...« *j'ai bien dormi de telle heure à telle heure* », pour la simple raison qu'il n'en sait rien, ses rêves encadrant ce sommeil profond ayant consisté dans le désir de dormir.

C'est seulement à l'extérieur, à savoir : lui, soumis à l'observation d'un électroencéphalogramme, par exemple, que peut se dire, qu'effectivement de telle heure à telle heure, le sommeil était profond, c'est-à-dire pas habité de rêves, ces rêves dont je dis qu'ils sont le tissu de l'*Imaginaire*, qu'ils sont le tissu de l'*Imaginaire* en tant que c'est d'être pris dans le nœud - ce *Réel* - que son besoin, son besoin principal devient cette fonction élue : la fonction de dormir.

Ce passage de l'*Imaginaire* au crible du *Symbolique*, suffit-il à donner, à l'énoncer le premier, celui de l'*Imaginaire*, le tampon « *bon* », « *bon pour le service* ». Le service de quoi ? Je ne crois pas forcer la note en posant cette question, puisqu'il faut bien le dire, personne n'a jamais approché cette question sans soulever par quelque bout une idée de *souveraineté*, c'est-à-dire de *subordination*.

C'est vrai que le *Bien* ne peut être dit que *souverain*.

Est-ce que vous ne sentez pas que c'est là que se dénonce quelque chose comme une infirmité :

je fais appel à ceux qui, justement, ont l'*Imaginaire* éveillé, à condition que ça ne supporte chez eux aucun espoir, car il est tout à fait entendu que je ne dis - moi - rien de tel, mais que je ne dis pas le contraire non plus : à savoir que le *Bien* est *souverain*.

De sorte que ledit *Imaginaire*, mon *dire* de nos jours y opère, certes, mais que ce n'est pas par là qu'il l'attaque, il dit seulement que l'*Imaginaire*, c'est ce par quoi le corps cesse de rien dire, qui vaille de s'écrire autrement que : « *J'ai dormi de telle heure à telle heure* ».

Tout ça ne change rien au fait que ça démange.

La vérité démange, même ceux que - sans trop y croire - j'appelle les *canailles*, parce que, en fin de compte, il suffit que *la vérité* démange pour que ça touche au *vrai* par quelque biais.

Dites n'importe quoi, ça touchera toujours au *vrai*.

Si ça ne touche pas au vôtre, pourquoi ça ne toucherait-il pas au mien ?

Voilà le principe du discours analytique, et c'est en cela que j'ai dit quelque part, et à quelqu'un qui a fait, ma foi, un fort joli petit bouquin sur le transfert, c'est le nommé Michel NEYRAUT, en quoi je lui ai dit que, commencer comme il le fait par ce qu'il appelle le « *contre-transfert* », si par là il veut dire en quoi la vérité touche l'analyste lui-même, il est sûrement dans la bonne voie, puisque après tout, c'est là que le *vrai* prend son importance primaire, et que...

comme je l'ai fait remarquer depuis longtemps, *...il n'y a qu'un transfert, c'est celui de l'analyste*, puisqu'après tout c'est lui qui est le sujet supposé au savoir.

Il devrait bien savoir à quoi s'en tenir là-dessus, sur son rapport au savoir, jusqu'où il est régi par la structure inconsciente qui l'en sépare de ce savoir, qui l'en sépare bien qu'en sachant un bout, et je le souligne, autant par l'épreuve qu'il en a faite dans sa propre analyse que par ce que mon *dire* peut lui en porter.

Est-ce à dire que *le transfert* ce soit l'entrée de *la vérité* ?

C'est l'entrée de *quelque chose* qui est *la vérité*, mais *la vérité* dont justement le transfert est la découverte : *la vérité de l'amour*.

La chose est notable : le savoir de l'inconscient s'est révélé, s'est construit...

c'est bien le prix de ce petit livre, c'est son seul prix d'ailleurs, mais ça vaut qu'on l'achète... la vérité de l'inconscient, c'est-à-dire la révélation de l'inconscient comme savoir, cette révélation de l'inconscient s'est faite de façon telle que la vérité de l'amour, à savoir le transfert, n'y a fait qu'irruption.

Elle est venue en second.

Et on n'a jamais bien su l'y faire rentrer, si ce n'est sous la forme du malentendu, de la chose imprévue, de la chose dont on ne sait que faire, si ce n'est de dire qu'il faille la réduire, voire même la liquider.

Cette remarque à elle toute seule justifie qu'un petit livre sache le faire valoir, car aussi bien faut-il se pénétrer de ceci : que de l'expérience analytique, le transfert, c'est ce qu'elle expulse, c'est ce qu'elle ne peut supporter qu'à en avoir de forts maux d'estomac.

L'*amour*, s'il passe ici par cet étroit défilé de ce qui le cause, et de ce fait révèle ce qu'il en est de sa véritable nature, voilà-t-il pas qui vaille qu'on en répète *la question* ?

Car il est difficile de ne pas avouer que l'*amour* ça tient une place, même si jusqu'ici on en a été réduit à - comme on dit - lui rendre ses devoirs.

Avec l'*amour*, on s'*acquitte*, on lui verse une obole, on tente de tous les moyens, de lui permettre de s'éloigner, de se tenir pour satisfait.

Comment donc l'aborder ?

J'ai promis à Rome, pour je ne sais plus quel jour, de faire une conférence sur l'amour et la logique. C'est bien en la préparant que je me suis aperçu de l'énormité, en somme, de ce que supporte mon discours, car il n'y a à peu près rien qui m'ait paru dans le passé en rendre compte.

C'est là que je m'aperçois qu'en fin de compte, ce n'est pas pour rien que FREUD, dans ce que je citais la dernière fois, à savoir l'intitulé de la *Psychologie* dite justement *des masses et l'Analyse du Moi*, en signalant que l'*identification*, là, il la confronte à l'*amour*, et sans le moindre succès, pour essayer de rendre passable que l'*amour* participe en quoi que ce soit de l'*identification*.

Simplement, là, s'indique que l'*amour* a affaire à ce que j'ai isolé du titre du « *Nom du père* ». C'est bien étrange. Le *Nom du père* auquel j'ai fait tout à l'heure l'allusion ironique qu'on sait, à savoir qu'il aurait rapport à l'ancienneté de la famille, qu'est-ce que ça peut être ?

Qu'est-ce que là-dessus l'*Œdipe*, le dit *Œdipe* nous apprend ? Eh bien, je ne pense pas que ça puisse s'aborder de front.

C'est pourquoi, dans ce que j'ai projeté aujourd'hui de vous dire...

ceci sans doute au titre d'expérience
qui m'avait moi-même fatigué
...je voudrais vous montrer comme se monnaie ce nom,
ce nom qu'en peu de cas, nous ne voyons pas *au moins refoulé*.

Il ne suffit pas, pour porter ce nom, que *celle* de qui s'incarne l'Autre...

l'Autre comme tel, l'Autre avec un grand A
...*celle* dis-je, de qui l'Autre s'incarne, ne fait que s'incarner d'ailleurs, incarne la voix, à savoir la mère, la mère parle, la mère par laquelle la parole se transmet, la mère, il faut bien le dire, en est réduite - ce *nom* - à le traduire par un *non* (n,o,n) justement, le *non* que dit le père.

Ce qui nous introduit au fondement de la négation :
est-ce que c'est la même négation qui fait cercle dans un monde, qui à définir quelque essence...

essence de nature universelle :

soit ce qui se supporte du *tout*

...justement rejette - rejette quoi ? - hors du *tout*, mené de ce fait à la fiction d'un complément au *tout*, et fait à *tout homme* répondre de ce fait ce qui est « *non-homme* ».

Est-ce qu'on ne sent pas qu'il y a une béance de ce « *non* » logique au « *dire-non* » ?

Au « *dire-non* » propositionnel, dirais-je, pour le supporter. À savoir ce que je fais fonctionner, dans mes schèmes de l'identification sexuelle.

C'est à savoir que *tout homme* ne peut s'avouer dans sa jouissance...

c'est-à-dire dans son essence,

phallique pour l'appeler par son nom

...que *tout homme* ne parvient que, à se fonder sur cette exception de quelque chose, le père, en tant que *propositionnellement*, il *dit non* à cette essence.

Le défilé, le défilé du signifiant par quoi passe, à l'exercice, ce quelque chose qui est l'amour, c'est très précisément ce « *Nom du Père* ».

Ce *Nom du Père* qui n'est *non* (n.o.n.) qu'au niveau du dire, et qui se monnaie par la voix de la mère dans le *dire-non* d'un certain nombre d'interdictions, ceci dans le cas, dans le cas heureux : celui où la mère veut bien, de sa petite tête, enfin proférer quelques nutations. [Oscillation continue et involontaire de la tête, d'avant en arrière et de gauche à droite]

Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence. Parce que c'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire, il y a une histoire, quoique ce ne soit pas forcément celle qu'on croit.

Ce que nous vivons est très précisément ceci : que curieusement *la perte*, la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour, si c'est bien celle non pas que je dis, je ne peux pas la dire.. À ce *Nom du Père* se substitue une fonction qui n'est autre que celle du « *nommer-à* ».

Être *nommé-à* quelque chose, voilà ce qui point dans un *ordre* qui se trouve effectivement se substituer au *Nom du Père*. À ceci près qu'ici, la mère généralement suffit à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin.

Si le *désir de l'homme* je l'ai défini pour être le *désir de l'Autre*, c'est bien *là* que ça se désigne dans l'expérience. Et même dans les cas où - comme ça, par hasard, enfin - il se trouve que par un accident elle n'est plus là, c'est quand même elle, son désir, qui désigne à son moutard ce projet qui s'exprime par le *nommer-à*.

Être *nommé-à* quelque chose, voilà ce qui, pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préférer... je veux dire effectivement préférer, passer avant ...ce qu'il en est du *Nom du Père*.

Il est tout à fait étrange que là, le social prenne une prévalence de nœud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences, c'est qu'il détient ce pouvoir du *nommer-à*, au point qu'après tout, s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer.

Qu'est-ce que cette *trace* désigne comme retour du *Nom du Père* dans le *Réel*, en tant précisément que le *Nom du Père* est *verworfen*, *forclus*, *rejeté*, et qu'à ce titre il désigne si cette *forclusion*... dont j'ai dit qu'elle est le principe de la folie même ...est-ce que ce *nommer-à* n'est pas le signe d'une *dégénérescence* catastrophique ?

Pour l'expliquer, il faut, il faut que je donne plein sens à ce que j'ai désigné du terme - tel que je l'écris - de l'*ex-sistence*.

Si quelque chose *ek-siste* à quelque chose, c'est très précisément de n'y être pas couplé, d'en être « *troisé* », si vous me permettez ce néologisme.

La forme du nœud..

puisque aussi bien le nœud n'est rien de plus que cette forme, c'est-à-dire *imaginable*

...est-ce que ce n'est pas là que l'*imaginable* se désigne de ne pouvoir être pensé ?

Pensé, c'est-à-dire mis en ordre, enraciné non pas seulement dans l'impossible, mais dans l'impossible en tant que démontré comme tel.

Rien n'est démontré par ce nœud, mais seulement montré.

Montré ce que veut dire l'*ex-sistence*, d'un rond de ficelle pour me faire comprendre, un rond de ficelle en tant que ce n'est que sur lui que repose le nœud de ce qui autrement reste fou. L'explication ne mordant pas sur l'inexplicable.

Est-ce que ce n'est pas là que nous devons chercher dans ce qui nous possède, nous possède comme *sujet*, qui n'est rien d'autre qu'un désir..

et qui plus est désir de l'Autre, désir par quoi nous sommes d'*origine* aliénés

...est-ce que ce n'est pas là que doit porter..

à savoir dans ce phénomène,

cette apparition à notre expérience

...que comme sujets, ce n'est pas seulement de n'avoir nulle essence..

sinon d'être *coincés*, *squeezés* dans un certain nœud, mais aussi bien comme sujet, sujet supposé de ce que *squeeze* ce nœud

...comme sujet ce n'est pas seulement l'essence qui nous manque, à savoir l'*être*, c'est aussi bien que nous *ek-siste* tout ce qui fait nœud.

Mais dire que cela nous *ek-siste* ne veut pas dire que pour autant nous y existions d'aucune façon.

C'est dans le nœud même que réside tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique, ce que KANT a repoussé - comme à l'avance - de notre éthique, à savoir de ce que rien dont nous pâtissons ne puisse d'aucune façon nous diriger vers notre bien.

C'est là quelque chose qu'il faut entendre on ne sait comment, comme un *prodrome*..

comme un *prodrome* j'ose le dire, et c'est en cela que j'ai écrit une fois *Kant avec Sade*

...comme un *prodrome* de ce qui fait effectivement notre passion, à savoir que nous n'avons plus aucune espèce d'idée de ce qui pour nous tracerait la voie du *Bien*. Au moment où cette voie expire, au moment où KANT fait le geste de ce mince recours, de cette liaison infime avec ce qu'ARISTOTE a instauré comme l'ordre du monde, les *arguments* qu'il avance, quels sont-ils ? Pour faire sentir la dimension de ce qui est le devoir, qu'avance-t-il ?

Ce qu'il avance, c'est *prétendument* qu'un amoureux près d'obtenir le succès de sa jouissance y regardera à deux fois si, devant la porte de sa maîtresse, le gibet est déjà dressé auquel on l'attachera.

Et d'opposer à cela que bien entendu personne ne se risquera jamais à pareil truc, alors qu'il est tout à fait au contraire évident que n'importe qui est capable de le faire, s'il en veut, simplement.

Alors, qu'est-ce qu'il oppose à ça ? C'est que...

comme si c'était là le signe d'une supériorité ...c'est que sommé par le tyran de diffamer un autre sujet, quelqu'un y regardera à deux fois avant de porter un faux témoignage.

À quoi dans mon texte, *Kant avec Sade...*

car j'ai écrit des choses très bien, des choses auxquelles personne ne comprend rien, bien sûr, mais c'est simplement parce qu'ils sont sourds

...à quoi j'ai opposé : mais si, pour désigner à la main du tyran, celui que le tyran désire atteindre, il suffisait non pas d'un faux, mais d'un vrai témoignage !

Ce qui suffit bien sûr à foutre tous les systèmes par terre pour la raison que la vérité, la vérité est toujours pour le tyran. C'est toujours vrai que le tyran, on ne peut pas le supporter, et par conséquent, celui que le tyran veut atteindre, il a déjà ses raisons pour ça, ce qu'il lui faut, c'est un semblant de vérité.

Le biais, le biais, par où ici KANT fait la fente, ce biais n'est pas bon, d'où il résulte la formule qui se dégage simplement de ces deux termes entre quoi KANT fait la rentrée de *La raison pratique*, c'est-à-dire du devoir moral, c'est que l'essence...

l'essence de ce dont il s'agit dans le bien

...c'est que le corps force *sa jouissance*, à savoir la réprime, et simplement ceci, au nom de la mort, de la mort de soi ou de la mort de quelqu'un d'autre, dans l'occasion, celui qu'il songera à épargner.

Mais cette formule une fois serrée :
est-ce que cela ne réduit pas le *Bien* à sa *juste portée*,
est-ce que hors ces termes...

ces termes dont se font les trois, les trois
du *Réel*, en tant que le *Réel* lui-même est trois
...à savoir : *la jouissance, le corps, la mort*, en tant qu'ils sont noués,
qu'ils sont noués seulement, bien entendu, par cette
impasse invérifiable du sexe...

C'est bien là que se véhicule la porte de ce discours
nouveau venu...

dont ce n'est pas rien que
quelque chose l'ait nécessité
...*le discours analytique* dont vous me permettrez de reprendre
le relais le 9 Mai, le 9 Mai deuxième mardi, et non pas
ensuite le troisième, mais le quatrième, le quatrième,
qui ne sera pas donc celui d'après Pâques, le 16 Avril,
mais celui du 23...

Le 9 Avril, pas Mai, Avril !

Aujourd'hui, pour des raisons, comme ça, de *choix personnel*, je vais partir d'une question, question bien sûr que je me pose que de croire au moins que la réponse est là...

c'est un bateau, vous le savez
 ...et cette question c'est : qu'est-ce que LACAN, ici présent, a inventé ?

Vous savez que ce mot « *inventé* », je l'ai mis en avant, je l'ai fait reconnaître, si je puis dire, par vous, apparemment tout au moins, de le lier à ce qui le nécessite, c'est-à-dire le savoir.

Le savoir s'invente, ai-je dit, ce dont me semble assez bien témoigner l'histoire de la science.

Alors, qu'est-ce que j'ai inventé, moi ?

Ça veut pas dire du tout que je fasse partie de l'histoire de la science, parce que mon départ est autre, qu'il est celui de l'expérience analytique.

Quoi ?

Je répondrai...

puisqu'il est entendu que j'ai déjà la réponse
 ...je répondrai...

comme ça, pour mettre les choses en train
 ...l'*objet(a)*.

C'est évident que je ne peux pas ajouter l'*objet(a)*, par exemple.
 Ça, ça se touche tout de suite.

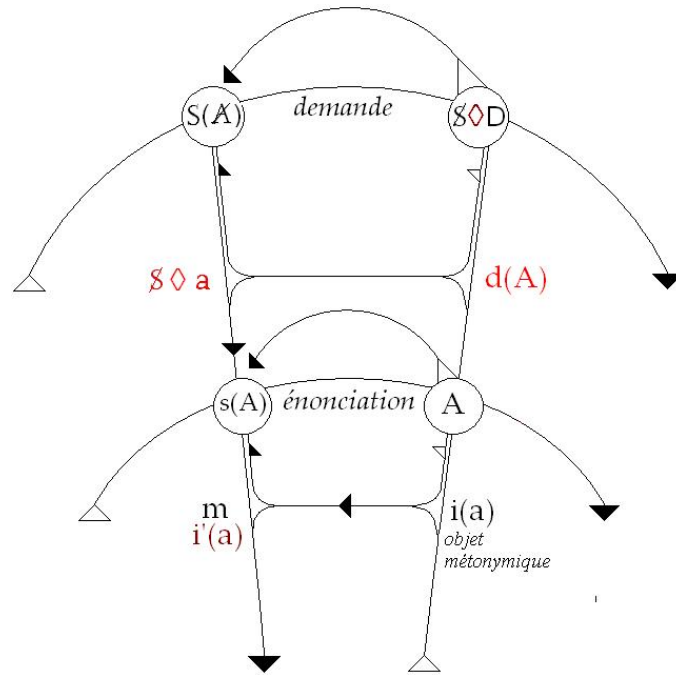
C'est pas *entre autres* que j'ai inventé l'*objet(a)*, entre autres machins, comme certains s'imaginent.

Parce que l'*objet(a)* est solidaire - tout au moins au départ - du *graphe*.

Vous savez peut-être ce que c'est ?

J'en suis même pas sûr... Mais enfin c'est un truc qui a une forme comme ça, avec deux machins qui traversent là, et puis en plus : *ça* .

Je dis *ça*, parce que *au point où nous en sommes c'est nécessaire* .

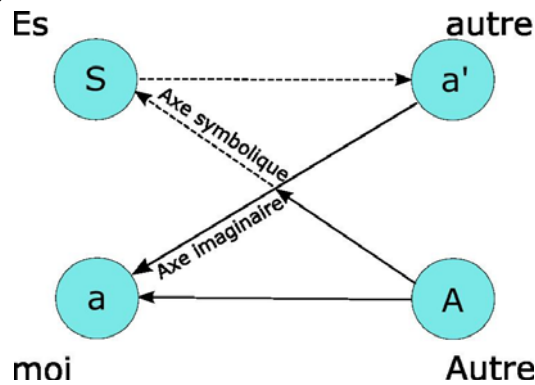


Du graphe donc, dont il est une détermination et nommément au point où la question se pose :

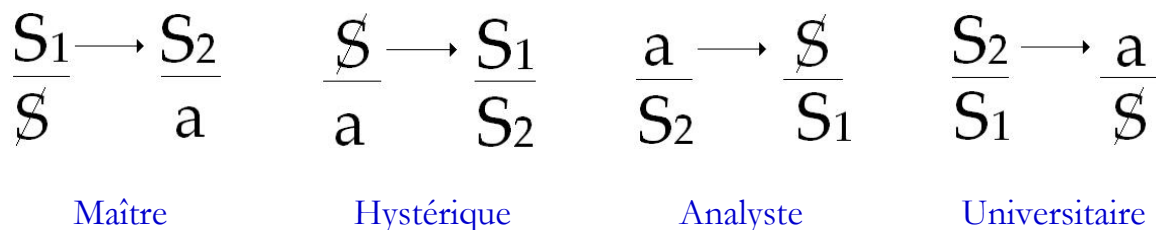
qu'est-ce que c'est que le désir, si le désir est le désir de l'Autre ?

Enfin, c'est là que c'est sorti.

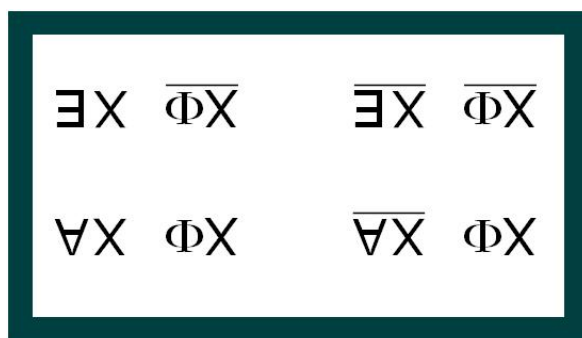
Ça veut pas dire bien sûr, qu'il ne soit pas ailleurs. Il est ailleurs aussi, il est aussi dans le schéma dit « schéma L » :



et puis il est aussi dans les quadripode des discours à quoi j'ai cru devoir faire place, enfin, il y a quelques années :



Et puis - qui sait ? - peut-être est-il question qu'il vienne se mettre à la place du x dans les déjà célèbres *formules quantiques* que j'appellerai aujourd'hui comme ça parce que, en me réveillant ce matin j'ai écrit quelques notes, que j'appellerai *de la sexuation*.



Et puisque j'y étais, en prenant ces notes il est surgi ceci, ceci dont c'est curieux que je n'entende jamais les échos, n'est-ce pas, j'ai évidemment... même à Rome où j'ai été faire un petit tour, on a entendu parler de ces *formules quantiques*, ce qui prouve déjà une assez bonne diffusion.

Et on m'a posé des questions, à savoir si *les formules quantiques*, parce qu'elles sont quatre, pourraient bien se situer quelque part d'une façon qui aurait des correspondances avec *les formules des quatre discours*.

C'est pas forcément infécond, puisque ce que j'évoque, enfin, c'est que le (a) vienne à la place des x des formules que j'appelle « *formules quantiques de la sexuation* ».

Est-ce que j'ai besoin de les réécrire, ce n'est sûrement pas inutile, j'évoque ceci, c'est que c'est celles qui se marquent de $\exists x \Phi x$ à gauche, et qui se continuent par quatre autres formules qui sont comme ça en carré, bon.

Il aurait pu m'en revenir quelque chose...

si bien sûr ça ne demandait pas un peu de peine...mais s'il est quelque chose que je voudrais vous faire remarquer, c'est que ces *formules* dites *quantiques de la sexuation* pourraient s'exprimer autrement, et ça permettrait peut-être d'avancer.

Je vais vous en donner ce qui s'en implique.

Ça pourrait se dire comme ça :

« *l'être sexué ne s'autorise que de lui-même* ».

C'est en ce sens qu'*il a le choix*, je veux dire que ce à quoi on se limite pour les classer *mâle ou féminin*, dans l'état civil, enfin, ça n'empêche pas qu'il a le choix.

Ça bien sûr, tout le monde le sait.

Il *ne s'autorise que de lui-même*, j'ajouterai : « *et de quelques autres* ». Quel est le statut de ces *autres*, dans l'occasion, si ce n'est que c'est quelque part...

je ne dis pas au *lieu de l'Autre*
...c'est quelque part qu'il s'agit de bien situer, savoir où ça s'écrit, mes *formules quantiques de la sexuation*.

Parce que je dirai même ceci, je vais assez loin : si je ne les avais pas écrites, est-ce que ça serait aussi vrai que l'être sexué ne s'autorise que de lui-même?

Ça paraît difficile de le contester, étant donné qu'on n'a pas attendu que j'écrive *les formules quantiques de la sexuation* pour qu'il y ait, enfin, une sérieuse lampée de gens qu'on épingle de... comme on peut... enfin, qu'on épingle de l'homosexualité. Ni d'un côté ni de l'autre.

Ce serait donc incontestablement vrai, si ce n'est que - chose curieuse - enfin, il semble...

qu'encore que ça se soit étalé
depuis le commencement des siècles
...qu'on ait mis un bout de temps justement à l'épingler de ces termes...

comme par hasard impropres
...de ces termes d'« *homosexuel* » par exemple.

C'est curieux que je puisse les dire impropres, enfin, c'est impropre tout à fait, comme nomination.

Bien avant, on n'avait pas ces termes-là, enfin, on appelait ça, par exemple...

enfin, pour un côté, et le fait qu'on les distinguât d'une façon sérieuse jusqu'à leur donner une place différente sur la carte géographique, est déjà suffisamment indicatif

...on appelait ça pour un côté des *sodomites*.

« *Sumus enim sodomitae* », écrivait un prince qui, je crois était lui-même de la famille des CONDÉ :

« *Sumus enim sodomitae igne tantum perituri* »²⁴.

Il disait ça pour rassurer ses compagnons au moment où ils traversaient une rivière :

« *il ne peut rien nous arriver, on ne va pas se noyer puisque nous sommes igne tantum perituri, on ne doit périr que par le feu, donc on est à l'abri* ». Bon.

24 Cf. la citation in M. Proust, *La prisonnière, La recherche du temps perdu*, T.3, Gallimard, coll. La Pléiade, 1954, p.303.
183

En attendant est-ce que, il n'aurait pas pu venir à l'idée dans *mon École* que c'est ça qui équilibre *mon dire* :

« *que l'analyste ne s'autorise que de lui-même* » ?

Ça veut pas dire pour autant qu'il soit tout seul à le décider, comme je viens de vous le faire remarquer, de vous le faire remarquer pour ce qui est de l'être sexué.

Je dirai même plus, enfin, ce que j'ai écrit dans les formules implique au moins que pour faire l'homme, il faut qu'au moins quelque part soit écrite *la formule quantique* que je viens là d'écrire, et qu'il existe...

c'est une écriture $[\exists X]$

...qu'il existe cet x qui dit que n'est pas vrai...

que n'est pas vrai comme fondement d'exception

...que n'est pas vrai que ΦX $[\overline{\Phi X}]$...

à savoir que ce qui supporte dans l'écriture *la fonction*,

la fonction propositionnelle où nous pouvons écrire

ce qu'il en est de ce choix de l'être sexué

...qu'il n'est pas vrai qu'elle tienne, qu'elle tienne toujours, que même la condition pour que le choix puisse en être fait au positif, c'est-à-dire qu'il y ait de l'homme, c'est qu'il y ait quelque part de la castration.

Si je dis donc « *que l'analyste ne s'autorise que de lui-même* », ce qui est quelque chose de tellement accablant, enfin, à y penser : que si l'analyste est quelque chose qui est sur le mode d'être « *nommé-à* », à l'analyse si je puis dire, à l'analyse sous cette forme qui veut dire, *membre associé, membre titulaire, membre je ne sais pas quoi...*

tout ce que j'ai essayé, comme ça, dont j'ai essayé de faire rire dans un petit article²⁵ en y marquant l'échelon de ce que j'ai appelé *les Suffisances, les Petits Souliers, voire les Béatitudes*, être « *nommé à* » *la Béatitude*, est-ce que ce n'est pas quelque chose en soi qui peut un peu faire rire ?

Ça a fait rire, mais pas très, parce que dans ce temps, quand j'ai écrit ça, ça n'intéressait que les spécialistes, qui eux ne riaient guère, bien sûr, parce qu'ils étaient dans le système.

Mais ça impliquerait quand même que cette formule...
que j'ai faite dans une certaine
Proposition tout à fait axiale

25 Cf. *Écrits* p.459, op. cit., *Situation de la psychanalyse... en 1956.*

...que cette formule reçoive les quelques compléments, les quelques compléments qu'implique que si assurément on ne peut pas être *nommé à* la psychanalyse, ça ne veut pas dire que n'importe qui puisse rentrer là-dedans comme un rhinocéros dans la porcelaine.

C'est-à-dire sans tenir compte de ceci : c'est qu'il faudrait bien que s'inscrive ce dont moi j'attends que ça vienne à s'inscrire, parce que c'est pas, comme quand *j'invente* ce qui préside au choix de l'être sexué, là je peux pas *inventer*, je peux pas *inventer* pour une raison : qu'un groupe, qu'un groupe c'est *réel*.

Et même c'est un *Réel* que je ne peux pas inventer de ce fait que c'est un *Réel* nouvellement émergé, puisque tant qu'il n'y avait pas de discours analytique, il n'y avait pas *du psychanalyste*. C'est pour ça que j'ai énoncé qu'il y a *du psychanalyste*, dont par exemple, moi, j'étais le témoignage, mais ça ne peut pas vouloir dire pour autant qu'il y a *un psychanalyste*.

C'est une visée proprement hystérique que de dire qu'*il y en a au moins un*, par exemple.

Je ne suis pas du tout sur cette pente, n'étant pas de nature dans la position de l'hystérique.

Je suis pas SOCRATE, par exemple.

Où je me situe, enfin, nous verrons ça éventuellement, pourquoi pas, enfin, mais pour aujourd'hui je n'ai pas besoin d'en dire plus long.

Donc, il y a des choses, il y a des choses au niveau de ce qui émerge de *réel*, sous la forme d'un fonctionnement différent - de quoi ? - de ce qu'il en est en fin de compte des *lettres*, parce que les *lettres*, *les lettres c'est de ça qu'il s'agit*.

C'est ça que j'ai voulu produire dans mes quadripodes : il peut y avoir une façon dont un certain lien s'établit dans un groupe, il peut y avoir quelque chose de nouveau et qui ne consiste qu'en une certaine redistribution des *lettres*. Ça je peux l'inventer.

Mais la façon de donner suite à ce nouvel arrangement de *lettres* pour en épinglez *un discours*, ça suppose une suite justement.

Et pourquoi pas, comme on me l'a demandé à Rome quand on m'a posé la question de savoir quelle était la liaison des quatre *formules quantiques* dites *de la sexuation*, quelle était leur liaison avec la formule..

c'est de celle-là qu'il s'agit :

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

...*la formule du discours analytique* telle que j'ai cru devoir d'abord l'avancer.

Les brancher, ça serait en donner ce développement qui ferait que dans une école...

la mienne pourquoi pas, avec un peu de chance ...que dans une école s'articulerait cette fonction dont le choix de l'analyste, le choix de l'être, ne peut que dépendre.

Car tout en ne s'autorisant que de lui-même, il ne peut par là que s'autoriser d'autres aussi.

je m'en réduis à ce minimum parce que précisément j'attends que quelque chose s'invente, s'invente du groupe sans reglisser dans la vieille ornière, celle dont il résulte qu'en raison de vieilles habitudes contre lesquelles après tout on est si peu prémuni que ce sont elles qui font la base du discours dit universitaire, qu'on est *nommé-à*, à un titre.

Ceci nous pousse...

nous pousse parce que je choisis d'y être poussé, mais vous pousse en même temps puisque vous m'écoutez ...à tenter de préciser la liaison qu'il y a entre ce que j'appelle l'*inventer du savoir*, et *ce qui s'écrit*.

Il est tout à fait clair qu'il y a un lien, il s'agirait, ce lien, de le préciser, autrement dit...

ce qui se touche du doigt

...s'apercevoir, se poser la question : où se situe l'*écriture* ?

C'est bien ce dont j'essaie de vous donner depuis longtemps l'indication.

En substituant - ce que j'ai fait très tôt - en *glissant* si je puis dire, dans l'énoncé que j'ai tenté de donner de *Fonction et Champ de la parole et du langage*, je n'ai quand même pas intitulé un certain article...

comme ça, un écrit pivot

...je l'ai pas intitulé « *L'instance du signifiant dans l'inconscient* »,

je l'ai intitulé *L'Instance de la lettre*.

Et c'est autour de *lettres*...

comme vous vous souvenez peut-être un peu, enfin,
comme ça, dans la brume, que S, S₁, S₂, etc.,
sur s, sur petit s, enfin

...c'est tout ce que...

tout ceci impliquant une certaine relation que j'ai
épinglée de la *métaphore*, une autre de la *métonymie*

...c'est autour de ça que j'ai fait tourner un certain nombre
de *propositions* qui peuvent être considérées comme un forçage,
je veux dire de donner une certaine instance - non pas de
la lettre - mais de la linguistique.

Mais je vous fais remarquer que la linguistique ne procède
pas autrement que les autres sciences, c'est-à-dire qu'elle
ne procède que de *l'instance de la lettre*, d'où l'instance de la
linguistique passant par la lettre, enfin, pour proposer
quelques remarques à ceux qui pratiquent l'analyse.

Ça n'empêche pas que bien sûr...

parce que je croyais *qu'avec le temps*, enfin n'est-ce pas...

...il y a ces surréalistes, n'est-ce pas, dont on me tanne,
enfin, quand on veut écrire sur moi des articles.

Ces surréalistes, j'en connaissais un qui survivait alors,
c'était Tristan TZARA, je lui ai refilé *L'Instance de la lettre*
bien sûr, ça ne lui a fait ni chaud ni froid.

Pourquoi ? Parce que c'est bien là ce qui démontre
ce que je vous faisais remarquer...

vous l'avez peut-être entendu

...à mon dernier séminaire, ce que je vous ai fait remarquer,
c'est à savoir qu'en fin de compte, avec tout ce chambard,
n'est-ce pas, *ils savaient pas très bien ce qu'ils faisaient*.

Mais ça, c'est... ça tient du fait que, en somme ils étaient
poètes, et comme l'a fait remarquer depuis longtemps
PLATON, il n'est pas du tout forcé...

il est même préférable

...que le poète ne sache pas ce qu'il fait.

C'est ce qui donne à ce qu'il fait, sa valeur primordiale,
et devant quoi il n'y a vraiment qu'à courber la tête.

Je veux dire que si on peut faire une certaine analogie,
enfin une certaine *homologie*, disons...

mais avec pour le mot *homo* ce sens approximatif qui est
celui que je vous ai déjà souligné tout à l'heure

...une certaine *homologie* entre, entre ce qu'on a comme oeuvres,
oeuvres de l'art, et ce que nous recueillons dans
l'expérience analytique.

Interpréter l'art, c'est ce que FREUD a toujours écarté, toujours répudié, ce qu'on appelle « *psychanalyse de l'art* », enfin, c'est encore plus à écarter que la fameuse « *psychologie de l'art* » qui est une notion délirante.

De l'art, nous avons à prendre de la graine.
À prendre de la graine pour autre chose, c'est-à-dire pour nous : en faire ce tiers qui n'est pas encore classé, en faire ce quelque chose qui est accoté à la science, d'une part, qui prend de la graine de l'art de l'autre, et j'irai même plus loin, qui ne peut le faire que dans l'attente de devoir à la fin « *donner sa langue au chat* ».

Ce dont témoigne pour nous l'expérience analytique, c'est que nous avons affaire, je dirais à des *vérités indomptables*, à des vérités indomptables que nous... dont nous avons à témoigner pourtant, comme telles.

Est-ce que ce sont les seules qui peuvent nous permettre de définir comment dans la science, ce qu'il en est du savoir, du savoir inconscient, comment dans la science ceci peut constituer ce que j'appellerai un *bord*, c'est-à-dire ce dont la science même, comme telle, est - faute d'un meilleur mot je dirai - structurée.

Si ce que j'avance pour vous répond à quelque chose, on peut dire que vous m'avez assez attendu avant de ce que j'énonce de ce *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*, c'est ça que ça veut dire. Là encore je souligne que ça ne va pas jusqu'à dire que le peu de Réel que nous savons...

qui se réduit au *nombre*

...que le peu de Réel que nous savons, s'il est si peu, ça tient au fameux trou : au fait qu'au centre il y a ce τόπος [topos], qu'on ne peut que boucher.

Qu'on ne peut que boucher avec quoi ?

Avec l'*Imaginaire*, mais ça ne veut pas dire pour autant que l'*objet(a)* ça soit de l'*Imaginaire*.

Il est un fait que ça s' imagine, ça s' imagine avec ce qu'on peut, à savoir avec :

- ce qui se suce,
- ce qui se chie,
- ce qui fait le regard, ce qui *dompte le regard* en réalité,
- et puis la voix.

Les deux derniers dans le nombre, en tout cas sûrement le dernier, c'est moi qui l'ai ajouté à la liste, en tant que ça s' imagine.

Mais le fait que ça s'imagine n'ôte rien de la portée de l'*objet(a)* en tant que τόπος [topos], je veux dire, en tant que ce qui se *squeeze* pour en donner l'image...

rien de plus ai-je fait

...pour en donner l'image qui n'a qu'un avantage, c'est que c'est une *image écrite*, celle que j'ai donnée dans *le nœud borroméen*. L'*objet(a)* c'est là que ça se noue.

Il y a donc deux faces ici à l'*objet(a)*, une face qui est aussi *réelle* que possible seulement de ce fait que ça s'*écrit*.

Vous voyez ce que j'essaie de faire là :
j'essaie de vous situer l'*écrit*...

et ça va loin d'avancer ça

...comme *ce bord du Réel*, situé sur ce bord.

Pour - parce qu'il faut bien - enfin, vous donner d'autre pâture que cette abstraction comme vous diriez, car justement ce qui est là sensible, c'est que ça n'est pas de l'abstraction. C'est dur comme fer. C'est pas parce qu'une chose n'est pas succulente qu'elle est abstraite. Il est évidemment amusant que j'éprouve là le besoin, pour vous...

le désir de l'homme étant le désir de l'Autre

...que j'éprouve là le besoin pour vous d'avoir une petite scansion rigolade, pour vous faire remarquer que c'est amusant, enfin, une chose, un petit échantillon anecdotique que je vais vous donner, n'est-ce pas.

C'est assez curieux, par exemple, que *le savoir* en tant qu'il s'invente, ça se passe comme ça, comme je vais vous dire.

Quand GALILÉE a aperçu certaines de ses inventions, qui bouleversaient tout à fait le savoir concernant le *Réel céleste*, il a pris soin de le noter, sous la forme suivante : il a envoyé à quelques personnes un certain nombre de *distiques* latins - pas plus : deux vers - dans lesquels, par lesquels il pouvait en quelque sorte prendre date, et en prenant un certain nombre de lettres de trois en trois, par exemple, démontrer qu'il avait inventé la chose impossible à faire avaler à son époque, qu'il l'avait *inventée* déjà à telle date.

Je veux dire que c'était inscrit indiscutablement par la façon même dont il avait fait ces *distiques*, dont peu importe par ailleurs le contenu, étant donné bien sûr que, on peut dans ce genre, enfin, écrire n'importe quoi, ça ne fait rien à personne, tout ce qui intéresse quelqu'un, quand on reçoit une lettre d'un personnage comme GALILÉE, c'est pas ce qu'il a voulu dire, c'est qu'on a un autographe.

Et la façon dont...

sous, en quelque sorte, ce que nous appellerons
l'apparente connerie des deux vers

...était inscrite la date...

la date de telle chose, la chose dont il s'agissait,
à savoir sur le ciel et le principe des trajets
qu'il offre à voir

...est-ce que là ne s'illustre pas...

d'une façon certes seulement amusante, mais vous en
avez bien d'autres illustrations, puisque comme je
l'ai fait, j'y ai insisté avec des pieds de plomb

...il est bien évident que si la logique est ce que je dis...
la science du Réel, et pas autre chose

...si justement le propre de la logique, et en tant que
science du Réel, c'est justement de ne faire de la vérité
qu'une valeur vide, c'est-à-dire exactement rien du tout,
quelque chose dont vous pouvez simplement inscrire que
non-V c'est F, c'est-à-dire que c'est faux, c'est-à-dire que
c'est une façon de traiter la vérité qui n'a aucune espèce
de rapport avec ce que nous appelons communément vérité.

Cette science du Réel, la logique, s'est frayée,
n'a pu se frayer qu'à partir du moment où on a pu assez
vider des mots de leur sens pour leur substituer des *lettres*
purement et simplement.

La *lettre* est en quelque sorte inhérente à ce passage au *Réel*.

Là c'est amusant de pouvoir dire que l'écrit était là pour
faire preuve - faire preuve de quoi ? - faire preuve
de la date de l'invention.

Mais en faisant preuve de la date de l'invention, il fait
preuve aussi de l'invention elle-même, l'invention c'est
l'écrit, et ce que nous exigeons dans une *logique mathématique*,
c'est très précisément ceci :

que rien ne repose de la démonstration que sur une certaine
façon de s'imposer à soi-même une combinatoire parfaitement
déterminée d'un jeu de *lettres*.

Je pose là la question :

est-ce que donc, l'anagramme...

puisque c'est de ça qu'il s'agissait dans les vers de GALILÉE

...que l'anagramme...

au niveau où le cher SAUSSURE s'en cassait la tête en privé

...est-ce que l'anagramme n'est pas là simplement pour faire
preuve que c'est là la nature de l'écrit, même quand on n'a
pas encore l'idée de rien à prouver.

Est-ce que l'*anagramme* au niveau où SAUSSURE s'en *interrogeait*, à savoir au niveau où dans les vers dits saturniens, on peut retrouver justement le nombre de lettres qu'il faut pour désigner un dieu sans que rien du ciel ne puisse nous secourir pour savoir si c'était l'intention, là, du poète, d'avoir truffé ce qu'il avait à écrire - puisque l'écrit déjà fonctionnait - de l'avoir truffé d'un certain nombre de lettres qui fondent le nom d'un dieu.

Est-ce que là on ne sent pas que même quand il n'est supporté par rien...

par rien dont nous puissions témoigner
...il nous faut bien admettre que c'est l'écrit qui *supporte*, qu'il y a là une sorte d'*entité* de l'écrit.

Comment traduirons-nous *entité* ?

Est-ce que nous la pousserons du côté de *l'être* ou du côté de *l'étant*, est-ce que c'est οὐσία [ousia] ou est-ce que c'est ον [on] ? Je crois qu'il vaut mieux abandonner cette direction.

Et je vous propose quelque chose qui a son intérêt d'aller dans le même sens que ce que j'avais déjà tracé.

Comme l'a fait remarquer, comme ça, un vieux sage...

du temps où on savait quand même déjà écrire
ce qui s'imposait du langage, n'est-ce pas
... « *une route qui monte c'est la même que celle qui descend* », alors je pourrais vous proposer comme *formule de l'écrit* : *le savoir supposé sujet*.

Qu'il y ait quelque chose qui atteste qu'une *formule* pareille puisse avoir sa fonction, c'est en tout cas aujourd'hui ce que je trouve de mieux pour vous situer la fonction de l'écrit, pour ceci à quoi nous a introduit notre question sur l'entité de l'écrit, οὐσία [ousia] ou ον [on], pour situer ceci qu'il se définit avant tout d'une certaine fonction, d'une place de *bord*.

Voilà. Il est bien évident, n'est-ce pas, que...

comme je l'ai souligné, comme ça, incidemment parce que je passe pas mon temps à m'expliquer avec les philosophes il est bien évident que c'est mon matérialisme à moi.

Ouais... Je le dis à peine, je le dis à peine parce que je m'en fous du matérialisme. Ce certain matérialisme, comme ça, qui est là de toujours, qui consiste à baiser le cul de *la matière* au nom de ceci que ce serait quelque chose de plus réel que *la forme*, enfin ça, bien sûr, on l'a déjà *maudit*.

On l'a maudit à partir du *matérialisme historique* qui n'est strictement rien d'autre qu'une résurgence de la Providence de BOSSUET. [Rires] Ouais...

En tous les cas, cette matière de l'écrit, enfin, de l'écrit supposé, comme ça, comme c'est un peu nouveau, enfin, ça mériterait qu'on lui tire un peu sur les tétines, pour en revenir à notre *objet(a)* fondamental.

Qu'on l'exploite un peu, tout au moins un temps, hein. Qu'elle devienne possible, n'est-ce pas, cette *exploitation*, c'est... ça veut dire justement...

si vous traduisez la modalité
comme je vous ai appris à le faire
...ça veut dire que *ça cesse de s'écrire*, et pas du tout le contraire. Il faut que *ça cesse de s'écrire* pour que ça prouve quelque chose. C'est-à-dire *que ça ne cesse pas de repartir*.

Mais justement c'est là cette *scansion* dont j'essaie de vous donner l'idée, c'est une *scansion* qui est curieuse. Parce que la *pulsion* que ça implique, à savoir ce que chacun sait, que ne peut être *nécessaire* que *le possible*, à savoir ce que je situe du *cesser de s'écrire*, est justement ceci qui *ne cesse pas de se répéter*, ce qui est là quelque chose que nous avons bien su toucher, n'est-ce pas, dans cette fonction produite génialement par FREUD de la *répétition*.

Ça c'est une chose fondamentale et dont j'essaie ici pour vous l'approche, l'approche en ce sens que ça institue un temps *deux*. Loin de faire le temps linéaire, ça institue un temps *deux* comme tout à fait fondamental.

Et j'irai même jusqu'à poser la question à ceux qui pourraient m'en dire un petit bout...

et ça m'amuserait bien qu'on m'y réponde là-dessus
...c'est que, à prendre un ensemble de dimensions...

ensemble ne supposant rien de cardinal,
mais disons un ensemble fini

...comment déterminer sur cet ensemble de dimensions...

pourquoi ne pas imaginer la dimension telle que
je la définis, c'est-à-dire là où se situe le dire

...comment arriver à formuler ceci :

que si nous partons de l'idée que la fonction du *deux*, deux dimensions s'y situent d'un côté de *la surface*, mais du « *cesser* » et « *non-cesser* » comme je viens de vous le dire, est-ce que ce n'est pas là ce qui fait très exactement la portée de *l'écrit* ?

Autrement dit, sur un ensemble de dimensions...

que nous ne déterminons pas d'avance

...comment trouver ce qui fait *fonction-surface* et ce qui à mon dire ferait *fonction-temps* du même coup ?

Ce qui de toute façon est très proche, très proche du nœud que je vous suggère.

J'avais autrefois *commis* un truc qui s'appelait *Le Temps logique*. Et c'est curieux que j'y aie mis au second temps *le temps pour comprendre*, le temps pour comprendre ce *qu'il y a à comprendre*. C'est la seule chose dans cette forme...

que j'ai faite aussi épurée que possible

...c'est la seule chose qu'il y avait à comprendre :

c'est que *le temps pour comprendre* ne va pas s'il n'y a pas *trois*.

À savoir ce que j'ai appelé :

- *l'instant de voir*,
- puis *la chose à comprendre*,
- et puis *le moment de conclure*.

De conclure...

comme je crois l'avoir assez suggéré dans cet article

...de conclure de travers.

Sans quoi...

s'il n'y a pas ces trois

...il n'y a rien qui motive ce qui manifeste avec clarté le *deux*, à savoir cette *scansion* que j'ai décrite, qui est celle d'un arrêt, d'un cesser et d'un re-départ.

Grâce à quoi il est évident que ce sont les seuls mouvements convaincants, qui ne valent comme preuve n'est-ce pas, que quand les trois personnages...

dont vous savez qu'il s'agit qu'ils

sortent de prison comme par hasard

...que ce n'est que dans l'après-coup de ces scansions qu'ils peuvent les faire fonctionner comme *preuve*.

C'est-à-dire faire ce qui leur est demandé, non pas seulement qu'ils soient sortis, ce qui est d'un mouvement bien naturel, mais à quoi ils sont identiques, à savoir chacun strictement aux deux autres.

Ils ont la même rondelle noire ou blanche, dans le dos. Ils ne peuvent - ce qui leur est demandé ! - en donner l'explication que de ceci qu'ils ont fait tous le même ballet pour sortir. C'est là la seule explication.

C'est une voie qui est tout à fait, enfin, tout à fait charmante, n'est-ce pas, à expliquer ceci, ceci qui est en plus bien évident, c'est que ça ne comporte entre eux aucune espèce d'identité de nature, que l'illustration, le commentaire en marge que j'en donne, c'est à savoir que c'est comme ça que les êtres s'imaginent une universalité quelconque, il n'y a pas trace dans cet apologue...

puisque d'un apologue il s'agit
...il n'y a pas trace dans cet apologue du moindre rapport entre les prisonniers puisque c'est justement ce qui leur est interdit : c'est de communiquer entre eux. Ils sont simplement : s'identifie ou se distingue, d'avoir ou de n'avoir pas, un disque blanc ou un disque noir dans le dos.

Je m'excuse d'avoir été si long pour les personnes qui n'ont jamais ouvert les *Écrits*, il doit y en avoir pas mal ici dans ce cas, bien sûr. Définir donc ce qui dans un ensemble de dimensions, fait du même coup *surface* et *temps*, voilà ce que je vous propose comme suite - mon Dieu - comme suite à ce que je vous ai proposé de *temps logique* de mes *Écrits*. Bon. Ouais...

Est-ce que je suis, est-ce que je suis mauvais juge, quand j'ai répondu que l'*objet(a)* c'était *peut-être* ce que j'avais *inventé*? *Peut-être*, c'est sûrement... en tout cas personne ne l'a inventé à part moi. Bon.

Mais je peux être quand même mauvais juge.

Et c'est en ça qu'il n'est pas *sans rapport* avec l'*οὐσία* [ousia] comme ça, dont je faisais tout à l'heure usage de chiffon, c'est que si mon schéma du discours analytique est vrai :

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

cet *objet(a)*, je dois le devenir, c'est ce que *j'ai à faire advenir*. C'est pas le « je », dans mon cas, c'est-à-dire là, au moment où je suis devant vous. C'est le *(a)*. Oui...

Cette place de personne est bien entendu...

comme le nom de *personne* l'indique
...une place de *rang à tenir*, enfin n'est-ce pas, de *semblant*.
Il s'agit de tenir le rôle de l'analyste.

Et c'est bien en cela que j'ai avancé un certain *quelque chose*, c'est que c'est celle qui se pose de la question toujours la même : « *Puis-je l'être ?* ». M'autoriser ça peut encore aller, hein, mais l'être c'est une autre affaire. C'est là qu'évidemment se forge ce que j'ai *énoncé* du verbe « *désêtre* ». L'analyste, je le « *dé-suis* », l'*objet(a)* n'a pas *d'être*.

J'ai suffisamment insisté, n'est-ce pas, j'ai suffisamment insisté *en son temps* sur ce dont les psychanalystes jubilent, n'est-ce pas, à savoir *cette face, ce support, ce pathétisme* de l'*objet(a)* quand il prend la forme du déchet. J'y ai insisté beaucoup. Un jour je me suis comme ça pointé à Bordeaux, et je leur ai expliqué que *la civilisation c'était l'égout*, qu'il n'y en a *strictement* aucune espèce d'autre trace, et que c'est tout de même quelque chose de bien étrange, qu'il faut s'y appliquer.

Parce qu'on ne sache pas que tous les autres animaux qui existent encombrant la terre de leurs déchets, alors qu'il est tout à fait singulier que tout ce que fait l'homme, finit toujours dans le déchet, n'est-ce pas ? Une seule chose, qui garde une petite dignité, c'est les ruines, mais sortez quand même un tout petit peu de vos coquilles pour vous apercevoir du nombre d'autos à la casse qui s'empilent dans des endroits, et de vous apercevoir que partout où vous mettez le pied, vous mettez le pied sur quelque chose qui... où on a essayé de toutes façons de recomprimer d'anciens déchets pour ne pas en être submergé, littéralement. Bon. Ouais...

C'est une affaire, ça !

C'est toute l'affaire de l'organisation, n'est-ce pas.

De l'organisation imaginaire, si on peut dire.

Simuler, simuler avec la foule...

parce que c'est l'autre face de ce que j'ai

appelé tout à l'heure le choix, le groupe

...simuler avec la foule...

et on a toujours affaire à ça

pour y recueillir un groupe

...simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme

un corps. Ouais... Bon ! Mais enfin, cet *objet(a)*, quand même

qu'est-ce qui... quelle est la face de ce qui vous intéresse,

non pas quand je l'écris... parce que je l'écris le moins que

je peux, j'ai trop le sens de mes *responsabilités* pour que cet

écrit, je lui laisse pas sa chance, sa chance que *ça cesse*,

pour que, si *ça ne cesse pas*, ça fasse sa preuve.

Mais là - là quand je jaspine - qu'est-ce qui vous *intéresse*

de ce *(a)* dont je parle ?

Il y a quelque chose qui peut bien me venir à la tête, parce que c'est comme tout le reste, hein, j'invente pour ce qui est du savoir, mais pour ce qui est de la vérité, j'invente pas : la vérité on me l'apporte, j'en ai des seaux entiers.

Et là, il y a un type qui est venu me voir, je pourrais pas dire il y a combien de temps, puis je voudrais pas qu'il se reconnaisse, il est venu me dire que ce qu'il lui fallait, c'était ma voix ! [Rires]
C'était pas une voix pour un vote, hein, c'était la voix. Non mais c'est une question très sérieuse pour moi : est-ce que c'est la voix ?

Parce qu'il est bien évident qu'il y a là quelque chose, c'est pas une question de timbre, si l'*objet(a)* est ce que je dis, faut pas confondre la phonétique et le phonème. La voix se définit d'autre chose que de ce qui s'inscrit sur un disque, et sur une bande magnétique comme il y en a tant qui s'en régale, ça n'a rien à faire avec ça. La voix peut être strictement *la scansion* avec laquelle tout ça je vous le raconte.

Je suis persuadé qu'il y a là une source de votre accumulation dans cette enceinte, accumulation aujourd'hui décente. Il y a quelque chose comme ça, qui est lié au temps que je mets à dire les choses, puisque l'*objet(a)* est lié à cette dimension du temps.

C'est complètement distinct de ce qu'il en est du dire. Le dire, c'est pas la voix. Et être aimé...

puisque vous m'aimez, bien entendu
...être aimé pour l'un ou pour l'autre, c'est pas du tout pareil, hein.
Le dire que l'*objet(a)* comporte, enfin, c'est toutes sortes de choses que j'ai même couchées par écrit, hein :
Subversion du sujet et dialectique du désir, et patati et patata, ça c'est sur un tout autre chemin que *l'exhibition de la voix*, c'est-à-dire comme ça d'un témoignage, c'est le cas de le dire, *pathétique*, n'est-ce pas, de son coinçage dans toute l'affaire.

Par contre le *dire*, le *dire* c'est pas l'écrit non plus. Ouais... Le dire c'est pas l'écrit non plus, il ne suffit pas d'avoir quelque chose à dire pour être foutu, pour être foutu d'en savoir long.

C'est une distinction, n'est-ce pas, que j'aimerais beaucoup que vous vous mettiez dans vos petites têtes. Oui... Mais sur ce qu'il en est de la vérité, n'est-ce pas, il y a lieu de savoir.

Il y a lieu de savoir en tant qu'il s'agit, à tout instant, d'inventer, n'est-ce pas, pour répondre à *son tissu de contradictions* à la vérité, hein, et c'est bien pour ça que le premier pas à faire, c'est de la suivre dans toutes ses simagrées. Il ne s'agit pas seulement de ceci que le mensonge en fait partie, j'ai assez insisté, n'est-ce pas.

Et il faut voir ce qu'elle est capable de vous faire faire. La vérité, mes bons amis, mène à la religion..

vous entendez jamais rien de ce que je vous dis de ce truc-là parce que j'ai l'air de ricaner, n'est ce pas, quand j'en parle, de la religion, mais je ricane pas, je grince
...elle mène à la religion, *et à la vraie*, comme je l'ai dit déjà.

Et comme c'est *la vraie*, c'est justement pour ça qu'il y aurait quelque chose à en tirer pour le savoir. C'est-à-dire à inventer.

Ben vous êtes pas foutus de le faire, hein !
Et c'est pas demain que vous en viendrez à bout.
Parce que dans tout ça vous ne mettez absolument *aucun sérieux*.
Il est évident, n'est-ce pas, que ceux qui ont inventé les plus beaux *trucs* du savoir... je les nomme, hein, c'est un palmarès :
PASCAL, LEIBNIZ, et NEWTON !

NEWTON, enfin, est-ce que vous vous rendez compte de ce que NEWTON a *écrit* sur *Le livre de Daniel* et sur *l'Apocalypse*²⁶ de saint Jean. Vous avez jamais regardé ça, bien sûr, parce qu'on ne vous le donne pas en livre de poche, mais je le regrette.
Je *vous reproche pas* non plus de ne pas être allé le chercher. Il faudrait faire un *livre de poche* avec ça, et bien traduit. Il y croyait dur comme fer à la religion.
Et les deux autres...

il me semble que c'est difficile de renoncer à l'évidence, hein
...ils parlent que de ça, il y a même que ça qui les intéresse.

Quant je pense qu'il faut que j'aïlle chercher au milieu d'une montagne *d'Adresses au curé de Paris*, ce que PASCAL a écrit sur la cycloïde, par exemple, enfin, le type même n'est-ce pas, de ces pas qui ont fait qu'on a inventé - rien d'autre - le calcul intégral. Est-ce que vous vous imaginez que le calcul intégral c'est autre chose que de l'écriture ?

La parabole d'où c'est parti...

la parabole, je parle de la parabole tracée ...la parabole et puis n'importe quelle autre lunule ou trucmuche ou machin, enfin c'est des choses écrites, il n'y a que là que nous touchons ce qu'il en est du Réel. Ben, ils étaient passionnés, ces trois-là, pour le *vrai*. Le *vrai* de *la vraie*.

La voie à suivre, c'est d'en remettre.

Si vous n'interrogez pas comme il convient *le vrai de la Trinité*, ben vous êtes faits, vous êtes faits comme des rats, comme l'Homme aux Rats. Il est évident, il est évident *quand même* que la religion a ses limites, quand même !

Enfin, moi je reviens d'Italie, vous comprenez, là je suis dans un bain de *corps* qui *ruissellent* sur tous les murs, enfin il y a que ça, il y a des tableaux à s'en étouffer, c'est d'ailleurs tout à fait magnifique, moi je ne vois pas pourquoi je ferais : *proh pudor* ! [Oh honte!] devant ce *ruissellement des corps*, mais enfin, ça donne quand même sa limite au machin, ça montre quand même qu'on est dans la vérité, et qu'on y reste, qu'on n'en sort pas.

Ce qu'il faut, ce qu'il s'agirait, c'est d'en sortir de la vérité, alors là, je vois pas d'autre moyen que d'inventer, et pour inventer de la bonne façon, de la façon analytique, n'est-ce pas, c'est d'en remettre, d'abonder dans ce sens, n'est-ce pas. Oui...

Il n'y a qu'une seule chose qui est tout de même bien embêtante et sur laquelle je voudrais terminer si vous le voulez bien.

C'est pas un hasard que ce soit - dans mes élèves - une femme...

elle est faite comme ça, celle-là, bon, enfin ...qui a fait comme ça tout un jaspinage sur le *désir de savoir*. c'est certainement pas chez moi qu'elle l'avait pris ! J'ai jamais même, même suggéré un machin pareil, hein. Oui...

Il y a pas *l'ombre* de *désir de savoir*, mis à part ceci sur quoi je m'interroge...

et sur quoi je n'ai rien à vous dire,
parce que je n'en sais rien
...c'est qu'il y a *les mathématiques*...
qui ne peuvent procéder, me semble-t-il,
à moins que ce soit un effet de l'inconscient
...qui ne produisent pas le moindre désir, mais c'est quand même curieux de voir que *la mathématique ça se continue*.

On s'imagine qu'il y a chez les gens de votre espèce, enfin, c'est-à-dire que les mathématiciens, ils sont...
je pense qu'il n'y en a peut-être pas deux dans cette salle, je parle de vrais, de mordus
...il n'y a pas le moindre désir de savoir.
Il n'y a pas le moindre désir d'*inventer* le savoir.

Enfin... il y a un désir de savoir attribué à l'Autre.
Ça, ça se voit.
C'est comme ça que surgissent les manifestations de complaisance que donne l'enfant dans ses « pourquoi ».
Tout ce qu'il pose comme question, c'est fait pour *satisfaire* à ce qu'il suppose que l'Autre voudrait qu'il demande.
C'est pas tous les enfants, hein !
C'est pas tous les enfants, parce que je vais vous faire une petite chose, il faut bien que de temps en temps je vous donne une petite chose à vous mettre sous la dent, cette chose attribuée à l'Autre, ça s'accompagne très souvent d'un « *très peu pour moi* ».

Et « *très peu pour moi* », un « *très peu pour moi* » dont l'enfant donne la preuve sous cette forme à laquelle je suis sûr que vous n'avez pas songé...

mais comme vous savez, moi aussi j'en apprend tous les jours, je m'éduque, je m'éduque bien sûr dans la ligne de ce qui me plaît, dans la ligne de ce que j'invente, forcément, mais enfin *la nourriture ne me manque pas*
...et si vous saviez comme je le sais, n'est-ce pas, à quel point ce que j'ai déjà illustré de l'anorexie mentale en faisant énoncer par cette action - car une action énonce - « *Je mange rien* ».

Mais pourquoi est-ce que *Je mange rien* ?

Ça vous vous l'êtes pas demandé, hein ? Mais si vous le demandez aux anorexiques, ou plutôt si vous les laissez venir, moi je l'ai demandé, je l'ai demandé parce que j'étais déjà dans ma petite veine d'invention sur ce sujet, je l'ai demandé alors, qu'est-ce qu'ils m'ont répondu ?

Mais c'est très clair : elle était tellement préoccupée de savoir si elle mange, que pour décourager ce savoir...

ce savoir comme ça, désir de savoir, n'est-ce pas
...rien que pour ça elle se serait laissée crever de faim, la gosse !

C'est très important.

C'est très important cette dimension du savoir, et aussi de s'apercevoir que, que c'est pas *le désir* qui préside au *savoir*, *c'est l'horreur*.

Oui. Vous me direz qu'il y a des gens qui travaillent, et qui travaillent comme ça à obtenir l'agrégation. Mais ça, vous comprenez, ça n'a rien à faire avec le désir de savoir, ça c'est un désir qui est, qui est si je puis dire - comme toujours est le désir de l'Autre - et j'ai déjà expliqué qu'il suffit que l'Autre désire pour que, bien sûr, on tombe sous le coup, *le désir de l'homme est le désir de l'Autre*, mais c'est plus ou moins compliqué le circuit, il y a le désir de l'Autre qui se communique de plain-pied parce qu'il *nage* déjà dans l'Autre, le sujet.

Il y a l'*hystérique*. Ça l'hystérique, c'est une autre affaire, hein, il faudra que je reprenne mon schéma, n'est-ce pas, pour vous montrer la place exacte que tient le savoir, n'est-ce pas, pour l'hystérique :

$$\begin{array}{ccc} \underline{S} & \longrightarrow & \underline{S_1} \\ a & & \underline{S_2} \end{array}$$

c'est un savoir, particulièrement *spécifié*, n'est-ce pas, c'est un savoir dont, dont elle ramasse le machin. Oui. C'est un savoir qui ne mène pas loin.

C'est un savoir qui, pour nous en tenir à l'origine, c'est un savoir qui est très souvent, *non pas produit* par le discours, le désir de l'Autre, *mais refilé*, si on peut dire.

je veux dire qu'il se peut très bien qu'une personne qui *n'avait pas le moindre désir de rien savoir de quoi que ce soit*, n'est-ce pas, tout de même se soit aperçue que dans la société, le discours universitaire assure à ceux qui savent, une bonne place, et qu'elle refile à la gosse là, à la moutarde qui devient *hystérique*, et justement pour ça, qui lui refile que c'est un moyen de la puissance.

Naturellement, elle reçoit le truc, elle, sans savoir que c'est pour ça, elle le reçoit dans sa toute petite enfance, et là, c'est un cas de transmission assez fréquent du désir de savoir, mais c'est quelque chose de tout à fait secondairement acquis, en d'autres termes, ce que j'essaie de vous mettre dans la tête et à propos de cette expérience de l'enfant, qui naturellement vous parle de ces *pourquoi*, de ces *pourquoi* qui concernent :

« *pourquoi quoi, pourquoi est-ce qu'il y a des enfants qui naissent, comment ça se fait, etc.* »,

et tout ce qu'ils veulent, c'est, c'est entendre quelque chose qui fait plaisir, montrer qu'ils font tout comme s'ils s'y intéressaient, mais déjà qu'ils le savent, ils le refoulent - vous le savez bien - et ils le refoulent immédiatement, enfin, ils y pensent plus, il faut tout de même avoir une idée un peu plus claire de ce qui se passe réellement. Ce désir de savoir, pour autant qu'il prend substance, il prend substance du groupe social.

À la vérité, je n'irai pas à me contenter de cette réponse pour ce qui est de l'invention mathématique, n'est-ce pas, il est tout à fait clair qu'il y a des mordus, n'est-ce pas, je veux dire que c'était pas une façon de se faire valoir à la Sorbonne que de résoudre les problèmes de la cycloïde, qu'il y avait, comme ça enfin... temps miraculeux, temps que je voudrais voir se reproduire n'est-ce pas, sous la forme des psychanalystes, je voudrais s'y voir reproduire cette espèce de République n'est-ce pas, qui faisait que PASCAL correspondait avec FERMAT, avec ROBERVAL, avec CARCAVI, avec des tas de gens n'est-ce pas, qui étaient tous *entre eux* pour ceci, qu'on ne sait pas quoi s'était produit...

c'est bien ce que je voudrais

un jour tirer de l'histoire

...on ne sait pas quoi s'était produit, qui faisait qu'il y avait des gens qui désiraient plus en savoir à propos de ces choses invraisemblables, n'est-ce pas, qui se dessinent comme ça, [*la cycloïde*](#), vous savez ce que c'est, n'est-ce pas, si c'est un cercle, une roulette qui tourne autour d'une autre, vous voyez ce que ça peut donner, ça donne, je sais pas, une chose comme ça, mais rien que le fait qu'ils aient été mordus par ça, qui croyez-le, à ce moment-là, ne rapportait rien, auprès d'aucun seigneur, n'est-ce pas, qui leur faisait leur réputation, leur truc, strictement entre eux, n'est-ce pas, ils ne sortaient pas de là.

Bien sûr de là est sortie votre télévision...

cette télévision grâce à quoi

vous êtes définitivement abrutis

bon, mais enfin ils ne le faisaient pas pour ca.

Ils ont fourni à *l'objet(a)* bien sûr, mais justement c'était sans le savoir, mais ils ont quand même d'autant mieux réalisé que l'objet était *l'objet(a)*...

c'est-à-dire ce dont vous êtes étouffés, n'est-ce pas ...ils l'ont d'autant mieux réalisé que, sans savoir où ils allaient, ils sont passés par la structure, par la structure que je vous ai dite, à savoir ce bord du *Réel*.

Bon, je vais d'abord...

en commençant trois minutes avant l'heure

...je vais d'abord m'acquitter d'un devoir que je n'ai pas rempli la dernière fois.

Je ne l'ai pas fait parce que j'ai cru que ça se ferait tout seul, mais comme même dans mon École, j'ai vu que personne n'avait franchi ce pas, alors ça m'incite à en provoquer d'autres à le franchir.

Il y a un livre qui vient de paraître au « *Champ freudien* », comme on dit, c'est une collection dont il se trouve que je la dirige.

Si c'est paru dans cette collection, je n'y suis évidemment pas pour rien, il a même fallu que j'y force l'entrée.

Ce livre s'appelle...

c'est un titre, autant celui là vaut qu'un autre

...s'appelle : *L'Amour du Censeur*. Il est du nommé Pierre LEGENDRE, qui se trouve être professeur à la Faculté de Droit. Voilà. Alors, j'incite vivement ceux qui...

je ne sais pas trop pourquoi, enfin

...s'accumulent ici autour de ce que je dis, je les incite vivement à ce qu'on appelle « en prendre connaissance », c'est-à-dire à le lire, à le lire avec un peu de soin parce que ils en apprendront quelque chose.

Voilà. Là-dessus je commence.

Je commence, ou plutôt je recommence.

C'est bien ce qui m'étonne le plus.

Je veux dire que j'ai l'occasion à chaque fois de m'apercevoir que si j'ai parlé de l'*espoir* dans certains termes, à propos d'une question qui m'était posée, kantienne : « *que je puisse... que puis-je espérer ?* »

et j'avais dit que l'*espoir*, j'avais *rétorqué* que l'*espoir* c'était une chose propre à chacun.

Il n'y a pas d'*espoir* commun.

Que c'est tout à fait inutile d'*espérer* un commun *espoir*.

Alors moi je vais vous avouer le mien, c'est celui qui me possède toute la semaine jusqu'au matin où je me réveille à votre intention..

c'est-à-dire par exemple ce matin même
...jusqu'à ce moment, j'ai toujours l'espoir que ce sera la dernière fois, que je pourrai vous dire, *n,i,ni* : fini.
Le fait que je sois là..

parce que le jour où je le dirai,
ça sera *avant* de commencer
...le fait que je sois là vous prouve que tout particulier que me soit cet espoir, il est déçu.

Bon, alors moyennant quoi, en me réveillant, j'ai naturellement pensé à tout autre chose que ce que j'avais fomenté pour vous le dire, il m'est surgi comme ça que s'il y a...

je l'ai déjà dit, mais il faut bien que je le répète
...que s'il y a quelque chose dont l'analyse a découvert la vérité, c'est *l'amour du savoir*.

Puisque...

tout au moins si ce que je vous fais remarquer a quelque accent, accent qui vous émeuve
...le transfert révèle la vérité de l'amour et précisément en ceci qu'il s'adresse à ce que j'ai énoncé du *sujet supposé savoir*.

Ça pourrait vous paraître, après ce que j'ai énoncé la dernière fois...

avec je crois quelque accent, au moins je me l'imagine, enfin j'espère que vous vous en souvenez
...non seulement j'ai avancé qu'il n'y avait pas de *désir de savoir*, mais j'ai même parlé de quelque chose, que j'ai articulé effectivement de *l'horreur de savoir*. Voilà.

Alors, comment rejoindre ça, si je puis dire ?

Ben justement, ça ne se rejoint pas.

C'est *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*²⁷.

Il y a un nommé William BLAKE, vous savez, qu'a dans son temps, à son époque, avec son petit matériel à lui - qui n'était pas mince - a remué ça, il lui a même donné exactement ce titre. Voilà.

Alors peut-être que ce que je suis en train de vous dire, c'est que le mariage en question n'est pas tout à fait ce qu'on croit, ce qu'on croit à lire William BLAKE, précisément. Ouais...

27 William Blake, *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, éd. José Corti, 1989, Coll. Rien de commun.

Ceci ne fait que réaccentuer quelque chose que je vous ai dit ailleurs, quelque chose qu'implique en tout cas notre expérience, et l'expérience analytique que je ne suis ici que pour situer.

Qu'est-ce qu'une vérité, sinon une plainte ?
Au moins est-ce là ce qui répond à ce que nous nous chargeons, analystes...

si tant est qu'il y en ait du psychanalyste
...ce que nous nous chargeons de recueillir.
Nous ne la recueillons pas tout de même sans remarquer que la division la marque, marque la vérité.
Qu'elle ne peut *pas-toute* être dite. Voilà.
C'est notre voie, la voie, il y a longtemps que de ça, on parle.

Et si on la met en premier...

dans un énoncé qui j'espère enfin
est en train de vous corner aux oreilles
...si on la met en premier...
c'est bien que c'est de ça qu'il s'agit en premier,
quoique les solutions qui s'en sont avancées
diffèrent entre elles, et de beaucoup
...il s'agirait d'avoir une petite idée de la nôtre.

Et puis tout de suite après, quand on énonce ce terme :
la voie, tout de suite après on parle de la vérité qui...
si elle est ce que je viens de dire
...est quelque chose comme une planche pourrie. Et puis en
tiers - on ose ! - enfin quelqu'un en tout cas a osé,
comme ça, un dénommé saint Jean, il a parlé de la vie.

Ce sont d'imprudentes émissions...

émissions - de quoi ? - de voix,
de voix à écrire tout autrement (v,o,i,x) celles-là
...ce sont d'imprudentes *émissions de voix* qui énoncent ces *couplages*.
Vous pouvez remarquer que ce... que le couplage,
dans l'occasion, ça va par trois.

Et qu'est-ce que c'est que la vie, dans l'occasion ?
C'est bien quelque chose qui dans ce trois, alors fait un
trou, hein. Je sais pas si vous savez ce que c'est que
la vie, mais c'est tout de même curieux que ça fasse
problème. La vie que pour l'occasion j'écrirais bien comme
j'ai fait, comme j'ai fait de *lalangue* en un seul mot.

Ça ne serait que pour suggérer que nous n'en savons pas beaucoup de choses sinon qu'elle se lave. C'est à peu près la seule marque sensible de ce qui rentre dans la vie.

Enfin, ces couplages, qu'est-ce que je suggère ici...

à partir de l'expérience qui se définit d'analytique...qu'est-ce que je suggère ici ?

Est-ce - ces couplages - de les penser ? Ouais...

Si c'était ça, ça serait cette espèce de bascule, qui serait chute dans *le discours universitaire*.

C'est là qu'on pense. C'est-à-dire qu'on baise.

Bon, je vous fais remarquer que dans *ce discours*, je ne suis...

comme ça, c'est un petit test simplement, c'est pas du tout que je m'en targue

...je ne suis pas reçu, je suis plutôt supporté, oui... toléré.

Tout ça nous ramène au statut de ce que j'énonçais la dernière fois, lié à notre rapport, de vous, de moi, et que je mettais en suspens entre *la voix* et *l'acte de dire*.

J'ose espérer que *l'acte de dire* y a plus de poids, quoique c'est de cela que je puisse douter, puisque ce doute c'est ce que la dernière fois j'ai émis comme tel.

Si c'est *l'acte de dire*, c'est celui-là, que je reçois d'une expérience codifiée.

J'ai aussi énoncé...

vous voyez, j'insiste à me répéter

...j'ai aussi énoncé ceci : que faut-il...

au sens de : qu'est-ce qui manque

...pour que cette expérience codifiée, elle ne soit pas à la portée de tout le monde ?

C'est pas une question de division du travail, à savoir que tout le monde puisse pas s'employer à analyser le reste.

C'est pas à la portée de tout le monde, d'un fait de...

de structure dont j'ai essayé de rappeler la dernière fois, ou tout au moins d'indiquer, à quoi j'entends l'emmancher.

Il ne peut pas être à la portée de tout le monde de remplir cet office, que j'ai défini à l'instant de recueillir la vérité comme plainte.

Quel est le statut de ce mariage que j'ai évoqué tout à la suite, en le mettant sous le patronage de William BLAKE ?

Quand je dis que ce n'est pas à la portée de tout le monde, ça va loin, cela implique qu'il y en a à qui c'est de fait interdit.

Et quand j'énonce les choses ainsi, j'entends me démarquer de ce qu'il y aurait de ceci...

de ceci qu'avance HEGEL quelque part
...de ce rejet inscrit - dit-il - dans ce qu'il appelle
« *la loi du cœur* », ce rejet du *désordre du monde*.

HEGEL montre que si ça se fait, c'est facile.

Et il a bien raison.

Il ne s'agit pas de produire ici le *désordre du monde*, il s'agit d'y lire le *pas-tout*.

Est-ce là substitution à l'idée de l'ordre ?

C'est très précisément ce que... ce dans quoi je me propose aujourd'hui d'avancer.

D'avancer avec cette question laissée à l'instant,
de ce qui m'y pousse, ce qui m'y pousse à en témoigner.

Ce *pas-tout*, en quoi consiste-t-il ?

Il est évident qu'il peut se rapporter à ce qui ferait *tout*
à un monde harmonieux.

Alors le *pas-tout* faut-il le saisir *quelque part* dans un élément ?

Un élément qui pêche justement de n'y pas être harmonisé ?

Est-ce que ça suffit à ce que *tout* y soit acquis...

permettez-moi là, de l'avancer

...à la bifurcation, à l'arbre. Ouais...

Je vous ferais remarquer que là, mine de rien, à vous poser la question comme ça, cette bifurcation, c'est aussi bien ce que je viens de faire, un signe, un « Y », de quelque chose qui est sensible, enfin, avec quoi nous frayons : Il y a l'arbre, il y a le végétal, il fait branche, c'est son mode de présence. Et je vois pas pourquoi j'irais pas à patauger là, dans quelque chose qui quand même se recommande à notre attention, parce que c'est le fait de l'écriture, hein : la vieille *Urszene*, *la scène primitive*, telle qu'elle s'inscrit de la Bible, au début de ladite Genèse :

- le tentateur, hein..
- et puis la gourde, n'est-ce pas, la nommée Ève,
- et puis le *connard des connards* n'est-ce pas, l'Adam premier
- et puis ce qui circule là, le machin qui lui reste en travers de la gorge, la pomme, qu'on dit,
- puis c'est pas tout, hein, y a le grand-papa qui rapplique et puis qui les sonne.

Moi je suis pas contre de lire ça, je suis pas contre par ce que c'est plein de sens. C'est bien justement ce dont il faudrait le nettoyer. Peut-être que si on grattait tout le sens hein, on aurait une chance d'accéder au *Réel*.

C'est même ça que je suis en train de vous enseigner.

C'est que c'est pas le sens de la plainte qui nous importe, c'est ce qu'on pourrait trouver au-delà, de définissable comme du *Réel*. Ouais..

Seulement pour nettoyer *le sens*, il faudrait pas en oublier, parce que sans ça c'est ça qui fait *rejet*, hein.

Et dans tout ça y a quelque chose qu'on oublie :
et c'est justement l'arbre !

Et ce qui est énorme, c'est qu'on ne s'aperçoive pas que c'était ça qui était interdit :

- c'est pas le serpent,
- c'est pas la pomme,
- c'est pas la connasse,
- c'est pas le connard,

c'était l'*arbre*, dont il fallait pas approcher !

Et à lui personne ne pense plus, c'est admirable !

Mais lui, l'*arbre*, qu'est-ce qu'il en pense ?

Là je fais un saut, hein ? Parce que qu'est-ce que ça veut dire : « *qu'est-ce qu'il en pense ?* »

Ça ne veut rien dire que ceci, qui est en suspens, et qui est très précisément ce qui me fait suspendre tout ce qui peut se *dire* au titre de la vie - *de la vie qui se lave* - parce que malgré que l'arbre se lave pas, ça, ça se voit, est-ce que malgré cela l'arbre *jouit* ?

C'est une question que j'appellerai essentielle.

Non pas qu'il y ait d'essence en dehors de la question : la question c'est l'essence, il n'y a pas d'autre essence que de la question. Comme il n'y a pas de question sans réponse, je vous le serine depuis longtemps, ça veut dire que l'essence aussi en dépend, de la réponse.

Seulement là, elle manque.

Impossible de savoir si l'arbre *jouit*, quoiqu'il ne soit pas moins certain que l'arbre c'est la vie. Ouais..

Je vous fais mes excuses d'avoir, comme ça, *imaginé* ça, *imaginé* de vous présenter ça, comme ça, à l'aide de la Bible !

Moi, la Bible, ça ne me fout pas la trouille.

Et je dirai même plus, j'ai pour ça une raison.

C'est que y a des gens comme ça qui en ont été formés, hein, les juifs qu'on les appelle généralement.

On peut pas dire qu'ils aient pas *cogité sur le machin*, la Bible.

je dirai même plus, tout prouve, tout prouve dans leur histoire, tout prouve dans leur histoire qu'il se sont pas occupés de la nature, qu'ils ont *talmudisé*, comme on dit, cette Bible.

Eh bien, je dois reconnaître que ça leur a réussi.
Et à quoi est-ce que je le touche ?
Je le touche à ceci, oui, qu'ils ont vraiment bien
contribué quand c'est venu à leur portée...

à ce domaine qui m'intéresse, quoi que ce ne soit
pas le mien, le mien au sens de domaine de l'analyse
...qu'ils ont vraiment contribué, avec une particulière
astuce, au domaine de la science.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

C'est pas eux qui l'ont inventée.

L'histoire de la science est partie d'une interrogation
sur la...

mettez ça entre guillemets, je vous en prie

...sur la « nature », sur la φύσις [phusis] à propos de quoi
Monsieur HEIDEGGER se tortille les circonvolutions.

Qu'est-ce que c'était que la nature pour les Grecs
s'interroge-t-il. La nature, ils s'en faisaient une idée.
Il faut bien le dire que l'idée qu'ils s'en faisaient...

comme le même HEIDEGGER le suggère

...elle est bien perdue. Elle est perdue, perdue, perdue.

Je vois pas pourquoi on la regretterait, puisqu'elle est
perdue, hein ?

Eh ben, on n'a pas un tellement grand deuil à en faire,
puisque'on sait même plus ce que c'est.

On sait même plus ce que c'est parce qu'il est bien évident
que si la science a réussi, a réussi à surgir, il semble
pas, d'ailleurs, que les juifs y aient - au départ -
mis beaucoup d'eux-mêmes.

C'est *après coup*, dans la timbale une fois décrochée, qu'ils
ont du mettre leur grain de sel, et qu'on s'est aperçu que...
que c'est clair, enfin quoi !

...l'EINSTEIN, à en remettre au grand machin de NEWTON,
c'est lui qui tient le bon bout.

Et puis il est pas le seul, il y en a d'autres, que je vous
nommerai à l'occasion, mais je peux pas parler de tous
à la fois, parce qu'ils pullulent et puis qu'ils sont pas
tous dans le même coin.

Ce qu'il y a de certain c'est que c'est quand même frappant
qu'il ait suffi de ce sacré machin-là, écrit...

l'Écriture par excellence, qu'on dit

...qu'il ait suffi de ça pour qu'ils rentrent dans le truc
de ce que les Grecs ont préparé.

Et préparé par quelque chose qui n'est à distinguer de l'*écriture*, de l'*écriture* en tant que la spécifie :

- que ce soit possible à lire,
- que quand ça se lit ça fait *un dire*.

Un dire à dormir debout naturellement...

comme je vous l'ai raconté tout à l'heure

à propos de cette scène « à la *mords-moi-le-doigt* »

...un dire à dormir debout, mais un dire !

Il est tout à fait clair que si le Talmud a un sens, ça consistait précisément à *vider de sens ce dire*, c'est-à-dire à *n'étudier que la lettre*.

Et de cette *lettre* induire des combinaisons absolument loufoques, dans le genre d'équivalence de *la lettre* et *du nombre*, par exemple, mais c'est tout de même curieux que ça soit ça qui les ait formés, et qu'ils se trouvent à la page quand ils ont affaire à la science ! Ouais...

Alors c'est ce qui m'autorise, je dirai à faire comme eux, à ne pas considérer comme un *champ interdit* ce que j'appellerai *la mousse religieuse*, à laquelle je recourais tout à l'heure. Ce que j'appelle « *la mousse* », là c'est *le sens*, tout simplement. Le sens à propos de quoi j'essayais justement de faire le nettoyage, en posant la question de l'arbre : qu'est-ce qu'il est l'arbre ? Et qu'est-ce qu'il est sur un point très précis que j'ai désigné, parce que je reste pas en l'air : est-ce qu'il *jouit* ?

La mousse religieuse peut donc être aussi bien du *matériel de laboratoire* ! Et pourquoi pas nous en servir puisqu'elle nous vient avec ce que j'appelle...

ce que j'appelle en la faisant basculer tout entière d'un côté

...ce que j'appelle *la vérité*.

Parce que bien sûr c'est pas la vérité vidée - hein ? - c'est la vérité comme ça, *foisonnante*. Voilà.

Je peux quand même bien vous indiquer que c'est pas pour rien, enfin, qu'il y a des juifs biologistes, hein. Moi, je viens de lire un truc dont aussi bien je vous donnerai le titre... je vous donnerai le titre, enfin, c'est le bouquin, là, sur la sexualité et les bactéries.

Il y a une chose qui m'a frappé...
enfin, à la lecture de ce livre
que j'ai lu avec passion de bout en bout,
parce que c'était dans mon fil, comme ça
...c'est que si l'amibe...
cette petite saloperie là, que vous regardez
au microscope, et puis qui manifestement frétille,
hein, elle vous bouffe des trucs
...ça c'est sûr qu'elle *jouit*, ben pour la bactérie,
je m'interroge ! [Rires]
Est-ce que la bactérie jouit ?

Et ben c'est marrant - hein ? - la seule chose qui puisse
nous en suggérer l'idée, c'est... je peux quand même pas dire
que c'est dans JACOB que je l'ai découvert...
faut pas exagérer, j'avais eu, comme ça, une rumeur
...mais dans ce JACOB²⁸ ...
qui d'ailleurs est dans l'occasion
associé à un nommé WOLLMAN
...ce qui m'a véritablement fasciné...
c'est ce qui est la caractéristique de ladite bactérie
...c'est qu'il y a rien de tel au monde qu'une bactérie pour
pouvoir être infectée.
C'est, pour tout dire, que la bactérie ne nous apporterait
absolument rien s'il n'y avait pas le bactériophage.

Et le lien que fait...
« *que fait* » : il le fait pas, ça se dégage
...mais enfin c'est certain que le fait que - comme son nom
l'indique - JACOB soit juif, c'est certainement pas pour
rien que son rapport...
rapport d'expériences accumulées,
minutieuses, foisonnantes
...que son rapport sur ce qui se passe entre la bactérie
et le bactériophage, ce soit là que nous puissions prendre
le « *sentiment* » disons, que de l'infection, de son infection
par le bactériophage, la bactérie *jouisse*, éventuellement.

Et si on y regarde de bien près...
enfin, reportez-vous au texte, moi je vous l'indique,
ça va en faire un second qu'il va vous falloir vous
fourrer dans les poches.

28 Élie Wollman et François Jacob, *La Sexualité des bactéries*, éd. Masson, 1959.

Seulement celui-là il est très difficile à trouver, il est archi-épuisé ce machin-là, il est paru en Amérique. C'est emmerdant !

Ce serait tout de même pas mal que vous vous en fassiez tirer des photocopies.

Il y en a aussi peut-être un en français qui circule, mais je peux pas vous dire, moi, je ne m'y suis pas précipité, puisque j'ai lu la chose en anglais, enfin, il y en a aussi un en français, dont je sais même pas encore s'il se trouve.

Vous voyez quelle est ma bienfaisance, je vous l'indique au moment où vous allez donc me faire la plus effroyable concurrence si je veux me le procurer. Enfin tant pis, il y a toujours la photocopie

...c'est en fin de compte de là que se touche le joint, un joint qui est très particulier.

Si JACOB par là manifeste qu'il y a sexe au niveau de la bactérie, il ne le manifeste que de ceci, lisez bien le livre :

qu'entre deux mutations de bactéries de *la même lignée*...

soit de ce fameux *escherichia coli* qui a servi de matériel de laboratoire à ce niveau-là

...qu'entre deux mutations de bactéries de *la même provenance*, ce qui constitue le sexe, c'est qu'entre elles, ces mutations, il n'y ait pas de rapport possible.

Ceci veut dire qu'une lignée de bactéries dont la mutation consiste en une possibilité de foisonnement plus grande que dans l'autre, alors que c'est au niveau de cette possibilité de foisonnement que l'autre se distingue :

- *foisonnement-plus, fertility* qu'ils appellent ça en anglais,
- *foisonnement-moins*.

Les *foisonnantes-plus*, quand elles se rencontrent avec les *foisonnantes-moins*, les font muter du côté du foisonnement. Alors que les *foisonnantes-moins*, quand elles vont aux *foisonnantes-plus*, elles, ne les font pas muter du côté du *foisonnant-moins*.

C'est donc essentiellement du non-rapport entre deux rameaux...

nous le retrouvons notre petit arbre !

...c'est donc du non-rapport entre deux rameaux d'un même arbre, que pour la première fois se suggère, au niveau de la bactérie, l'idée qu'il y a une spécification sexuelle.

Alors vous voyez dans quelle note ça, ça peut me toucher, parce que de retrouver ce non-rapport à un tout autre niveau de la prétendue évolution de la vie qui est celui dont je spécifie l'être parlant, c'est quand même quelque chose qui est bien fait pour me retenir, et pour du même coup essayer aussi de vous mettre un peu au parfum.

Parce qu'en somme ce que ça veut dire, c'est que dans sa première apparition...

qui n'a d'ailleurs, strictement rien à faire avec sa seconde apparition qui est une pure homologie...la sexualité ce n'est pas du tout la même chose, mais que ça puisse être à l'occasion à un niveau de l'arbre, une chose liée à l'infection et à rien d'autre, c'est quand même, c'est quand même digne de nous retenir.

Bien sûr, ça ne veut pas dire non plus nous précipiter, hein, faut pas se précipiter, surtout, parce que c'est, c'est la meilleure façon de se foutre le doigt dans l'œil ! Mais enfin, c'est sensible.

Et que, que la question de la jouissance se suggère dès l'infection, sexualité à portée limitée, c'est aussi digne de nous retenir. Bon. Quand je dis : ne pas se précipiter, hein, ça veut dire aussi : ne pas se laisser mener par le bout du nez.

Y a-t-il...

je fais *rupture* ici, je prends les choses par *un autre bout*...y a-t-il du *savoir* dans le *Réel* ?

Il est essentiel qu'ici je rompe, puisque, sinon moi, du moins vous, vous êtes jusqu'ici laissés mener par le bout du nez, c'est-à-dire que vous vous arrêtez là où je m'arrête moi-même, pour ne pas me laisser mener du même bout.

Poser la seconde question, celle que j'avance maintenant, après m'être laissé mener dans *la mousse religieuse*, en quoi cela a-t-il de l'intérêt, que maintenant je reparte ?

C'est quand même...

c'est pas difficile à sentir, n'est-ce pas...*la jouissance*, elle fait irruption dans le *Réel*, et qu'il y aura un moment...

qui sera plus tard, parce qu'il faut quand même bien sérier les choses

...où la question se retourne :

le *Réel*, qu'a-t-il à répondre si *la jouissance* l'interroge ?

Et c'est en quoi je commence...

là vous voyez le lien

...en quoi je commence à poser la question :

le savoir, c'est pas pareil que *la jouissance* ?

Je dirai même plus, s'il y a un point où je vous ai menés, enfin, en partant de ce *savoir* qui s'inscrit de l'*inconscient*, c'est bien que *le savoir*, c'est pas forcé qu'*il jouisse de lui-même*. Et c'est bien pourquoi maintenant - rupture - je reprends un fil d'un autre bout, dont aucun terme ne se rencontre dans ce que j'ai avancé d'abord.

Je reprends le fil par un autre bout, et je fais question du *savoir* dans le *Réel*.

Il est bien clair que cette question - comme toutes les autres - ne se pose que de la réponse.

Je dirai même plus, de la réponse telle que je viens de l'accentuer :

l'*inconscient* - au sens de FREUD - c'est au nom de quoi je pose la question du savoir dans le *Réel*.

Mais je ne la pose pas en donnant à l'*inconscient* de FREUD toute sa portée, je dis seulement que l'*inconscient* ne se conçoit d'abord que de ceci : que *c'est un savoir*.

Mais je me limite à ça. C'est au nom de ça, que la question du savoir dans le *Réel* prend son sens.

Il y en a, et il y a pas besoin de l'*inconscient* de FREUD pour qu'il y en ait.

Il y en a selon toute apparence, sans quoi le *Réel* ne marcherait pas.

Voilà d'où je pars qui vous le voyez est d'une tout autre allure, d'une allure grecque, celle-là, justement.

Le *Réel* c'est comme *le discours du maître* : c'est *le discours grec*.

Le *Réel* il faut que ça marche.

Et on ne voit pas comment ça marcherait sans qu'il y ait dans le *Réel* du *savoir*.

Alors là aussi, hein, ne pas se précipiter !

Là c'est plus de « *se laisser mener par le bout du nez* » qu'il s'agit, là, c'est de s'engluer, avec ce pas.

Il faut bien en trancher le cadre.

Si j'ai fait ce pas *dans le Réel*, il faut que je découpe toute la glu tout autour, pour pas y rester collé, hein ?

Et ça « *dans le Réel* » c'est - si j'ose dire - ce qui ne veut rien dire hors d'un sens.

« Dans le *Réel* » ça veut dire :

« ce qui ne dépend pas de l'idée que j'en ai ».

Un pas de plus, avec la même colle aux pieds :

« ce à quoi, que j'y pense, n'importe pas ».

Que je pense à lui comme ça, le *Réel*, c'est ce qui s'en fout.

Et c'est bien pourquoi que la première fois que j'ai essayé de faire vibrer cette catégorie, aux oreilles de mes auditeurs, ceux de Sainte-Anne, je peux pas dire que j'ai pas été gentil, hein, je leur ai dit :

« le *Réel* c'est ce qui revient toujours à la même place ».

Ce qui est justement le mettre *en place*.

La notion de *place*, elle surgit de là.

Alors en disant ça, je mets le *Réel*...

je le situe, justement

...je le mets à sa place, d'un *sens* - ne l'oublions pas - d'un *sens* en tant que *su* : le *sens* se sait.

C'en est même au point qu'on est étonné, hein, vu le génie de la langue, qu'on en ait pas fait *un seul mot*, qu'on ait pataugé : le *sensé*, le *sensible*, tout ce qu'on veut, mais que ça n'ait pas fini par se cristalliser : le *sensu*.

Faut croire que ça avait *des échos* qui nous plaisaient guère.

Ce que je suis en train de dire par là, en tout cas de vous avancer concernant le *Réel*, c'est ça d'abord, c'est que le savoir dont il s'agit dans la question :

« y a-t-il savoir dans le *Réel* ? »

est tout à fait à séparer de l'usage du *su* dans le *sensu*.

C'est du *sens*, à partir de là, que je détache le *réel*, mais ça n'est pas du même *savoir* que je questionne pour savoir s'il y a du *savoir dans le Réel*.

Le *savoir* dont il s'agit dans la question n'est pas cet ordre de savoir qui porte *sens*, ou plus exactement, qui du *sens* est porté.

Et je vais tout de suite l'illustrer d'ARISTOTE.

Il est tout à fait frappant que dans sa *Physique*, ARISTOTE ait depuis un bon bout de temps, enfin, fait le saut, le saut par quoi se démontre que sa *Physique* n'a strictement rien à faire avec la *φύσις* [*phusis*] dont HEIDEGGER essaie de nous faire ressurgir le fantôme.

C'est que ce à quoi il s'en prend...

il s'en prend pour répondre à la question qui est

celle que je pose maintenant : « y a-t-il du savoir dans le *Réel* ? »

...il s'en prend au savoir de l'artisan.

C'est que les Grecs n'avaient pas le même *rapport à l'écriture*. La fleur de ce qu'ils ont produit, c'est des dessins, c'est de tirer des plans. C'est leur idée de l'*intelligence*. Il ne suffit pas d'avoir une idée de l'*intelligence* pour être intelligent. Ça vous est spécialement adressé, cette recommandation. [Rires]

Et il est *surprenant* que ce soit ARISTOTE qui nous le prouve.

Cet artisan, Dieu sait ce qu'il lui impute, c'est le cas de le dire. Il lui impute d'abord, de savoir ce qu'il veut : ce qui quand même est raide ! Où est-ce qu'on a vu que quelqu'un qui se dépêtre en artisan, sache ce qu'il veut ? C'est ARISTOTE qui lui flanque ça sur le dos :

- grâce à ARISTOTE, l'artisan « *cause final* ».
- Et puis aussi pendant qu'il y est, je ne vois vraiment pas ce qui l'arrête, n'est-ce pas : il « *cause formel* » aussi, il a de l'idée, comme on dit.
- Et puis après ça il « *cause cause* », « *il cause même moyen* », il « *cause efficient* » pour tout dire, et c'est encore heureux si ARISTOTE laisse un *bout de rôle à la matière*.
- Là c'est elle : elle « *cause matériel* » !
Ça cause, ça cause, ça cause même à tort et à travers.

Parce que...

pour prendre les choses, comme ça,
au niveau d'où ça sort, c'est-à-dire *le pot*

...c'est comme ça que c'est sorti, non pas bien sûr qu'ils savaient faire que ça les Grecs, ils savaient faire des *machins* beaucoup plus compliqués, mais tout ça, ça sort *du pot*.

Quand je pose la question s'il y a du savoir dans le *Réel*, c'est précisément pour exclure de ce *Réel* ce qu'il en est du savoir de l'artisan. Non seulement le savoir de l'artisan ne *cause* pas, mais c'est exactement cet ordre de savoir auquel l'artisan *sert* parce qu'un autre artisan lui a *appris* à faire comme ça.

Et loin que le pot ait *une fin, une forme, une efficacité* et même *une matière* quelconque, le pot, c'est *un mode du jouir*.

On lui a appris à *jouir* à faire des pots !

Et si on lui achète pas son pot...

et ça c'est le client qui l'a à sa jugeote

...si on lui achète pas son pot, ben il en est pour sa *jouissance*, c'est-à-dire qu'il reste avec, et que ça ne va pas très loin.

C'est un mode qu'il est essentiel de détacher de ce dont il s'agit quand je pose la question : *s'il y a du savoir dans le Réel*.

Il faudrait quand même seulement qu'il y en ait ici quelques-uns qui ont été, je sais pas... à l'Exposition des Fouilles chinoises archéologiques, qu'on appelait ça, des fouilles chinoises là, qui étaient ce qu'avait trouvé de mieux à nous envoyer le pays de Mao.

Là vous pouvez voir...

à ce niveau-là parce que, il y a des raisons pour que, dans cette zone on puisse encore voir les pots au moment de leur surgissement

...il est tout à fait clair que ces pots absolument *saisissants*, admirables, n'est-ce pas, ces pots du temps de l'apparition des mots, quand pour la première fois, on a fait des pots... On leur fout trois pieds, comme par hasard, mais c'est des pieds qui sont pas des pieds qui se vissent, vous comprenez, c'est des pieds qui sont là dans la continuité du pot. C'est des pots qui ont des becs dont on peut dire que toute bouche est indigne à l'avance. C'est des pots qui sont eux-mêmes, dans leur avènement, enfin des choses devant quoi on se prosterne.

Est-ce que vous croyez que ce surgissement-là, c'est quelque chose qui ait quoi que ce soit à faire avec la décomposition aristotélicienne ?

Ces pots, il suffit de les regarder pour voir qu'en somme ils peuvent servir à rien.

Mais il y a une chose certaine, c'est que ça a poussé, n'est-ce pas, ça a poussé, enfin comme une fleur.

Qu'ARISTOTE les décompose n'est-ce pas, les *con-cause* de quatre causes - au moins - différentes, c'est quelque chose qui à soit seul démontre que les pots sont d'*ailleurs*.

Mais pourquoi est-ce que je vous en parle puisque justement je les mets ailleurs ?

Je vous en parle parce que si c'est le *client* qui finalement a à juger du pot...

faute de quoi le potier il peut se mettre la ceinture ...ça nous démontre quelque chose, c'est que c'est le client qui non seulement achète le pot, mais qui - l'artisan - le « *potière* », si je puis m'exprimer ainsi.

Et il suffit de voir la suite de cette liaison qu'il y a entre le fait que le pot soit si bien fait que le potier est porté au pinacle, et pour s'apercevoir que cette vieille histoire, c'est exactement la même que celle d'où a surgi la notion de dieu, c'est si bien fait qu'on imagine que Dieu est un potier, exactement comme l'artisan.

Le Dieu dont il s'agit, c'est... autrefois mon vieil ami André BRETON avait cru prononcer un blasphème en disant que Dieu est un porc.

C'est pas pour rien que la dernière fois je vous ai dit que j'ai jamais encouragé les surréalistes.

Non pas du tout que moi j'abrégerais et je dirais que Dieu est un pot. Dieu est un empoté !

Dieu est *le potier*, c'est vrai, mais *le potier* aussi est un empoté. C'est le sujet du savoir supposé à son art.

Mais c'est pas de ça qu'il s'agit quand je vous pose la question :

« *y a-t-il du savoir dans le Réel ?* »

Parce que ça, c'est ce qu'on a rencontré le jour où du *Réel* on a réussi à arracher un brin, c'est-à-dire au moment de NEWTON, où quand même, c'est arrivé, et que là, pour que le *Réel* fonctionne, le *Réel* au moins de la gravitation, c'est-à-dire pas rien quand même, puisque nous y sommes tous vissés à cette gravitation et rien de moins que par notre corps, jusqu'à nouvel ordre, non pas que c'en soit une propriété, comme l'a bien démontré la suite, mais on y est vissés à ce *Réel*.

Et là qu'est-ce que c'est qui a tracassé les gens au moment de NEWTON ?

Ça n'est rien moins que ceci, que cette question dont je dirai qu'elle concernait ce dont il s'agissait, c'est-à-dire « *les masses* »...

c'est le cas de le dire : *les masses*

...comment ces masses pouvaient-elles savoir à quelle distance elles étaient des autres masses pour qu'elles observent la loi de NEWTON ?

Il est absolument clair qu'il faut Dieu, là.

On peut pas tout de même prétendre que les masses, les masses comme telles, c'est-à-dire définies par leur seule inertie... par où leur viendrait la notion de la distance à laquelle elles sont des autres masses ? Et qui plus est, de ce qu'il en est de ces masses elles-mêmes pour se conduire correctement ?

Au temps frais où cette élucubration newtonienne est sortie, ça n'a échappé à personne !

C'était la seule notion que... la seule notion qu'on pouvait lui opposer, c'était les tourbillons de DESCARTES.

Malheureusement, les tourbillons de DESCARTES, ils existaient pas et tout le monde pouvait très bien s'en apercevoir. Alors, il fallait Dieu pour *informer* n'est-ce pas, à tout instant.

C'est même au point que non seulement il fallait qu'il soit là pour *informer* à tout instant les masses de ce qu'il en était des autres, mais on supposait même qu'il n'avait peut-être pas d'autre moyen que de les pousser du doigt - les masses - lui-même.

Ce qui bien sûr était exagéré, parce qu'il est clair que du moment qu'il y a l'accélération inscrite déjà dans la formule, le temps aussi y était, donc il n'y avait pas besoin du doigt de Dieu ! Mais pour l'*information* quand même, à savoir ce dont il s'agit : le *savoir* dans *le Réel*, c'était difficile de l'exclure.

Et ce dont je vous parle moi, ici, c'est du *savoir* dans *le Réel*.

Faut pas vous imaginer que parce qu'EINSTEIN est venu après et en a remis un bout, hein, faut pas vous imaginer que ça va mieux, hein, parce qu'il y a quand même une drôle d'histoire, n'est-ce pas, c'est que cette relativité de l'espace, désormais désabsolutisé...

car enfin il y a un bout de temps, enfin qu'on avait pu le dire que, après tout Dieu c'était l'espace absolu... enfin ça c'est, c'est des badinages, bon ...mais la relativation de cet espace par rapport à la lumière, ça vous a une drôle de touche de *fiat lux*, et ça, ça a tout l'air de recommencer à se foutre le cul dans *la mousse religieuse*.

Alors, n'exagérons rien.

C'est peut-être là, vous comprenez, que...

c'est comme ça en tout cas que
pour aujourd'hui je me limiterai
...à ce que fait surgir l'analyste.

Vous avez bien senti, *sentu*, hein, que tout ça provient de ce fait, c'est que nous n'avons parlé jusqu'ici que de ce qui vient du Ciel.

Tout ce que nous avons de *Réel* un tant soit peu sûr, y compris nos monstres, hein, c'est uniquement, uniquement descendu du ciel.

Si ce n'est pas de là qu'on était parti pour *ce qui revient toujours à la même place*, définition que je donne du *Réel*, nous n'aurions aujourd'hui ni montre ni télévision ni toutes ces choses charmantes grâce à quoi vous êtes non seulement minutés, mais si j'ose dire, « *secondés* ».

Vous êtes tellement bien secondés que vous n'avez même plus la place de vivre.

Heureusement qu'il y a de l'analyste, hein ?

L'analyste...

je vais terminer sur une métaphore

...l'analyste c'est le *feu follet*.

C'est une métaphore qui - elle - ne fait pas *fiat lux*.

C'est tout ce que j'ai à dire pour l'excuser.

Je veux dire qu'elle s'oppose aux étoiles d'où tout est descendu de ce qui vous encombre et vous range ici si bien, enfin, pour écouter mon discours, n'est-ce pas.

C'est-à-dire que ça n'a absolument rien à faire avec ce dans quoi vous viendrez vous plaindre chez moi dans un instant.

Le seul avantage que je trouve à ce *feu follet*, c'est que ça ne fait pas *fiat lux* : le *feu follet* n'éclaire rien, il sort même ordinairement de quelque pestilence. C'est sa force.

C'est ce qu'on peut dire à partir du *feu follet*, dont j'essaierai de reprendre le fil, le *fil follet*, la prochaine fois.

Les non-dupes errent...

Ça ne veut pas dire que les dupes n'errent pas.

Si nous partons de ce qui se propose comme une affirmation...

Entendez-vous ? Entendez-vous comme ça, si je suis en face du machin ?...

Que la personne qui m'a dit qu'on n'entend rien réponde : est-ce qu'elle entend ?

...disons que c'est introduire par cette affirmation que les non-non-dupes pourraient bien, sans plus, ne pas errer. Mais déjà ceci nous introduit à la question que pose la double négation.

N'être pas non-dupe, est-ce que ça se ramène à être dupe ?

Ceci suppose, et ne suppose rien de moins :

- qu'il y a un *univers*,
- qu'on puisse avancer que l'*univers*, tout énoncé le divise
- qu'on puisse dire : « *l'homme* », et que si on le dit
 - je veux dire de le *dire* - tout *le reste* devient *non-homme*.

Un logicien...

puisque j'avance que *la logique c'est la science du Réel*

...un logicien a fait un pas bien longtemps après ARISTOTE.

Qu'il ait fallu attendre BOOLE pour qu'en 1853 sorte

*An Investigation of Laws of Thought, Une Investigation sur les Lois de la pensée*²⁹,

qui sur ARISTOTE a déjà cet avantage d'être un pas,

une tentative de coller à ce qu'il prétend observer,

fonder en somme *a posteriori* comme constituant *Les lois de la pensée*.

Que fait-il ?

Il écrit très précisément ce que je viens de vous dire, c'est à savoir qu'à partir de quoi que ce soit qui se dise, qui s'énonce...

et les choses pour lui sont telles qu'il ne

peut faire que d'avancer *l'idée de l'univers*

...il la symbolise par un chiffre, un chiffre qui convient, c'est le chiffre 1.

Il écrira donc, de tout ce qui se propose comme *notable*, notable dans *cet univers*, il écrira donc x.

²⁹ George Boole, *Les lois de la pensée*, Vrin, Coll. Mathesis, 2002.

Il le laisse vide cet x , puisque c'est là le principe de l'usage de cette lettre, c'est : quoi que ce soit qui soit notable dans l'univers. Oui...

« X - écrit-il - *multiplié par $1-x$, ceci ne peut que s'égaliser à zéro* » : $x(1-x) = 0$

Ceci ne peut, pour peu qu'on donne ce sens à la *multiplication*, de noter l'*intersection*. C'est de là qu'il part. C'est en tant que x est *notable* dans l'univers que quelque chose se sustente seulement du « *non* » : aux *hommes* s'opposant les « *non-hommes* » comme tels, tout ce qui subsiste comme *notable* étant là considéré comme subsistant comme tel.

Or, il est clair que ce qui est *notable* n'est pas comme tel *individuel*, que déjà dans cette façon de poser *l'ex-sistence logique*, il y a quelque chose, qui dès le départ, paraît fâcheux. Comment se fait-il qu'il soit posé sans critique le thème, le thème posé de l'univers ?

Si je crois pouvoir cette année supporter du *nœud borroméen* quelque chose qui certes n'est pas une définition du sujet, du sujet comme tel d'un univers, c'est en cela, fais-je une fois de plus remarquer, que ma tentative n'a rien de *métaphysique*, je veux dire à ce propos que la *métaphysique* est ce qui se distingue de supposer comme tel le sujet, le sujet d'une connaissance.

C'est en tant qu'elle suppose un sujet, que la *métaphysique* se distingue de ce dont ici j'essaie d'articuler les éléments, à savoir ceux d'une pratique, et ceci dans le fil de l'avoir définie comme se distinguant, se distinguant de quelque chose qui est de *pure place*, de *pure topologie*, et qui fait de là s'engendrer la définition...

située seulement de la place de cette pratique
...de ce qui s'annonce dès lors, s'avance comme étant
trois autres discours. [*Discours du Maître, Discours universitaire, Discours Hystérique*]

C'est là un fait, un fait de *discours*, un fait par lequel j'essaie de donner au *discours analytique* sa place d'*ex-sistence*.

Qu'est-ce qui, à proprement parler, *ek-siste* ?
N'*ek-siste*...

comme l'orthographe dont je modifie ce terme le marque
...*n'ek-siste dans toute pratique, que ce qui fait fondement du dire*, je veux dire ce que *le dire* apporte comme instance dans cette pratique.

C'est à ce titre que j'essaie de situer sous ces trois termes, *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*, la triple catégorie qui fait nœud, et par là donne son sens à cette pratique.

Car cette pratique non seulement a un sens, mais fait surgir un type de sens qui éclaire les autres sens au point de les remettre en cause, je veux dire de les suspendre. À quoi, comme articulation, articulation dont au terme d'un progrès fait pour susciter - chez ceux qui soutiennent cette pratique - l'idée de ce qu'est pour eux le *Réel*, je dis : *le Réel c'est l'écriture*.

L'*écriture* de rien d'autre que ce *nœud* tel qu'il s'écrit pour le dire, tel qu'il s'écrit quand il est, selon la loi de l'écriture, mis à plat.

Et je soumetts ce que j'énonce à cette épreuve *de mettre en suspens* la distinction...

la distinction justement subjective

...de *l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel*, en tant qu'ils pourraient en quelque sorte déjà porter avec eux un sens, un sens qui les hiérarchiserait, en ferait un 1, 2, 3.

Bien sûr ceci n'évitera pas que nous ne retombions sur un autre sens, comme déjà il a pu vous apparaître du fait de ce que j'accentue de l'association :

- du *Réel* avec un *trois*,
- de l'*Imaginaire* avec un *deux*,
- et du *Réel*, justement [lapsus]... et du *Symbolique* justement, avec l'*Un*.

Quelque chose dans... au niveau... dans les termes du *Symbolique*, se pose comme *Un*.

Est-ce un *Un* soutenable d'aucune individuation dans *l'univers* ?

C'est *la question* que je pose, et dès maintenant je l'avancerai sous cette forme, c'est à savoir de poser la question à propos de l'écriture de BOOLE.

Si le *Un* que BOOLE avance comme suffisant à répartir la vérité, s'il y a x, il n'est pas vrai que si, que l'x soustrait du *Un* soit autre chose que tout le reste, que tout le reste de nommable.

Il n'y a là rien que de saisissant, à constater que BOOLE lui-même, à écrire ce qui résulte, ce qui résulte de l'écriture de ces termes dans une formule mathématique, soit amené à y fonder que le propre de *tout x* [$\forall X$]...

de *tout x* [$\forall X$] en tant qu'énoncé

...c'est que x moins x deux, égale zéro : $x - x^2 = 0$

ce qui s'écrit : $x = x^2$...

je veux dire à se supporter d'une formule mathématique.

Il est étrange que là une note de son livre, livre dont je vous ai donné tout à l'heure la date, la date majeure en ce sens que c'est à partir de là qu'une nouvelle... un nouveau départ de la spéculation logique s'est pris, et qu'un nommé [Charles Sanders PEIRCE](#)...

dont je vous ai déjà parlé
...peut par exemple améliorer - à son dire - la formulation de BOOLE en en montrant, qu'en certains points, il puisse en résulter qu'elle se fourvoie, disons.

Ceci à mettre en évidence ce qui résulte des fonctions à deux variables, à savoir non pas seulement x , mais x et y , et en y montrant ce que... ce où moi-même j'ai cru devoir prendre que la fonction dite « *du rapport* », peut là servir à nous montrer que - pour ce qui est du sexuel - ce rapport ne peut pas s'écrire.

Pourquoi, se demande BOOLE, plutôt que d'écrire :
 $x = x^2$ et l'inverse, ne pourrait-on écrire $x = x^3$?
Il est frappant que BOOLE...

et ceci à partir de la notion de *la vérité* comme séparant radicalement ce qu'il en est de l'un et du zéro, car c'est du zéro qu'il connote l'erreur
...il est frappant que cet *univers*, dès lors solidaire comme tel de *la fonction de la vérité* lui paraisse limiter l'écriture...
l'écriture de ce qu'il en est de la fonction logique
...à la *puissance deux* de x , quand la *puissance trois* il se la refuse.

Il se la refuse pour ceci que mathématiquement, elle ne serait supposable dans l'écriture que d'y ajouter un nouveau terme du produit, ce qu'il ne se refuse certes pas quand il s'agit de faire fonctionner l'opération multiplication, il écrit à l'occasion $x y z$ et il peut, selon les cas, marquer que $x y z$...
tels que les variables ont été situées d'une certaine fonction
...que $x y z$ par exemple égale aussi zéro [$xyz=0$].

Mais puisqu'il se limite à des valeurs zéro et un, elle peut aussi bien prendre la fonction...
la fonction prenant sa valeur d'une certaine... d'un certain chiffre zéro et un pour chacun des trois
...il peut - à faire x , y et z chacun égal à un - s'apercevoir que ça n'est pas zéro qui en est le fruit.

Ainsi, qu'est-ce qui peut l'empêcher d'ajouter à son
(1 - x) un (1 + x) et de l'ajouter non pas comme addition,
de l'ajouter comme terme de la multiplication ?

Il voit alors très bien que (1 - x) multiplié par (1 + x)
donnant $1-x^2$, il aboutira...

je n'ai pas besoin de vous le souligner
...à ceci : c'est que $x - x^3$ sera égal à zéro et que de ce
fait x s'égalera à x^3 :

$$x(1 - x)(1 + x) = 0 ; \quad x - x^3 = 0 ; \quad x = x^3.$$

Pourquoi s'arrête-t-il - dans quoi ? - dans l'*interprétation*
de ce que pourrait être cet x en tant justement qu'ajouté
à l'univers³⁰.

Est-ce que ce n'est pas le propre de ce qui, à l'univers,
ek-siste, que de s'y ajouter ?

C'est proprement ce que nous faisons tous les jours,
et justement ce que je désigne d'un plus [+] à le supporter
de *l'objet(a)*.

Mais alors ceci nous suggère, nous suggère ceci :
c'est à savoir de nous demander si le *Un* dont il s'agit,
c'est bel et bien l'*univers*, à considérer en tant que *ensemble*,
collection de tout ce qui y est individuable.

Je suggère...

m'est suggéré disons, à propos de cette *écriture* de BOOLE
...de fonder ce qu'il institue de l'*univers*

car c'est comme tel qu'il l'articule,
qu'il lui donne son sens

...de supposer que ce *Un*, loin de surgir de l'univers,
surgit de *la jouissance*.

De *la jouissance* et pas de n'importe laquelle :
de *la jouissance* dite *phallique*.

Et ceci pour autant que *l'expérience analytique* nous en démontre
l'importance :

que de cette suite ce qui se pose comme *logique*, comme *signifiant*,
mais *littéral*, je veux dire *inscriptible*, en tant que l'*inscription*,
c'est de là que surgit dans *notre expérience*, la fonction du *Réel*,
du moins, si vous me suivez, que *quelque chose* comme un x à
cette *jouissance* puisse s'ajouter, et constituer ce que déjà
j'ai défini comme fondant le *plus-de-jour*.

30 Cf. l'exposé de Jacques-Alain Miller dans le cadre du séminaire *Logique du fantasme* (1966-67), séance du 30-11-1966.

Il reste que BOOLE est loin de ne pas indiquer que ce n'est pas seulement le rapport de la *jouissance* au *plus-de-jouir*, en tant que le *plus-de-jouir* ce serait justement ce qui *ek-siste* - *ek-siste* à quoi ? - justement au nœud dont j'essaie pour l'instant de vous éclairer l'usage et la fonction.

Il voit très bien que pour aboutir à la fonction $x = x^3$...
et non plus seulement x^2

...il voit très bien que le tiers terme : le terme $(1+x)$ peut s'écrire autrement et nommément $(-1-x)$...

je veux dire $(-1-x)$ pris dans une parenthèse

...ce qui équivaut mathématiquement...

je veux dire en tant que *l'écriture*

est ce qui est mathématique

...ce qui peut s'inscrire ici d'un « *moins* » avant la parenthèse et de $(1+x)$ mis à l'intérieur : $-(1+x)$.

J'écris $-(1+x)$ et je dis que c'est équivalent à l'addition ici de $(-1-x)$ et que BOOLE les ajoute pour les repousser, pour les repousser en tant que la logique serait destinée à assurer le statut de la vérité.

Mais pour l'instant ce à quoi nous visons, n'est pas de donner son statut à *la vérité*, puisque *la vérité* - nous le disons - ne s'énonce jamais que du *mi-dire*, qu'il est proprement impensable - sinon au *lieu* du *dire* - de marquer qu'une proposition n'est pas vraie, et de la marquer d'une barre : une barre supérieure qui l'exclut est la marque du signe du faux.

Dans *l'ordre des choses*...

en tant que le symbole est fait pour y *ek-sister*

...dans cet *ordre des choses*, il est proprement...

quoi qu'en dise BOOLE, étudiant

ou prétendant faire le statut de la pensée

...il est impensable justement, il est impensable de cliver quoi que ce soit de dénommable, de cliver d'un pur « *non* » pour désigner ce qui n'est pas nommé.

Est-ce à dire que nous devons mettre à l'épreuve ce qui résulte du $x^3 = x$, assurément c'est déjà quelque chose d'y voir fonctionner ce *trois* dont je marque comme tel le *Réel*, et c'est ici que nous allons reprendre notre *nœud borroméen*.

Le *nœud borroméen*, si tant est :

- que son énoncé ek-siste à la pratique analytique,
- que c'est lui qui permet de la supporter,

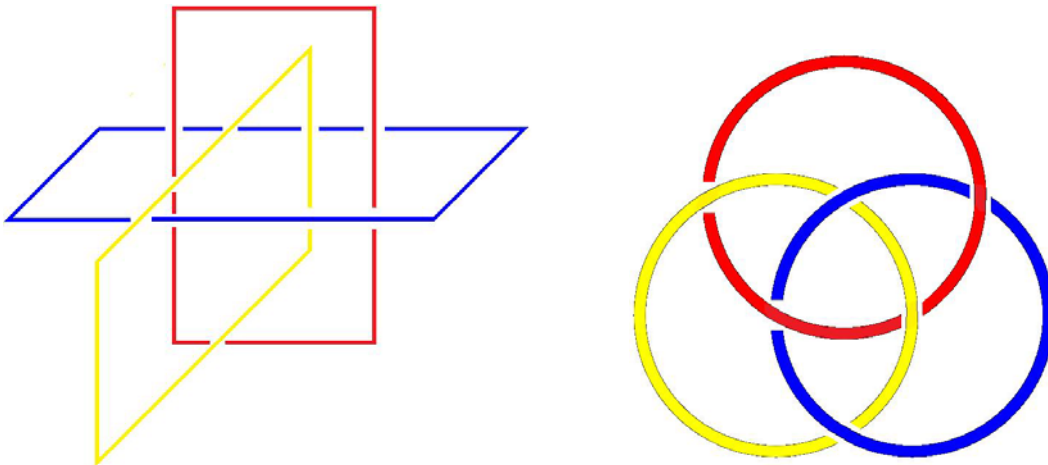
je voudrais, à vous en montrer une fois de plus l'exemple, dans cet espace qui est le nôtre, sans que nous sachions à l'heure qu'il est...

et ceci malgré les citations d'ARISTOTE

...quel est le nombre des dimensions de cet espace,

j'entends celui-là même où, des choses nous *nommons*.

Regardez, ceci est la même chose que ce que j'ai d'abord dessiné au tableau :



c'est à savoir que vous avez ici un rond, *un rond de ficelle* comme on l'a appelé justement la première fois que j'ai introduit cette fonction.

Ce *rond de ficelle*, ces trois *ronds de ficelle*, les voici.

Vous voyez qu'ils tiennent ensemble pour autant qu'il y en a un que j'ai mis ici horizontal, les deux autres étant verticaux et les verticaux se croisant.

Il est évident que ceci n'est pas nouable... [lapsus] n'est pas dénouable. Le nœud borroméen a fait, comme tel, travailler beaucoup de personnes ici, qui m'en ont même envoyé des témoignages. Celui-ci est sa forme la plus simple.

Il est frappant que dans les travaux...

ce sont de véritables travaux

qui m'ont été envoyés sur ce point

...travaux qui font leur part à toutes sortes d'autres façons

- il y en a d'innombrables - de nouer ces trois de façon telle qu'ils permettent, avec le dénouement d'un seul de ces trois ronds, de libérer exactement tous les autres, et je vous l'ai dit, quel qu'en soit le nombre.

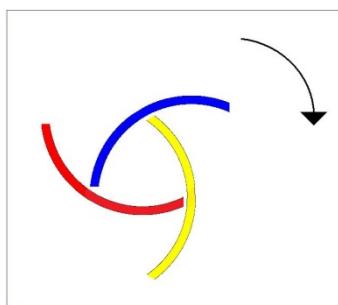
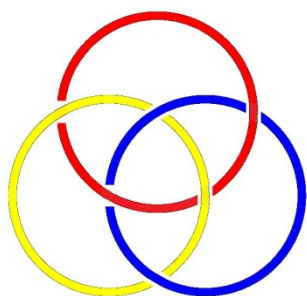
Mais pour nous limiter au trois, puisque ce trois colle avec nos trois fonctions de *l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel*, ceci très précisément de ne pas les distinguer, de voir jusqu'où le fait qu'ils soient trois, et de ce fait d'en faire la logique même du *Réel*, à savoir de voir à quel moment nous allons pouvoir voir surgir... simplement de ces trois, strictement équivalents, comme vous pouvez immédiatement le percevoir...de ces trois de faire surgir l'amorce de ce qui y serait différenciation.

La différenciation s'amorce de ceci, dont je suis étonné que dans ces travaux que j'ai reçus, personne ne me l'ait fait remarquer, voici :

par ces trois, tels qu'ils sont ici disposés, sont déterminés, disons huit quadrants : 1,2,3,4,5,6,7,8. J'en prends un, un quelconque, et de ce quadrant je tire la mise à plat, celle qu'ici vous allez voir...

vous allez voir de là où vous êtes, mais à être où je suis, c'est certainement exactement pareil...c'est à savoir que vous voyez que *quelque chose* s'y trouve déjà, du fait de la mise à plat, s'y trouve déjà orienté.

Je veux dire que vous voyez certainement la même inscription du nœud qui est celle que je vois, c'est à savoir dans l'occasion, pour ce que je vous ai montré, à avoir pris mon nœud de la façon exhibée, c'est que par la mise à plat quelque chose se dessine qui s'inscrit à en suivre la forme, qui s'inscrit de la *dextrogyrie*.

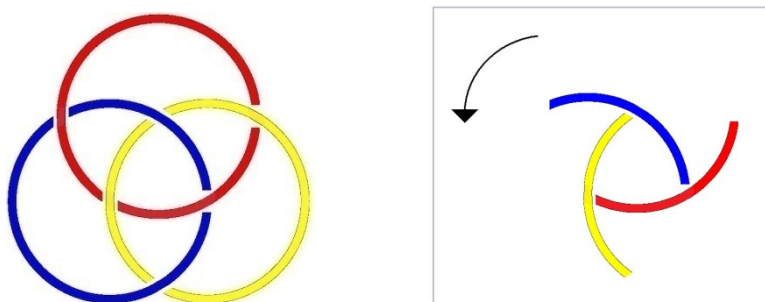


Une fois mis à plat tel qu'il est et retourné, je sais d'avance que c'est la même *dextrogyrie*.

Il suffit de faire ce petit travail, enfin d'en imaginer le retournement - et ceci aussi peut s'écrire - on verra que ça n'est pas l'image en miroir, qu'à retourner *le nœud borroméen* vous ne voyez pas quelque chose qui en est l'image en miroir.

Est-ce que ceci ne rend pas d'autant plus frappant ce fait, c'est qu'à reprendre mes quadrants...

mettons que tout à l'heure j'ai choisi (je ne sais pas si c'est effectivement ce que j'ai fait) celui-là, pour vous : *en haut à droite*, si je prends celui que non seulement j'ai dit *en haut et à droite* mais je dis aussi *en avant* ...si je prends celui non plus *en haut à droite et en avant*, mais *en bas à gauche et en arrière*, celui qui lui est strictement opposé, et si c'est de là que je pars pour le mettre à plat de la même façon que j'ai fait précédemment, il est tout à fait notable - et vous pourrez le vérifier - que ce qui résultera de cette mise à plat sera une façon dont le nœud se coince, dont le nœud se serre, exactement inverse, c'est à savoir *lévogyre*.



Il sort donc du seul maniement déjà du *nœud borroméen*, il surgit une distinction qui est de l'ordre de l'*orientation*. Si l'un est dans le sens des aiguilles d'une montre, l'autre sera dans le sens inverse.

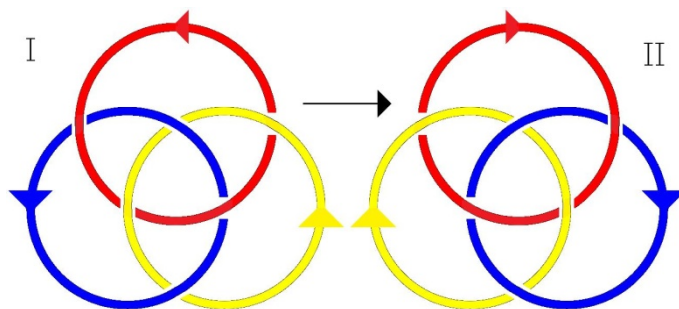
Il ne faut certes pas nous étonner que quelque chose de cet ordre puisse se produire, puisque c'est dans la nature des choses que l'espace soit orienté, c'est même de là que procède la fonction dite de « *l'image en miroir* » et de *toute symétrie*.

Je m'excuse de l'*âpreté* de ce que mon discours d'aujourd'hui implique.

Simplement, je vous note que ce fait de l'orientation pour les quadrants opposés est quelque chose qui nous indique déjà qu'il est conforme à la structure...

du seul fait que l'orientation surgisse du seul support, du seul support *nodal* dont ici je prends arme ...il est concevable de ces ronds eux-mêmes y marquer un sens, c'est-à-dire une orientation.

En d'autres termes, pour prendre le dernier, celui qui est écrit ici (I), de nous poser la question de ce qui résulte de faire l'usage d'une orientation conforme à celle que nous avons obtenue de deux espèces et de deux seulement qui sont différentes, c'est à savoir de nous rendre compte qu'il en résultera une figure, une figure telle que sa périphérie marquera de ce fait la même orientation. Que faut-il pour que, une de ces figures se transforme dans l'autre, à savoir celle-ci également complétée (II) ?



Vous avez vu à mon hésitation la marque même de la *difficulté* qui se rencontre dans le maniement desdits *ronds de ficelle*. Celle-ci est l'image de l'autre en miroir.

Mais qu'est-ce qui suffit à *transformer* l'une dans l'autre ? Quelque chose qui est définissable de la très simple façon suivante : c'est à savoir que tel que vous voyez *le nœud borroméen* s'étaler, vous voyez que l'un quelconque d'entre eux se manifeste de couper chacun des deux autres d'une façon telle que l'un étant libéré, l'un étant sectionné, les deux autres soient libres.

Ce qui veut dire que, un de ces ronds peut tourner autour d'un des deux autres, et que ceci à soi tout seul nous donnera un nouveau *nœud borroméen*.

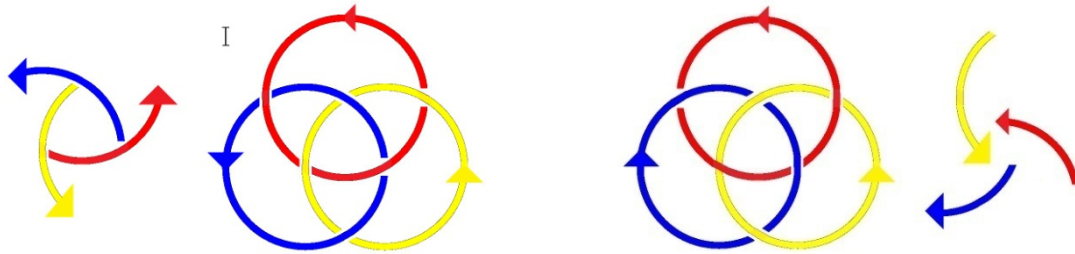
La loi de ce qui se passe dans l'occasion est celle-ci : vous n'avez ici qu'à...

je m'excuse de ne pas avoir de craie de couleur,
ça serait mieux, je la crayonne

...qu'est-ce qui se passe si nous rabattons un de ces nœuds, un de ces ronds, autour d'un autre ?

C'est très exactement ceci que nous obtenons. Nous obtenons de ce fait une nouvelle figure qui se...

je vais l'effacer l'ancienne, pour que vous la voyiez mieux
... nous obtenons une nouvelle figure qui a pour propriété d'être de l'espèce de celle-ci, c'est à savoir que, vous le voyez - celle-ci est effacée - c'est à savoir que vous le voyez, la figure se présente ainsi, nous avons ceci qui est resté invariable, et deux autres... deux autres éléments.



Voilà : les deux autres éléments qui présentent la sorte d'orientation qui est celle qui est définie ici, c'est à savoir que, par rapport, n'est-ce pas, à ceci... ceci étant marqué de a par exemple vous aurez à la suite une présentation comme ceci, c'est à savoir si ceci est b, vous aurez une inversion de sens du b et du c et une inversion d'orientation de leur courbe, les choses se complétant de la façon suivante. Voilà.

Ce qui importe est ceci : c'est de voir que, à inverser le a, ce qui en résulte, c'est une orientation totalement différente du serrage du nœud, à savoir que du seul fait que nous ayons renversé un des ronds, les deux autres éléments, ceux que nous n'avons pas inversés, les deux autres éléments changent de direction.

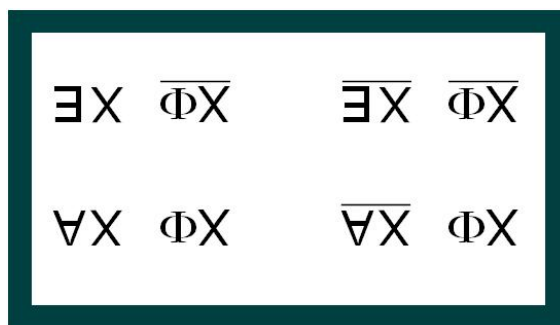
Je veux dire que, comme il est concevable, le segment que je sectionne dans ce cafouillage, le segment qui se trouve sectionné par retournement de ce rond qui était d'abord là, le segment a changé de sens, c'est à savoir que à l'un, à celui-ci, cet autre segment et celui-ci viennent se raccorder d'une façon que nous appellerons si vous le voulez bien, *centripète*, alors qu'auparavant les trois étaient *centrifuges*.

C'est bien en quoi, quand nous retournerons un rond de ficelle de plus, ce rond de ficelle restera dans son orientation primitive pour le segment lui-même que nous allons avoir à retourner, à savoir que si maintenant, après avoir retourné a nous retournons b, b se trouvera garder le sens *centripète*, mais alors ce sont les deux autres, à savoir un *centrifuge* et un *centripète*, qui s'inverseront de sorte que le résultat en sera : le *centripète* devenant *centrifuge* et le *centrifuge* devenant *centripète*, nous aurons de nouveau ici un *centrifuge* et deux *centripètes*. Mais celui qui sera *centrifuge* sera un des *centripètes* retournés.

Est-ce qu'il faut que je refasse tout, ou est-ce que quelqu'un a suivi ? Je me suis exposé à ne même pas regarder de notes, pour cette simple raison, c'est que c'est la difficulté même du maniement, le *peu imaginable*, si on peut dire, de ce *nœud borroméen* dont nous essayons de tirer parti, c'est cela même que je ne suis pas mécontent, enfin, de mettre en valeur, n'est-ce pas, [Rires] de mettre en valeur d'une façon... voilà, après le deuxième tour, n'est-ce pas, un lévogyre comme le précédent qui s'est reproduit, n'est-ce pas, et c'est en tant que nous avons retourné le *b* après avoir retourné le *a* que nous obtenons ceci que nous avons un centripète à la place du centrifuge ici, et un centrifuge à la place du centripète qui est ici. Par conséquent, nous avons ici *c*, *a*, et *b*.

On m'a posé la question...

on m'a posé la question dans un endroit où on travaillait, on m'a posé la question de savoir quel rapport avait ce *nœud borroméen* avec ce que j'avais énoncé des quatre... je dirai options, dites d'identification sexuée. En d'autres termes, quel rapport pouvait avoir ceci avec le :



Je vais maintenant essayer de vous le dire.

Supposons que nous donnions à ceci cette position en quadrant que nous désignons selon la marque dans les coordonnées cartésiennes, les huit quadrants en question. Vous devez voir, vous apercevoir que... prenons ici *le quadrant en haut à droite et en avant*, c'est par le rabattement du rond de ficelle ici marqué, je veux dire en tant que ce rond de ficelle, celui-ci donc, est tenu, en tant que ce rond de ficelle est tenu de celui-ci, à savoir celui que j'appellerai « *l'en-profondeur* », nous appellerons celui-ci le « *haut* », et celui-ci le « *plat* ».

Bon, alors le plat vient ici... et c'est celui-ci qui vient là [LACAN fait la démonstration sur un nœud tenu à la main] donc vert, bleu, rouge.

C'est comme ça que les choses se présenteront.

Bon, c'est un petit peu différent. Voilà.

Vous vous donnerez un peu de mal, vous-mêmes, pour faire les choses, parce qu'après tout, je m'aperçois que ça ne va pas si aisément. Bon.

L'important est ceci :

c'est de marquer que c'est à rabattre celui-là, nommément le vertical vers la profondeur, à rabattre celui-ci, n'est-ce pas, c'est-à-dire celui qui était d'abord bien marqué à sa place ici, c'est à le rabattre ainsi que nous allons obtenir le rond, le nœud borroméen tel qu'il se situe dans ce quadrant à gauche du quadrant quelconque d'où nous sommes partis. Dans ce quadrant, donc, avec inversion de la lévogyrie, n'est-ce pas, c'est-à-dire passage à la *dextrogyrie*, puisque celui que j'ai fait en bas était un *lévogyre*.

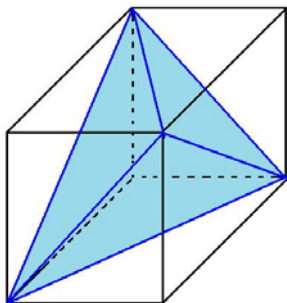
Je l'ai pris ainsi parce que tels que les nœuds sont disposés... tels que les ronds de ficelle sont disposés, c'est ainsi que cela se noue.

Donc nous avons là une inversion.

Ce qui veut dire que pour prendre les choses, à les placer comme ici par exemple, dans ce quadrant-là, n'est-ce pas, nous avons - à passer dans celui-ci - nous avons une première inversion.

À passer dans celui-ci, nous avons une seconde inversion, donc dans quelque direction, à condition que ce soit une direction de symétrie par rapport à un des plans d'intersection, nous avons aux trois extrémités, un changement sur le nœud borroméen, nous avons une inversion.

Bon, si nous passons par ici, c'est-à-dire que nous franchissons du haut en bas, nous avons une nouvelle inversion, c'est-à-dire un retour de ce qui était ici, du lévogyre. Ces opérations sont commutatives à savoir qu'à passer ainsi, nous arrivons au même retour.



En d'autres termes, c'est *aux quatre points d'opposition*, c'est-à-dire sur les huit quadrants, à quatre quadrants définissables par si je puis dire l'inscription dans le cube d'un tétraèdre, c'est à cela que nous allons voir apparaître quatre figures homogènes, toutes les trois, dans l'occasion, lévogyres, puisque nous sommes partis d'un lévogyre.

Bon. Qu'en résulte-t-il ?

Comment considérer cette multiplication, si je puis dire, par quatre, de ce qui résulte de simplement la mise à plat, ou l'écriture du nœud borroméen.

Je propose simplement ceci... que vu l'heure je n'aurai à commenter que la prochaine fois, c'est ceci : si, comme vous venez de le voir, c'est d'une figure tétraédrique qu'il s'agit, une figure tétraédrique en tant qu'elle est produite par la bascule de deux des ronds de ficelle, et on peut dire deux *quels qu'ils soient*.

Quels qu'ils soient, nous revenons, à la figure lévogyre, pour la spécifier. Nous y revenons quel que soit celui des deux qui a été rabattu. Il en restera un qui n'a pas été rabattu. Celui qui reste est évidemment le troisième, je veux dire celui qui reste après que deux autres aient été rabattus. Que par exemple, si nous faisons de ces ronds de ficelle, *le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*, ce qui restera en fin, et qui restera dans une position centrifuge, ceci encore faut-il que vous le vérifiiez, je veux dire que vous vous aperceviez que c'est à basculer S et I qu'à la fin le R reste centrifuge.

Il y a pour cela une bonne raison, c'est que si vous avez bien vu la figure dernière, c'est le R, à savoir disons le Réel, qu'il faudra basculer pour obtenir la figure dernière, qui elle-même sera *dextrogyre* et sera tout entière centrifuge.

C'est une façon commode pour vous de retenir ce qu'il en est au deuxième temps de ce qui se passe après deux bascules, puisque vous devez comme je vous l'ai montré, vous devez tout à l'heure retrouver dans le quadrant strictement opposé, celui dont je vous ai parlé quand je vous ai fait cette remarque, cette remarque de ce qui n'avait pas été trouvé, à savoir qu'en passant d'un quadrant au quadrant strictement opposé, au quadrant contradictoire, au quadrant diagonal, nous obtenons un nœud, un nœud non plus si nous sommes partis du lévogyre - nous obtenons un nœud dextrogyre. Bien.

Donc, vérifiez tout ceci à l'occasion, enfin, en faisant des petites manipulations comme celles que j'ai si bien ratées devant vous et vous verrez en somme ceci: qu'à se maintenir dans le nœud lévogyre, nous obtenons ce que j'ai qualifié ou spécifié d'un tétraèdre, puisque vous voyez comment les choses se passent.

Vous pouvez faire, reconstituer : ici par exemple vous avez à prendre une des faces du carré, vous le tirez, vous reconstituerez le cube à partir de ceci, c'est que c'est toujours dans une disposition diagonale par rapport à une des faces du cube que se trouvent les quadrants qui sont de la même espèce d'orientation et nommément dans l'occasion, de l'espèce lévogyre.

Je vais seulement vous suggérer ceci : c'est qu'il en sort à partir de la fonction de la jouissance, il en sort ceci, c'est que quelque part dans une de ces extrémités du tétraèdre :

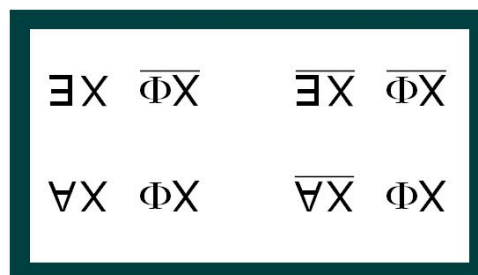
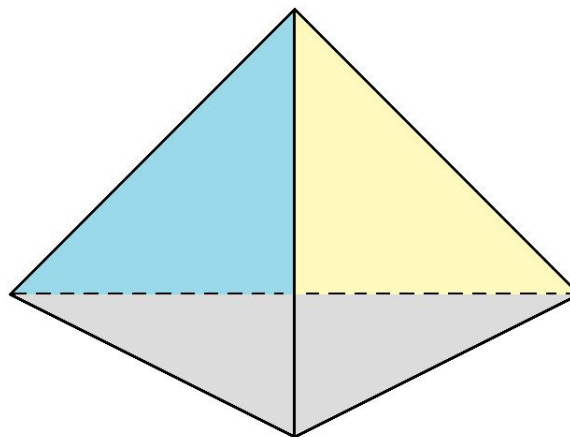
quelque part se situe le $\exists X \quad \overline{\Phi X}$.
 Il n'y a pas de X à dire non à ΦX .

Quelque part, et nous allons le mettre : $\exists X \quad \overline{\Phi X}$.
 Quelque part il y a quelque chose qui dit non à ΦX

Quelque part il y a $\forall X \quad \Phi X$.
 À savoir que tous en font fonction.

Et quelque part vous avez $\overline{\forall X} \quad \Phi X$.
Pas toutes...

Ce n'est pas pour rien que je l'ai mis sous cette forme, à savoir une forme de base si vous voulez :



Nous aurons en quelque sorte à mettre en question ceci : le pas, non pas *le pas exclusif* comme celui de tout à l'heure, le pas de ce qui existe à dire non à la fonction phallique. Nous aurons d'autre part ce qui y dit oui, mais qui est dédoublé, à savoir qu'il y a le *tous*, d'une part, et d'autre part le *pas-tous* autrement dit ce que j'ai qualifié du *pas-toutes*.

Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que c'est là un *programme*, à savoir prendre dans ce qui est sujet à l'examen, prendre la critique de ce qu'il en est du *pas*, de ce qu'implique le « *dire non* », c'est à savoir l'interdit, et très nommément, en fin de compte, ce qui se spécifiant de dire non à la fonction Φx , dit non à la fonction phallique.

Le dire-non à la fonction phallique, c'est ce que nous appelons dans le discours analytique, *la fonction de la castration* :

$\exists x \quad \overline{\Phi x}$

Il y a ce qui dit oui à la fonction phallique, et le dit en tant que *tout*, c'est-à-dire, très nommément un certain type qui est tout à fait nécessité par la définition de ce que nous appelons l'homme.

Vous savez que le *pas-tout* m'a très essentiellement servi à marquer qu'il n'y a pas de *La femme*, c'est à savoir qu'il n'y en a, si je puis dire, que diverses et en quelque sorte une par une, et que tout cela se trouve en quelque sorte dominé par la fonction privilégiée de ceci, qu'il n'y en a néanmoins pas une à représenter le dire qui interdit, à savoir *l'absolument-non*.

Voilà.

X - Bon, LACAN, il y a un examen dans la salle maintenant !

Alors, puisqu'il y a un examen maintenant, j'ai simplement amorcé la chose aujourd'hui. Je vous demande pardon d'y avoir mis si longtemps, nous reprendrons la prochaine fois.

Je m'excuse de ce retard et vous remercie de m'avoir attendu.

Vous voyez que je persévère quant à ce fondement que cette année je donne à mon discours dans *le nœud borroméen*.

Le nœud borroméen est ici justifié de *matérialiser*, de présenter cette référence à *l'écriture*.

Le nœud borroméen n'est, dans l'occasion, que mode d'*écriture*. Il se trouve en somme présentifier le registre du *Réel*.

Quand, au départ, je me suis interrogé sur ce qu'était l'inconscient, je n'ai entendu le prendre qu'au niveau de ce qui constitue effectivement *l'expérience analytique*.

À ce moment, je n'avais d'aucune façon élaboré le discours comme tel, la notion, la fonction de discours ne devait venir que plus tard.

C'est pour autant que ce *discours* est *où* se situe *un lien social* et donc, il faut le dire, politique, c'est pour autant que ce *discours* le situe, que j'ai parlé de *discours*.

Mais je ne parlais que de *l'expérience*, et dans cette *expérience*, il est clair que le langage, que quelque chose qui incontestablement s'impose de la pratique de l'analyse, que la pratique de l'analyse est fondée sur un pathétique, sur un pathétique qu'il s'agit de situer, et il s'agit de situer comment on y intervient.

Intervenir fait surgir la notion d'*acte*.

Il est essentiel également de la penser, cette notion d'*acte*, et de démontrer comment il peut venir à *consister* d'un *dire*.

J'ai - dans le temps, comme on dit - cru devoir faire remarquer que l'analyste, non seulement n'opère que de parole, mais se spécifie de n'opérer que de cela.

Refusant cette intervention sur le corps, par exemple, qui passe par l'absorption, sous une forme quelconque, de substances qui entrent dès lors dans la dynamique chimique du corps par exemple, *les médicaments*, on appelle ça.

Bon. Le point où j'en suis, c'est simplement quelque chose, le tour, n'est-ce pas, c'est le cercle que vous voyez ici dessiné c'est qu'il y a un lien...

mais il s'agit de savoir lequel
...entre *le sexe et la parole*.

Il est clair que le sexe comporte la *dualité* de la structure corporelle. Dualité qui se réfléchit en cascade, si on peut dire, sur la dualité par exemple du *soma* et du *germen*, sur l'opposition du vivant au monde inanimé, etc.

La notion de *dualité* suffit-elle à homogénéiser tout ce qui est deux ? Vous voyez tout de suite que ce n'est pas vrai, la seule énumération que j'ai fait, n'est-ce pas, de la dualité de structure corporelle, de la dualité du *soma* et du *germen*, de l'opposition du vivant au monde inanimé, ça doit vous suffire à voir que cette *polarité*, pour l'appeler par son nom, n'homogénéise nullement la série des pôles dont il s'agit, n'est-ce pas.

Elle ne suffit d'aucune façon à faire que la notion *de monde*, ou *d'univers*, soit corrélée à *cette chose impensable* qu'est *le sujet* en tant qu'il serait - quoi ? - le *reflet*, la *conscience* dudit *monde*.

Et ceci en raison de ce que j'appellerai *le pathétique des sens*. Il n'y a pas lieu de s'émerveiller qu'il y ait un être pour connaître - quoi ? - le reste, n'est-ce pas, et c'est évidemment de tout temps que la métaphore du rapport sexuel a été employée pour cette dualité patente. Patente, mais spécifiée, locale, distincte des autres dualités, d'où l'accent donné au mot « connaître ». D'où aussi l'idée d'actif et de passif, sans qu'on puisse savoir d'ailleurs dans cette *polarité* dite « *du sujet et du monde* », où est l'actif, où est le passif.

Il n'y a aucun besoin d'un actif pour que le pathétique subsiste et s'atteste dans notre vécu, comme on dit, n'est-ce pas, nous souffrons.

C'est de ça qu'il s'agit quand il s'agit de l'analyse. Nous agissons aussi pour en sortir, de cette souffrance, et à l'occasion, nous nous y mettons à beaucoup. Il s'agit de savoir ce que sont deux personnes, comme on dit...

c'est-à-dire deux animaux situés d'une *organisation politique* très spécifiée par ce que j'ai appelé un discours
...il s'agit de savoir ce qu'est *le dire* d'un *échange ritualisé de paroles*, et ce qu'on appelle... ce qui est supposé être en jeu dans cet exercice, à savoir l'inconscient.

Là, j'essaie de vous dire : *il y a du savoir dans le Réel*, qui fonctionne sans que nous puissions savoir comment l'articulation se fait dans ce que nous sommes habitués à voir se réaliser.

Est-ce de cela qu'il s'agit et qu'il nous faudrait bien admettre, n'est-ce pas, comme relevant *d'une pensée ordonnatrice* ? C'est le parti que prennent religion et métaphysique, qui sont en cela du même côté : elles se donnent la main dans les suppositions qu'elles ordonnent à l'être.

Alors ce que je veux dire, c'est que le *savoir inconscient*, celui que suppose FREUD, se distingue de ce *savoir dans le Réel*...

tel que, quoi qu'on en ait, même la science arrive à le faire providentiel, ce savoir ...c'est-à-dire que quelque chose - un sujet - l'assure comme harmonique.

Ce qu'avance FREUD...

mais ce n'est pas tout, je le note en passant ...c'est qu'il n'est pas *providentiel*, c'est qu'il est *dramatique*, fait de quelque chose qui part d'un défaut dans l'être, d'une dysharmonie entre la pensée et le monde.

Et que ce savoir est au cœur de ce *quelque chose* que nous dénommons *ex-sistence*, parce qu'elle insiste du dehors et qu'elle est dérangeante.

C'est en ce sens que le rapport sexuel se montre, chez l'être...

que je ne suis pas le seul à caractériser d'*être parlant*, n'est-ce pas ...se montre dérangé. Ceci en contraste avec tout ce qui semble se passer chez les autres êtres. C'est même de là qu'est venue la distinction de la nature et de la culture. Et très précisément cette nature, si je puis dire, il nous faut bien ici la caractériser de n'être pas si naturelle que ça.

Parce que de là où nous vivons la nature ne s'impose pas, à nous ce qui s'impose c'est *un autre mode*, un autre mode de *savoir*, un *savoir* qui d'aucune façon n'est attribuable à un *sujet qui présiderait à l'ordre, qui présiderait à l'harmonie*, et c'est en cela que tout d'abord, dans mes premiers énoncés pour caractériser l'inconscient de FREUD, il y avait une formule que je me trouve...

où je suis revenu plusieurs fois ...que je me trouve avoir avancée à Sainte-Anne, qui est celle-ci : « *Dieu ne croit pas en Dieu* ».

Dire « *Dieu ne croit pas en Dieu* », c'est exactement dire la même chose que de dire « *y'a d'inconscient* ».

Bien sûr, vu l'ordre d'auditoire, n'est-ce pas, que j'avais alors, à savoir les psychanalystes tels qu'ils pouvaient à cette époque se présenter, ça ne faisait *aucun effet*.

Ça ne faisait *aucun effet* mis à part ceci : qu'ils me posassent la question si moi j'y croyais.

Il y a quelqu'un depuis qui m'a défini en disant que j'étais quelqu'un qui croyait qu'il était LACAN, n'est-ce pas, c'était la façon dont j'avais moi-même défini Napoléon, mais sur la fin de sa vie, au moment où en somme, mon Dieu, il était fou, n'est-ce pas, car croire en son propre nom, enfin, c'est... c'en est la définition même. Bon.

Contrairement à ce qu'imaginait le nommé Gabriel MARCEL, je ne crois pas en LACAN. Mais je pose la question de savoir s'il n'y a pas stricte *consistance* entre ce que FREUD avance comme étant l'inconscient, et le fait que Dieu, il n'y ait personne pour y croire, surtout pas lui-même, car c'est en ça que consiste *le savoir de l'inconscient*.

Le savoir de l'inconscient est tout le contraire de l'instinct, c'est-à-dire de ce qui préside, non seulement à l'idée de *nature*, mais à toute idée d'*harmonie*, c'est pour autant que quelque part, il y a cette faille qui fait que la chose la plus naturelle, si l'on peut dire, celle qui nous paraît de notre point de vue, quand nous regardons - quoi ? - des animaux, soit de tout à fait *autres, des objets dans le monde*, nous faisons là-dessus toutes les *extrapolations* que nous pouvons.

Ce que nous constatons c'est quelque chose qui, entre deux corps semble faire quelque chose qui incontestablement est tout à fait différent, d'ailleurs, chez la plupart des espèces, que le rapport du corps dit *masculin* à celui qui s'avoue *féminin*, à savoir que il y a en somme entre ces deux corps, je dirai *très peu* de ressemblance, alors que chez les animaux, ce qui est frappant c'est à quel point le mâle et la femelle...

disons le mot pour aller vite et indiquer ma pensée ...sont narcissiques.

Alors, je voudrais avancer aujourd'hui...

parce qu'il faut quand même que j'avance quelque chose ...quelque chose qui est important, n'est-ce pas.

C'est que si j'ai mis l'accent sur ceci que ce qui - au rapport sexuel - fait obstacle, ce n'est rien d'autre que cette fonction que je me suis trouvée la dernière fois ré-écrire au tableau sous la forme ΦX et dont ce n'est pas pour rien que je l'ai écrite ainsi, mathématiquement, c'est pour autant que ce qui peut s'*écrire*, j'y fais confiance d'être dans la bonne direction pour en atteindre le *Réel*.

Qu'est-ce à dire ?

Est-ce que parce qu'ici il m'arrive quelquefois...

 dans toute la mesure où vous me

 le permettez à cause de ce micro

...d'écrire des choses au tableau, est-ce que c'est là ce qui supporte ma relation avec vous telle qu'elle s'instaure dans ce discours ?

Je ne le crois pas ! J'en pose sans cesse la question.

Ce que je veux pointer ici, c'est ceci qui importe, c'est que je dis, je dis toujours la vérité, et que cela qui s'inscrit dans *le Symbolique*, je dis toujours la vérité, non pas seulement que je la répète, je fraye la voie qui fait exister un dire, et que votre rapport avec moi, dans cette situation, c'est que cela vous fait *jouir*.

J'en ai plus d'une fois posé la question, enfin, je tourne autour, mais ce qui est certain, c'est que là se trouve l'accent, de ce « *juste dire* » que j'essaie d'énoncer pour autant que, ailleurs sans doute, je prends appui sur *l'écriture*, mais que c'est du côté de *l'écriture* que se concentre ce où j'essaie d'interroger ce qu'il en est de *l'inconscient* quand je dis que *l'inconscient*, c'est quelque chose dans le *Réel*.

J'ai dit *savoir* d'un autre côté, mais j'ai aussi souligné ceci : que si cette *dimension de savoir* touche aux bords du *Réel*...

 que c'est à saisir, à jouer avec

 ce que j'appellerai *les fronces, les bords* du *Réel*

...c'est pour autant que je fais foi à ceci :

que *seule l'écriture supporte comme telle ce Réel*, que je peux dire quelque chose qui soit orienté simplement, simplement orienté.

Parce que dire la vérité, c'est - si je puis dire - à la portée de tout le monde, et d'une certaine façon, la vérité, pour nous, dans l'expérience analytique, c'est notre étoffe. C'est notre étoffe - en quoi ? - en ceci qu'elle est la vérité sur ce pathétique, sur cette souffrance que comme telle j'ai désignée, ce qui amène à ce cernage d'une expérience structurée comme un discours.

Et ces discours j'en ai tenté d'en faire l'articulation, mais l'articulation écrite : ce n'est qu'en cela que quelque chose peut y témoigner du *Réel*.

Alors de quoi s'agit-il quand la dernière fois, je vous ai rappelé les *quatre termes*, les *quatre ponctuations*, ponctuations écrites de l'identification que je n'appellerai en l'occasion pas « *sexuelle* » mais « *sexuée* », quand j'ai rappelé que *le nœud borroméen* permettait de situer chacune de ces *écritures* dans quelque chose qui se repère à partir du *nœud primitif*, du nœud tel que je vous l'ai montré, comme j'ai pu, avec des ronds, des ronds de ficelle que je tenais dans la main, dans les quatre quadrants qu'ils déterminent, qu'ils déterminent à partir d'une première mise à plat, et d'une première mise à plat en ceci qu'il faut que deux de ces ronds...

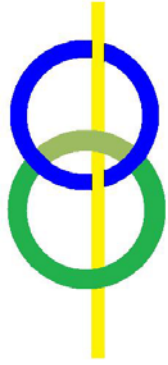
et j'ai dit deux et pas les mêmes, pas le même puisque aussi bien, si c'était le même il reviendrait à la même place
...c'est à savoir qu'il en faut deux, deux différents, pour qu'on parvienne à un quadrant qui s'homologue au premier mis à plat.

J'ai cru pouvoir à ce moment vous le montrer au tableau d'une façon qui était évidemment aventurée, puisque comme vous avez pu le voir - et à ma grande exaspération - j'y ai pataugé, n'est-ce pas.

J'y ai pataugé parce que, chose curieuse, il y a en somme... c'est cela que cette expérience signifie
...il y a quelque chose de pas encore maîtrisé dans... vous le savez, je vous l'ai indiqué, je vous le rappelle
...de non encore maîtrisé dans ce qui est de *l'ordre des nœuds*.

C'est étrange, c'est singulier... quoique là déjà quelque chose a pu en être avancé :
que le nœud borroméen ait été identifié à *la tresse à six mouvements*... *six et pas trois*, comme il semblerait pouvoir y paraître
...c'est déjà quelque chose.

Et aujourd'hui ce que je vous montre, à mettre... à rapporter à ce que je vous avais déjà marqué, déjà écrit comme étant la forme la plus simple du nœud borroméen, qui est très exactement celle-ci, c'est-à-dire celle où nulle part il n'y a un troisième rond, le troisième rond ici n'étant représenté que par une droite que vous me permettez de supposer infinie.



C'est une supposition tout à fait capitale et en elle-même éclairante, dirai-je, éclairante en ceci qu'il est très connu, c'est la première remarque que toute élaboration des nœuds, celle d'un ARTIN ³¹ par exemple...

dont peut-être vous connaissez le volume, certains d'entre vous en tout cas se le sont sûrement procuré ...celle d'un ARTIN qui dit ceci :

c'est que il n'y a qu'une seule façon sur une simple ligne d'affirmer que le nœud, on peut pas le dénouer, c'est de deux choses l'une :

- ou que ses deux bouts s'étendent en effet à l'infini, ce qui rend impossible de méconnaître quoi que ce soit qui se soit formé en nœud,
- ou que les deux bouts s'en rejoignent, auquel cas il se contrôle si oui ou non c'est bien un nœud.

Qu'est-ce que ceci nous suggère comme remarque ?

C'est que si cette droite, cette droite dont consiste le *nœud - borroméen* en l'occasion - et qui se spécifie de ceci de croiser les nœuds, je dirai d'une façon qui coupe le premier pour autant que le premier coupe le second, ce qui du même coup impose l'alternance, c'est à savoir qu'il coupera le premier et sera coupé par le second qu'il rencontre en tant que lui-même est interne au premier rond et qu'il coupera donc les deux fois le rond bleu de même qu'il sera coupé les deux fois par le rond vert, le rond bleu et le rond vert se distinguant de ceci : c'est que le rond bleu coupe le rond vert.

C'est donc d'un rapport triadique que se situe dans l'occasion ce qui fait le nœud, et vous pouvez voir que la droite infinie impose, impose ceci :

qu'on ne peut lui donner aucune orientation.

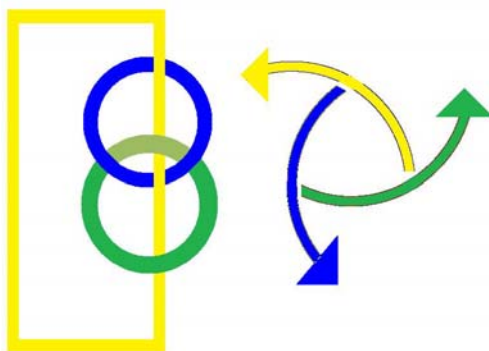
Car d'où part-elle ?

³¹ Emil Artin, *Algèbre géométrique*, éd. Jacques Gabay, 2000.

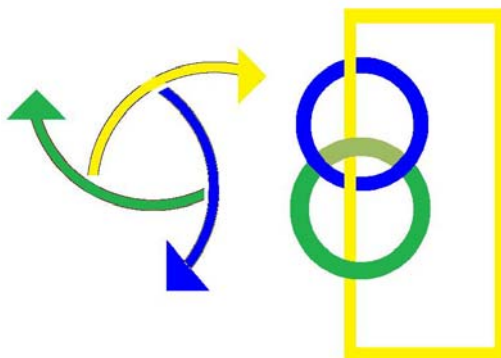
Il faut savoir s'il y a un début, pour que - par rapport à ce début - une orientation soit prise.
Par contre, il suffit que cette droite infinie soit raboutée en rond...

pour nous exprimer d'une façon qui n'implique nulle forme géométrique mais seulement une consistance...pour que du fait même que nous lui donnons *consistance de rond*, il apparaisse *quelque chose* qui est de l'ordre de l'*orientation*, non pas sur ce que j'ai appelé à l'instant cette droite que tout d'un coup j'ai faite rond, mais dans le nœud lui-même, car vous voyez...

je vous l'ai *marqué* à chaque fois par une correspondance...que c'est du fait que l'individu ici spécifié d'être orange ou jaune, c'est du fait qu'il est mis à plat sous la forme d'un rond, c'est de ce fait et de rien d'autre, qu'apparaît ici cette *orientation* que je peux appeler *lévogyre* :



si je m'oblige à suivre la direction que m'indique chacun des trois, à l'extérieur du nœud qu'ils font, alors que de l'autre côté, c'est tout différemment, à savoir ici *dextrogyre*, que les ronds apparaissent.



C'est en tant qu'ici nous avons les choses sous cette forme que nous pouvons dire que ce qui, dans l'autre, s'est présenté sous un certain mode, est précisément dans l'autre forme, inversé.

Il est clair que c'est pour autant que nous prenons les choses sous cette forme, que nous avons ici une forme *dextrogyre*, de même que c'est pour autant que nous prenons ici les choses sous le bord, sous le côté opposé au point où nous avons rabattu la ligne orange, que nous avons ici une forme *lévogyre*. Ça veut dire que ce qui apparaît ici, c'est quelque chose de cet ordre-là.

Nous constatons du même coup ceci: c'est que par rapport à ce qui s'est inversé, à savoir la ligne orange, il y a inversion de côté :

- ici la ligne bleue est à droite,
- ici, elle est à gauche,

et c'est dans un rapport d'extrémité par rapport à la ligne orange que la ligne verte se trouve.

C'est à savoir que il est facile de comprendre, c'est ce que j'ai essayé de vous montrer la dernière fois, à savoir qu'en rabattant un des ronds de ficelle par rapport aux deux autres, ce que nous trouvons c'est bien entendu que c'est ailleurs, ailleurs sur un de ces cercles, à savoir celui qui est ici le vert [lapsus] - que c'est celui qui est ici le bleu, que c'est ailleurs que nous nous trouvons le couper, autrement dit, que la ligne jaune pour autant que c'est celle que nous avons rabattue, se continue et coupe.

Il y a donc à chaque fois quelque chose qui change, qui change dans l'orientation du nœud. Chaque fois que nous passons d'un quadrant dans un autre, il y a quelque chose qui change dans l'orientation du nœud. Et c'est en ça que le nœud, les nœuds se spécifient quatre par quatre, qu'ils ont ce rapport entre eux que j'ai qualifié l'autre jour de *tétraédrique*, et où j'ai voulu reconnaître ce qu'il en est du mode des quatre places réservées aux modes *de l'identification* dite sexuée.

Il est évidemment frappant que vous voyez qu'aujourd'hui encore, n'est-ce pas, je me suis trouvé, même sous cette forme ultra-simple, en difficulté à vous faire sentir, en difficulté à le démontrer moi-même dans l'écriture, ce qu'il en est de l'effet de rabattement, pour autant que déjà ce dont il s'agit est un des termes choisis comme tel et distingué des deux autres en quelque sorte *préalablement*. Il est certain que c'est en ceci que cet *objet d'écriture* nous présente quelque chose de particulièrement saisissant, c'est que voilà une écriture qu'en quelque sorte, je dirai, nous maîtrisons difficilement.

C'est assez frappant que déjà dans un second temps, c'est-à-dire après avoir cru que je m'en tirerai *bien à mon aise*, par cet artifice, que je me suis trouvé de nouveau, avec cette écriture, m'embarrasser, m'embrouiller. Est-ce que ce n'est pas là le signe de ce quelque chose qui a présidé à l'aversion...

aversion tout à fait frappante quant aux mathématiques...aversion qui s'est produite à l'égard de ce qu'il est des nœuds.

Car après tout, il n'aurait pas été inconcevable que ce quelque chose qui s'est dessiné dans une *géométrie* développée... qui a fonctionné effectivement tout à fait comme *écriture*, *écriture* par quoi s'est amorcée la science, je veux dire dans la géométrie grecque

...il est tout à fait frappant de voir que ç'aurait pu aussi bien être dans un effort concernant le *coincage*, par exemple qui se produit quand nous écartons ici ce nœud par rapport à la ligne qui sert à le constituer à proprement parler comme nœud, de même qu'à le rabattre ici, nous voyons bien manifestement que nous coinçons quelque chose, coinçons - quoi dire - sinon ce dont il s'agit, c'est à savoir quelque chose de *coincé*, il n'y a rien à en dire de plus, et c'est ce *coincé* qui est en cause, qui est en cause dans cette fonction par quoi, pour dire le rapport du *Symbolique*, *de l'Imaginaire et du Réel*, je dis que c'est là qu'est pris *quelque chose*, *quelque chose* qui dans l'occasion est bien, en effet, *le sujet*.

Encore faut-il que ce *quelque chose*, je tente de l'éclairer en quelque sorte en individualisant ce qu'est bien chacun de ces ronds, c'est à savoir en quoi le *Symbolique* diffère de l'*Imaginaire* et diffère du *Réel*.

Pour éclairer très vite, comme je peux le faire, pas plus, cette lanterne, je dirai que le *Symbolique*, j'avancerai que *le Symbolique* est de l'ordre du *Un*, ce *Un* que la dernière fois, je vous ai déjà avancé comme constituant dans *l'ordre logique* qu'essaie de construire notre BOOLE, comme étant l'*univers*.

Je vous ai fait remarquer en même temps qu'il y a là quelque chose de contestable, car c'est déjà poser une hypothèse que de faire de l'univers quelque chose de *Un*.

À l'encontre de ceci, et dans la ligne même où BOOLE procède en posant la formule $x(1-x) = 0$, à savoir : tout ce qui n'est pas *x*, c'est ce qui est *x* soustrait à l'Univers, et leur produit, leur intersection, leur rencontre est strictement égale à zéro.

C'est sur cette base que BOOLE croit pouvoir avancer une formalisation de ce qu'il en est de la logique.

Tout à son opposé je propose, je propose de donner au *Un* la valeur de *ce dans quoi*, par mon discours, consiste, consiste en tant que c'est elle qui fait obstacle au rapport sexuel, à savoir *la jouissance phallique*.

C'est pour autant que *la jouissance phallique*...

et là, disons que je la fais organe, je la suppose incarnée par ce qui dans l'homme y correspond *comme organe* ...c'est pour autant que cette *jouissance* prend cet accent privilégié...

privilegié telle qu'elle s'impose dans tout ce qui est de notre expérience, notre expérience analytique ...c'est là autour

et parce que ce n'est que là autour ...autour de l'individu lui-même sexué qui le supporte, c'est pour autant que cette *jouissance* est privilégiée que toute l'expérience analytique s'ordonne.

Et je propose ceci :

que ce soit à elle de rapporter la fonction du *Un* dans la formalisation logique telle que BOOLE la promeut.

En d'autres termes, que s'il y a *signifiant*...

et signifiant ce n'est pas signe : le signifiant se distingue du signe en ceci que du signe nous pouvons faire circulation dans un monde objectivé, le signe c'est ce qui va de l'émetteur au récepteur et ce qui au récepteur fait signe de l'émetteur.

Mais c'est tout au contraire sous la forme de ce que j'ai appelé « *le message reçu sous une forme inversée* » que se pose le *signifiant* pour qui c'est en tant qu'il a rapport à un autre *signifiant* qu'il fait surgir *un sujet*, à savoir dans sa configuration.

Ce qui se suggère de ceci, c'est que pour autant que quelque chose...

qui est désigné dans BOOLE par un x ...quelque chose se précipite comme signifiant, ce signifiant est en quelque sorte dérobé, soustrait, emprunté à *la jouissance phallique* elle-même, et c'est en tant que le *signifiant* en est le substitut que le *signifiant* même se trouve *faire obstacle* à ce que jamais s'en écrive ce que j'appelle le rapport sexuel.

Je veux dire quelque chose qui serait supposé pouvoir être écrit : x, grand R, et puis y [xRy] à savoir que d'aucune façon ne puisse s'écrire d'une façon mathématique ce qu'il en est de ce qui se présente comme fonction au regard de la fonction phallique elle-même.

Je veux dire que c'est pour autant que ce qui s'*écrit* c'est :

$$\exists X \quad \overline{\Phi X},$$

négation de la fonction phallique elle-même.

Et tout à l'opposé qu'il n'y en ait pas, c'est à savoir qu'il n'existe pas de x pour dénier la fonction ΦX , pour s'y opposer :

$$\overline{\exists X} \quad \overline{\Phi X}.$$

Et qu'inversement j'introduise au niveau de l'*Universelle* ce quelque chose qui, adhérant à la fonction phallique, se caractérise d'un côté par un un grand A *quanteur universel*, un grand A inversé - vous savez que c'est ainsi que ça s'*écrit* :

$$\forall X \quad \Phi X.$$

Mais dans l'autre, il met une barre négative, c'est-à-dire il dit qu'il y a quelque part une fonction qui s'y distingue de n'être « *pas toute* » :

$$\overline{\forall X} \quad \Phi X.$$

Pas toute, qu'est-ce que cela veut dire ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que il y en ait deux. C'est dans la mesure où au niveau où s'articule ce « *pas toute* », il n'y a pas qu'une jouissance.

Ici n'allez pas trop vite et n'allez pas supposer que ce que je distingue, c'est je ne sais quoi comme ce qui sexuellement répondrait à cette prétendue division de la *jouissance* dite *clitoridienne* à la *jouissance* dite *vaginale*.

Ce n'est pas cela dont il s'agit.

Ce dont je parle, c'est de cette distinction qu'il faut faire de *la jouissance phallique*...

en tant que chez l'être parlant elle prévaut
et que c'est de là qu'est dérobée toute
la fonction de la *signifiante*

...qu'il y a une distinction à faire entre cette jouissance prévalente...

pour autant qu'elle fait obstacle
à ce qu'il en est du rapport sexuel

...qu'il y a une distinction à faire de cette jouissance avec ceci que, à côté...

je vous l'ai introduit l'autre jour, je pense
suffisamment avec ce qu'il en était de l'arbre,
de l'arbre dit de *la science*, de *la science du Bien et du Mal*
...il y a ceci qu'assurément l'animal, l'animal se distingue
de subsister non seulement en un corps, mais que ce corps
comme tel ne s'identifie, n'a d'identité, non pas comme on
le dit depuis toujours traditionnellement, de la pensée,
de ce je ne sais quoi qui de ce qu'il pense le ferait être,
mais de ce qu'il *jouisse* de lui-même.

Je veux dire qu'il n'y a pas seulement cette :
aperception, appréhension, sensation, pression, toucher,
vue, ou n'importe quel autre mode d'affectation par les
sens...

Il y a que, en tant qu'il consiste et qu'il consiste en un
corps, ce dont il s'agit c'est d'*une jouissance* et d'une
jouissance qui se trouve d'après notre expérience être
d'un ordre autre que ce qu'il en est de *la jouissance phallique*.

C'est ainsi que j'ai commencé dès le début de mon
enseignement par authentifier, par originaliser de
la relation imaginaire...

je faisais référence à ce que j'appellerai
l'homologie, la ressemblance
...justement cette partie qui est tellement vacillante,
quand il s'agit de l'être parlant, de *l'homologie des corps*.

Que chez l'animal il nous faille bien constater que
la jouissance phallique, quelle qu'elle soit, n'a pas la même *prévalence*,
n'a pas le même poids, le même poids en quelque sorte
d'opposition qu'il a au regard de *la jouissance* en tant que deux
corps jouissent *l'un de l'autre*, c'est là qu'est la faille par où
s'abîme, si l'on peut dire, dans l'expérience analytique
tout ce qui s'ordonne de l'amour.

Que si l'on parle comme je l'ai dit...

je l'ai évoqué antérieurement
...que si l'on on parle de nœud, c'est faire allusion à
l'*embrassement*,
à l'étreinte.

Mais autre chose est la façon dont fait irruption dans la
vie de chacun, cette jouissance qui, soit appartient,
si l'on peut dire, à l'un de ces corps, mais à l'autre
n'apparaît que sous cette forme, si l'on peut dire,
de référence à un autre comme tel, même si quelque chose
dans le corps peut lui donner un mince support, je veux
dire au niveau de cet organe qui s'appelle le clitoris.

C'est en tant qu'il nous faut concevoir *le Symbolique* comme dérobé, soustrait à l'ordre *Un* de *la jouissance phallique* et en tant que le rapport des corps en tant que deux, de ce fait, ne peut que passer par la référence, la réflexion à quelque chose qui est *autre* que *le Symbolique*, qui en est distinct, et c'est à savoir ce qui d'ores et déjà du *trois* apparaît dans la moindre *écriture*.

Ce que le langage en quelque sorte sanctionne, c'est le fait que dans sa formalisation il impose autre chose que la simple homophonie du *dire*.

C'est que c'est dans une *lettre*, et c'est en cela que le signifiant montre, montre cette précipitation par quoi l'être parlant peut avoir accès au *Réel*, c'est pour autant que de toujours chaque fois qu'il s'est agi de configurer quelque chose qui soit en quelque sorte la rencontre de ce qui s'émet, de ce qui s'émet comme plainte, comme énoncé d'une vérité, chaque fois qu'il s'agit de tout ce qu'il en est de ce mi-dire, mi-dire alterné, contrasté, *chant alterné* de ce qui laisse séparé en deux moitiés l'être parlant, chaque fois qu'il s'agit de cela, c'est toujours d'une référence à *l'écriture* que ce qui dans le langage peut être situé trouve son *Réel*, et c'est en tant que j'essaierai de vous pousser plus loin cette référence au *Réel*, au *Réel* comme tiers, que je laisserai cela aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu plus l'avancer

Voilà. J'ai dû faire quelques efforts pour que cette salle n'ait pas été aujourd'hui occupée par des gens en train de passer des examens et je dois dire qu'on a eu la bonté de me la laisser.

Il est évident que c'est plus qu'aimable de la part de l'Université de Paris I d'avoir fait cet effort puisque, les cours étant finis cette année...

ce que, bien sûr, moi j'ignore
...cette salle aurait dû être à la disposition d'une autre partie de l'administration qui, elle, s'occupe de vous canaliser. Voilà.

Alors, tout de même, comme ça ne peut pas se renouveler, passé une certaine limite, ça sera aujourd'hui la dernière fois de cette année que je vous parle. Ça me force naturellement un peu à tourner court, mais ce n'est pas pour me retenir, puisqu'en somme il faut bien toujours finir par tourner court.

Moi je ne sais pas d'ailleurs très bien comment je suis niché là-dedans, parce qu'enfin l'Université, si c'est ce que je vous explique, c'est peut-être elle *La femme*. Mais c'est *La femme* préhistorique, c'est celle dont vous voyez qu'elle est faite de *replis*.

Évidemment, moi c'est dans un de ces plis qu'elle m'héberge. Elle ne se rend pas compte...

quand on a beaucoup de plis,
on ne sent pas grand-chose
...sans ça, qui sait, elle me trouverait peut-être encombrant. Bon.

Alors, d'autre part, d'autre part, je vous le donne en mille...

vous n'imaginerez jamais à quoi j'ai perdu mon temps - perdu, enfin, oui, perdu - à quoi j'ai perdu mon temps en partie depuis que je vous ai vus réunis là
...je vous le donne en mille : j'ai été à Milan à un congrès de sémiotique.

Ça, c'est extraordinaire. C'est extraordinaire et bien sûr, ça m'a laissé un peu pantois.

Ça m'a laissé un peu pantois en ce sens que c'est très difficile, dans une *perspective* justement *universitaire* d'aborder la sémiotique.

Mais enfin, ce manque même...

que j'y ai, si je puis dire réalisé
...m'a rejeté si je puis dire sur moi-même, je veux dire m'a fait m'apercevoir que c'est très difficile d'aborder la sémiotique.

Moi bien sûr, je n'ai pas moufeté parce que j'étais invité, comme ici, très très gentiment, et je ne vois pas pourquoi j'aurais dérangé ce Congrès en disant ce que - que le « *sème* », ça ne peut pas s'aborder comme ça tout cru à partir d'une certaine idée du savoir, une certaine idée du savoir qui n'est pas très bien située, en somme, dans l'université.

Mais j'y ai réfléchi et il y a à ça des raisons qui sont peut-être dues justement au fait que le savoir de *La femme*...

puisque c'est comme ça que j'ai situé *l'université*
...*le savoir de La femme*, c'est peut-être pas tout à fait la même chose que le savoir dont nous nous occupons ici. Le savoir dont nous nous occupons ici...

je pense vous l'avoir fait sentir
...c'est *le savoir en quoi consiste l'inconscient*, et c'est en somme là-dessus que je voudrais clore cette année.

Je n'ai jamais, en somme, je ne me suis jamais attaché à autre chose qu'à ce qu'il en est de ce savoir dit inconscient. Si j'ai par exemple marqué l'accent, sur le savoir en tant que *le discours de la science peut le situer dans le Réel*, ce qui est singulier et ce dont je crois avoir ici articulé en quelque sorte *l'impasse*, *l'impasse* qui est celui [sic] dont on a assailli NEWTON pour autant que, ne faisant nulle hypothèse...

nulle hypothèse en tant qu'il articulait
la chose scientifiquement
...eh bien, il était bien incapable, sauf bien sûr à ce qu'on le lui reproche, il était bien incapable de dire où se situait ce savoir grâce à quoi enfin le ciel se meut dans l'ordre qu'on sait, c'est-à-dire sur le fondement de la gravitation.

Si j'ai accentué, ce caractère - *dans le Réel* -
d'un certain *savoir*, ça peut sembler être à côté de la
question en ce sens que le savoir inconscient, lui,
c'est un *savoir* à qui nous avons affaire.
Et c'est en ce sens qu'on peut le dire *dans le Réel*.
C'est ce que j'essaie de vous supporter cette année
de ce support d'une *écriture*...

d'une *écriture* qui n'est pas aisée, puisque c'est
celle que vous m'avez vu manier plus ou moins
adroitement au tableau sous la forme du *nœud borroméen*
...et c'est en quoi je voudrais conclure cette année.

C'est à revenir sur ce *savoir* et à dire comment il se
présente, je ne dirais pas tout à fait *dans le Réel*,
mais sur le chemin qui nous mène au *Réel*.

De ça, il faut tout de même que je reparte, de ce qui
m'a été également présentifié...

présentifié dans cet intervalle
...c'est à savoir qu'il y a de drôles de gens, enfin,
des gens qui continuent...
dans une certaine *Société* dite *Internationale*
...qui continuent à opérer *comme si tout ça allait de soi*.

C'est à savoir que ça pouvait se situer dans un monde
comme ça, qui serait fait de corps...

de corps qu'on appelle vivants,
et bien sûr y a pas de raison qu'on
les appelle pas comme ça, n'est-ce pas
...qui sont plongés dans un milieu, un milieu qu'on
appelle « *monde* » et tout ça, en effet, pourquoi
le rejeter d'un coup ?

Néanmoins, ce qui ressort d'une *pratique*...

d'une *pratique* qui se fonde sur l'*ex-sistence* de l'inconscient
...doit tout de même nous permettre de décoller
de cette vision élémentaire qui est celle de...
je ne dirais pas du « *moi* », encore qu'il s'en
encombre et que j'aie lu des choses directement
extraites d'un certain congrès qui s'est tenu à
Madrid où par exemple, on s'aperçoit que FREUD lui-
même, je dois dire, a dit des choses aussi énormes,
aussi énormes que ça que je vais vous avancer :

que c'est du « *moi* »... le « *moi* », c'est autre chose que l'inconscient, évidemment ce n'est pas souligné que c'est autre chose.

Il y a un moment où FREUD a refait toute sa Topique n'est-ce pas, comme on dit :

il y a la fameuse *seconde Topique* qui est une *écriture simplement*, qui n'est pas autre chose que quelque chose *en forme d'œuf, forme d'œuf* qui est tout à fait d'autant plus frappante à voir, cette forme d'œuf, que ce qu'on y situe comme le « *moi* » vient à la place où sur un œuf...

ou plus exactement sur son jaune,
sur ce qu'on appelle le *vitellus*
est la place du point embryonnaire.

C'est évidemment *curieux*, c'est évidemment *très curieux* et ça rapproche la fonction du moi de celle où, en somme, va se développer un corps, un corps dont c'est seulement le développement de la biologie qui nous permet de situer dans les premières morulations, gastrulations, etc., la façon dont il se forme.

Mais comme ce corps...

et c'est en ça que ça consiste,
cette *seconde Topique* de FREUD
...comme ce corps est situé d'une relation au « *ça* », au « *ça* » qui est une idée extraordinairement *confuse* : comme FREUD l'article c'est un lieu, un lieu de silence, c'est ce qu'il en dit de principal. Mais à l'articuler ainsi, il ne fait que signifier que ce qui est supposé être « *ça* » : c'est l'inconscient quand il se tait.

Ce silence, c'est un *taire*.

Et ce n'est pas là rien, c'est certainement un *effort*, un *effort* dans le sens, dans un sens peut-être un peu régressif par rapport à sa première découverte, dans le sens disons de marquer *la place de l'Inconscient*.

Ça ne dit pas pour autant ce qu'il est, cet *Inconscient*, en d'autres termes, à quoi il sert.

Là, il se tait : il est la place du silence.

Il reste hors de doute que c'est compliquer le corps, le corps en tant que dans ce schème, c'est le « moi », le « moi » qui se trouve, dans cette écriture en forme d'œuf, le « moi » qui se trouve le représenter. Le « moi » est-il le corps ?

Ce qui rend difficile de le réduire au fonctionnement du corps, c'est justement ceci : que dans ce *schème* il est censé ne se développer que sur le fondement de ce *savoir*, de ce *savoir en tant qu'il se tait*, et d'y prendre ce qu'il faut bien appeler *sa nourriture*.

Je vous le répète : c'est difficile d'être entièrement satisfait de cette seconde Topique parce que ce qui se passe...

à quoi nous avons affaire dans *la pratique analytique* ...c'est quelque chose qui semble bien se présenter d'une façon toute différente.

C'est à savoir que cet inconscient, par rapport à ce qui couplerait si bien le moi au monde...

le corps à ce qui l'entoure, ce qui l'ordonnerait sous cette sorte de rapport qu'on s'obstine à vouloir considérer comme naturel ...c'est que par rapport à lui, cet inconscient se présente comme essentiellement *différent* de cette harmonie - disons le mot - *dysharmonique*.

Je le lâche tout de suite - et pourquoi pas ? - il faut y mettre l'accent.

Le rapport au monde est certainement...

si nous donnons son sens, ce sens effectif qu'il a dans la pratique ...est quelque chose dont on ne peut pas ne pas tout de suite ressentir que, par rapport à cette vision toute simple en quelque sorte de l'*échange* avec l'*environnement*, cet inconscient est parasitaire.

C'est un parasite dont il semble qu'une certaine espèce, entre autres, s'accommode fort bien, mais ce n'est que dans la mesure où elle n'en ressent pas les effets qu'il faut bien dire, énoncer pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pathogènes.

Je veux dire que cet *heureux* rapport, ce rapport prétendu *harmonique* entre ce qui vit et ce qui l'entoure, est perturbé par l'insistance de ce savoir, de ce savoir sans doute hérité...

ce n'est pas un hasard qu'il soit là
...et cet *être parlant*...

pour l'appeler comme ça, comme je l'appelle
...cet *être parlant* l'habite, mais il ne l'habite pas sans toutes sortes d'inconvénients.

Alors s'il est difficile de ne pas faire de *la vie* la caractéristique du *corps*, parce que c'est à peu près tout ce que nous pouvons en dire, en tant que corps, il est là, et il a bien l'air de se défendre.

De se défendre contre quoi ?

Contre ce quelque chose auquel il est difficile de ne pas l'identifier, c'est-à-dire ce qu'il en reste, de ce corps, quand il n'a plus la vie.

C'est à cause de ça qu'en anglais on appelle le cadavre *corpse*, autrement, *quand il vit*, on l'appelle *body*. Mais que ce soit le même, ça a l'air satisfaisant comme ça, matériellement.

Enfin, on voit bien que ce qu'il en reste, c'est le déchet, et s'il faut en conclure que la vie, comme disait Bichat :

« *c'est l'ensemble des forces qui résistent à la mort* ».

C'est un schéma...

c'est un schéma malgré tout...

c'est un schéma un peu grossier.

Ça ne dit pas du tout comment ça se soutient, la vie.

Et à la vérité, à la vérité, il a fallu en arriver fort tard dans la biologie, pour qu'on ait l'idée que la vie, c'est *autre chose*...

c'est tout ce que nous pouvons en dire
...c'est *autre chose* que l'ensemble des forces qui s'opposent à la résolution du corps en cadavre.

Je dirais même plus : tout ce qu'il peut y avoir qui nous laisse espérer un peu *autre chose*...

à savoir de ce que c'est que la vie
...nous porte tout de même vers une toute autre *conception*.

Celle dont j'ai cette année essayé de placer quelque chose en vous parlant d'un biologiste éminent : de JACOB dans sa collaboration avec WOLLMAN, et de ce qui, d'ailleurs, bien au-delà...

c'est par là que j'ai essayé de vous en donner une idée

...ce qui, bien au-delà se trouve être ce que nous pouvons articuler du développement de la vie, et nommément ceci auquel les biologistes arrivent : que grâce au fait qu'ils peuvent y regarder d'un peu plus près qu'on ne l'a fait depuis toujours, que la vie se supporte de quelque chose dont je ne vais pas - quant à moi - franchir le pas,

- et dire que ça ressemble à un langage,
- et parler des messages qui seraient inscrits dans les premières molécules et qui pourraient faire des effets évidemment singuliers, des effets qui se manifestent dans la façon dont s'organisent toutes sortes de choses qui vont aux purines, ou à toutes sortes de constructions chimiquement repérées et repérables.

Mais enfin, il y a certainement un désaxement profond qui se produit et qui se produit d'une façon dont il est pour le moins curieux que ça vienne à remarquer que tout part de quelque chose d'articulé, jusques et y compris une ponctuation.

Je ne veux pas m'étendre là-dessus.

Je ne veux pas m'étendre là-dessus, mais après tout, c'est bien parce que je n'assimile nullement cette sorte de signalétique dont se sert la biologie, je ne l'assimile nullement à ce qu'il en est du *langage*, contrairement à la sorte de jubilation qui semble avoir saisi à ce propos, le linguiste qui se rencontre avec le biologiste, lui serre la main et lui dit : nous sommes dans le même bain.

Je crois que des concepts...

par exemple, comme celui de stabilité structurelle

...peuvent - si je puis dire - donner une autre forme de présence au corps.

Car enfin ce qui est essentiel ce n'est pas seulement comment la vie s'arrange avec soi-même pour qu'il se produise des choses qui sont capables d'être *vivantes*, c'est que tout de même, le corps a une forme, une organisation, une morphogénèse, et que c'est une autre façon aussi de voir les choses, à savoir : qu'un corps ça se reproduit.

Alors, c'est pas pareil quand même, c'est pas pareil que la façon dont à l'intérieur, ça communique, si on peut dire. Cette notion de communication qui est tout ce dont il s'agit dans cette idée des premiers messages grâce à quoi s'organiserait la substance chimique, c'est autre chose.

C'est autre chose et alors, c'est là qu'il faut faire le saut et nous apercevoir que des *signes* sont donnés dans une expérience privilégiée, qu'il y a un ordre, un ordre à distinguer, non pas *du Réel*, mais *dans le Réel*, et qu'il s'origine, s'originalise d'être solidaire de quelque chose qui, malgré nous, si je puis dire, est exclu de cet abord de la vie, mais dont nous ne nous rendons pas compte.

C'est ça sur quoi cette année j'ai voulu insister : que la vie l'implique, l'implique *imaginairement* si on peut dire. Ce qui nous frappe dans ce fait qui est celui auquel a adhéré vraiment ARISTOTE...

qu'il n'y a que l'individu qui compte vraiment ...c'est que sans le savoir, il y suppose la *jouissance*. Et ce qui constitue l'*Un* de cet individu, c'est qu'à toutes sortes de signes...

mais pas de signes dans le sens où
je l'entendais tout à l'heure, de signes que
donne cette expérience privilégiée que
je situais dans l'analyse, ne l'oublions pas
...il y a des signes dans son déplacement, dans sa *motion*,
enfin, qu'il *jouit*.

Et c'est bien en ça qu'ARISTOTE n'a aucune peine à faire une éthique, c'est qu'il suppose, c'est qu'il suppose *èdoné*, que *èdoné* n'avait pas reçu ce sens que plus tard il a reçu des épicuriens; *èdoné* dont il s'agit, c'est ce qui met le corps dans un courant qui est de jouissance.

Il ne peut le faire que parce qu'il est lui-même dans une *position privilégiée*, mais comme il ne sait pas laquelle, comme il ne sait pas qu'il pense ainsi *la jouissance* parce qu'il est de la classe des maîtres, il se trouve qu'il y va tout de même, à savoir que *seul celui qui peut faire ce qu'il veut*, que seul celui-là a une *éthique*.

Cette jouissance est évidemment liée bien plus qu'on ne le croit à la logique de la vie.

Mais ce que nous découvrons, c'est que chez un être privilégié...

aussi privilégié qu'ARISTOTE l'était par rapport à l'ensemble de l'humain ...chez un être privilégié, cette vie si je puis dire, se varie, ou même s'avarie, s'avarie au point de se diversifier... dans quoi ?

Eh bien, c'est de ça qu'il s'agit, justement : il s'agit des « *sèmes* », à savoir de ce quelque chose qui s'incarne dans *lalangue*. Car il faut bien se résoudre à penser que *lalangue* est solidaire de la réalité des sentiments qu'elle *signifie*. S'il y a quelque chose qui nous le fait vraiment toucher, c'est justement la psychanalyse.

Qu'« *empêchement* »...

comme je l'ai dit dans un temps dans mon séminaire sur *L'Angoisse* dont je peux regretter qu'après tout il ne soit pas déjà là à votre disposition

...qu'« *empêchement* », « *émoi* »...

« *émoi* » tel que je l'ai bien précisé :

« *émoi* » c'est retrait d'une puissance

...qu'« *embarras* », soient des mots qui ont *du sens*, eh bien, ils n'ont de sens que véhiculés sur *les traces que fraye lalangue*.

Bien sûr, nous pouvons projeter comme ça sur des animaux ces sentiments. Je vous ferai remarquer seulement que si nous pouvons, « *empêchement* », « *émoi* », « *embarras* », les projeter sur des animaux, c'est uniquement sur des animaux domestiques. Que nous puissions dire qu'un chien ait été *ému*, *embarrassé* ou *empêché* dans quelque chose, c'est *dans la mesure* où il est dans le champ de ces « *sèmes* », et ceci par notre intermédiaire.

Alors je voudrais quand même vous faire sentir ce qu'implique l'expérience analytique :
c'est que, quand il s'agit de cette sémiotique, de ce qui fait *sens* et de ce qui comporte *sentiment*, eh bien, ce que démontre cette expérience, c'est que *c'est de la langue* - telle que je l'écris - *que procède* ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'*animation* ...
et pourquoi pas ?

Vous savez bien que je ne vous barbe pas avec l'*âme* : l'*animation*, c'est dans le sens d'un sérieux *trifouillement*, d'un *chatouillis*, d'un *grattage*, d'une *fureur*, pour tout dire
...l'animation de la jouissance du corps .

Et cette animation n'est pas notre expérience, ne provient pas de n'importe où.
Si le corps, dans sa motricité, est animé...
au sens où je viens de vous le dire, à savoir que c'est l'*animation* que donne un parasite, l'*animation* que peut-être moi je donne à l'Université par exemple
...eh bien, ça provient d'une *jouissance privilégiée*, distincte de celle du corps.

Il est bien certain que pour en parler, enfin, on est plutôt dans l'embarras parce que l'avancer comme ça, c'est risible, et c'est pas pour rien que ce soit risible : c'est risible parce que ça fait rire.
Mais c'est très précisément ça que nous situons dans *la jouissance phallique* .

La jouissance phallique, c'est celle qui est en somme apportée par les « *sèmes* », puisque aujourd'hui à côté de...
puisque aujourd'hui, tracassé comme je l'ai été par ce Congrès de sémiotique, je me permets d'avancer le mot « *sème* ».

C'est pas que j'y tiens, vous comprenez, parce que je ne cherche pas à vous compliquer la vie.
Je ne cherche pas à vous compliquer la vie, ni surtout à vous faire sémioticiens.
Dieu sait où ça pourrait vous mener !
Ça vous mènera d'ailleurs dans l'endroit où vous êtes, c'est-à-dire que ça ne vous sortira pas de l'Université.

Seulement, c'est quand même là ce dont il s'agit : le « *sème* », c'est pas compliqué, *c'est ce qui fait sens*. Tout ce qui fait sens dans *lalangue* s'avère lié à *l'ex-sistence* de cette langue, à savoir que c'est en dehors de l'affaire de la vie, du corps, et que s'il y a quelque chose que j'ai essayé de développer cette année devant vous...

que j'espère avoir rendu présent, mais qui sait ...c'est que c'est pour autant que cette *jouissance phallique*, que cette *jouissance sémiotique* se surajoute au corps...

ça va durer longtemps ?

se surajoute au corps qu'il y a un problème.

Ce problème, je vous ai proposé de le résoudre, si tant est que ce soit une complète solution, mais de le résoudre simplement, enfin, du constat que cette *sémiosis* patinante chatouille le corps dans la mesure...

et cette mesure, je vous la propose comme absolue ...dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel.

En d'autres termes, dans cet ensemble confus que seul *le sème*, *le sème* une fois qu'on l'a lui-même un peu éveillé à *l'ex-sistence*, c'est-à-dire qu'on l'a *dit* comme tel, c'est par là, c'est dans la mesure où *le corps parlant habite ces sèmes* qu'il trouve le moyen de suppléer au fait que *rien*, rien à part ça, ne le conduirait vers ce qu'on a bien été forcé de faire surgir dans le terme « *autre* », dans le terme *autre* qui habite *lalangue* et qui est fait pour représenter ceci justement : qu'il n'y a avec le *partenaire* - *le partenaire sexuel* - aucun rapport autre que par l'intermédiaire de ce qui fait sens dans *lalangue*.

Il n'y a pas de rapport naturel, non pas que s'il était naturel, on pourrait l'écrire, mais que justement on ne peut pas l'écrire parce qu'il n'y a rien de naturel dans le rapport sexuel de cet être qui se trouve moins être parlant qu'être parlé. Que *imaginativement* - à cause de ça - cette *jouissance* dont vous voyez qu'en vous la présentant comme *phallique*, je l'aie qualifiée de façon équivalente comme *sémiotique*, bien sûr, c'est évidemment parce qu'il me paraît *tout à fait grotesque* de l'imaginer ce *phallus*, dans l'organe mâle.

C'est quand même bien ainsi que dans le fait que révèle l'expérience analytique, il est imaginé. Et c'est certainement aussi le signe qu'il y a, dans cet organe mâle, quelque chose qui constitue une expérience de jouissance qui est *à part* des autres. Non seulement qui est à part des autres, mais qui - les autres jouissances - la jouissance qu'il est ma foi tout à fait facile d'imaginer, à savoir qu'un corps, mon Dieu, c'est fait pour qu'on ait le plaisir de lever un bras et puis l'autre, et puis de faire de la gymnastique, et de sauter, et de courir, et de tirer, et de faire tout ce qu'on veut, bon.

Il est quand même curieux que ce soit autour de cet organe que naisse une jouissance privilégiée. Car c'est ce que nous montre l'expérience analytique, c'est à savoir que c'est autour de *cette forme grotesque* que se met à pivoter cette sorte de *suppléance* que j'ai qualifiée de ce qui, dans l'énoncé de FREUD, est marqué du privilège, si on peut dire, du *sens sexuel*, sans qu'il n'ait vraiment réalisé..

quoique tout de même, ça le chatouillait, lui aussi et il l'a entrevu, il l'a presque dit dans *Malaise dans la Civilisation*

...c'est à savoir que :

le sens n'est sexuel que parce que le sens se substitue justement au sexuel qui manque .

Tout ce qu'implique son usage, son usage analytique du comportement humain, c'est ça que ça suppose : *non pas que le sens reflète le sexuel, mais qu'il y supplée .*

Le sens, il faut le dire, le sens comme ça quand on ne le travaille pas, eh bien, il est opaque.

La confusion des sentiments, c'est tout ce que *lalangue* est faite pour *sémiotiser*. Et c'est bien pour ça que tous les mots sont faits pour être *ployables* à tous les sens.

Alors, ce que j'ai proposé, ce que j'ai proposé dès le départ de cet enseignement, dès *Le discours de Rome*, c'est d'accorder l'importance qu'elle a dans la pratique, dans la pratique analytique, au matériel de *lalangue*. Un linguiste, un linguiste bien sûr est tout à fait introduit d'emblée à cette considération de la langue comme ayant un matériel.

Il le connaît bien, ce matériel :

- c'est celui qui est dans les dictionnaires,
- c'est le lexique,
- c'est la morphologie aussi, enfin,
- c'est l'objet de sa linguistique.

Il y a quelqu'un qui, naturellement est à cent coudées au-dessus d'un tel congrès que celui que je vous ai dit : c'est JAKOBSON.

Il a comme ça un petit peu parlé de moi, comme ça en marge, pas dans son discours d'entrée, mais tout de suite après il a tenu à bien préciser que l'usage que j'avais fait de DE SAUSSURE, et derrière DE SAUSSURE...

j'en savais assez pour le savoir quand même
...des stoïciens et de saint AUGUSTIN.

Pourquoi pas ?

Je ne recule devant rien.

C'est bien sûr que ce que j'ai emprunté à SAUSSURE simplement et aux stoïciens sous le terme de *signatum*, ce *signatum* c'est *le sens*, et qu'il est tout aussi important que cet accent que j'ai mis sur le *signans*...

Le *signans* a l'intérêt qu'il nous permet dans l'analyse d'opérer, de résoudre...

encore que comme tout le monde nous ne soyons capables que d'avoir une pensée à la fois
...mais de nous mettre dans cet état dit pudiquement « *d'attention flottante* », qui fait que justement quand le partenaire là, l'*analysant*, lui en émet une, une pensée, nous pouvons en avoir une tout autre, c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair.

Et c'est justement de là que peut se produire l'*interprétation*, c'est-à-dire que à cause du fait que nous avons une *attention flottante*, nous entendons ce qu'il a dit quelquefois simplement du fait d'une espèce d'*équivoque*, c'est-à-dire d'une équivalence matérielle, nous nous apercevons que ce qu'il a dit...

nous nous apercevons
parce que nous le subissons
...que ce qu'il a dit pouvait être entendu *tout de travers*.

Et c'est justement en l'entendant *tout de travers* que nous lui permettons de s'apercevoir d'où ses pensées, sa sémiotique à lui, d'où elle émerge : elle n'émerge de rien d'autre que de l'*ex-sistence* de *lalangue*. *Lalangue ex-siste* ailleurs que dans ce qu'il croit être son monde.

Lalangue a le même parasitisme que *la jouissance phallique*, par rapport à toutes les autres jouissances. Et c'est *elle* qui détermine comme *parasitaire* dans le *Réel* ce qu'il en est du savoir inconscient. Il faut concevoir *lalangue*... et pourquoi pas parler de ce que *lalangue* serait en rapport avec *la jouissance phallique* comme les branches à l'arbre.

C'est pas pour rien...

parce que quand même, j'ai ma petite idée ...c'est pas pour rien que je vous ai fait remarquer que ce fameux *arbre* de départ là, celui où on a cueilli la pomme, on pouvait se poser la question s'il jouit lui-même tout comme un autre être vivant.

Si je vous ai avancé ça, c'est pas tout à fait sans raisons, bien sûr. Et alors, disons que *lalangue*, n'importe quel élément de *lalangue*, c'est au regard de *la jouissance phallique* un brin de jouissance. Et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps.

Bon, alors ce dont il faut partir...

vous voyez, ça traîne, il est tard, bon ...c'est de cette forte affirmation : *que l'inconscient n'est pas une connaissance : c'est un savoir, et un savoir en tant que je le définis de la connexion de signifiants*. Premier point.

Deuxième point :

c'est *un savoir dysharmonique*, qui ne prête d'aucune façon à un mariage heureux, un mariage qui serait heureux. C'est impliqué dans la notion de mariage, c'est ça qui est énorme, qui est fabuleux : qui est-ce qui connaît un mariage heureux ? Non mais enfin... Passons.

Néanmoins le nom est fait pour exprimer le bonheur. Oui, le nom est fait pour exprimer le bonheur et c'est celui qui m'est venu pour vous dire ce qu'on pourrait imaginer d'une bonne adaptation, comme on dit, d'un emboîtement, enfin de quelque chose qui ferait que ce que je vous ai dit de la vie, de la vie du corps chez celui qui parle, ça pourrait se juger d'un juste, d'un noble échange entre *ce corps* et *son milieu*, comme on dit, son *Welt* à la noix. Ouais...

Quand même, ces remarques ont leur importance *historique*, parce que vous verrez, vous qui *me survivrez*, vous le verrez : tout ce qui a commencé de se balbutier en biologie donne bien l'impression que la vie n'a rien de naturel. C'est une chose folle.

La preuve, c'est qu'on y a foutu la linguistique ! C'est énorme, enfin.

Elle réservera des surprises cette vie, quand on aura cessé de parler comme des sansonnets, à savoir de s'imaginer que *la vie ça s'oppose à la mort*.

C'est absolument dingue, cette histoire !

D'abord, qu'est-ce que nous en savons ?

Qu'est-ce qui est mort ?

Le monde inanimé, que nous disons.

Mais c'est parce qu'il y en a une autre conception de l'âme que celle que je vous représentais maintenant, à savoir que l'âme, c'est ce qui... c'est un crabe.

Alors, je vais vous dire :

au point où nous en sommes c'est paradoxal.

C'est paradoxal, je dis ça parce que j'ai lu un petit *papier torchon* qui s'est émis là dans le dernier congrès de la *Société de Psychanalyse* et qui témoignait de ceci qui est pour le moins paradoxal :

c'est que pour ce que je suis en train de rejeter, à savoir qu'il y ait *connaissance*, qu'il y ait la moindre harmonie de ce qu'on situe de *la jouissance*, de *la jouissance corporelle* avec ce qui entoure.

Mais il y a qu'un endroit où ça puisse se produire, cette fameuse *connaissance*, enfin un endroit à mon sens, et vous le devinerez jamais : c'est dans l'analyse elle-même.

Dans l'analyse, on peut dire qu'il peut y avoir quelque chose qui ressemble à la connaissance. Et j'en trouve le témoignage dans ceci : qu'à propos du papier, du papier torchon dont je vous parle, où il s'agit du rêve, c'est absolument merveilleux l'innocence avec laquelle ça s'avoue.

Il y a une personne...

et une personne dont je m'étonne pas du tout que ce soit cette personne-là, parce que quand même il a reçu une touche d'un petit coup de fion que je lui ai donné dans le temps [Rires]

...c'est que tout est centré autour de ceci qu'il voit se reproduire dans un de ses rêves une note, une note à proprement parler sémantique...

à savoir que ça n'est que vraiment là comme noté, articulé, écrit

...il voit se reproduire dans un de ses rêves une note sémantique du rêve d'un de ses patients.

Il a bien raison de foutre *co-nnaissance* dans son titre. Cette espèce de mise en co-vibration, en co-vibration sémiotique, en fin de compte, c'est pas étonnant qu'on appelle ça comme ça pudiquement : *le transfert*. Et on a bien raison aussi de ne l'appeler *que comme ça*. Ça, je suis pour.

C'est pas l'amour, mais c'est l'amour au sens *ordinaire*, c'est l'amour tel qu'on se l'imagine.

L'amour, c'est évidemment autre chose.

Mais pour ce qui est de l'idée, si je puis dire, qu'on se fait de l'amour, on fait pas mieux que dans cette sorte de *connaissance analytique*.

Je suis pas sûr que ça mène loin, c'est bien aussi d'ailleurs pourquoi ça reste dans le marais, toute l'expérience analytique.

C'est pas de cela qu'il devrait s'agir.

Il doit s'agir d'*élaborer*, de permettre à celui que j'appelle *l'analysant* d'*élaborer*, d'*élaborer* ce *savoir*, ce *savoir inconscient* qui est en lui comme un chancre, pas comme une profondeur, comme un chancre !

Ça, c'est autre chose, bien sûr, c'est autre chose que la *connaissance*.

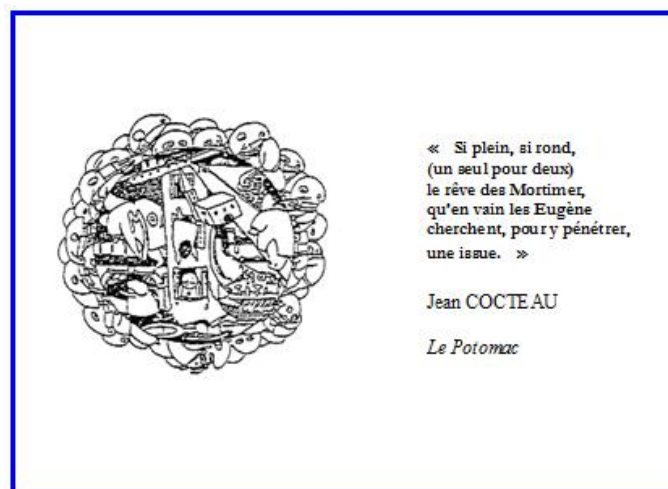
Et il y faut une discipline évidemment un peu autre qu'une discipline philosophique, n'est-ce pas ?

Il y a un machin de COCTEAU...

parce que de temps en temps je ne vois pas pourquoi je cracherais sur les écrivains, ils sont plutôt moins cons que les autres...il y a un machin de COCTEAU qui s'appelle *Le Potomac* où il a créé quelque chose, dont je ne vais pas me mettre à vous dire ce que c'est : *les Eugène*.

Mais il y a aussi là-dedans *les Mortimer*.

Les Mortimer n'ont qu'un seul cœur, et c'est représenté dans un petit dessin où ils ont un rêve en commun.



C'est quelqu'un dans le genre de mon psychanalyste de tout à l'heure, celui que je n'ai pas nommé :

entre *l'analysant* et *l'analyste*, c'est comme chez *les Mortimer*.

C'est pas fréquent, c'est pas fréquent, même chez les gens qui s'aiment, qu'ils fassent le même rêve. Ça c'est même très remarquable.

C'est bien ce qui prouve la solitude de chacun avec ce qui sort de *la jouissance phallique*. Ouais... Bien.

Alors quand même...

il ne me reste plus qu'un petit quart d'heure...je voudrais quand même faire quelques remarques sur la portée...

parce que ça a semblé frapper comme ça un copain qui est là au premier rang, je lui ai lâché ça comme ça au cours d'un dîner et j'ai eu la surprise de voir que ça le comblait de plaisir.

Alors je me suis rendu compte à *quel point je m'explique mal* [Rires] :
parce que moi je vous avais écrit au tableau : $\exists X \overline{\Phi X}$
Ce qui veut dire :

« *faut qu'il y en ait un qui dise non à la jouissance phallique* »

grâce à quoi, et seulement grâce à quoi :

« *il y en a des « tous » qui disent oui* ».

Et je vous ai mis en face :

qu'il y a...

j'ai dû, j'ai dû prêter à confusion
...« *qu'il y en a d'autres chez qui il n'y en a pas qui disent non* ».

Seulement ça a pour curieuse conséquence que chez
ces autres, enfin, y a pas de « *tout* » qui dise oui.
Ça, c'est l'inscription, c'est la tentative
d'inscription dans une fonction mathématique,
de quelque chose qui use des quanteurs.

Et il y a rien d'illégitime...

je ne vais pas plaider ça aujourd'hui
parce que nous n'avons plus le temps
...il y a rien d'illégitime à cette *quantification* du sens.

Cette *quantification* relève d'une *identification*.

L'*identification* relève d'une *unification*.

Qu'est ce que je vous ai écrit autrefois dans les
formules des quatre discours ?

Un S_1 qui vient *se ficher*, qui vient *pointer* dans un S_2 .

Qu'est-ce que c'est qu'un S_1 ?

C'est un signifiant, comme la lettre l'indique.

Le propre d'un signifiant...

c'est un fait de langue auquel on ne peut rien
...c'est que tout signifiant peut se réduire à la
portée du signifiant *Un*.

Et c'est en tant que signifiant *Un* ...

je pense que vous vous souvenez autrefois de mes
petites parenthèses : $S_1 S_2$ entre parenthèses,
et il y avait des S_1 qui se refoutaient devant, etc.
...pour exprimer l'affaire que je définis pour faire
que le signifiant ça soit ce qui domine dans la
constitution du sujet :

un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant .

Bon alors, alors, toute lettre x, et quelle qu'elle soit, ça veut dire cet *Un* comme indéterminé. C'est ce qu'on appelle dans la fonction, dans la fonction au sens mathématique, l'argument. C'est de là que je suis parti pour vous parler de l'*identification*.

Mais s'il y a une *identification*, une *identification sexuée*, et si d'autre part je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il n'y a d'*identification sexuée* que d'un côté, c'est-à-dire que tous ces épinglages dits *fonctionnels* de l'*identification*, ils sont à mettre...

et c'est en ça que le copain en question manifestait sa vive satisfaction, c'est parce que je le lui ai dit comme ça appuyé, au lieu qu'à vous, je vous ai laissés dans la mélasse ...c'est que toutes ces *identifications* sont *du même côté*. Ça veut dire qu'il y a qu'une *femme* qui est capable de les faire.

Pourquoi pas l'homme ?

Parce que vous remarquez que je dis bien sûr *une femme*, et puis je dis « *l'homme* ».

Parce que l'homme...

l'homme tel que l'imagine *La femme*, c'est-à-dire celle qui n'existe pas, c'est-à-dire une imagination de vide ...l'homme lui, il est tordu par son sexe.

Au lieu qu'une femme peut faire une *identification sexuée*.

Elle a même que ça à faire, puisqu'il faut qu'elle en passe par *la jouissance phallique* qui est justement *ce qui lui manque*. Je vous dis ça parce que je pourrais le moucheter d'un repérage de mes quatre petits épinglages, là :
VX...

je ne vais pas au tableau parce que vous allez plus entendre si j'écris au tableau
...VX 0X.

Qu'est-ce que ça veut dire pour *la femme*, puisque vous avez pu croire qu'avec ça, ce que je désignais c'étaient tous les hommes ?

Ça veut dire l'exigence que *la femme* montre - c'est patent - que l'homme soit *tout à elle*.

Je commence par là, parce que c'est le plus marrant.
Il est dans la nature d'une femme d'être jalouse,
dans la nature de son amour.
Quand je pense qu'il va falloir que d'ici *dix minutes*,
je vous explique aussi ce qu'est que l'amour !
C'est ennuyeux d'être bousculé à ce point-là. Bon.

Le « *pas toutes* » dont j'ai inscrit *l'autre rapport* au ΦX ,
c'est par quoi ce même amour, l'amour dont il s'agit
et que je mets là comme ça, généreusement tout entier
du côté des femmes, il faut quand même y mettre,
si je puis dire, une pédale [Rires], je veux dire par là,
que c'est « *pas toute* » qu'elle aime : il lui en reste un
bout pour elle, de sa jouissance corporelle.
C'est ça que ça veut dire, le $\overline{\forall X}$ le *pas-toutisme*. Bon.

Et puis après le $\exists X$, *l'ex-sistence* du x, lui, que pour un
rien...

Enfin, pour un rien et puis parce
que je l'ai dit ici en clair
...qui est celui où se situe Dieu.

Il faut être plus tempéré, je veux dire par là
qu'il faut pas se monter le bourrichon avec ces
histoires de Dieu, depuis le temps ça s'use..
c'est tout de même pas parce *qu'il y a du savoir dans le Réel*
que nous sommes forcés de l'identifier à Dieu.

Je m'en vais vous en proposer moi, une *autre interprétation* :

$\exists X \overline{\Phi X}$

c'est le lieu de *la jouissance* de *la femme*,
qui est beaucoup plus lié au *dire* qu'on ne l'imagine.
Il faut bien dire que sans la psychanalyse, il est
bien évident que je serais là-dedans comme un *béjaune*³²,
comme tout le monde.

Le lien de *la jouissance* de *la femme* à l'impudence du *dire*,
c'est ce qui me paraît important à souligner.

Je n'ai pas dit l'impudeur.

L'*impudence*, c'est pas pareil, c'est pas pareil du tout.

32 Béjaune : Oiseau jeune qui a encore le bec jaune. Jeune homme sot et sans expérience.

Et le $\overline{\exists X} \overline{\Phi X}$, barrés tous les deux, c'est en quoi la *femme* n'existe pas, c'est-à-dire ce en quoi sa *jouissance* ne saurait être fondée de sa propre *impudence*.

Je vous livre ça comme ça.

C'est... je dois convenir que c'est...

Je vous trouve patients. Ça, c'est des coups de massue que je vous colle sur le *zinzin*.

Mais enfin, comme je suis un tout petit peu bousculé, je voudrais quand même conclure sur ce fait que l'inconscient comme *savoir dysharmonique* est plus étranger à une femme qu'à l'homme.

C'est marrant que je vous dise un truc pareil ! [Rires]

Et alors, et alors, qu'est-ce qui va en résulter ? Qu'est-ce qui va en résulter: c'est qu'il y a quand même le côté femme. C'est pas parce qu'il est plus étranger qu'il est pas étranger à l'homme aussi.

Il lui est plus étranger à elle parce que ça lui vient de l'homme, de l'homme dont j'ai parlé tout à l'heure, de l'homme dont elle rêve.

Parce que si j'ai dit que l'homme existe, j'ai bien précisé que c'est dans la mesure où c'est lui qui, par l'inconscient, est le plus *chancré, échancré*, même. Mais une femme conserve, si je puis dire, un petit peu plus d'aération dans ses jouissances.

Elle est moins *échancrée* contrairement à l'apparence. Et c'est là-dessus que je voudrais terminer.

Je voudrais terminer sur ceci qui est extrait de PEIRCE :

c'est qu'il s'est aperçu quand même que la logique, la logique aristotélicienne, c'est une logique purement prédicative et classificatoire.

Alors il s'est mis à cogiter autour de l'idée de la relation, à savoir ce qui *est parfaitement*, ce qui *va de soi*, ce qui est « *du billard* », *du billard* concernant...

non pas l'épinglage fonctionnel
à un seul argument que je viens
de vous donner pour être celui de
l'identification en en remettant
la chose dans la poche de la femme

...il s'est mis à cogiter autour de $x R y$...
R, signe d'une relation idéale, vidée,
il ne dit pas laquelle
...R et y : $x R y$, une fonction à deux arguments.

Qu'est-ce que c'est...

à partir de ce que je viens
de vous avancer aujourd'hui

...qu'est-ce que c'est que la relation *savoir* ?

Il y a une chose très très astucieuse qui est notée
dans PEIRCE...

vous voyez, je rends hommage à mes auteurs
...quand j'y fais une trouvaille, je la lui rends.
Je la lui rends comme ça, je pourrais aussi bien ne
pas la lui rendre.

Autrefois, j'ai parlé de *métaphore* et de *métonymie*, et tous
les gens se sont mis à pousser les hauts cris, sous
prétexte que je n'avais pas dit tout de suite que je
devais ça à JAKOBSON.

Comme si tout le monde ne devait pas le savoir !
Enfin, c'était LAPLANCHE et LEFEBVRE-PONTALIS qui ont
poussé les hauts cris autour de ça.
Enfin, quel souvenir ! C'est le cas de le dire !

Si ce que je vous dis aujourd'hui, ce que je vous
avance, est fondé, *le savoir ça n'a pas de sujet*.

Si le savoir c'est foutu dans la connexion de deux
signifiants et que ce n'est que ça, ça n'a de sujet
qu'à supposer qu'un ne sert que de *représentant* du sujet
auprès de l'autre.

Il y a quand même quelque chose d'assez curieux là:
c'est que la relation, si vous écrivez : $x R y$
dans cet ordre, en résulte-t-il que x *est relaté* à y ?
Pouvons-nous de la relation supporter ce qui s'*exprime*
dans la voie active ou passive du verbe ?

Mais, ça va pas de soi. C'est pas parce que j'ai dit
que les sentiments sont toujours réciproques...

car c'est ainsi que je me suis exprimé
dans le temps, devant des gens qui comme
d'habitude n'entendent rien à ce que je dis

...c'est pas parce qu'on aime qu'on est aimé.

J'ai jamais osé dire une chose pareille !

L'essence de la relation, si en effet quelque effet en revient au point de départ, ça veut simplement dire que quand on aime on est fait *énamoré*.
Et quand le premier terme, c'est le savoir ?
Là, nous avons une surprise, c'est que le savoir, c'est parfaitement identique - au niveau du savoir inconscient - au fait que *le sujet est su*.
Au niveau *du sens* en tout cas, c'est absolument clair : le savoir c'est ce qui est su.

Alors essayons quand même de tirer quelques *conséquences* de ceci que ce que l'analyse nous montre, c'est que ce qu'on appelle le transfert, c'est-à-dire ce que j'ai appelé tout à l'heure l'amour...

l'amour courant, l'amour sur lequel on s'assoit tranquillement, et puis pas d'histoires c'est pas tout à fait pareil que ce qui se produit quand émerge *la jouissance* de la femme.

Mais, que voulez-vous, ça, ça sera... je vous réserverai ça pour l'année prochaine.
Pour l'instant, essayons bien de saisir que ce que l'analyse a révélé comme vérité, c'est que l'amour...

l'amour dont j'ai parlé tout à l'heure ...l'amour se porte vers le *sujet supposé savoir*, et alors qu'est ce qui serait l'envers de ce sur quoi j'ai interrogé la relation de savoir ?
Eh bien, ça serait que le *partenaire* dans l'occasion, est porté par cette sorte de *motion* qu'on qualifie de *l'amour*.

Mais, si le x de la relation qui pourrait s'écrire comme sexuelle, c'est le signifiant, en tant qu'il est branché sur *la jouissance phallique*, nous avons tout de même à en tirer la conséquence.

La conséquence, c'est ça :

si l'inconscient est bien ce dont je vous ai dit aujourd'hui le support, à savoir *un savoir*, c'est que tout ce que j'ai voulu vous dire cette année à propos *des non-dupes qui errent*, ça veut dire que « *qui n'est pas amoureux de son inconscient erre* ».

Ça dit rien du tout contre les siècles passés. Ils étaient tout autant que les autres amoureux de leur inconscient, et donc ils n'ont pas erré.

Simplement, ils ne savaient pas où ils allaient, mais pour être amoureux de leur inconscient, ils l'étaient!

Ils s'imaginaient que c'était *la connaissance*.

Car il y a pas besoin de se savoir amoureux de son inconscient pour ne pas errer, il n'y a qu'à se laisser faire, en être la dupe.

Pour la première fois dans l'histoire, il vous est possible, à vous d'errer, c'est-à-dire de refuser d'aimer votre inconscient, puisque enfin vous savez ce que c'est : un savoir, un savoir emmerdant.

Mais c'est peut-être dans cette erre (*e,deux r,e*)...

vous savez, ce truc qui tire, là,

quand le navire se laisse balancer

...c'est peut-être là que nous pouvons parier de

retrouver le *Réel* un peu plus dans la suite,

nous apercevoir que l'inconscient est peut-être sans doute dysharmonique, mais que peut-être il nous mène

à un peu plus de ce *Réel* qu'à *ce très peu de réalité* qui est la nôtre - celle du fantasme - qu'il nous mène au-delà :

au *pur Réel*.

[Applaudissements]

[Table des matières](#)